



Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement

Jérôme Boissonade, Laurent Devisme, Joan Stavo-Debaugé, Nicolas Auray,
Séverine Prat

► To cite this version:

Jérôme Boissonade, Laurent Devisme, Joan Stavo-Debaugé, Nicolas Auray, Séverine Prat. Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement. 2003. hal-00841522

HAL Id: hal-00841522

<https://hal.science/hal-00841522>

Submitted on 9 Jul 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Square Massena 75013 Paris
Téléphone 01.45.82.85.48
Télécopie 01.45.86.89.14
CplusH@compuserve.com

PAUL CHEMETOV

architecte

CULTURES TERRITORIALES

Nicolas Auray □ Jérôme Boissonade □ Paul Chemetov □ Laurent Devisme □ Séverine Prat □
Joan Stavo-Debaugé

ET SOCIABILITES DANS LE MOUVEMENT

Rapport final

Responsable de l'équipe: **Jérôme BOISSONADE**
192 rue de Javel 75015 Paris Tel/fax: 01.45.32.02.58, jboisso@u-paris10.fr

Réponse à la consultation de recherche

**"Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans
la ville"**

Sommaire

<u>Sommaire</u>	2
<u>Présentation</u>	5
<u>Introduction</u>	5
<u>Le choix des terrains</u>	5
<u>Méthode</u>	6
<u>Coordination des enquêtes, travail de groupe</u>	6
<u>Problématique</u>	7
1. <u>Présentation des terrains</u>	8
<u>Les degrés de liens aux lieux observables à Saint-Florent-le-Vieil</u>	8
<u>Les "seuils" articulant la salle d'échange RATP et le Centre Commercial du Forum des Halles (travail non mené à terme)</u>	9
<u>Les performances publiques ('tournois', 'conventions', 'demos') de hackers</u>	10
<u>Les pratiques de rassemblement juvéniles sur Bobigny, Créteil et Nanterre</u>	11
2. <u>Cadre théorique et méthodologique</u>	12
<u>Positions</u>	12
<u>Perspectives</u>	12
<u>Territorialités contrastées. Pour une analyse du versant territorial des identités. Les degrés de liens aux lieux observables à St-Florent-le-Vieil</u>	15
1. <u>Entre proximité quotidienne et distance au terrain</u>	15
2. <u>Territorialités déclinées</u>	23
<u>Le lien domestique</u>	24
<u>Le lien inspiré</u>	26
<u>Le lien dramatisé</u>	28
<u>Le lien présumé (ou escompté)</u>	33
<u>Le lien d'agrément et de commodité</u>	40
3. <u>Les troubles au codage du territoire</u>	42
4. <u>Reprise théorique</u>	48
<u>Sortie "en guise de conclusion"</u>	50
<u>Les traversées des seuils reliant la salle d'échange RATP de Châtelet les Halles et le Forum</u>	55
1. <u>Éléments d'observation, marqueurs de l'émergence de territoires ?</u>	55
<u>Occupation exclusive du lieu, dimension spatiale</u>	56
<u>Mobilités superposées, adhérences à l'espace différentes</u>	56
2. <u>L'articulation des territoires</u>	57
<u>Capacité à superposer, l'organisation de la proximité spatiale</u>	58
<u>La recherche de l'autre</u>	58
3. <u>Le débordement du lieu</u>	59
<u>Performances publiques de hackers (« tournois », « conventions », « demos ») et mises en mobilité des constructions culturelles</u>	61
<u>Introduction</u>	61
<u>Définition préalable : identité et contours des hackers</u>	62
1. <u>Ce qui lie les hackers : un activisme allant de la farce ingénieuse à l'éveil du citoyen</u>	63
<u>Trouble et tradition de la farce</u>	64

De la farce à l'éveil	65
Activisme hacker, mobilité et territoire	66
2. Etat de l'art: une sociologie des interfaces	67
et une sociologie des communautés	67
Une sociologie des interfaces	67
Une sociologie des communautés	68
3. Ethnographie d'un rituel commémoratif mené par les <i>hackers</i> à Berlin : cultures territoriales et troubles urbains	70
Le passant, le touriste, le flâneur	70
Le double défi sur les cultures territoriales :	72
secondarité de la pratique et déterritorialisation du réseau	72
Ethnographie d'une performance publique de <i>hackers</i> : un rituel commémoratif à Berlin (sept.2001/mars 2002):	74
Le projet Blinkenlights	75
Un dispositif commémoratif	76
L'organisation matérielle du projet	78
Le caractère composite des destinataires ciblés par le dispositif :	80
Les préconisations d'implication du public : Loveletters et Blinkenpaint	82
La mise à disposition de l'outil éditorial	82
Deuxième préconisation d'implication : les Love Letters :	83
4. Trois régimes d'engagements successifs:	84
Premier temps : un outil de reconstitution d'une mémoire collective	87
Les réminiscences culturelles :	87
Les éléments constitutifs de la mémoire collective	90
Second temps : l'instrumentation politique	90
Troisième temps : la reprise ironique	92
La double exposition : une régulation par le site	93
Les pratiques de rassemblement juvéniles sur Bobigny, Créteil et Nanterre	97
Introduction	97
Problématique	97
Parti d'exploration	99
Le départ	101
Les acteurs	102
Le milieu	102
Les matériaux	103
Les outils de compréhension	103
Note de terrain (Créteil)	104
PREMIERE PARTIE	106
1. Espaces intermédiaires	106
Définition des espaces intermédiaires	107
2. Identité	110
Entretien avec un gardien d'immeuble	110
3. Cadres et modalités	119
Max	121
4. Modèle et stigmatisme	122
5. Visibilité et gestion permanente du conflit potentiel	125
6. Justice et bien commun	128
7. Urbanité	134
8. Transit et espace public	138
DEUXIEME PARTIE	145

9. Rassemblement	145
10. Distance et discorde	148
11. Liberté et légitimité	151
Karim	152
Le quartier	157
12. Nœud de familiarité interactionnelle	158
Processus	158
Nœud de familiarité interactionnelle	161
13. Appropriation des différences	163
La mémoire collective et l'espace	164
Signes	166
Différences	166
14. Passages	169
Activités conjointes et composition des cultures	171
Le sport	172
Le jeu	173
Offensives et négociations territoriales	174
15. Récits	176
16. Anticipations	180
17. Territorialisation	183
Configurations territoriales	185
Motifs et environnements	187
18. Déterritorialisation	189
19. Virtuosité collective	192
20. Forme rythmique	195
21. Cabotage urbain	198
Conclusion	206
Pauses publiques	210
Une démarche participative	211
Tableau récapitulatif	214
Définitions	217
Culture(s)	217
Les topiques de la culture	220
A quoi renvoient les cultures, comment fait-on la part entre le personnel et le culturel comment les discerne-t-on, d'où viennent-elles ?	222
Territoire	225
Retour sur l'a-territorialité des espaces publics	226
Cultures territoriales	228
Sociabilités	229
Mouvements	230
Un souci pour les ancrages temporels et pratiques de la sensibilité des citoyens	232
Epreuves	234
Conclusion	237
Bibliographie	242
Présentation de l'équipe	249
Statut et composition de l'équipe	249
Références scientifiques	250

Présentation

Introduction

Ce travail s'inscrit dans l'axe de recherche "Des espaces et des lieux comme culture".

Il "s'éloigne d'une ethnologie qui travaillerait sur les groupes humains définis d'emblée par les traits culturels que ses membres auraient en commun, au profit d'analyses faisant leur part au caractère composite des cultures et à l'étude des interactions multiples qui s'inventent et sont à saisir 'en situation' et dans leurs lieux" (avant propos du texte de la consultation).

Le choix des terrains

L'objectif poursuivi dans cette recherche consiste à étudier un phénomène: le rôle du mouvement dans la constitution de cultures et de territoires. Pour désubstantialiser ces termes et montrer la richesse de leurs rapports, nous avons élaboré la notion de 'cultures territoriales'. Il était cependant indispensable d'opérer sur des terrains diversifiés et complémentaires, pour ne pas imputer les phénomènes constatés à *une* culture ou *un* territoire, mais considérer ce rôle du mouvement dans la constitution et l'expression des cultures territoriales de manière plus générale.

L'équipe a donc été constituée en fonction des types de champs étudiés par chacun. Le terrain initial, celui des rassemblements de jeunes arpentant l'espace urbain, a d'abord été complété par un autre type de collectif structuré *a priori* de manière inverse: le réseau de hackers et son territoire virtuel¹.

A partir de ces deux figures sociales radicales, il devenait nécessaire d'aborder cette problématique du rapport entre mouvements et cultures territoriales, à partir de deux autres figures radicales, à dominante spatiale celles-là: le "lieu mouvement" que constitue le complexe d'échange de Châtelet-les-Halles et d'autre part, la commune rurale, fière de sa permanence, représentée par le petit village de Saint-Florent le Vieil.

Ces deux couples de terrains situés à l'opposé les uns des autres, devaient trouver une cohérence par la problématique commune, mais aussi et surtout par une démarche intellectuelle semblable des quatre jeunes chercheurs. Malgré des styles d'écriture différents ou l'avancée inégale de la réflexion sur certains

¹ Des démarches avaient auparavant été entreprises auprès de chercheurs travaillant sur les territoires musicaux à Marseille (travail déjà intégré à une autre équipe et retenu dans l'appel d'offres) et sur les voyageurs en Europe (recherche pas assez avancée).

domaines, la cohérence de la recherche provient essentiellement d'une approche pragmatique² et interactionniste commune.

Méthode

A partir de ce 'fond commun', liberté était donnée aux chercheurs quant aux moyens utilisés sur leur terrain (heuristiques, interprétatifs...). Un seul but: faire émerger le rôle du mouvement dans la constitution des cultures territoriales qui s'y produisent.

Laurent Devisme nous donne à voir pour commencer le 'milieu' florentais, au sein duquel il réside. Il aborde la problématique du mouvement sur un mode plus intuitif que les autres chercheurs de l'équipe, mais finalement ce décalage laisse percevoir la singularité de ce terrain, sans le rabattre immédiatement sur les attendus du projet commun. Plusieurs défections³ n'ont pas permis de réaliser un travail sérieux sur le terrain des Halles à Paris. Les résultats de la recherche de Nicolas Auray reposent quant à eux sur une thèse de doctorat obtenue sur ce thème des hackers et sur un travail de terrain à Paris, Delft et Berlin, portant plus spécifiquement sur les "performances publiques" les conduisant à intervenir sur l'espace urbain. A l'initiative de la recherche, Jérôme Boissonade fournit ici une longue contribution sur les rassemblements de jeunes. Celle-ci s'appuie essentiellement sur une observation participante de pratiquement deux ans auprès des jeunes rassemblés, d'entretiens avec des gestionnaires (gardiens d'immeubles, responsables jeunesse, services techniques...), ainsi que sur une étude antérieure portant sur les microcentralités au sein des trois préfectures de la petite couronne parisienne.

Coordination des enquêtes, travail de groupe

L'idée n'était pas de conférer une niche à chaque collaborateur du projet mais bien de progresser dans le questionnement, d'approfondir les hypothèses, de relancer des pistes à explorer. C'est en ce sens que le groupe s'est réuni de façon régulière et a maintenu un échange constant sur l'avancement des travaux, des expériences et des interrogations. Ce regard croisé nous a aidé à lier en permanence le travail de terrain et la théorisation que nous cherchions à développer dans cette réponse.

Le groupe a été aiguillonné depuis un point de vue extérieur, par le regard critique du concepteur et urbaniste Paul Chemetov, qui a joué ici le rôle de modérateur.

D'autre part, le groupe a organisé des *séances de travail* à laquelle ont participé plusieurs référents scientifiques. Chacun, avec ses compétences

² L'analyse pragmatique étudie les pratiques dans leurs causes et conséquences. Elle doit être capable de prendre en compte les façons dont les personnes s'engagent dans l'action, leurs justifications et le sens qu'elles donnent à leurs actes.

³ Départ de Séverine Prat pour des raisons professionnelles après le rendu du premier rapport intermédiaire. Arrivée en cours de recherche de Joan Stavo-Debaugue pour la remplacer, puis abandon après le rendu du deuxième rapport intermédiaire, essentiellement pour des raisons administratives.

⁶ "Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville" 27/02/03 J. Boissonade
"Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement" N. Auray, L. Devisme, J.S. Debaugue, S. Prat, P. Chemetov

spécifiques (et non restrictives), a soumis aux autres intervenants une critique constructive du travail qui a été présenté par l'équipe:

- Jean Samuel Bordreuil (MMSH □ Université Aix-Marseille)⁴
- Isaac Joseph (CNRS, Université Paris X □ Nanterre)⁵

Ces séances de travail, essentielles à notre projet, ont eu plusieurs objectifs:

- Bénéficier d'un regard informé sur notre démarche
- Affiner le dispositif d'enquête et le mode de questionnement
- Réinterroger la problématique générale de départ, par une problématisation relative en cours de recherche, due aux apports empiriques ainsi qu'au croisement des quatre terrains

Problématique

Dans le cadre proposé par l'appel d'offres et rappelé plus haut, insistant sur la "composition des cultures", il nous semble que ce sont les mises en mouvement des individus ou des groupes, qui constituent des épreuves au cours desquelles se *composent* ces cultures. De plus, nous formulons l'hypothèse que ces épreuves impliquent un rapport au territoire, qui participe d'une manière spécifique à la construction de ces cultures composites. Les modes de sociabilité qui s'effectuent lors des 'déplacements', produiraient donc des *cultures territoriales* déployant des formes particulières d'apprentissage et de créativité dans la ville.

Cette construction ne se fait pas selon nous de manière identique suivant les situations et les publics concernés. La résilience de ces mouvements n'est pas la même, pour les personnes comme pour les milieux traversés. Nous avons donc déterminé sur des terrains que nous pratiquons déjà pour la plupart, des *situations charnières* dans lesquelles les mouvements 'éprouvent' particulièrement les cultures embarquées qui s'y produisent. De plus, ces épreuves sont semble-t-il, essentielles dans la 'composition' de ces cultures et la construction des apprentissages:

- Les *degrés de liens aux lieux*, observables à Saint-Florent-le-Vieil
- Les seuils que constituent la salle d'échange RATP et le Centre Commercial du Forum des Halles (travail non mené à terme).
- Les *performances publiques* ('tournois', 'conventions', 'demos') organisées par les 'hackers'
- Les pratiques de *rassemblement* quotidiennes sur Bobigny, Créteil et Nanterre

La culture territorialisée par les hackers lors d'une 'performance publique' sera sensiblement différente de celle développée par les notables de Saint-Florent. Entre agents et publics, jeunes et adultes, hackers et citoyens ou encore entre touristes et autochtones; les registres mis en jeu sont différents. Chaque type de flux interactionnel favorise des conditions particulières d'émergence d'un bien commun.

⁴ Approche sociospatiale

⁵ Approche interactionniste

Sur ces quatre terrains, finalement réduits à trois, l'enjeu consiste à saisir les situations, les points de passage, qui permettent de *composer* les différentes cultures embarquées. Nous formulons l'hypothèse que ce sont les mises en mouvement constituant des épreuves, qui font que les rapports humains dépassent le côte-à-côte insipide ou le face-à-face difficilement négociable, et que les milieux sont autre chose que de simples espaces normalisés dans lesquels interagissent des individus ou des groupes "intéressés".

L'étude pragmatique de ces pratiques collectives favorisant les interactions, vise à repérer la composition des cultures territoriales, les conditions d'émergence du bien commun (culture territoriale partagée) propres à ces sociabilités qui proviennent des mises en mouvement, ainsi que leurs potentiels de mobilisation.

1. Présentation des terrains

Les degrés de liens aux lieux observables à Saint-Florent-le-Vieil

Ce territoire apparemment enclavé plus qu'en mouvement, institué comme haut-lieu touristique des Mauges (□pays □ du □pays d'Anjou □), est situé au croisement des ensembles urbains d'Angers, Nantes et Cholet. Les sociabilités repérables à Saint-Florent-le-Vieil signalent l'omniprésence du monde domestique. Les "autochtones" y semblent non seulement étrangers aux "touristes" (ce qui n'est pas un phénomène nouveau) mais aussi aux autres cultures, aux investissements plus brefs, moins ancrés. Si cette commune n'est au premier abord concernée ni par la métropolisation, ni par un élargissement de la centralité propre à l'une des agglomérations mentionnées (chacune distante d'au-moins 40 kilomètres), elle est pourtant traversée de sociabilités dé-placées, en partie en raison de cette situation quasi barycentrale.

Ce terrain, patrimoine investi par des publics 'importés', représente une situation exacerbée du processus de confrontation-recomposition des cultures par déplacement-rapprochement. Nous suggérons que ces pratiques en mouvements questionnent l'identité territoriale qui leur tient lieu de cadre d'effectuation. Quels agencements ces pratiques nécessitent-elles pour exister et quelles modifications engendrent-elles sur la formation territoriale ?

Protocole d'enquête:

- **Composition des manifestations:** Première *analyse* de "l'identité territoriale" tenant lieu de cadre d'effectuation des sociabilités dé-placées. (première partie de l'étude de ce que le politique montre des sociabilités en place; *analyse de presse* locale notamment). *Observation in situ* des situations dans lesquelles se manifestent des tensions entre hétérotopie et monde domestique (une manifestation pour la défense d'emplois dans le secteur de la chaussure; un festival promouvant les cultures orientales...). Description dans une typologie afin de caractériser l'impact de pratiques supra-locales traversant et travaillant un territoire institué.
- **Composition des cultures territoriales:** Fin de l'*étude documentaire* relative au territoire institué. *Observation in situ*, pratiquée par coups de sonde lors des différents événements, de la

perception du territoire par des regards étrangers aux lieux. Analyse des effets éventuels de cette perception dans les agencements d'objets sur le territoire (aménagement de petits espaces publics, signalisation...). Il s'agit ici de considérer ce que certaines pratiques non familières font au territoire.

- **Inscription des pratiques dans les parcours:** Repérage de certains "migrants pendulaires" et analyse par *entretiens* de leurs rapports au territoire. Etude comparative selon des "natifs" et selon des "parachutés": de la caractérisation du territoire; des pratiques s'y déroulant; de ce que l'on peut nommer les échelles de l'habiter. Nous questionnons par ce biais la notion de société locale.
- **Influences et résiliences:** *Description* des objets spatiaux révélant des cultures en transit, en analysant par le biais de quelques *entretiens* la façon dont des ressources externes à l'espace considéré sont ou non mobilisées en cours d'action et comment les ressources propres à l'espace sont ou non repérées comme accessibles.

Les "seuils" articulant la salle d'échange RATP et le Centre Commercial du Forum des Halles (travail non mené à terme)

Ces "lieux-mouvements" (Joseph, 1997 : 32) embrayent des mobilités situées à différentes échelles temporelles (retour de vacances et courses à faire), spatiales (vendeur à la sauvette et routines banlieusardes), institutionnelles (abri du SDF et travail pour le contrôleur) Les sociabilités créées ou entretenues à cet endroit et ce moment des parcours urbains sont des ressources qui peuvent être utilisées en tant que compétences pour une accessibilité externe, un accès à la ville. Ces compétences, en tant qu'elles représentent des capacités d'appréhension de l'espace et donc différentes façons de s'y insérer, sont mobilisées pour "aller plus loin" dans la ville. C'est en cela que ce seuil peut constituer un embrayeur des mobilités.

Ce premier terrain fait appel à la figure classique du *blasé* (Simmel), mais ce qui nous intéresse ici, c'est l'articulation entre culture embarquée et culture urbaine. Quel rôle joue cet échangeur dans le passage de l'une à l'autre, dans leur recomposition? Pour ces *embrayeurs de mobilité* que représentent les "seuils" articulant la salle d'échange RATP et le Centre Commercial du Forum des Halles, nous avons donc privilégié une analyse des pratiques de déplacement présentes en ces lieux, confrontées à l'inscription de ces lieux dans les parcours (urbains, biographiques).

Protocole d'enquête:

- **Composition des déplacements:** *Observation in situ* des flux, des traversées dans leur rapport à la matérialité spécifique des seuils. Il s'agit de décrire les cours d'action dans leurs variations, leurs différences et leur ancrage à l'environnement matériel et interactionnel, le seuil en tant qu'expérience spécifique des proximités spatiales.
- **Composition des cultures territoriales** (non réalisé): Des *entretiens informels* devaient avoir lieu au cours de ces observations. En fonction des personnes rencontrées et abordées,

ils avaient pour objectif de cerner les attentes suscitées par le lieu, les perceptions de la proximité et donc de sa propre présence au lieu.

- **Inscription des pratiques dans les parcours** (non réalisé): Une autre phase de l'étude consistait à mettre en œuvre des *suivis commentés* de personnes ou de groupes qui incluent les seuils dans leurs mobilités. Ces suivis permettaient d'inscrire pragmatiquement le seuil dans les parcours urbains (accès à la ville, point d'ancrage, lieu repère, tremplin des mobilités).
- **Influences et résiliences** (non réalisé): L'observation devait aussi s'attarder sur certaines figures du lieu, les personnes qui investissent le seuil suivant d'autres modalités et en font ainsi apparaître d'autres possibilités d'usages. Retour sur les notions abordées dans la première étape: explorations et apprentissages de différents types d'accessibilité à partir d'un lieu repère, commutations des parcours et superposition des territoires circulatoires.

Les performances publiques ('tournois', 'conventions', 'demos') de hackers

La constitution de cet espace social de valorisation et d'exhibition d'usages experts non conformes, repose sur des mises à l'épreuve physiques et publiques de la performance technique que sont les tournois.... Là, sont formulés les jugements sur la pertinence de ces performances, fondement du lien social.

A travers ces performances, le troisième terrain privilégie l'étude des moments où la mise en mouvement de ces *affinités réticulaires*, les conduit à composer avec d'autres types de légitimité (territoriale, institutionnelle, marchande). La thèse soutenant notre choix de terrain est donc que les "hackers", loin de constituer une juxtaposition d'utilisateurs isolés et amoraux:

- constituent en fait un collectif d'utilisateurs disjoints mais stabilisé, rassemblé autour d'une "culture morale" faite d'aspirations communes et d'idéaux partagés;
- cette culture se nourrit par son déplacement lors des 'performances publiques' de cette confrontation avec d'autres cultures, territoriales et politiques notamment.

Alors même que les hackers militent activement contre les légitimités institutionnelles ou marchandes, les tournois sont une des rares occasions (épreuve) où leurs rapports sont négociés. Quelles "traces" persistent à la suite de ces performances négociées? Comment se composent à cette occasion les différentes cultures territoriales?

Protocole d'enquête:

- **Composition des représentations:** Etude *documentaire* des artefacts culturels et esthétiques vernaculaires produits dans les tournois (demos). Etude par *observation participante* et par *entretiens* visant à dégager les principes de construction des jugements de valeur et des méthodes interprétatives accomplis par les membres lors de l'évaluation des démos réalisées dans les tournois.

- **Composition des cultures territoriales:** Etude par *observation in situ* de la relation au territoire. Elle est précisément focalisée sur l'étude de certains rites récurrents lors des tournois : l'organisation et le déroulement des "défis" visant à prendre le contrôle de façon ponctuelle de l'espace public du pays d'accueil : parasitage des systèmes d'affichage électronique de la ville d'accueil, perturbation du réseau téléphonique de la région d'accueil.
- **Inscription des pratiques dans les parcours:** Des entretiens visent à dégager les modalités typiques d'engagement du sujet énonciateur dans les "demos" et ses représentations du réseau (façon dont les demos représentent le réseau).
- **Influences et résiliences:** Nous verrons dans quelle mesure, l'étude des parasitages et autres perturbations auxquels se livrent les hackers et qui constituent la trace visible de leur "passage", vise aussi à reconstituer les mécanismes de formation de "l'espace social et moral" (Baxandall) des spectateurs des collectifs de "hackers".

Les pratiques de rassemblement juvéniles sur Bobigny, Créteil et Nanterre

Ces pratiques ont été mises en évidence lors d'une étude antérieure (Boissonade, 1999-2001). Un diagnostic des situations de rassemblements dans ces trois villes y a été réalisé: cartographie détaillée des rassemblements décalés (se produisant sur des espaces non prévus à cet effet), cartes de déplacements des jeunes et repérage d'espaces intermédiaires. Si elle a confirmé la relative homogénéité sociale des rassemblés, l'étude réalisée a montré la diversité de leur provenance et de leurs destinations géographiques. Nous souhaitons mettre en évidence dans notre réponse, l'importance du rôle du *cabotage urbain* effectué par les personnes ou *rassemblés* qui se déplacent de lieux en lieux: hall, gymnase, carrefour, MJC, centre commercial... pour entre autres, établir des interactions spécifiques avec des espaces, des personnes ou des publics différents. Cette mise en mouvement se révélant indissociable du rassemblement lui même.

Points d'appui au cabotage urbain, ces pratiques de rassemblement mettent en jeu semble-t-il, des cultures territorialisées. Quelle part prend la dynamique du mouvement du cabotage dans cette construction de culture territoriale? Dans quelle mesure ce mouvement génère-t-il de nouvelles ressources et pour quels types d'apprentissage? Ces points d'appui sont-ils à considérer comme potentiels de mobilisation? Pour tenter de répondre à ces questions, notre étude des *usages de familiarité* en milieu dense que sont les pratiques de rassemblement et de cabotage urbain sur Bobigny, Créteil et Nanterre; s'est attachée notamment aux interactions entre publics différents.

Protocole d'enquête:

- **Composition des réseaux:** Etude par *observation participante*, visant à étudier les pratiques de rassemblement "depuis l'intérieur" et dans leurs mouvements. L'objectif de cette approche basée sur la durée a été de mettre en évidence les réseaux d'acteurs et d'espaces mis en "œuvre" par ces pratiques.
- **Composition des cultures territoriales:** Nous avons essayé de saisir par une *observation in situ*, les formes de la négociation entre les différents publics et à l'aide de quelques entretiens, de dégager

les motifs convoqués à propos de ces épreuves; développées entre autres lors des cabotages ou au sein des rassemblements.

- **Inscription des pratiques dans les parcours:** Etude par *entretiens* visant à inscrire la présence lors de ces rassemblements ou cabotages urbains, dans un parcours personnel ou collectif mais surtout un environnement. Ceci devait nous permettre d'une part d'évaluer les niveaux de représentation qu'ont les acteurs de leurs pratiques et de celles des jeunes rassemblés, et d'autre part de visualiser les histoires constitutives de ces phénomènes.
- **Influences et résiliences:** La confrontation des parcours et des pratiques spatiales de rassemblement et de cabotage, nous a permis de saisir le sens que prend l'un par rapport à l'autre (tags ou rumeurs et histoires communes□).

2. Cadre théorique et méthodologique

Positions

Il est toujours difficile de lancer une hypothèse sans savoir exactement jusqu'à quelle distance on peut la rattraper. Lorsque les outils mis en œuvre et les terrains sur lesquels on s'appuie semblent relativement éclectiques, l'entreprise peut paraître bien téméraire.

C'est pourtant ce que nous allons essayer d'échafauder progressivement en définissant une série d'acteurs et les rapports que ces acteurs entretiennent avec leur milieu social ou physique. Nous mettrons en place trois scènes sur lesquelles les acteurs poursuivent des objectifs et qualifient par leur action les milieux qu'ils traversent.

Lors de ces traversées, nos acteurs vont rencontrer des situations qu'ils devront évidemment prendre en compte. Notre première hypothèse est que les mises en mouvement des individus ou des groupes, constituent des prises de risque. Ces épreuves vont les transformer, mais ces acteurs individuels et collectifs, vont aussi participer à redéfinir ces situations problématiques.

Nous devons donc à la fois nous installer en observateurs attentifs des déplacements (physiques et mentaux), et en porte-parole fidèle de ce qui s'affirme, pour traduire les différentes intrigues que vivent les acteurs.

Perspectives

Sur ces quatre terrains, l'enjeu intellectuel consiste à saisir les situations, les points de passage, qui permettent de *composer* les différentes cultures territoriales embarquées par les acteurs. Nous formulons l'hypothèse que ce sont des mises en mouvement constituant des épreuves, qui font que les milieux sont autre chose que de simples espaces normalisés dans lesquels interagissent des individus ou des groupes "intéressés".

On considère habituellement lorsque l'on parle de territoires ou de réseaux, une double déstabilisation:

- entre territoires différents (territoires d'appartenance s'ignorant les uns les autres)
- au sein même des collectifs, l'incapacité pour les acteurs de maîtriser la totalité du réseau impliquant une défaillance organique entre les membres (Dodier)

La notion de *cultures territoriales* que nous proposons, perturbe l'approche en terme de déstabilisation, car:

- les territoires y ont des bases plus labiles que l'appartenance exclusive
- ils reposent sur des négociations plus que sur des identités
- ils relèvent plus du mouvement que de l'enclave

Pour cela, nous considérons:

- Ces lieux comme des dispositifs au sein de régions morales (Hannerz).
- Ces pratiques comme des phénomènes s'effectuant dans des milieux non fondamentalement différents et donc d'autant plus sensibles à ce qui s'y produit (Joseph).

L' apprentissage de la ville est multimodal, territorial, réticulaire, délocalisé; caractérisé essentiellement par sa dimension cognitive (exploration, déambulation, expérience de mondes différents). Nous avons choisi 4 situations à la charnière de ces multiples échelles (culturelles, spatiales, reticulaires, sociales□).

Ne serait-ce que pour se déplacer dans un espace social (on circule à droite□), les cultures territoriales sont partiellement communes entre groupes ou individus. Elles se recouvrent donc en partie, notamment lorsque les 'adhérences'⁶ des acteurs individuels ou collectifs, entre eux ou avec le milieu sont favorisées par des échelles culturelles, spatiales, réticulaires, sociales□ proches⁷. L'ampleur de ces recouvrements locaux se vérifie pendant les déplacements. Nous faisons l'hypothèse que les mises en mouvement constituent des épreuves, qui produisent et s'appuient sur cette part de familiarité territoriale dans les interactions. Ces recouvrements manifesteraient la recherche d'un domaine domestique, articulant privé et public.

La qualification des formes de sociabilité dans le mouvement pourrait nous permettre par ailleurs, d'interroger deux hypothèses lourdes sur les dynamiques des sociétés urbaines. Celle d'un lien social intéressé qui s'ajusterait toujours plus à une logique de réseau ainsi que celle d'une transformation et d'une déstabilisation corrélatives du monde domestique et de la vie privée.

⁶ Le degré d'adhérence d'un mouvement se décline selon deux aspects: - celui de son accessibilité externe; de quelle manière donne-t-il accès aux lieux-activités de la ville ? □ celui de son contenu propre: que fait-on pendant le mouvement et quel est le statut des espaces du mouvement ? (Amar, 1993 : 145)

⁷ □ Désormais pour beaucoup, le local n'est pas un. Nous avons affaire à des "proches", celui de la nuit, celui de la journée, celui des fins de semaines□ Cette multiplication des "proches" s'accompagne d'une perte de connaissance de cet environnement immédiat, tandis que des "lointains sont parfois davantage fréquentés et connus" (d'après Viard 1994 ; Knafo, 2000 : 90)

L'étude pragmatique des mises en mouvement vise à repérer pour l'instant, la composition des cultures territoriales, les conditions d'émergence du bien commun propres à ces sociabilités cursives ainsi que leurs potentiels de mobilisation. Mieux comprendre ce processus permet de mieux articuler les cultures territoriales dans les mobilités (apprentissage) et les potentialités de mobilisation (créativité). Nous verrons le rôle central que joue l'épreuve dans ce processus.

Territorialités contrastées

Pour une analyse du versant territorial des identités

Les degrés de liens aux lieux observables à St-Florent-le-Vieil

Laurent Devisme⁸

1. Entre proximité quotidienne et distance au terrain

« A l'opposition complémentaire observateur / observé il faut ajouter la médiation : l'observable. L'observateur « décide » de l'observable, à condition de préciser que l'observateur n'est pas un « sujet » individuel nourri de bonne épistémologie distanciatrice, mais le collectif impliqué dans une institution de la recherche (ou autre). L'observé « décide » lui aussi. L'observable est négocié. Et l'objet (enjeu) de l'observable est l'échelle d'observation. » (Lourau, 1997, pp193-194).

Il est indispensable d'ouvrir cette restitution d'enquête en situant la position d'observation qui fut la mienne. Certes le préambule en forme de rappel de l'inclusion de l'observateur dans toute tentative d'objectivation est valable mais il convient de préciser davantage : le sociologue dont il est ici question n'est pas venu en ces lieux (en l'occurrence Saint-Florent-le-Vieil) pour faire de la science. Il y résidait antérieurement, sans pour autant en être natif ou avoir nourri depuis longue date un projet d'étude monographique. Il est venu y habiter pour des raisons de proximité du lieu de travail de sa compagne en 1999. C'est au cours de la préparation collective du travail de recherche nommé « cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement » et de l'interrogation sur les terrains d'enquête qu'a émergé l'idée que sa commune de résidence pourrait être un terrain intéressant au vu du questionnement d'ensemble. Et plus particulièrement sur le registre d'une nouvelle appréhension des territoires en cours de recomposition et d'une observation du versant territorial des identités qui se déclinent et s'échangent lors d'interactions de différentes natures. En outre, ce terrain est a priori à l'opposé des caractéristiques urbaines des autres sites retenus : il est nettement moins dense et moins varié, ce qui inclut de nouvelles variables d'analyse.

Du jour au lendemain donc, ce chercheur s'est trouvé en mission là où il habite et le questionnement sur ce qu'il avait à faire, ce qu'il devait traquer l'a régulièrement hanté, l'a préoccupé jusqu'à son départ des lieux (pour des raisons extérieures à la recherche engagée, comme il se devait). Situation privilégiée pensent la plupart, fort délicate en vérité, car comment construire une certaine distance, un observable dirait Lourau, là où se déploie l'existence quotidienne avec ses questionnements et ses épreuves multi-directionnels ? Comment rendre compte des territorialités florentaises avec un doute a priori sur toutes les histoires que l'on se raconte communément pour figer les

⁸ Je tiens ici à remercier un certain nombre de florentais pour les informations qu'ils m'ont transmises et pour les propos qu'ils m'ont livrés, de manière plus ou moins directe, sur leur lieu de résidence.

identités spatiales et la préférence cognitive pour une optique pragmatique s'intéressant à ce qui se signale ?

Les outils activés ont été simples, relevant essentiellement de l'écriture diaristique prenant tantôt les formes du journal de bord, du carnet de terrain, du journal de recherche. S'y ajoutent quelques photographies et des restitutions de discussion (il ne serait pas juste de parler d'entretiens, hormis dans un ou deux cas).

Mais revenons sur ce sociologue en mission : comme souvent en sciences sociales, cette mission consiste à décrire, à s'interroger, à butiner différentes sources d'information, afin de donner une meilleure représentation d'un phénomène donné comme objet d'étude, de mieux comprendre en l'occurrence la dimension spatiale de nos existences. La tâche est donc loin d'être arrêtée, c'est au chercheur d'en définir les contours. A partir de questions initiales essentiellement théoriques (les notions de la proposition de recherche étaient il est vrai assez abstraites), le chercheur essaie sans cesse de les reformuler, leur trouve ou non des résonances, les déplace, les abandonne, les enrichit. Il aimerait que la ficelle proposée par Howard Becker pour comprendre ce qu'il est en train de faire soit plus facilement résolutoire : *« les données que j'ai là sont la réponse à une question. Quelle question puis-je bien être en train de poser pour que tout ce que j'ai noté dans mes carnets y soit une réponse raisonnable ? »* (Becker, 2002, chapitre 4 « Concepts »).

En outre, la mission de recherche qui lui incombe, il décide de ne pas la publiciser sur place. Il était habitant du haut de la ville, il le reste sans plus, sauf pour deux ou trois amis habitant la commune et qui connaissent désormais cette nouvelle dimension. Il souhaite en quelque sorte garder l'anonymat et surtout ne pas évoquer la présente recherche qui se retrouverait vite annoncée dans le journal d'informations municipales. Si l'observation fut parfois participante, c'est en tant qu'habitant, occasionnellement bénévole ou bien dans des cours d'actions ordinaires : pas d'engagement local, ni au niveau politique, ni au niveau associatif.

Point de recherche-action donc mais une approche dans laquelle l'habitant-chercheur se sent comme étranger à un territoire de vie et qui fait de ses « épreuves » et des troubles territoriaux qu'il perçoit l'objet même de la recherche. Cet habitant-chercheur pourrait parfois ne pas être éloigné du modèle de l'enquête christique. Certes cette démarche désigne principalement des travaux dans lesquels l'enquêteur témoigne d'un autre monde (généralement exploité) en se mettant dans sa peau : que ce soit chez Drummond, Simone Weil, Robert Linhart, Günther Walraff, il y a *« une volonté d'expérience personnelle et une volonté de partager la situation d'exploitation »* (Cornu, nd). Il n'y a pas une telle tension ici. En revanche, l'idée d'un poste d'observation en faisant comme si on en était (sans savoir bien la consistance de ce postulat d'en être ou pas) et en vivant une résidence comme un quasi exil parfois (de la grande ville de Nantes ? De sa « vie culturelle » ?) n'est pas étrangère à ceux qui firent sacerdoce pour « révéler ». En outre se combinent fortement le « vécu » et la « documentation », autre trait caractéristique de l'enquête christique. Travaillant à cette échelle, il est effectivement possible en s'en donnant un peu à la peine, de faire le tour ou presque de ce qui s'écrit sur ou à partir de ce « substrat » et de confronter ces

productions savantes au journal de bord. Ce qui compte est sûrement de retenir que « *l'analyse des résultats de ces enquêtes christiques montre que ce n'est pas au moment où ils vivent l'expérience de la condition noire ou ouvrière que le témoignage est le meilleur mais au contraire lorsqu'ils restent extérieurs, dans la position de l'observateur, le déguisement n'étant plus qu'un poste d'observation et l'expérience vécue, une expérience vécue d'observateur.* » (Cornu, p.13). A plusieurs reprises, l'enquêteur fut tenté par l'inscription à une excursion sur la journée proposée par quelque voyageur à des prix défiant toute concurrence en contrepartie de propositions commerciales de produits plus ou moins locaux. Il s'agissait là, selon l'enquêteur, de cas de « domesticité exportée » (cf. *infra*, introduction du § « Territorialités déclinées »). Il n'avança toutefois pas plus loin dans cette direction.

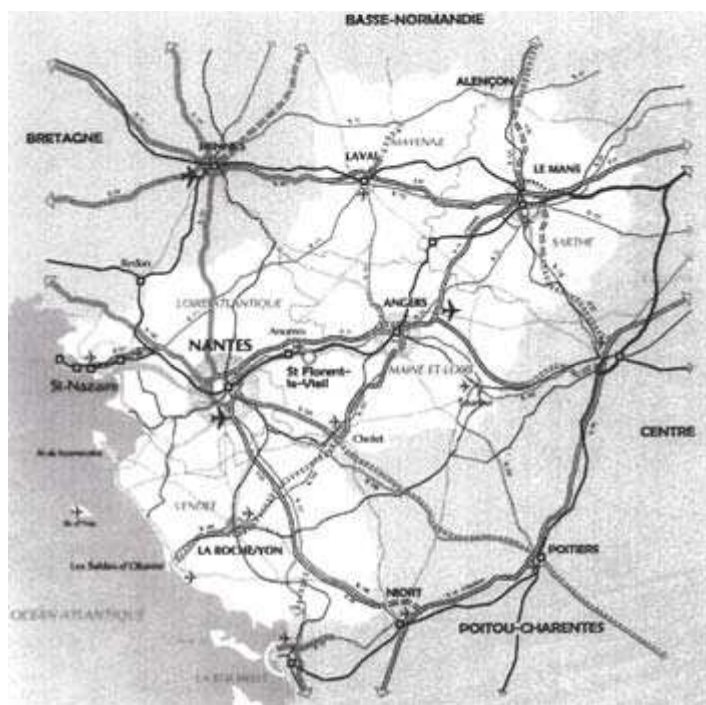
En somme à la question de savoir comment l'on enquête lorsque l'on est habitant, la réponse est toujours à construire : constamment se mêlent la vie quotidienne, des références savantes relatifs à l'anthropologie des mondes contemporains, des descriptions, des émotions. La « part des choses » n'est guère évidente. Certes le simple fait d'habiter Saint-Florent-le-Vieil pouvait suffire à « amuser la galerie ». « *Le genre Lettres persanes produit toujours son petit effet. (□) Pourtant, une fois la minute d'amusement passée, une fois effacé le sourire narquois, une telle attitude n'aboutirait qu'à cette forme détestable d'exotisme qu'on peut appeler l'occidentalisme. En associant l'enquête avec la mise à distance, l'ethnographe des sociétés contemporaines ne ferait que reproduire les péchés de l'ancienne anthropologie qui ne pouvait étudier les autres peuplades qu'à raison de leur éloignement. (□) Pour faire son travail, l'ethnographe ne peut se contenter de traiter ses contemporains, ses voisins de palier, aussi mal que l'on a traité jusqu'ici les peuples lointains, c'est à dire en les appréhendant sous le mode de la culture et en s'efforçant de leur trouver des mythes, des rituels, des conduites symboliques et autres structures inconscientes. En reportant vers le proche son regard dirigé jusque là vers le lointain, l'enquêteur doit s'apercevoir qu'il n'a rien à dire, en tant qu'ethnologue, sur les sociétés contemporaines, que rien dans son équipement ne résiste à la proximité, que toute l'apparence de puissance explicative qu'il avait sur les étrangers ne tenait qu'à la distance infinie dans laquelle il les maintenait avec tant de complaisance.* » (Latour, 2002, p.262).

Que rapporter alors ? Comment être à la bonne distance ? Au vu des observations consignées, des lectures faites □ et souvent bien critiquées ! □ et des discussions interrogées, nous pouvons dégager des conclusions relatives :

- au codage du territoire et à ses troubles,
- à une typologie des liens aux lieux.

Au vu des risques inhérents à une approche qui serait seulement interactionniste, il faut au préalable camper le décor afin de ne pas hypostasier certaines figures d'actants ensuite rencontrées (des touristes, des autochtones). Ces figures ont un profil que l'on peut globalement saisir à partir d'une caractérisation socio-économique, indispensable afin de prendre des distances avec une certaine mythologie régulièrement activée lorsqu'il est question des *Mauges*, du *Choletais* ou encore du Nord de la *Vendée* ou de l'Ouest de l'*Anjou* □

« Fond de plan »
Saint-Florent le Vieil comme territoire géographique et économique



Localisation de Saint-Florent-le-Vieil au sein d'une carte géographique recensant les pôles urbains et les principaux axes routiers. 2002

Saint-Florent-le Vieil comptait 2623 habitants en 1999. Commune ligérienne, située au Nord d'un ensemble géo-économique couramment désigné comme « les Mauges » et à quasi équidistance des ensembles urbains de Nantes, Angers et Cholet, sa dynamique démographique est en progression depuis les années 1990 (+4,8% en dix ans). Après avoir connu un solde migratoire fortement négatif dans les années 1980, la commune semble être redevenue attractive. La structure des âges reflète cependant un net vieillissement de la population. En 10 ans, les moins de 25 ans ont perdu en effectifs 12,5% et les plus de 70 ans ont gagné plus de 30 %. Les moins de 25 ans sont passés de 38,2% de la population en 1990 à 32,5% en 1999. Dans le même temps, les plus de 70 ans sont passés de 10% à 13,7% de la population. Entre les deux c'est surtout la tranche des 45-55 ans qui s'est renforcée (de 9 à 13% de la population). De nombreux jeunes actifs « quittent le pays » alors que vieillit la population et que viennent s'installer des retraités (plus d'un cinquième de la population est aujourd'hui retraitée).

Du côté des actifs, les ouvriers sont de loin les plus nombreux avec 40% de la population active (pour 27% au niveau national), devançant les employés puis les professions intermédiaires. Les cadres et professions intellectuelles représentent 5% des actifs (contre 13% au niveau national). Saint-Florent est une commune ouvrière. Si elle est perçue parfois comme « bourgeoise » par les habitants des autres communes du canton, c'est parce qu'elle est plus commerçante que les communes rurales alentour et qu'elle est chef-lieu de canton (historiquement, la ville était commerciale, Saint-Florent était une « marche » et disposait d'un important grenier à sel). Il n'est pas rare d'entendre dans la section de commune rattachée, dite « la Boutouchère » que

les mentalités à Saint-Florent sont différentes mais cela ne désigne pas aujourd'hui un bourg dominant les « paroisses environnantes ».

Sur les 1093 actifs occupés habitant Saint-Florent, 46% travaillent sur la commune (contre 65% en 1990). Les autres travaillent dans les Mauges, à Ancenis et pour un nombre croissant à Angers. Le nombre est également croissant pour Nantes mais reste faible en valeur absolue (9 actifs vont à Nantes en 1999⁹ et 5 en viennent). Le nombre d'emplois sur la commune était légèrement supérieur à celui des actifs en 1999 (1150), mais 200 emplois ont été perdus dans l'industrie depuis, inversant ce rapport (fermeture de deux usines des secteurs textile et de la chaussure). L'économie de la commune repose sur 35 exploitations agricoles, 60 commerces et artisans et un secteur industriel comptant 5 entreprises. La commune reste un petit centre pour les communes du canton, qui ne polarise guère l'espace au-delà. A propos des migrations domicile-travail, il faut d'abord constater l'érosion de la part des habitants travaillant sur place et l'augmentation des déplacements vers la Loire-Atlantique ainsi que vers le bassin d'emploi des Mauges.

Quant aux migrations résidentielles, elles s'équilibrent (sur 10 ans, le nombre des départs est compensé par le nombre des arrivants). Les arrivants viennent pour un tiers du canton puis d'Angers et de l'intérieur des Mauges. Les partants sont autant à gagner la capitale angevine qu'à se localiser dans le canton. Retenons essentiellement le départ des jeunes actifs et des étudiants et l'arrivée des retraités (renforcée par l'existence d'une maison de retraite). Par rapport à l'ensemble des Mauges, la commune se signale par une attractivité plus forte comme les communes ligériennes et celles situées sur les axes routiers. Elle ne connaît donc pas le déclin de l'intérieur des Mauges. L'attrait de Saint-Florent est sélectif et concerne d'abord les personnes âgées, ainsi que de jeunes ménages ayant pu faire construire sur la commune au cours des 20 dernières années. La situation économique s'est dégradée depuis 1999 avec la faillite de l'entreprise *Polygone* (fabrication de chaussures).

On dénombre 51 résidences secondaires sur le territoire pour 824 résidences principales. Si la commune est touristique, ce n'est pas à la manière de l'espace côtier mais plutôt sur des séjours courts occasionnant assez rarement un investissement de type résidence secondaire. On dénombre en outre un camping de 100 places en bord de Loire sur l'île Batailleuse, un hôtel de 12 chambres et un gîte d'étapes pouvant accueillir une vingtaine de personnes.

Ce fond de plan quantitatif contribue à situer un « portrait de la commune »⁹. Deux caractéristiques se télescopent : la vie industrielle déclinante et la donne touristique effective mais limitée. Les données statistiques qui indiquent ces réalités ne donnent pas en tant que telles d'explications aux tendances à l'œuvre. Il convient pour les comprendre de mentionner trois aspects :

- le déclin d'un modèle de développement industriel diffus, (« le pays des usines à la campagne ») qui s'il conserve des atouts, est très

⁹ Je tiens à remercier Marie-José Guillon (Comité d'Expansion des Mauges) pour les données qu'elle a pu me transmettre.

fortement perturbé par les restructurations économiques à l'échelle mondiale,

- la métropolisation croissante des aires urbaines qui contribue à la fois à des phénomènes de concentration (de l'emploi) et de dispersion (des habitants),
- le développement du tourisme dans la vallée de la Loire.

Le premier point a fait l'objet de bien des thèses et des recherches dans les domaines de l'économie, de la géographie, de l'aménagement mais aussi de la sociologie. Si le « modèle choletais » faisait référence dans les années 1960, 1970 comme système productif localisé, les mutations économiques des vingt dernières années ont eu tendance à le mettre à mal. De fait, le district industriel choletais reste spécialisé sur les industries de la mode, maintient une division du travail entre PME spécialisées, se concrétise dans un nombre élevé de communes. Mais les secteurs du textile et de la chaussure ont connu de fortes restructurations, une concentration accrue. Les territoires hier vantés pour leur « cohésion sociale et culturelle » ne sont plus aussi attractifs et les Mauges sont en déclin démographique et économique (la ville de Cholet entre 1982 et 1999 a perdu 1320 habitants malgré un solde naturel dans la même période de plus de 9000 !). Lorsque les entreprises viennent aujourd'hui s'y implanter, il n'est pas rare d'entendre encore leurs dirigeants évoquer la docilité de la main d'œuvre et son faible coût, ce qui n'est assurément pas glorieux pour les territoires en question et peu prometteur si l'on considère la sous-scolarisation relative du secteur. La thèse de Benoît Raveleau de socio-économie territoriale se termine par une analyse assez fine de ce que l'auteur appelle un complexe socio-culturel original : « *Trois explications se dégagent pour l'interprétation de l'identité bocaine : une société qui se perçoit comme assiégée et remise en cause, une organisation familiale à dominante patriarcale de la société vendéenne qui s'observe jusque dans les usines, enfin une société qui combine un apparent immobilisme social et un esprit d'initiative.* » (Raveleau, 1998, p.503). L'auteur fait l'hypothèse que le conservatisme social, la défense de l'identité, sont contrebalancés par un investissement en matière économique ; en somme « plus ça change et plus c'est la même chose » □

Cette analyse tranche avec les élucubrations postmodernes que l'on peut trouver dans une autre thèse de sociologie annoncée comme un essai de mythosociologie et dans lequel l'auteur formule l'hypothèse générale que l'identité socio-culturelle des Mauges est impliquée par le contenu d'un imaginaire collectif spécifique. A défaut d'engager des programmes d'enquête tangibles, l'auteur ne cesse de « plomber » son objet d'étude par les notions de mythe, d'imaginaire, de topique mythosociale¹⁰ □ F. Piot déroule une histoire sélective non problématisée : « *Nous avons vu que sur la longue période, le*

¹⁰ Nous ne résistons pas à livrer cette critique plus générale énoncée par B.Latour : « Lorsque les sciences humaines se résignent au symbole, c'est qu'elles ont abandonné la tâche de comprendre le genre d'être particulier avec lesquels les humains entrent en relation. Dire du psychisme humain qu'il est symbolique, c'est une façon de ne plus reconnaître les êtres invisibles avec lesquels la conscience doit se débattre. Dire de la religion qu'elle est symbolique, c'est avoir volontairement renoncé à doter les divins de toute forme d'ontologie pour en faire les conséquences vagues de quelque orage à l'intérieur du crane. Dire des faits scientifiques qu'ils sont symboliques, c'est reculer devant l'énorme difficulté de leur trouver leur mode si particulier d'existence, lequel n'est justement pas d'être naturel. » (Latour, 2002, p.295).

peuple des Mauges avait fait la preuve d'une vie spirituelle exaltée à travers le mysticisme, le merveilleux, les croyances populaires et une profonde piété. » (Piot, 2001, p.227).

Elle critique ainsi logiquement toute une littérature qui a véhiculé l'image d'un peuple sans résistance, docile, manipulable à souhait. *« Cette littérature ne peut être que l'œuvre d'auteurs qui n'ont pas cherché à comprendre de l'intérieur des comportements dont les ressorts ne sont pas dans la docilité et la léthargie, mais dans le respect du système social qui était le leur, et dans la fidélité à la mémoire de leurs ancêtres. »* (Piot, 2001, p.228). Disons ici sans nous attarder que c'est précisément contre ce type « d'analyse » qu'est née notre intention, incapables que nous étions de partager le « nous avons vu que » et préférant la surface à la profondeur de l'intériorité...

Les dynamiques liées à la métropolisation (deuxième point) concernent une concentration accrue de l'emploi dans les grandes villes et une urbanisation résidentielle davantage en nappe qu'en doigt de gants, permise par le développement généralisé de l'unité véhiculaire qu'est l'automobile. A la lisière des unités urbaines de Nantes, Angers, Cholet, le développement des lotissements d'habitation s'interprète directement à la lumière de ce phénomène que l'on retrouve à différents degrés partout en France et qui contribue à accréditer progressivement les images de tâches urbaines, d'archipels, de métropolisation diffuse¹¹. Ce processus est un phénomène de collision des échelles que géographes et aménageurs tendent trop souvent encore à ne pouvoir imaginer qu'emboîtées. Certains primo arrivants s'installent à Saint-Florent en raison de la qualité du site et de sa situation vis-à-vis des bassins d'emploi de Cholet, Angers et Nantes. Dans le cas d'une double activité au sein du ménage, il est possible d'émarger à des zones d'emploi différentes. Cette situation, inédite par rapport à l'histoire dromologique, change fortement le rapport au territoire résidentiel. Il est désormais possible et de plus en plus fréquent d'habiter en un lieu sans aucun lien d'activités avec lui autre que celui d'habiter (ce qui certes n'est pas rien mais qui est la source de moult lamentations des anciens qui ne connaissent plus la teneur de leur voisinage).

Saint-Florent est également concernée par l'effet tunnel créé par l'autoroute A 11 et surtout par la ligne de TGV Nantes-Paris (réseaux longeant tous deux la Loire au Nord) : l'accessibilité entre grandes villes est de plus en plus forte (entre Paris et Nantes, entre Angers et Nantes) mais les espaces intermédiaires sont moins voire pas desservis par ces nouvelles liaisons. S'il existe bien une gare de chemin de fer Varades-Saint-Florent-le-Vieil, celle-ci n'est plus desservie qu'environ 5 fois dans la journée (en semaine) par des TER desservant les gares du Nord de la Loire entre Angers et Nantes. Ces TER, au cours du trajet Nantes-Angers, laissent régulièrement la place aux TGV, empruntant par exemple la voie de garage à Varades. Les voyageurs, alors immobiles, attendent le passage de ceux qui vont plus vite. Ce qui peut apparaître anecdotique relève là encore d'une anecdote représentative (cf. notre contribution au deuxième rapport intermédiaire et Joseph, 1998). La petite ville

¹¹ Rappelons toutefois que les données démographiques attestent bien pour l'ensemble des Mauges d'un déclin avec des exceptions qui valent pour ses limites géographiques (attrait de la Loire principalement puis rapprochement du centre des unités urbaines mentionnées).

d'Anenis à 12 km à l'Ouest de Saint-Florent se bat régulièrement pour le maintien de deux haltes TGV dans la journée. La recomposition des métriques de déplacement contribue ainsi à la redéfinition des places relatives des territoires¹². Elle ne signifie pas la fin des territoires mais bien une redistribution des cartes. Comme l'a démontré J-M Offner à cet égard, il n'y a pas plus de fin des territoires que de dualisation spatiale entre les « avec » et les « sans » branchements (Offner, 2000). Relativement aux dynamiques spatiales, le développement des réseaux techniques amplifie et accélère en général les tendances pré-existantes. La récurrence au niveau politique d'un discours sur la nécessité d'un échangeur sur l'autoroute au niveau de Varades qui viendrait dynamiser un projet de nouvelle zone industrielle tient souvent lieu d'une réflexion plus profonde sur les tendances à l'œuvre.

A l'échelle de la commune, la route qui relie Varades au Nord à Beaupreau puis Cholet au Sud, est de plus en plus fréquentée. Avec l'adoption d'un nouveau plan de déplacements dans la vieille ville plus contraignant pour les automobilistes, cette donne a contribué à déplacer la centralité commerciale de la commune qui se repère désormais en bordure de cette route départementale. La métropolisation à cette échelle revient à une généralisation de la référence à l'automobile au détriment des métriques pédestres qui rythmaient encore fortement la vie du bourg dans les années 1960, 70. Un recensement des activités dans la seule grande rue en 1950 est significatif : 4 charcuteries-boucherie, 4 épicerie-quincailleries, 1 boulangerie, 1 bureau de tabac, 1 coiffeur, 1 pharmacie, 1 tonnelier, 1 cordonnier, 3 commerces de vêtement, 1 librairie, 1 marchand de cadeaux-souvenirs, 1 bijouterie, 1 commerce d'articles de pêches. Fin 2002, il ne reste plus au bas de la rue (à l'intersection avec la route départementale citée) qu'une pharmacie après la fermeture du dernier charcutier et la fin d'activités du fleuriste¹³ et un peu plus haut un coiffeur, la crêperie et une antenne du *Courrier de l'Ouest*. Subsistent certes quelques devantures mais opacifiées par des rideaux cachant une cuisine ou une salle de séjour. Le commerce est concentré sur la route départementale avec un *Intermarché* et quelques commerces de proximité sur la place de la Fèvre. Un supermarché installé à Varades (*Super U*) draine une clientèle florentaise de plus en plus importante.

Enfin le développement du tourisme mérite quelques précisions. Il ne s'agit pas du tourisme « classique » de la vallée des rois avec la visite traditionnelle des châteaux de la Loire (ces segments de visite concernent essentiellement le tronçon Blois-Angers), il ne s'agit pas non plus du tourisme de la côte (de Vendée ou d'Atlantique) aux activités de plage dominantes. C'est à la fois un tourisme « cultivé » de l'ordre du pèlerinage (avec la visite « centrale » de l'Abbaye Mauriste sur le Mont glonne) et un tourisme rural de proximité (nombreux habitants de « l'intérieur des terres » ont un terrain voire une résidence secondaire en bord de Loire et viennent profiter des aménités du

¹² Cf. le texte de J. Lévy « les nouveaux espaces de la mobilité » in Bonnet, Desjeux, 2000. J.Lévy a notamment cette phrase : « La mobilité est rendue possible parce qu'il existe une offre de mobilité, l'accessibilité. La mobilité est effective parce que ses opérateurs possèdent une compétence de mobilité. La mobilité prend sens parce que, au titre de maîtrise de l'espace, elle entre dans la composition du capital social des individus. »

¹³ En écho filmique, *Daguerréotypes* (1974) d'Agnès Varda

grand fleuve). Si la moindre accessibilité liée à l'effet tunnel évoqué est éventuellement un obstacle au développement économique classique, en revanche, cette caractéristique est presque favorable au tourisme inspiré tendant à fétichiser le lieu et ses évocations (*cf. infra*, « le lien au lieu inspiré »). Depuis 1994, la vieille ville, développée autour de l'abbaye, est classée en secteur patrimonial (Zone de Protection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager) : le tissu dense avec des architectures des XVI, XVII et XVIIIème siècles, réclame l'attention de quelques flâneurs en quête de patrimoine qui ne manquent pas non plus de constater l'hétérogénéité des aménagements récents (volets roulants en PVC, façades refaites sans respect des éléments de la charte□).

Les caractéristiques données ainsi que les explications générales ici proposées font volontairement fi d'un certain nombre de discours interprétatifs largement rencontrés, souvent impliqués pour souligner une singularité territoriale (qu'il s'agisse des poncifs de l'histoire locale autour de l'héritage chouan □« le camp assiégé formatant l'identité vendéenne » □ou bien du gène entrepreneurial ou bien encore de la mythosociologie). Pour prendre un exemple, la contextualisation historique ne devient pertinente, c'est-à-dire active que si, pratiquement, concrètement, une situation renvoie à un décalage par rapport aux cours ordinaires d'actions du même type. Tel sociologue de bureau d'étude, travaillant sur les mobilités dans les Mauges, mentionne à titre d'anecdote représentative, la lecture proposée dans une salle d'attente d'une mairie des périodiques *Le Pèlerin* et *la Vie*. Il peut alors enquêter sur le retard du processus de sécularisation. Tel mariage en mairie peut se dérouler face à un mur juxtaposant l'icône du président de la République et celle du Christ, engageant sur des pistes analogues.

Ainsi notre intérêt pour le versant territorial des identités, pour la compréhension des cultures spatiales en acte peut être désormais restitué dans une optique pragmatique : rappelons que la culture spatiale dans cette recherche ne revient ni à un habitus (toujours difficile à « observer »), ni à une prothèse (renvoyant à l'image d'individus activant des programmes d'action ou des logiciels). En vivant près de trois ans à Saint-Florent, les cultures spatiales qu'il est possible de discriminer peuvent être organisées de manière typologique.

2. Territorialités déclinées

Initialement partis de l'idée d'une opposition entre culture métropolitaine et culture locale, entre monde domestique et monde extime, entre citadin blasé et autochtone ancré, nous avons déconstruit cette opposition en observant des degrés dans la relation aux lieux. Nous nous sommes ainsi intéressés aux liens aux lieux (ce que nous nommons ici territorialité), une notion faible appelant à des descriptions, notion préférable à celles plus chargées précédemment mentionnées. La gamme observée de liens aux lieux selon des gradients d'appartenance ne renvoie pas à une segmentation précise des publics. Relevant d'une sociologie des contextes et non des acteurs, le travail ici restitué interroge plutôt la notion de territorialité et pointe des différences de rapports. Il ne s'agit pas, rappelons le, d'une sociologie des variables. Seule la

notion de capital spatial peut être explorée (sûrement liée aux autres types de capitaux traditionnellement différenciés) si on la comprend comme un couplage entre une culture territoriale (savoir mobiliser une connaissance dans un contexte territorial) et une culture situationnelle (savoir circuler dans un espace public). Ce couplage est constamment à négocier. Mais n'anticipons pas□

Différencier des territorialités revient à considérer le jeu entre le codage du territoire et les troubles à cette codification. C'est pourquoi il semble intéressant d'explicitier pour chaque type des moments dans lesquels ils ont été observés et de voir comment, au cours de certaines « manifestations », se donnent à voir des frottements entre ces différents liens.

Il existe un ensemble de liens forts par la description desquels nous pouvons commencer □ ils sont plus facilement exprimables : le lien inspiré, le lien domestique puis le lien dramatisé.

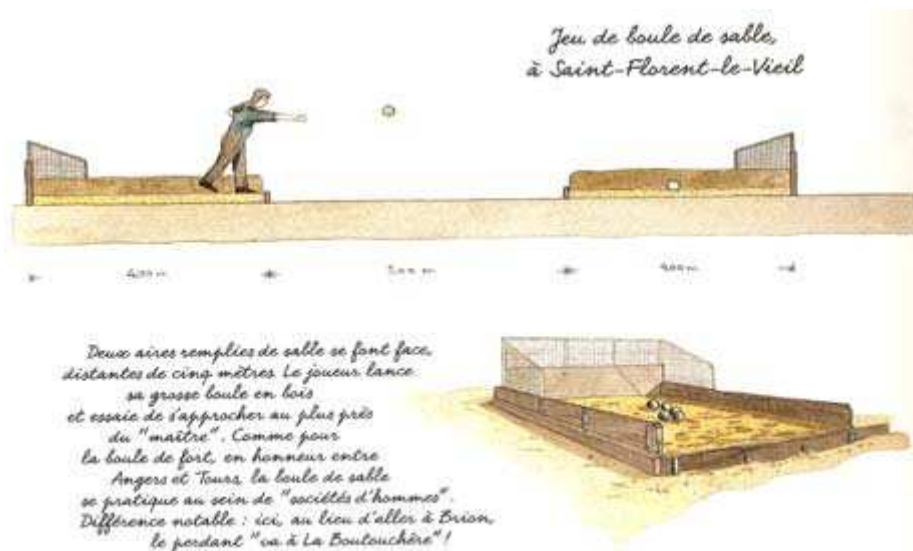
Le lien domestique

Le lien domestique au territoire fait de lui une extension de certains lieux propres à la maison et tend à inscrire dans la routine plusieurs trajets. On peut parler d'un lien domestique pour un certain nombre d'habitants de la maison de retraite qui rituellement sortent de leur institution □ parfois en chaussons □ pour gagner à heure fixe le café du Mont Glonne. Dans la salle d'attente du cabinet médical, une patiente me demande quel médecin j'attends (celui qui est disponible lui réponde-je) et elle embraye sur l'importance des habitudes avec tel ou tel médecin (elle n'irait pas en voir d'autres). Celui que je vais aller consulter arrive en voiture et elle remarque qu'il ne se gare pas au même endroit que les autres médecins. Son sens du lieu est fort aiguïté : c'est une habitude. On peut aussi parler d'habitants qui, souvent natifs de la commune et dont la famille y réside principalement, la voient comme une quasi communauté et considèrent les habitants au sein d'un vaste arbre généalogique. On se renseigne vite sur tel nouvel occupant pour connaître son nom de famille (Allard, Boré, Chéné, Davy, Ménard, Réthoré□) et l'inscrire sinon sur l'arbre du moins « dans le coin »□

Au registre des « événements » qui peuvent donner à voir ce type de lien, mentionnons les situations vécues suivantes :

- La fête de l'école publique et en particulier le bar éphémère où se retrouvent famille et voisinage. Commenant isolé à prendre un verre de rosé avec un ami, vous vous retrouvez quelques minutes plus tard entourés de discussions entre proches dont participent quelques élus ne serrant que les mains familières.
- Les séances de boules de sable dont les membres du Cercle d'Anjou donnent à voir leur pratique dans un espace au statut (privé /public) incertain. Les échanges entre les joueurs sont caractéristiques d'adresses et d'interpellations de connivence.
- L'exposition « Saint-Florent de 1900 à 2000 » a pu donner à voir des moments publicisés de l'entre-soi : les panneaux rappelant la vie d'avant sont autant de miroirs dans lesquels les visiteurs reconstituent « l'intensité des groupes d'hier ».

- A certaines reprises, les séances du Conseil municipal permettent également d'observer ce type de lien : à propos de trois candidats à l'aménagement d'un lotissement, le rapporteur commente : « *que ce soient les uns ou les autres, je les connais bien, on n'aura pas de problèmes* » ou encore un conseiller pointe à propos de la révision des tarifs qu'il serait bon de changer l'appellation « concours de belote », d'autres jeux que la belote pourraient en effet se présenter et un terme plus neutre est à rechercher.
- Les membres du *Rayon Florentais* (association de cyclistes) « quadrillant » les routes lors de la course Cholet - Pays de Loire donnent à voir, à l'occasion, une inter connaissance avec les automobilistes en transit le dimanche midi qui est presque totale au carrefour le plus fréquenté de la « ville ». Le bénévole qui se voit exceptionnellement préposé à la circulation, au milieu de la voie, articule une gestuelle officielle (« passez, ralentissez, stoppez ») à une gestuelle de la reconnaissance des autochtones amenant à une interaction plus longue.



Au cercle Notre-Dame d'Anjou on se côtoie avec fair-play

Le mercredi est un jour très prisé des membres du cercle Notre-Dame d'Anjou, à Saint-Florent-le-Vieil. Les activités y sont nombreuses.

Le mercredi est un jour très prisé des membres du cercle Notre-Dame d'Anjou. Les plus physiques se mesurent à la boule de sable, tandis que d'autres se tiennent au chaud... par temps d'hiver, pour des parties de cartes.

Avec du patois local
Sous l'œil avisé du président,

Henri-Pierre Gautier, les parties sont âprement disputées (et discutées !) dans une ambiance toujours fort conviviale et parfois commentées, avec du patois local. Comme le veulent l'esprit et la tradition de cette association qui réunit une pléiade de socioprofessionnels, tous les mercredis et samedis après-midi et le dimanche toute la journée les adhérents sont nombreux à venir fréquenter ce lieu qui attire, pendant la saison estivale, la curiosité des touristes loin d'être avares de questions et commentaires sur le jeu de



Au cercle Notre-Dame d'Anjou, on scrute le ciel qui devient menaçant, mais on interrompt pas une partie de boules de sable qui reste un mythe, près de l'abbatiale, dans les hauteurs et pittoresques du Mont-Clonne.

En haut, la présentation du jeu dans un *Carnet de Loire* (Laurendeau, Proust, 1998) présentant différents visages des paysages ligériens. En bas, la recension dans la presse locale (*Courrier de l'Ouest*, 24/01/02).

Le lien inspiré

Le lien domestique et le lien inspiré peuvent être liés comme le donnent à lire certains extraits d'entretien publiés de Julien Gracq, « écrivain local » pour certains, auteur majeur du 20^{ème} siècle pour d'autres : « *A Saint-Florent, du temps de mon enfance, tout le monde pratiquait, c'est-à-dire assistait à la messe le dimanche, et au moins une fois par an, à Pâques, se confessait et communiait.* » (Gracq, *Entretiens*, p.120). « *L'angoissant, le merveilleux s'embusquaient dans ces deux lieux de la maison qui étaient électrisés : la cave et le grenier. Et bien je pense Les choses sont en train de changer, l'imaginaire collectif actuellement est en train de se modifier, c'est une chose très frappante, parce que la civilisation actuelle est devenue mobile. On bouge et je crois que les valeurs, maintenant dominantes, celles qui fixent l'imagination, sont la mobilité, la vitesse, le voyage, le véhicule aussi.* » (Gracq, *Entretiens*, p.205). Ce discours rétrospectif sur le territoire d'hier et ses pratiques – ici décrites comme plus homogènes – peut se retrouver actualisé chez des admirateurs de l'écrivain venus en pèlerinage : c'est alors strictement à un lien inspiré que nous avons à faire, lien qui tranche à la fois avec des avis du quotidien ordinaire sur l'écrivain (celui qui habite au-dessus de l'ancienne gendarmerie, que l'on voit sortir tous les jours pour se rendre tôt le matin chez le marchand de journaux puis traverser le pont pour aller marcher sur l'île Batailleuse) et les avis mêmes de l'écrivain sur le local (« *Je prends rang, professionnellement, parmi les survivances folkloriques appréciables qu'on signale aux étrangers, auprès du pain Poilâne, et des jambons fumés chez l'habitant.* » Entretien au Monde, 05/02/2000).

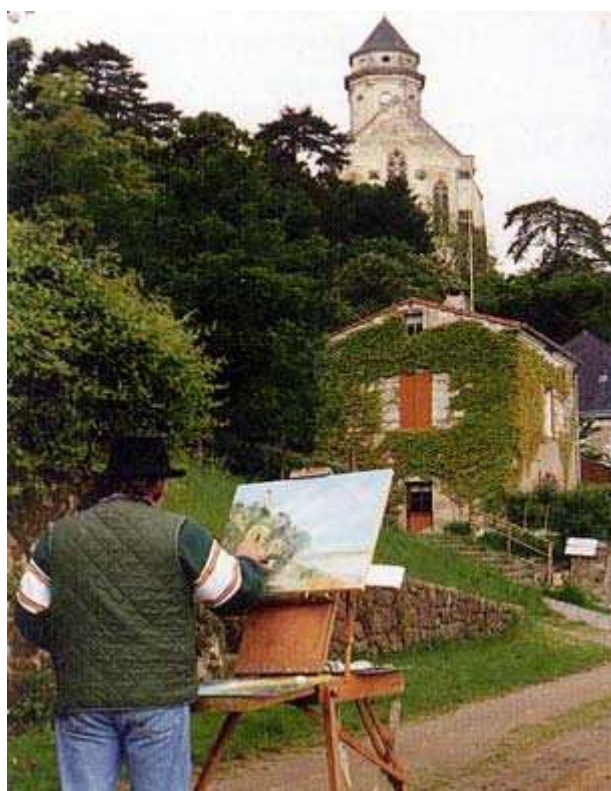
Les voyages inspirés ont une composante romantique essentielle qui est au principe de descriptions allégoriques des lieux. Ainsi de Jérôme Garcin, du *Nouvel Observateur* qui dit en Janvier 2002 : « *des mouettes qui ont oublié la mer, dérivent sous nos yeux avec une lenteur de coche d'eau, une clapoteuse insouciance de gabare* ». Bernard Franck, dans une chronique du 6 Février 2002 dit quant à lui : « *il est fait pour son village, sa ville, sa province* ». Hervé Louboutin, rédacteur en chef de *L'Echo d'Ancenis*, un journal local quelque peu réactionnaire contenait en Août 2001 à la rubrique « gens de Loire » et sous le titre « PPDA chez Julien Gracq à Saint-Florent-le-Vieil » : « *Passée la Loire, au pont de Varades, le mont Glonne apparaît sur les hauteurs de Saint-Florent où l'abbatiale et son célèbre tombeau de Bonchamps (qui libéra cinq mille soldats républicains emprisonnés avant la tragique « virée de galerne ») trône comme un phare pour touristes toujours en quête de haut lieu. Là, de l'autre côté du pont, pas loin de la « Gabelle », ce petit hôtel – institution, surgit la grande maison de l'écrivain. Dans une petite rue qui monte on ne sait où et de laquelle on aperçoit l'île Batailleuse tant aimée et tant de fois décrite. « C'est là ». PPDA reprend sa respiration. Pour pénétrer dans l'univers de l'écrivain adulte. Lui qui interviewe hommes d'Etat, capitaines d'industrie et vedettes en vogue, lui qui paraît stoïque, chaque soir, au « vingt heures » de TF1 entre chez Julien Gracq comme dans une cathédrale de lumière. (...) ». Le journaliste Joseph Raguin rapporte quant à lui : « *Quant aux bourgs, Gracq les voit « uniformes, avec les mêmes maisons de la presse, les mêmes supérettes, les mêmes aménagements de voirie ». Et avec, silhouettes lentes nettoyant des rues propres, les mêmes employés communaux qu'un découragement profond**

fédère. « Dans la commune, certains habitants ont lu mes livres, d'autres les possèdent sans les avoir lus, mais beaucoup finalement ne me connaissent pas ». Bien qu'ayant éprouvé plus d'une fois « l'ennui » de Saint-Florent depuis que la bourgade a « vendu son âme au marketing rationalisé » (Lettrines 2, 1974), il a délaissé en 1990 son appartement parisien de la rue de Grenelle. » (Le Monde, 05/02/2000).

Dernier exemple et non des moindres, le lien inspiré est donné à voir dans un court ouvrage récemment paru de Philippe Le Guillou, *Le déjeuner des bords de Loire* (Mercure de France, 2002). Il s'agit du récit de la venue à Saint-Florent d'un grand admirateur de Gracq, le 6 février 1998. L'auteur part d'une opposition simpliste entre la vie réelle, sa facticité, son hypocrisie, son intérêt et ses intrigues (sic) et la vie d'un écrivain et ses lieux : monde serein, authentique. Cette opposition est tout le temps en filigrane et donne le ton à une visite inspirée, transformant tous les paramètres du contexte en éléments poétiques, depuis l'incroyable lumière de Loire jusqu'à l'Èvre, en passant par l'île Batailleuse dont l'auteur demande l'étymologie à l'écrivain. Cette journée fut « *désamarrée du flux ordinaire des jours* » et Le Guillou avoue avoir passé « *quelques heures magnifiques et aimantées qui restent pour lui comme une leçon de littérature et de vie* ». Pourtant, le détail du repas et de la conversation comme la courte promenade donne plutôt les traits d'un dimanche embourgeoisé, cultivé, où l'on parle de ces grands auteurs morts, où l'on se raconte (toujours) les mêmes histoires. L'auteur se veut loin du prosaïsme du reportage et à ce dégoût font écho d'autres répulsions : la quotidienneté de ce village endormi (« *Avant de redescendre vers le fleuve, je suis heureux d'errer dans le village désert. J'emprunte des ruelles charmantes mais vides. Près de la Poste, la vie s'anime un peu. C'est la sortie des classes. Je me suis réfugié dans un café rempli de buveurs rougeauds. Je veux écrire cette carte postale que j'ai achetée dans la crypte de l'Eglise. J'écris dans le brouhaha des buveurs et des joueurs de cartes. Je parle de la magie du déjeuner et de la lumière de la Loire.* » p.78), le tumulte des grandes villes. La fascination pour l'ermite tourne à une complaisance de l'entre-soi. En dehors du style (que l'on peut ou non apprécier, « *tous les goûts sont dans la nature et heureusement sinon ce serait triste* » nous confiait récemment encore une boulangère de Saint-Florent), ce qui agace ici l'habitant - sociologue est probablement le récit d'un lieu qui ne colle pas avec ce que lui éprouve. Un tel récit contribue à développer des points de vue d'autres siècles, multiplie les paralogismes de tous ordres et notamment ceux qui consistent, dès que l'on se déplace (venir une journée à Saint-Florent), à remonter le temps et à s'attendre voir débarquer les chouans sur l'esplanade du Mont Glonne.

Le lien inspiré n'est pas seulement le fait de lecteurs de Gracq, loin de là. La mise en place d'une association d'habitants de la vieille ville « *pour mettre en valeur notre patrimoine* » mise avant tout sur « *le charme de la vieille ville. Vous aimez ses vieilles pierres, ses ruelles, la Loire* » (extrait du texte de convocation à une première rencontre). Si une trentaine de personnes présentes à la première réunion étaient partantes pour la création d'une association visant à « *agrémenter et animer le vieux Saint-Florent* », il n'est cependant pas inutile de préciser que l'initiative est notamment partie d'un commerçant (la crêperie) récemment installé à Saint-Florent.

Le lien au lieu inspiré est partiellement converti, relayé par des pratiques de tourisme littéraire, à la fois pratiqués à Nantes par rapport à *la forme d'une ville* (livre publié en 1985 chez José Corti), et sur les bords de l'Èvre, le Carrefour des Mauges (structure de Pays) proposant des sorties littéraires et de détente autour de l'ouvrage *Les eaux étroites*. Ce rapport au lieu est aussi celui que peut activer l'instance politique pour renforcer l'identité territoriale de la commune. Il se donne aussi à voir dans des animations ponctuelles telle cette « journée peinture en Loire et Layon » organisée par les Scouts de France (le 02/06/01) et pendant laquelle une centaine de peintres amateurs sont venus poser leurs chevalets « et se laisser inspirer par les lieux » (dixit presse locale).



Le lien dramatisé

Le lien au lieu dont il est ici question peut combiner les caractéristiques des deux précédents. Il se donne particulièrement à voir dans le discours politique qui n'est pas seulement distribué parmi les élus mais aussi repérable dans le sens commun. Par dramatisation du lien, il faut entendre ici l'exagération d'un projet d'intégration, la notion renvoyant à la dramatisation de la situation chez Goffman.

En précisant par un exemple l'articulation lien domestique - lien dramatisé, il faut d'abord insister sur la coexistence de ces liens, la possibilité pour chacun de les activer suivant les situations, sans que cette activation soit forcément consciente ou machiavélique (ce qui est un mode encore répandu d'analyse du fonctionnement politique). Il s'agit de rapporter, selon les mots d'un élu, la non élection d'Hervé De Charrette, au syndicat mixte des Mauges :

« A la question « y a-t-il des candidats à la présidence ? », seul Hervé De Charette lève la main. « Je me suis dit : toi t'es grillé ! ». L'engagement d'Hervé De Charette est perçu à ce moment là comme brutal, direct et imposé. L'homme n'étant, qui plus est, pas issu du « cru », l'assurance dont il fit preuve passa pour un tour de force qui braqua les élus présents. Ceux-ci tout naturellement lui refusèrent la présidence qu'il avait eu l'audace de réclamer aussi ouvertement. Le maire qui rapporte cette scène, fait par ailleurs partie de la liste régionale du PPDF et est dans l'équipe des Amis de De Charette. C'est à ce titre qu'il se fit plus tard un devoir d'expliquer à Hervé De Charette l'erreur commise lors de cette élection. « Je lui ai dit : il fallait rien dire jusqu'à la dernière minute. Lever au dernier moment la main, en disant, excusez moi, je ne suis pas candidat non plus, néanmoins si personne ne se propose » C'est ainsi rappeler à l'étranger que prudence, patience et humilité sont nécessaires pour se faire accepter des gens des Mauges. » (Piot, p.306). Le commentaire ici réalisé relève d'une caractérisation identitaire qui tend à clore les contours des « gens des Mauges ». Nous préférons voir ce cas comme un artefact politique révélant dans son fonctionnement une inertie que l'on retrouverait en bien d'autres contextes spatiaux marqués par la prédominance du rural et une densité relativement faible (et peut-être en d'autres contextes également). L'incertitude sur le rapport entre lien domestique et lien dramatisé peut se dire autrement : il y aurait dans le cas rapporté opposition entre culture territoriale et culture situationnelle : qualités d'espace domestique d'un côté, qualités d'espace public de l'autre. Mais revenons, avec nos lunettes d'habitant, sur la description du lien dramatisé.

L'instance politique est directement concernée et notamment par ses actions d'embellissement, de reconquête esthétique du rural, de mise en scène d'une partie du patrimoine bâti. Le folklore institutionnel est une pratique de dramatisation de liens aux lieux et d'amplification de liens de familiarité spécifiques (le jeu de boules de sable pourrait presque relever de ce folklore). La commission de Saint-Florent-le-Vieil de « l'association des Saint-Florent » de France, de même que le jumelage avec la petite ville de Tihany en Hongrie relèvent d'un tel folklore. L'idée revient à produire du lien avec l'extérieur, sur un mode gratuit et sans aucune « nécessité » autre que celle de produire concrètement des regroupements à base locale. Les actions impulsées par les associations de cet ordre relèvent de tourisme culturel et amènent les associés à objectiver leur territoire. En effet, quand les Saint-Florent de France se rencontrent, que voulez-vous qu'ils échangent d'autres que des marquages territoriaux ? Il y a alors un lien entre ces actions et d'autres consistant à produire l'histoire locale (exposition par deux fois réactivée sur 100 ans d'histoire florentaise, à l'initiative de retraités). Le « musée des vikings et des guerres de Vendée » participe également à l'édification hagiographique des lieux. Aussi bien les manifestations ludiques et culturelles que les dispositifs plus ancrés (office de tourisme, abbatale, musée) permettent l'activation par le visiteur d'un récit ou d'une esquisse de récit donnant la tonalité des lieux et rendant la monnaie de la pièce à ceux qui se sont dépensés pour venir (*cf. infra* § le lien escompté). Ces dispositifs sont en revanche mis en échec pendant l'essentiel des mois de l'année, non estivaux. Les touristes hors saison se trouvent alors bien seuls, ne peuvent se délecter dans un restaurant ouvert et sont déçus de la qualité de l'accueil (« pas à la hauteur »). Aux lieux

pittoresques l'on suppose une charge conviviale dont les efforts d'activation ne tiennent qu'en certains moments¹⁴.

Le lien dramatisé est une carte régulièrement jouée pour désigner un territoire qui de par sa petite taille serait préservé, et qui tiendrait de cette caractéristique son caractère accueillant. A l'échelle locale est alors associé un régime de familiarité, la paisibilité d'un entre-soi s'opposant au chaos extérieur où l'on retrouve la force de la référence au lien domestique : citons le maire : « *Alors que le Monde est profondément marqué par de terrifiants actes de terrorisme, que la France connaît une catastrophe à Toulouse, la vie locale est là pour apporter ses joies et la raison. Les Florentais peuvent ainsi se réjouir d'avoir connu une rentrée paisible, sans difficultés particulières.* » (H. De Charrette, éditorial du journal d'informations, Octobre 2001). C'est ce type de lien qui continue à activer la partition entre la grande ville et la campagne et si c'est un lien bien souvent fantasmé, ses effets sont forts, parfois nommés comme raison d'installation par des primo-arrivants, parfois activés par des touristes réguliers ou résidents secondaires.

Le lien dramatisé permet, lors d'incidents, d'imputer leurs causes à des facteurs extérieurs : ainsi de propos de brigadiers relatifs aux « rodéos de jeunes » des « quartiers chauds » de Nantes. Lorsque ce n'est pas possible, alors la source du désordre est analysée comme étant une contagion de la grande ville, lui imputant un grand nombre de méfaits sociaux. Ainsi de l'argumentaire conviant les habitants à une réunion d'informations sur la sécurité (Octobre 2001) puis sur la drogue (Juin 2002) : « *Notre société se caractérise par un développement inquiétant de la violence. Longtemps considérée comme une spécificité des grandes villes, elle n'épargne plus le monde rural et notre commune connaît, elle aussi, son lot d'actes de vandalisme, de cambriolage et de violences diverses. () Nous pourrions ainsi confronter les expériences et échanger sur les moyens de prévenir ce fléau.* » (extrait de la lettre du maire envoyée aux habitants, datée du 25/10/02).

Il est un type de lien qui émerge à celui-ci, le lien que l'on pourrait qualifier de pseudo-savant.

Tourné en dérision par J.M. à la suite d'une conférence sur le mythe du choletais, son court texte désigne la violence symbolique de ce type de codage¹⁵. Un certain nombre d'acteurs professionnels, de bureaux d'études ou

¹⁴ Ainsi une famille débarque avec le guide Michelin dans le seul restaurant de la ville et la gérante vient leur expliquer qu'elle est seule à tenir les lieux et qu'il vaut mieux ne pas être pressé pour être servi. Les visiteurs quittent le restaurant cinq minutes plus tard, après une concertation de clins d'œil et avant le piège d'une commande qui les obligerait à tenir la place.

¹⁵ Nous en livrons, pour le plaisir, les principaux moments : « Le mythe du Choletais remonte à la nuit des temps celle d'un territoire interstitiel entre 3 différents comtés, puis 3 provinces, zone de marches séparantes entre Anjou, Poitou et Bretagne. Particularité géographique d'un positionnement mais aussi d'un relief, relief granitique qui on le sait depuis Siegfried est celui où on vote à droite par opposition au territoire calcaire où on vote à gauche tout ça pour une histoire d'eau, les points d'eau étant plus nombreux en territoire granitique qu'en plaine on est ici moins habitué à se rassembler autour de la buvette et donc on vote à droite. (Ça a un peu changé depuis ta nuit des temps surtout depuis que la pratique du football s'est généralisée et que les élus de tout bord sont devenus adeptes de la 3^e mi temps. En cela on notera la capacité d'anticipation du notable du Pays voisin qui a été le premier à défendre dans l'hémicycle le maintien des buvettes. En cela on reconnaît bien là la capacité du géographe à varier les échelles.) Après le relief ça se complique on arrive à la géologie

appartenant à des structures publiques ou para-publiques, sont missionnés pour produire des analyses sur la dynamique des territoires des Mauges (cf. *supra*). En 2002, un expert a ainsi produit des images de référence des communes des cantons des Mauges. Invité dans le cadre d'une réunion sur le développement global de la commune et de l'intercommunalité, il présente son étude relative à « l'identité cantonale ». Il parle de Saint-Florent comme d'une « belle endormie à deux vitesses », repliée sur son passé, qui peine à se réveiller. C'est une ville difficile à fédérer, frileuse, qui aurait dû prendre plus de risques. Cependant sa culture serait profondément « ligérienne » (par définition libre et indépendante, selon l'expert). Le public présent entre dans le jeu de la personnification spatiale, réagissant en pointant a contrario le dynamisme associatif à Saint-Florent, une ville un peu bourgeoise, la dualité au niveau scolaire (public-privé). Le maire veut quant à lui corriger l'image donnée par l'expert, qu'il trouve injuste. Il le pousse à modifier les flèches de son schéma, rappelle que les grands équipements du canton sont à Saint-Florent. Il ajoute ensuite que « *tout le monde en porte un peu, une part de non-action* ». Plus tard, l'expert pose la question : « *Comment donner corps à des gens qui ne se connaissent pas ?* » (cette question provient du constat d'un canton géographiquement étiré l'Est étant loin de l'Ouest).

et à la confrontation de 2 mythes celui du Nord Loire où on apprend au berceau qu'il n'y pas à lutter avec les gars des Mauges car ils ont de bonnes terres et des rendements faut voir un peu, et le mythe fondateur du Choletais où les sols seraient si pauvres qu'ils ont été obligés d'envoyer leur femmes et leurs enfants travailler à l'usine, tandis que dans le Saumurois ils faisaient des rendements fallait voir un peu la preuve ils sont protestants et avec ça on ne peut pas lutter. Particularité du relief et de la géologie qui enferme le Choletais dans le bocage tandis que leurs voisins sur leurs buttes cultivent les coteaux de Loire, le Layon le Muscadet et tutti quanti avec une telle facilité que forcément ça les a rendu hargneux et c'est peut être ce qui explique le rapprochement avec la Vendée et le Nord Deux Sèvres où dans les caves le baco et le 54 combattent à armes égales avec le fief vendéen ou le Mareuil. Ces particularités historiques, géographiques sont encore lisibles dans le paysage entre le tuffeau du saumurois et l'ardoise de l'Ouest Angevin, entre l'Anjou Blanc et l'Anjou noir, le mythe fondateur du Choletais s'appuie sur des spécificités qu'on peut à la lumière des sciences sociales retrouver dans l'originalité du mode de développement économique à travers les usines à la campagne, le dynamisme agricole, l'esprit de solidarité qui se traduit par le fort taux de logements sociaux, de structures d'insertion, le tissu associatif, l'importance des réseaux et liens entre les personnes qui nous ramène à l'expression de l'activité économique primitive celle de tisserand, mais aussi la particularité de ce mode d'organisation communautaire dans lequel le collectif prime devant l'individualité et dans lequel chacun trouve sa place en s'accommodant des inégalités et en revendiquant depuis toujours une forte autonomie collective. Témoin ancestral de ce particularisme, le territoire exsangue de St Florent qui avait en l'an 1000 écrit une fausse charte dans laquelle les moines s'affranchissaient du pouvoir de l'évêque pour ne reconnaître que le pouvoir du pape. (□) Il faisait bon dans l'amphi, l'oratrice nous berçait avec une belle histoire du peuple des Mauges, cohérente, avec ses décors, ses costumes d'époque, ses héros, ses zooms qui font rebondir l'histoire, ses particularismes qui font qu'on retient facilement la leçon, c'était un beau mythe, un conte, donc c'est pas la réalité et c'est là que je me suis réveillée, boudiou si c'est un conte, si c'est un mythe, ce n'est pas la réalité ça veut dire que je passe mon temps à collecter et traiter des données à cartographier de beaux particularismes, de grosses spécificités qui deviennent lumineuses d'un coup de power point. Boudiou de boudiou ça voudrait dire que je serais un bel instrument moderne d'alimentation du mythe d'un endoctrinement pseudo scientifique, d'un entretien du mythe fondateur par l'exclusion inconsciente des données qui fâchent □ Si même les universitaires se mettent à croire que le mythe fondateur c'est la réalité ! »

Il ne faut certes pas surestimer ce type de rapport mais à l'évidence, ce genre d'étude joue un rôle de médiateur pour engager des débats sur l'espace : « des images pour agir » assurément. De fait, on parle de cette « expertise » en quelques lieux et cette parole contribue à donner de la consistance à une « identité locale », qu'elle soit valorisée ou stigmatisée. La dramatisation du lien au lieu via une étude sur l'image et l'identité est porteuse d'effets rejoignant le champ d'action du politique.

Mais le type de lien que nous examinons ici plus généralement (le lien dramatisé) peut s'entendre à la supérette, toujours plutôt sur le mode incantatoire lorsque des événements tendent à mettre en péril l'autonomie postulée du local en raison de son échelle : « *même à Saint-Florent, nous ne sommes plus préservés de ça* » ; « *si ici aussi il faut faire ça* », ou bien encore : « *il ne faut plus s'étonner de rien* ». Si de tels discours sont plus fréquents dans la bouche de personnes âgées, ils ne leur sont pas exclusifs. Et sur un mode peut-être plus léger, livrons cet extrait du journal de veille :

13 Juillet 2001 □ (Il s'agit d'une soirée « podiums florentais » avec des groupes de musique dans la vieille ville).

Il faut aller jusqu'au bar-restaurant du Mont Glonne pour écouter le dernier groupe : deux animateurs de guinguette-musette : *les gamins de Paris*. c'est le lieu le plus fréquenté. Le gérant du restaurant a acheté des moules. Il propose « moules-frites » ainsi que des assiettes d'agneau grillé. On voisine le kebab. Ce bar est devenu ces derniers mois celui des piliers de comptoir. Le *viking*, à quelques encablures, est plutôt connoté « jeunes » (depuis qu'il y a un jeu de fléchettes électronique ?). Toutes les tables sont occupées à l'intérieur. On entend, dehors « *tout ça ne vaut pas, une croisière sur la Meuse* », extrait d'une chanson quelque peu ironique sur les vertus touristiques du Nord. R. tout à coup m'aperçoit (le voisin d'en face) et fait des gestes pour m'inviter à venir. Je rentre (un peu gonflé sûrement), me faufile (incognito ai-je l'impression) vers la table du bout pour saluer R. et E. Je m'assieds, on m'offre un verre de rosé (une bouteille d'Anjou) et on discute de choses et d'autres. Ils sont une bonne douzaine à former une quasi tablée familiale, en tous cas domestique. J'apprends que Maurice, figure locale « qui était partout » a été enterré hier (plutôt « on l'a enterré »). Mort rapide, un cancer du foie, il n'a même pas souffert (« le salaud ! »). Les convives semblent enchantés, ils chantent, tapent sur les tables. L'un des plus vieux va danser une java (la java bleue) avec une fille du bar. Les deux filles du bar (jumelles ?) habillées avec béret et tee-shirt moulant font partie de l'attraction assurément. Le petit copain de l'une d'elles est dans la salle avec deux compères (qui jouent aux boules lyonnaises, comme R.). Les gens se parlent peu à cette heure (environ 23h30). R. commence un laïus sur les cafés : « *Moi je dis que je n'ai pas honte quand je vais au café, y en a qui ont honte. Heureusement qu'il y en a encore, c'est des lieux de rencontre. Aujourd'hui les gens ne se rencontrent plus, il n'y a plus de travail ici et avec les voitures on va de plus en plus loin. Heureusement qu'il y a les cafés* ». Certes, mais il y a quinze jours R. et E. (retraités tous deux) étaient à Saint-Jean-de-Monts dans leur résidence secondaire et ils partent dimanche dans les Alpes : avec les voitures n'est-ce pas, on va de plus en plus loin □

Cet exemple souligne bien la possibilité d'activer plusieurs types de liens aux lieux pour chacun et la possibilité d'une contradiction (au-moins) entre le lien dramatisé et le lien présumé qui domine dans le cas de cabotages touristiques. C'est précisément le lien que l'on peut désormais chercher à qualifier.

Le lien présumé (ou escompté)

Le lien dont il est ici question est plus faible que les précédents, parfois d'ordre instrumental, toujours éphémère. Les présomptions de territoire sont à l'œuvre dans les arpentages de promenade et touristiques. Le lien au lieu tel qu'il peut se donner à voir dans la promenade (du dimanche) ou dans la découverte (touristique) relève certes de la flânerie mais renvoie à au moins deux manières différentes que nous avons pu observer.

Dans le cas de l'entre-soi familial ou amical sans différences dans la connaissance préalable du territoire, il s'agit de profiter du point de vue et des promenades aménagées, d'estimer éventuellement le niveau de la Loire (vue obligée en cas de crue) et d'instrumentaliser l'espace en quelque sorte (l'espace comme support de « promenade digestive ») sans qu'il soit véritablement objet de commentaires, sauf éventuellement à propos de la dynamique du « bourg » et de la valeur que peuvent bien avoir des maisons en vente (et certains s'interrogent, une fois terminée la réfection de l'abbaye : va-t-elle ou non jouer un rôle moteur pour le bourg qui se meurt ?).

Lorsqu'une partie du groupe se fait guide, c'est différent : un parcours s'opère, fait de visites obligées et parfois décalées. La part de l'incongru signale la plus ou moins grande maîtrise du territoire (car s'il faut montrer que l'on connaît les lieux, on peut aussi s'ennuyer à ne rien repérer d'autre que ce que l'on avait en tête ; l'attention est alors plus vive à l'égard de ce qui aurait pu arriver aux lieux depuis une dernière visite). Cette situation de coprésence d'un « guide local » avec des étrangers aux lieux peut être l'occasion de frictions entre invitants et invités. Tels invités en rajoutant sur le merveilleux ou le pittoresque (la boule de sable, le point de vue sur la Loire), s'attardant sur un descriptif de l'histoire de l'abbaye dont l'invitant n'a pas connaissance (ce qui est familier n'est pas pour autant connu !).

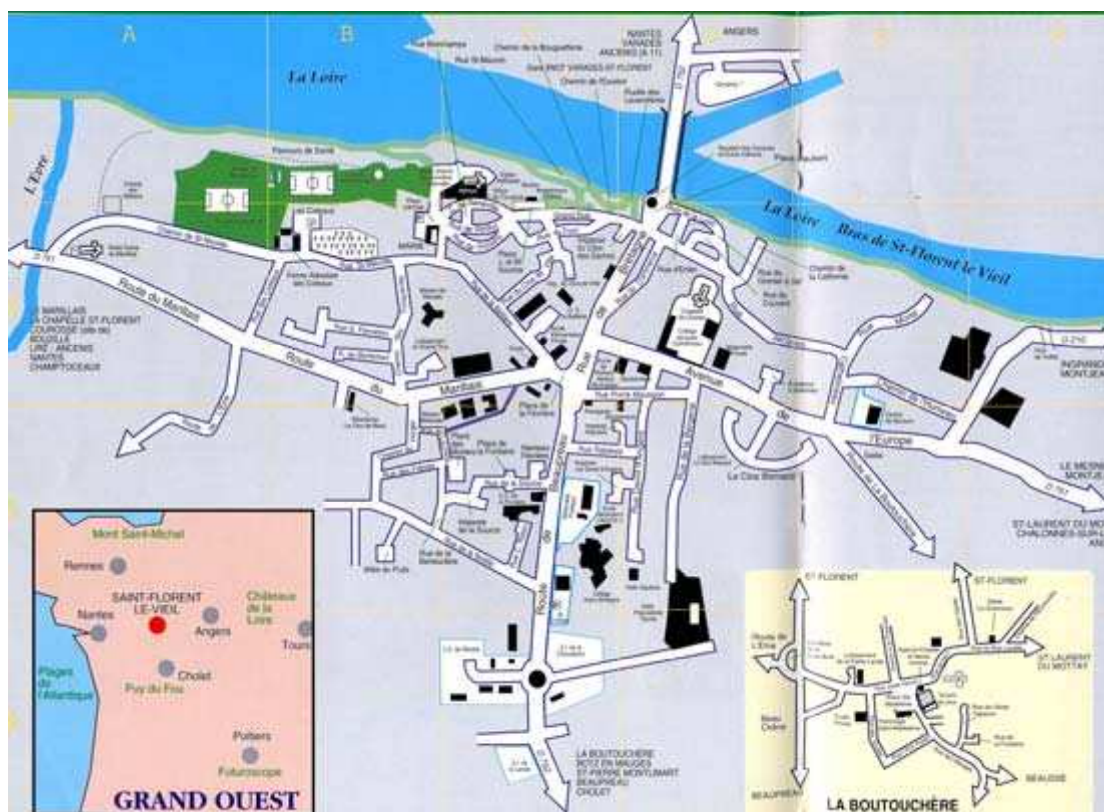
L'arpentage de découverte intégrale (sans guide donc) nous donne plutôt à observer ce qui est généralement décrit du touriste : attirail non dissimulé servant à la collecte d'impressions, rotation régulière du corps. Cet attirail est un marqueur que l'on ne retrouve pas dans les rhétoriques cheminatoires du quotidien.

En grande majorité, les touristes à Saint-Florent sont des occasionnels. Les touristes durables sont ceux qui ont de la famille sur place et ceux qui, venant rarement de loin, cherchent un coin tranquille pour pêcher dans la Loire. Ces derniers ne troublent pas grand monde, ils peuvent venir grossir la foule des podiums florentais, se prêter aux concours de pêche. Ils se « fondent » dans le paysage. Et ces pêcheurs venus de l'intérieur des terres tiennent avant tout au cadre, à la tranquillité. Tel adjoint viendra les saluer au camping, jugeant au nombre de caravanes que la moisson est bonne ou non. Les services de base sont assurés sur la commune, les cafés et bistrots ont leur lot d'habités, le

traiteur est au pied du pont □ fermé définitivement à l'automne 2002 - que demander de plus ?

Les autres touristes sont éphémères, de passage comme ils le disent à l'office de tourisme où on leur demande éventuellement le temps de leur séjour. Que ce soit par le biais de leur guide- feuille de route (le *Routard* ou le *Michelin*) ou simplement interpellés visuellement depuis la route nationale au Nord de la Loire par la raideur du coteau¹⁶, ils font une pause, soit sur la route qui les mènera sur une belle plage océanique, ou bien au cœur de la Bretagne ou encore sur un cabotage vacancier entre le Puy du Fou, le Futuroscope et Noirmoutier □ Certes le « lien escompté » est plus patent pour ceux qui avaient l'intention, au cours du cabotage, de s'arrêter là. Ceux là se pensent plus près de l'attitude du voyageur méprisant le « touriste qui banalise » et qui ne se livre qu'à une « parodie d'exploration », celui qui bien qu'ici, raterait l'essentiel¹⁷.

Le lien au lieu chez le touriste peut donc rejoindre le lien dramatisé (avec ce rapport euphorique à l'univers rural que l'on pourrait trouver ailleurs et qui désigne une expérience de confins) ou rester dans un cadre instrumental où il s'agit d'apprécier l'écoulement d'un fleuve, d'éprouver l'escarpement de ruelles que l'on pourrait trouver ailleurs.



Jeu d'échelle : l'encart donne les grandes destinations touristiques au centre desquelles se présente □ Saint-Florent-le-Vieil ! Source : plaquette touristique réalisée par le syndicat d'initiatives devenu, comme il se doit, office de tourisme.

¹⁶ Notons ce mouvement typique du touriste : à peine la butte aperçue, il faut s'y rendre □ Afin d'embrasser du regard l'espace dans lequel on se mouvait jusqu'alors.

¹⁷ Sur l'histoire de ce mépris, cf. J-D Urbain, *L'idiote du voyage*, 1991.

Si les touristes cherchent quelque chose, ils le trouvent vite mais sans plus (l'abbatiale, le point de vue sur la Loire). Plusieurs critiques de l'état territorial stationnaire pointent des aménagements incohérents ne ménageant pas de continuité (le parvis de l'abbatiale est certes dégagé mais il empêche la venue des voitures et la chute du trafic automobile dans la vieille ville fait fermer les boutiques du bourg). Les possibilités de restauration sont fortement réduites¹⁸. Pour les touristes cherchant la véracité de leur guide dans le réel, comme pour les touristes flâneurs, il est une donnée incontournable : un certain manque d'activités. Les enfants s'ennuient vite. Les autres, quand bien même passionnés par les traces de la contre-Révolution¹⁹, peinent à trouver des intérêts contemporains. Le flâneur voudrait davantage de combinaisons variées de possibilités et le touriste, une fois satisfait, n'est généralement pas fâché de se voir interpellé pour consommer ce qui ne risque pas ici de lui arriver.

Dans une optique de modernisation du service touristique, la municipalité a mis en place un « acoustiguide » guidant les touristes. Avec la cassette au propos enregistré sur fond de musique lénifiante, le touriste est muni d'un A3 le menant en quelques lieux qui évoquent rarement l'après-guerre Civile. Le propos emmène le promeneur dans l'histoire de la guerre Civile, pointant généralement les pertes du côté des « Blancs ». Cet aspect est renforcé par le lieu de mémoire élevé au dit « champ des Martyrs » sur le bas de la commune, près de l'Eglise Notre Dame du Marillais. La déambulation réglée est fortement focalisée sur l'édifice religieux et ses avatars : le lien dramatisé qu'incarne le discours enregistré vient alors buter sur une expérience directe désignant d'autres qualités. Il est arrivé que la situation prête à sourire pour un ou deux autochtones se demandant se que faisaient deux allochtones, assis chacun sur un plot et regardant le sol (du même ordre que ce qui s'est produit lorsqu'un allochtone, admirant le point de vue, s'est mis à parler à voix haute de ce qu'il voyait, activant une communication distante via un microphone attaché à sa chemise).

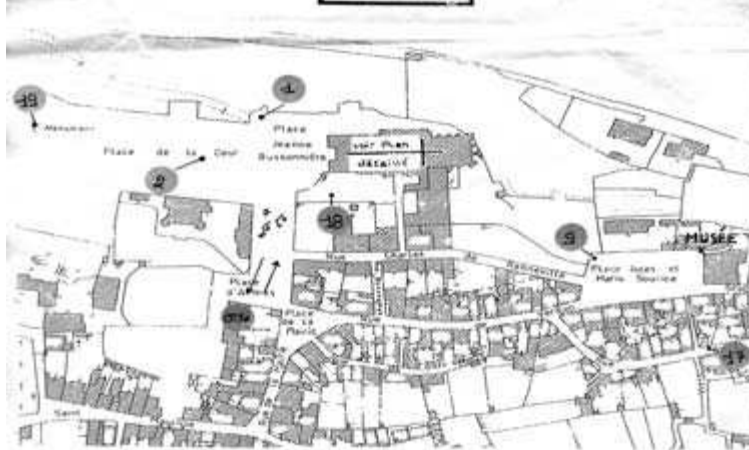
¹⁸ Un couple me demande un lundi midi où il est bien possible de manger quelque chose. J'indique de manière hypothétique la crêperie aux horaires bien changeants et la femme me dit qu'elle en a marre des crêpes. Il ne reste alors plus rien ! Les jours d'ouverture, la patronne étant bien souvent seule à tenir les lieux, il n'est pas rare de voir des touristes sortir en pestant : soit qu'on leur annonce une heure d'attente et ils auront alors aussi bien fait de continuer sur Nantes, soit qu'on ne leur dise rien et qu'ils sortent deux heures plus tard, contrariés de la lenteur du service venant contrecarrer les plans de leur journée.

¹⁹ On trouve même dans le livre d'or de la petite exposition de la crypte de l'abbatiale un « vive le Roi » signé très sérieusement.

LES POINTS

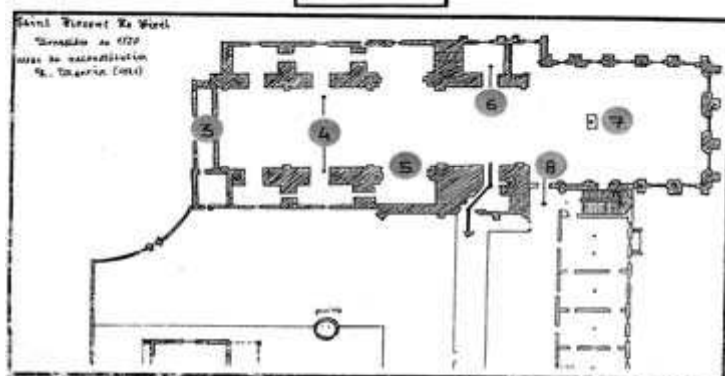
- | | |
|--|---------------------------------|
| 1 - La Tourelle Panoramique | 11 - L'Esivière |
| 2 - L'Esplanade devant l'Abbatiale | 12 - Les Bords de Loire |
| 3 - Le Narthex de l'Abbatiale | 13 - Le Quai de la Loire |
| 4 - La Nef de l'Abbatiale | 14 - La Chapelle Cathelineau |
| 5 - Les Chapelles de St.Mauron et de la Ste.Vierge | 15 - La Maison Duval |
| 6 - Le Tombeau de Bonchamps | 16 - L'hôtel de la Guérinière |
| 7 - Le Choeur de l'Abbatiale | 17 - Le Départ du Clos de Ville |
| 8 - La Sacristie et l'Escalier Monumental | 18 - La Boule de Sable |
| 9 - La Place Jules et Marie Bourice | 19 - La Colonne |
| 10 - La Rue St.Mauron | |

LES RUES

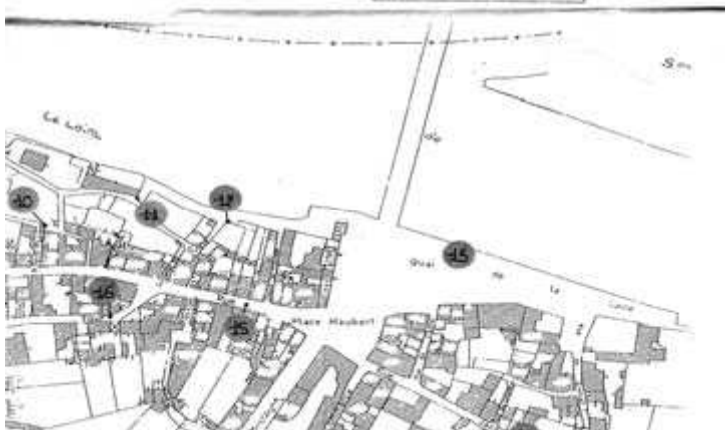


Les plans qui accompagnent l'acoustiguide et leurs pastilles de repérage

L'EGLISE



Rue Charles de Bonville



Evidemment l'expérience de l'acoustiguide pour l'ethnographe - habitant est curieuse : qu'est-ce qui peut bien se dire des lieux où il vit ? Les autres habitants s'en moquent bien. La rencontre de voisins l'amène à de drôles de justifications de sa pratique non orthodoxe de walkman ponctuant sa marche.

L'attention à ce qui pourrait surprendre (dans le cas de touristes cherchant des singularités) relève d'un regard qui transforme potentiellement des pratiques ordinaires en folklore. S'il existe différents types de folklore (cf. *supra* le folklore institutionnel), on retrouve une caractérisation générale que l'on pourrait définir comme dissociation entre acteurs et spectateurs (alors qu'à la « fête du village », chacun est embarqué, à la « fête au village », des spectateurs regardent une expression territoriale). Si le folklore est classiquement défini comme un ensemble de traditions populaires, le sens commun en a vite fait une expression du pittoresque des lieux laissant au second plan le régime des significations que portent les pratiques en question. Il y a folklore à partir du moment où existe une scène occupée par des « acteurs », à laquelle il est possible d'assister et que l'on peut éventuellement traverser. Dans l'exemple de tournois de boules de sable, il n'y a folklore que pour un public qui transforme un jeu regroupant une société d'interconnaissance en marquage identitaire. La spécificité de la dimension des boules engendre à la saison estivale quelques attroupements de curieux en l'espace bordant l'abbatiale. Cet espace ménage à la fois le passage (pour peu que l'on pousse une porte) de personnes étrangères à cette pratique et un lieu de l'entre-soi où les joueurs se retrouvent autour de verres de vin. Lors d'un tournoi se déroulant un jour férié, par temps chaud, le public est surtout composé de membres des familles des joueurs et d'amis. Quelques touristes déambulant sur le parvis ou visitant l'abbatiale sont intrigués par la rumeur en provenance des lieux mais un faible nombre se hasarde à pénétrer : il n'y a aucun signe engageant le passage. En revanche, c'est le fait de voir des dossards sur les tee-shirt des joueurs qui donne le ton de la rencontre : il s'agit bien d'une « compétition » (fort amicale au demeurant) et donc le public des touristes et passants peut assister et découvrir progressivement les règles du jeu.



Que l'on ne s'y trompe pas : l'invitation à la « fête du village » à la Boutouchère est plus un affichage de lien domestique qu'un « lien dramatisé » à des fins touristiques. On retrouve ici les attributs d'une « fête à la campagne » et une annonce d'ordre politique invitant à venir y habiter. A l'automne, en bord de route départementale, des bottes de foin servent de support de messages vantant le faible prix des terrains à bâtir sur ce gros hameau. L'enjeu sous-jacent concerne le maintien d'une classe d'école et de l'épicerie.

Le lien escompté est pour un certain nombre de touristes de l'ordre du lien inspiré (comme la constitution de l'espace arpenté en paysage). Les conditions à remplir pour l'atteindre sont souvent fragiles : « *l'expérience du paysage suppose que le récepteur fasse précisément l'économie d'une attention aux objets qui y sont contenus au profit de la saisie de l'expression générale, en les subordonnant judicieusement à l'appréhension d'une totalité.* » (Trom, 2002, p.293).



Signes juxtaposés à Saint-Florent-le-Vieil. Le nouveau panneau promouvant le musée l'inscrit aussi bien potentiellement comme lieu (si ce n'est parc) d'attraction que comme lieu d'acquisition de connaissances. Réalisé pour promouvoir un lien aux lieux dramatisés, il attire l'attention de ceux qui, escomptant une tonalité, en rencontreront une autre. Cliché personnel.

Le parvis de l'abbatiale et son belvédère : lieu privilégié des motards et des touristes

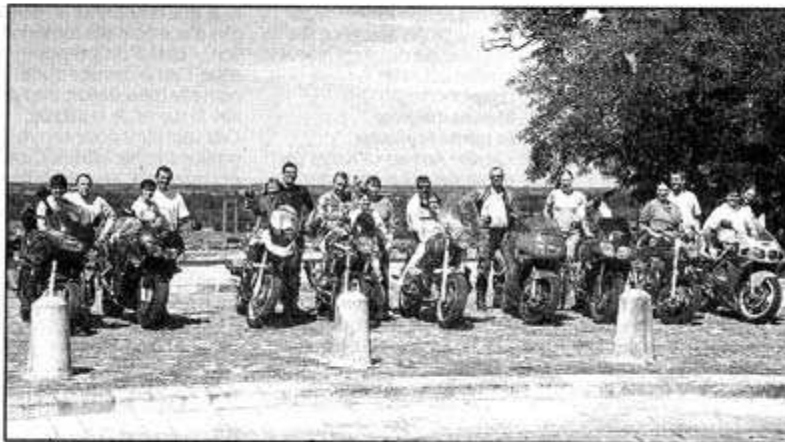
Le Moto club Brain d'Gaz MC de Brain-sur-Longuenée s'est arrêté au Mont-Glonne.

Samedi 1^{er} juin, une dizaine de motards du Moto club Brain d'Gaz MC de Brain-sur-Longuenée ont fait étape sur les hauteurs du Mont-Glonne.

Vue sur la Loire

Venant de Brain, siège social du club, en passant par Montjean-sur-Loire et poursuivant leur route vers le site de Courossé à La Chapelle-Saint-Florent, les « routards tranquilles », leur président Michel Fourrier en tête, ont apprécié la cité historique et sa vue exceptionnelle sur la Loire et les sur les communes environnantes.

« L'été nous aimons organiser



Une dizaine de motards du Moto club Brain d'Gaz MC ont fait étape sur les hauteurs du Mont-Glonne

des sorties découverte », explique le président qui était accompagné de sa petite fille

Léa, 7 ans. De retour à leur base, les motards ont allumé un barbecue pour fêter l'an-

niversaire du secrétaire adjoint du club de motocyclistes, Claude Bellier.

Source : Courrier de l'Ouest, 03/06/01. Des motards venus voir le point de vue font la curiosité d'un moment. La vue depuis le Mont Glonne donne à voir au moins deux rapports aux lieux, l'un usant simplement du « privilège optique » (là haut on voit loin et l'on peut suivre les flèches indiquant des noms de lieux et des distances – c'est le cas pour ce groupe de motards), l'autre usant du « privilège ophtalmique » (certes on voit loin mais encore faut-il savoir bien lire). Cette distinction est proposée par J-D Urbain dans l'histoire qu'il retrace de la distinction progressive entre le voyageur et le touriste, le premier se voyant détroissé et faisant passer son privilège initial de se mettre hors de portée à un autre qui est celui de savoir bien voir (distinction que l'on retrouve vite au sein des touristes eux-mêmes). Comme le rappelle l'auteur : « est-ce la virginité défunte de l'espace du voyage qui est pleurée ici ou le privilège perdu du voyageur ? » (Urbain, 1991, p.64)

« Orientales » : la Mongolie sur le Mont-Glonne



Jambaldorj Sumiya, écrivain, professeur et spécialiste du chameau, a installé une yourte sur l'esplanade de l'Abbatiale, un site qui l'a conquis

Lors du festival des Orientales, une « extra-territorialité » pour divertir les spectateurs entre deux manifestations. A une centaine de mètres du monument historique qu'est l'abbatiale, l'installation d'une yourte trouble la tonalité des lieux qui évoquerait presque celle d'un salon de l'habitat exotique ! On retrouve ici ce qui se passe lorsque de la perception paysagère, globale donc, on passe à une perception singulière suite à un trouble quelconque. Source : Courrier de l'Ouest, 23/06/01



Les emblèmes d'un territoire, « croqués » par le dessin (source : Laurendeau, Proust, Les carnets de Loire, 1998, p.87). Le lien au lieu escompté provient souvent d'une prise de connaissance antérieure. Et l'on retrouve souvent pour Saint-Florent les caractéristiques pointées par R.Barthes à propos du *Guide Bleu* : « le *Guide Bleu* ne connaît guère le paysage que sous la forme du pittoresque. Est pittoresque tout ce qui est accidenté (ce qui est le cas du Mont Glonne □NDLD) (□) De même que la montuosité est flattée au point d'anéantir les autres sortes d'horizon, de même l'humanité du pays disparaît au profit exclusif de ses monuments (□) La sélection des monuments supprime à la fois la réalité de la terre et celle des hommes, elle ne rend compte de rien de présent, c'est-à-dire d'historique, et par là le monument lui-même devient indéchiffrable, donc stupide. Le spectacle est ainsi sans cesse en voie d'anéantissement, et le Guide devient, par une opération commune à tout mystification, le contraire même de son affiche, un instrument d'aveuglement. » (Barthes, 1957, pp121-123)

Le lien d'agrément et de commodité

Il est un lien plus faible qui ne rentre pas spécifiquement dans ceux déjà décrits, lien qui s'inscrit d'une certaine façon en contrepoint des rapports forts de domesticité, d'inspiration et de dramatisation. En qualifiant ce lien d'agrément ou de commodité, nous attirons l'attention sur sa dimension instrumentale. Pour certains habitants, être à Saint-Florent permet de vivre dans une commune où la plupart des services existent (encore), de pouvoir à l'occasion se promener au bord de la Loire : c'est une certaine qualité de vie que l'on y trouve en comparaison de communes de l'intérieur des terres. Les podiums florentais estivaux sont des moments plutôt agréables, comme le coucher de soleil sur la Loire et ces arguments suffisent souvent à souligner ce qui relève d'une opportunité de localisation que l'on comprendrait mal en parlant d'attachement ou en utilisant un lexique de l'ordre de l'appropriation²⁰.

²⁰ On peut se souvenir, dans l'histoire de la pensée urbaine des manières dont un Henri Lefebvre, reprenant des arguments philosophiques d'Heidegger, fustigeait « l'habitat » et l'idée qu'habiter se

Le lien de commodité peut toutefois être contredit et, dans l'attente d'un service assez ordinaire, il peut arriver à l'habitant-sociologue de rencontrer une épreuve qui l'interpelle sur l'équipement de la commune.

Extrait du journal de veille

Au centre commercial qui doit approcher la trentaine (d'années) abritant un marchand d'habits, un coiffeur, un ambulancier et une auto-école, on trouve aussi l'enseigne « *Loire Bureautique Services* », ce qui ne manque pas d'insérer la bourgade dans la modernité avancée. J'y rentre un peu penaud, pour une demande trop modeste pour l'établissement : une photocopie de faire-part sur un papier cartonné que je me suis procuré à la ville (« la grande », à savoir Nantes). L'homme derrière son petit bureau se lève lors de mon arrivée.

- C'est juste pour une photocopie...

- Ah. Il faut passer derrière, suivez-moi. (...) Il faut qu'elle chauffe. (□) Ca y est. Je vais faire un essai sur un papier blanc. (...) Ah ce n'est pas fameux. Ca fait longtemps que je me dis qu'il faudrait que je la change.

- C'est vrai que...

- Bon, mais je n'aurai pas mieux que ça. Je vais vous envoyer en bas au magasin de journaux

- Où ils vendent des articles de pêche ?

- Oui, le leur ai vendu un photocopieur il y a peu de temps ; ça marchera là-bas.

Me voici donc en route pour les articles de pêche et les hameçons de presse. Près de la Loire se trouve en effet la seule « librairie » de la commune, tenue par Josianne. La deuxième partie du magasin est réservée à la pêche et une petite vitrine sur l'arrière présente quelques poupées en porcelaine □ caprice de la gérante ou articles effectivement en vente ? En devanture se signalent avant tout les unes de *Paris-Match* et de *Voici*. Mais elles cachent des trésors, en l'occurrence des livres de l'écrivain local prêts à être dédiacés.

L'acte de photocopier fut ici plus drôle que l'acte manqué à « *Loire Bureautique Services* ». Josiane est bien trop confiante dans son matériel. Trop confiante donc parce qu'elle engage directement mon support et la fonction de reproduction. Le premier est réussi : une chance pour moi. Car ce n'est pas le cas des deux suivants seulement rattrapés par le dernier. 50% de perte mais je dois visiblement m'estimer satisfait en m'acquittant du prix de quatre photocopies à 1F pièce (le premier vendeur ne m'avait, geste commercial oblige, pas fait payer !).

Voici peut-être une anecdote bien anodine... Il aurait suffi que le premier homme rencontré soit compétent pour rendre impossible ce récit. Certes, mais il suffit aussi que lui seul ne soit pas compétent pour que le service au final ne soit pas assuré : conséquence inéluctable de faible densité !

ramenait à la jouissance esthétique d'un contraste de lignes par exemple. Il n'empêche qu'il existe des échelles de l'habiter et que l'on trouve de vrais voisins « métropolitains » à Saint-Florent qui sont avant tout, selon F. Ascher des voisins qui s'ignorent □

Saint-Florent-le-Vieil

Chez Josiane, « Courrier de l'Ouest » et articles de pêche font bon ménage

Installée à la Maison de la presse depuis le 1^{er} juillet 1994, Josiane Couraud est omniprésente derrière son comptoir. « Courrier de l'Ouest » et articles de pêche font bon ménage, place Maubert.

Inlassablement, chaque nuit bien avant le chant du coq, Joseph, le mari de Josiane, se rend au siège du « Courrier de l'Ouest » à Angers chercher près de 500 quotidiens. Ensuite, c'est le rituel par tous les temps, en semaine, dimanches et jours fériés : tous deux portent quotidiennement plus de 350 journaux



La patronne de la maison de la presse de Saint-Florent-le-Vieil, Josiane Couraud, au milieu de ses articles de pêche et des « Courrier de l'Ouest » qu'elle porte quotidiennement

dans les boîtes aux lettres. Leur tournée ? Saint-Florent-le-Vieil, La Boutouchère,

Beausse, Botz-en-Mauges et Saint-Laurent-du-Mottay. Aussi Josiane est-elle réveillée de-

puis belle lurette quand elle accueille les premiers clients dans son commerce, place Maubert à Saint-Florent-le-Vieil.

Articles de pêche

Comme on ne dirige pas un commerce — fut-il de journaux et revues — sur les bords de Loire sans aimer la pêche, une panoplie bien garnie d'articles de pêche (appâts compris) est aussi proposée sur place. • Des cartes du Sdon florentais sont également disponibles au magasin, de 267 F à 347 F, selon le choix du client », ajoute Josiane.

Maison de la presse, ouverte tous les jours, sauf mercredi après-midi, de 6 h 45 à 12 h 30 et de 15 heures à 19 heures.

Source : Courrier de l'Ouest, 22/07/01

3. Les troubles au codage du territoire

Les pratiques d'encodage du territoire²¹ ont été décrites via l'observation de liens aux lieux qui sont forts, au moins pour ceux que nous avons nommés « domestique », « inspiré » et « dramatisé ». Il en est de même pour le « lien escompté » qui, la formule le traduit bien, peut se voir mis à l'épreuve (présupposant un ordre ou une qualité territoriale, le touriste ou le promeneur fait finalement une autre expérience). Et de fait, la typologie précédemment présentée est issue d'observations de troubles, de décalages ou de frictions dont il faut préciser la nature. Il peut s'agir :

- D'inquiétudes face à des altérités menaçantes (d'où alors l'extrapolation des qualités territoriales supposées — cas de la dramatisation),
- Ou bien d'incertitudes sur le format de la situation,
- Ou bien encore du surgissement d'écarts importants, notamment dans la juxtaposition de publics différents, repérés par le sociologue (ainsi de certaines photographies ici reproduites ; ainsi de la recension première des événements donnant à voir l'hétérogénéité de mondes sociaux — typologie des manifestations produite pour le premier rapport intermédiaire ; ainsi enfin de l'écriture de quelques nouvelles dont la teneur surréaliste dénote des expériences vécues sur le mode de la brisure).

²¹ L'encodage désigne en linguistique la production de messages dans une langue naturelle. Son contraire est le décodage.

42 "Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville" 27/02/03 J. Boissonade

"Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement" N. Auray, L. Devisme, J. S. Debaugé, S. Prat, P. Chemetov

A) Dans le premier cas, deux exemples montrent en quoi une épreuve peut faire monter un lien territorial fort comme justification. Cette montée est également la transformation d'un trouble en problème, activité politique comme le rappelle Trom (2002). La situation se déroule à la gendarmerie (étant chef-lieu de canton, Saint-Florent en est effectivement dotée) et l'interaction entre le brigadier et l'habitant-sociologue devient délicate. Ce dernier a acheté une voiture d'occasion à une amie (anciennement immatriculée dans le 92) et n'a pas encore changé de plaque en dépit d'une nouvelle carte grise en poche. Par conséquent, légalement, la voiture n'existe plus, n'est plus répertoriée au fichier des immatriculations. Elle a été repérée sur le parking du cinéma lors d'une ronde et le nouveau propriétaire est sommé, d'après le bulletin apposé sur le pare-brise, de passer au plus vite au poste. Ce dont il s'acquitte en expliquant la situation : il n'a pas encore eu le temps de faire changer les plaques mais ce sera chose faite le lendemain. L'agent qui lui fait face lui demande cependant un grand nombre d'éléments sur sa situation personnelle et le conducteur ne voit pas bien pourquoi il doit dire son métier, ce que fait sa compagne, le nom de ses parents. Rompu au régime de familiarité, le brigadier n'hésite pas à affirmer que « comme ça on vous connaîtra », mais au nom de quoi accepter l'établissement d'une « fiche de renseignements », terme employé par le représentant de l'ordre public ?

Sur un mode qui semblera moins anecdotique (plus « sérieux » donc), l'implantation nécessaire d'un nouveau siège pour la communauté de communes du canton de Saint-Florent-le-Vieil a fait l'objet de discussions au sein des élus. La montée démographique et économique de Montjean-sur-Loire et de la Pommeraye ces dernières années a amené leurs représentants à formuler l'hypothèse d'un emplacement des nouveaux locaux en ces communes. Ce qui a pu déclencher la réaction du premier magistrat de Saint-Florent-le-Vieil parlant d'un centre politique, économique et administratif qui ne pourrait être contesté : le centre, c'est le centre !

B) A propos d'incertitudes sur le format, deux autres exemples soulignent le trouble. L'un a été évoqué, il s'agit de la non élection du seul candidat à un syndicat mixte, imputable précisément à la volonté d'être candidat. Dans une situation d'élection au deuxième degré, les élus se retrouvent « entre eux » et celui qui a le plus de reconnaissance à l'extérieur (un député, ancien ministre) ne s' imagine pas avoir affaire à une réunion d'ordre domestique : il se place comme candidat alors qu'il est le moins « ancré » dans les lieux. C'est sans compter sur l'importance d'autres liens (autres que politiques) et donc commettre une erreur.

L'autre cas peut être appelé « l'affaire de la « bénévole licenciée » ». A Saint-Florent-le-Vieil, la bibliothèque municipale fonctionne grâce à environ trente bénévoles qui se relaient pour faire fonctionner l'équipement profitant à 500 lecteurs. En Novembre 2000, suite à l'envoi d'un questionnaire par l'un des adjoints de la commune aux membres bénévoles, quatre d'entre eux ont été remerciés pour n'avoir pas rendu à temps le questionnaire. L'une des remerciées a adressé une lettre aux Florentais et à la bibliothèque pour dénoncer cet acte. Elle parle d'un gag puis pointe incidemment le ridicule de l'action de l'adjoint à la culture, licenciant un bénévole !! Elle s'indigne en outre de tels procédés dans une petite commune comme Saint-Florent. Dans ce cas, le trouble passe d'abord par la mise en déroute d'une action révélée

comme absurde (« licencier une bénévole ») puis par un rappel dramatisé à la taille de la commune qui prend la place ordinaire du politique (« si même ici, le politique est capable de tels actes, où peut-on encore trouver un mode simple issu de la convergence de l'ensemble des intérêts ? »).

C) Quant au surgissement d'écarts, il implique certes une conscience particulière qui, repérant une incongruité, la restitue. Commençons par cet exemple du petit train □

1 200 voyageurs ont pris le p'tit train pour les fêtes de Noël



La place de la Févrierère fourmillait d'enfants qui embarquaient pour un voyage dans la cité

Organisée par l'Office de tourisme florentais et les commerçants artisans de Saint-Florent - La Boutouchère, l'animation du p'tit train sillonnant les rues de la cité historique pour les fêtes de Noël est grandissante. Dimanche 23 et lundi 24 décembre, 1 200 voyageurs ont pris le départ, place de la Févrierère pour une « virée » dans la localité... avec le père Noël. Pendant la trêve des confi-

seurs, les commerçants et artisans locaux distribuaient des tickets à déposer dans l'urne, au départ du p'tit train.

Au total, 2 110 tickets ont été triés dans l'urne et 200 bouteilles de Crémant ont été gagnées. « Une initiative réussie grâce à la participation des retraités et des bénévoles des associations locales », reconnaît le premier adjoint, Bernard Tremblay.

Source : *Courrier de l'Ouest*, 27/12/01

Un petit train est de sortie lors de la fête de la Saint-Jean (retraite aux flambeaux) et pour les fêtes de fin d'année. Pour la première occurrence, son trajet n'a lieu qu'une fois, un peu avant minuit. Une petite musique accompagne les enfants porteurs de lampions et une vingtaine de parents (maximum) suivent à pied. Un nantais en visite chez l'habitant n'en revient pas. Alors qu'un tel objet a fini par s'imposer dans les centres sédimentés des grandes villes, dans une optique de découverte touristique, ici l'objet semble sorti de nulle part. Qu'est-ce qui a pu mobiliser une telle ambition ?

Lors de Noël, outre le succès ici restitué, c'est notamment le trajet qui interroge : le véhicule emprunte une partie de la route de Beaupreau (route départementale), passe devant la CANA □ qui contribue au financement de l'opération - et cela fait rire quelques habitants. La fonction remplie est plus proche de celle du manège que de celle de la déambulation touristique. La circulation du petit train sur une route de campagne ne relève-t-elle pas, pour bien des automobilistes, d'une hallucination ?

De manière générale, c'est à l'occasion des événements que peuvent se vivre des confrontations de publics, au minimum des juxtapositions. Ainsi de ce week end des 22, 23 Juin 2002, celui le plus dense en événements depuis que nous résidons ici : premier week-end du festival des Orientales, fête de la Saint-Jean, concours de boules Lyonnaises (« dont le vainqueur ira sur la Côte d'Azur »), concours de pêche organisé par le Scion florentais.

Extrait du journal de veille

La fête de la Saint-Jean correspond à la traditionnelle fête de la commune, organisée par le comité des fêtes. Elle commence le samedi par une soirée cochon de lait (avec salade composée et mogettes), animée par *Flash 2000*, se poursuit par la retraite aux flambeaux avec la fanfare de Champtoceaux qui déambule en boucle depuis le site de la Bergerie où sera tiré le feu d'artifice (le petit train est absent pour cette édition). La fanfare monte les « vieilles rues » et passe sur la place de la mairie. Le public qui l'accompagne (essentiellement des « locaux » et les parents et amis des majorettes et musiciens) frôle alors celui des Orientales. Tout semble les distinguer : des tenues vestimentaires, des façons de déambuler notamment. Ceux des Orientales regardent l'air amusé et /ou interloqué le défilé. L'un des alcooliques solitaires de la commune quitte le café côté Orientales pour applaudir le défilé. Il commence à redescendre avec lui mais fait demi-tour, conscient de l'éloignement du débit de boisson. L'authenticité postulée du festival²² tranche avec la rengaine de la fanfare jouant trois à quatre morceaux en boucle dont une adaptation de la musique du mondial de football 1998. Le frottement ici est paroxystique. Le maire avait beau déclarer quelques mois auparavant qu'il veillerait à rendre le festival plus populaire, il n'empêche que la population pouvait se rendre fin juin à une université européenne d'été sur l'éthnoscénologie, organisée par la Maison des Sciences de l'Homme de Paris Nord. Il y serait notamment question d'ateliers de pratique performative²³.

Un peu plus tard dans la soirée, la fanfare regagne le site de la salle des sports (« la Bergerie ») et les préparatifs traînent pour le feu d'artifice. Un couple me demande où sont les musiciens des Orientales qui sont sensés intervenir. Visiblement égarés, mis sur une fausse piste, je leur conseille le chemin de la vieille ville, leur garantissant qu'il ne se produirait pas de loup en cette Bergerie. De fait, la musique enregistrée accompagnant les pétards (il s'agit en effet d'un son et lumière comme il se doit) crépite et ne cesse de diffuser les classiques populaires des années 1980 remastérisés pour le meilleur et pour le pire. A chacun sa fête !

²² On y présente des arts traditionnels tel « *le Kuchipudi qui atteint sa forme définitive dans l'Andra Pradesh, au sein du village du même nom* ». Plus généralement la présentation de l'édition 2002 évoque : « *Ainsi chacun peut s'imprégner de cet ailleurs qui sommeille en nous. Dans l'atmosphère sereine de Saint-Florent-le-Vieil, l'Orient, sans forme de passéisme renvoie à une certaine idée du temps, qui, comme l'eau des fleuves, évoquée cette année par différents spectacles, coule inexorablement.* » (plaquette d'information - sic).

²³ Pour le plus classique, un intervenant de Stockholm se préparait à évoquer « Ionesco, la Suède et l'effet retour » et une chercheuse présenterait « l'épopée palawan ». De quoi combler le peuple en mal de culture !!

Le touriste, qu'il soit là pour voir quelque chose de bien précis ou bien qu'il active la flânerie dès que possible n'est pas un passant ordinaire. Dans le cadre de la flânerie, « *le touriste est capable d'accepter une certaine dose d'inquiétude et d'incongruité, mais celle-ci ne doit pas être excessive, sous peine de devenir menaçante et causer une angoisse pour celui-ci* » (N.Auray, contribution au deuxième rapport intermédiaire). L'incongruité peut parfois relever d'une situation trop décalée avec ce qui était pressenti, venir trop fortement perturber la raison de la venue. En quête d'un territoire, les touristes en découvrent finalement un autre qui soit contribue au « changement d'air », soit provoque la désagréable impression de questionner le statut privilégié de l'arpenteur-flâneur.



Côté fête de la Saint-Jean : la signalétique du comité des fêtes, les voitures trafiquées par le tuning, le forain de la pêche à la ligne et les combats de Sumos animés par Denis Fribault, juste à côté d'une démonstration d'aéromodélisme, donnent la tonalité d'une fête de campagne.
Clichés : L.Devisme



Côté festival des Orientales : le chapiteau installé sur le Mont Glonne, les calicots des sponsors, les « musiciens authentiques » vendant leurs instruments de musique et le marché oriental, proche dans son contenu de bien des marchés d'artisanat d'art ou de marchés de Noël. Cette manifestation éphémère transforme le parvis de l'abbatiale et ses accès en haut-lieu fréquenté.



Un autre moment de juxtaposition de publics a pu être observé, lors de l'inauguration d'une première exposition d'art contemporain dans l'abbatiale rénovée. Le public était à la fois composé de « gens de la Culture » venus apprécier l'exposition et le site en eux-mêmes et de quelques autochtones, minoritaires, dont les centres d'intérêt étaient d'abord de comparer l'état rénové à celui antérieur, éventuellement connu du temps de la maison de retraite. Les manières d'être se signalent assez différemment²⁴. Sans oublier ce partage entre ceux qui trouvent « intéressante » telle œuvre osée et les autres qui en rient ou s'indignent de voir exposée telle chose « qu'ils auraient très bien pu faire ».

L'observation des troubles, fortement liée à des moments d'interaction (il faut que quelque chose se passe) est également réalisable dans l'attention aux qualités spatiales des lieux :

- Au sujet de l'inscription des signes : juxtaposition de signalétiques d'ordres différents (entre celles du comité des fêtes, celles de l'office de tourisme, du festival des orientales, du cinéma associatif), émergence d'une nouvelle signalétique touristique (sur fond marron), déclin rapide d'une signalétique pointant les commerces existants et vite inactuelle.
- En rapport à l'aménagement spatial réalisé au début des années 1990 qui participe d'une patrimonialisation des lieux (restriction de l'accès automobile à la vieille ville, mobilier urbain spécifique) et qui est percuté par d'autres pratiques de modification spatiale hors prescriptions de la ZPPAUP : la « cohérence » du parvis de l'abbatiale ne vaut que pour cet espace.

Ce type d'observation rejoint celui qu'il est possible de faire en bien des espaces périphériques pour lesquels la lecture spatiale relève de l'enquête policière, les traces renvoyant non à des cohérences mais à des histoires chaotiques.

4. Reprise théorique

« S'il est en France un territoire bien identifié, au sens d'un espace ordonné, et dont les différentes composantes socio-économiques et historico-culturelles s'imbriquent étroitement et s'autorégulent pour constituer un pays aux traits originaux, c'est bien le Choletais. » (Renard, 1999, p.18). Cette assertion du géographe, nous avons cherché à la déconstruire en changeant de focale et en déambulant régulièrement, en tant qu'habitant sur l'une des marges géographiques du substrat territorial sus-nommé.

Nous avons vu à quel point une définition relationnelle du territoire est pertinente, irréductible à la notion de terroir. Certes la conception courante du territoire en fait une « partie de la surface terrestre ». Et comme le rappelle Corboz : *« Le territoire comme surface est un héritage du XIX^{ème} siècle, époque où les nations se sont définies : cette définition signifie une aire*

²⁴ A cette occasion, le maire qui se trouve à l'entrée de l'exposition me serre la main, vaguement hésitant. Peut-être reconnaît-il mon visage vu la veille lors de sa réunion publique de présentation de ses intentions pour la députation ? Suis-je donc d'ici ou bien de la « Culture » ou bien encore ?

géographique constituée à une époque et en une contrée données, par et pour une société donnée : une telle définition admet donc, voire institue un rapport fixe entre une étendue géographiquement définie, et le groupe social déterminé qui l'occupe : il y a correspondance biunivoque entre cette surface et ses occupants. D'où deux caractères complémentaires : la délimitation (qui protège contre l'extérieur) et l'appropriation (de la surface protégée) : dans ces conditions, le territoire est une superficie clôturée habitée par une société homogène. » (Corboz, 2001, p.254).

Depuis plusieurs années, de nombreux travaux délaissent ce type d'approche avec l'idée que les questions territoriales ne peuvent plus être abordées qu'en termes de réseaux : « Une surface a un périmètre, alors qu'un réseau n'a que des points terminaux ; les surfaces ne se mélangent guère tandis que les réseaux, en revanche, se superposent et se combinent ; en outre, les réseaux n'abolissent pas les surfaces, ce qui nécessite d'inventer une dialectique capable d'en définir les relations. » (Corboz, 2001, p.254). La dernière partie de la citation montre bien qu'il ne s'agit pas d'opter pour une notion au détriment d'une autre mais de voir comment elles se travaillent l'une l'autre. Et l'une de nos conclusions est bien de montrer que certaines logiques réticulaires (celles qu'activent des migrants pendulaires par exemple) tendent à renforcer la caractérisation historico-culturelle de territoires.

Les pages qui précèdent, outre la qualification du regard qui les a produites et une contextualisation de l'espace dans lequel il s'est exercé, sont essentiellement faites d'une mise en forme de différents liens aux lieux observés au cours de deux années de résidence. L'idée consistait à mieux comprendre le versant territorial des identités, tel qu'il est donné à voir dans des situations d'interaction et de lier ce niveau à un autre, questionnant l'approche de tels espaces et leur qualification dans le tohu-bohu des propositions théoriques actuelles. Les liens nommés et décrits (domestique, inspiré, dramatisé, escompté et de commodité) n'ont prétention ni à couvrir l'ensemble des liens aux lieux possibles, ni à embrayer sur une grammaire des territorialités contemporaines même s'ils peuvent servir — espérons-le — à de telles interrogations. Chaque fois, dans chaque contexte, se posent les problèmes de leur description et de leur consistance.

Au sujet de la consistance du lien au lieu, notre entrée descriptive n'aborde pas les questions pourtant décisives de lien (justement) avec les variables sociologiques usuelles (diverses appartenances de groupe notamment). La propension à développer tel ou tel lien au lieu est différenciée selon les capitaux sociaux mais, dans une sociologie des contextes, ce n'est pas cette dimension qui est investiguée. Ce que nous perdons en dimension explicative, nous le gagnons en restitution de séquences observables et en qualification de ce qui arrive dans l'espace public (« Die welt ist alles was das Fall ist » L.Wittgenstein).

Nous avons assez insisté sur la conscience qui s'est engagée dans la description de ces différents liens aux lieux (la conscience qui n'est pas *perception* de mais *orientation* dans l'espace). S'agit-il d'un habitant — sociologue ironique ? Certes la dégradation de valeur sourd derrière plusieurs de ses descriptions et analyses, mais ce regard serait, avec un programme de recherche analogue, d'une teneur identique pour d'autres espaces. En outre,

son attention aux objets, aux troubles, l'amène dans une position inverse à celle du touriste en quête de perception paysagère (le fait d'être habitant accroît ce contraste et le distingue également d'une position d'expertise qui pourrait être demandée). Alors n'escomptait-il pas, précisément, une territorialité qu'il n'aurait pas trouvée, déception à l'origine de ses descriptions ? S'il est d'accord pour convenir de l'effet miroir de cette production, en revanche il désire rappeler que son lien aux lieux s'inscrirait plutôt dans celui de type de commodité et que, une fois les conditions de cette commodité disparues, il est tant de chercher d'autres lieux de séjour²⁵.

Sortie □ en guise de conclusion

Extrait du journal de veille

Nous sommes allés samedi soir au « goulash » organisé par l'association St-Florent □ Tihany (petite ville hongroise jumelée). Une voisine nous avait vendu des cartes. Succès je crois : il faisait beau et il y avait près de 250 personnes assises en ce site qui domine la vallée, chez « Roland », viticulteur répondant au nom de Chevalier. Nous reconnaissons quelques têtes, faisons connaissance avec quelques autres. Comme le dit Claire, c'est comme si on s'intégrait alors que nous sommes sur le départ □

M-L B nous serre la main et nous dit, « vous êtes qui vous ? Vous venez d'où ? » Elle devine que c'est M. qui nous a invité et dit « oui elle m'a parlé de vous, vous serez sollicités bientôt, réservez le 12 Septembre ». Sauf que c'est le jour prévu de notre déménagement □ Et nous ne savons toujours pas pour quoi il faudrait réserver cette date. Nous imagine-t-elle comme des pions ? Le 12 Septembre est en fait la date de lancement (une première rencontre a déjà eu lieu) de l'association « Saint-Florent Rive Sud ». Deux choses à ce sujet :

D'une part c'est un outil « contre » De Charette puisqu'elle est tenue par ses « opposants » et que l'idée ne vient pas de lui. L'association a obtenu des subventions du Département et de la Région et le président du Conseil Général est même venu figurer ce soir (jusqu'au début du repas) : le seul en costume cravate, accueilli dans un léger silence, le premier à trinquer avec les membres du bureau (en l'occurrence, l'apéro n'est pas de l'anjou comme ce qui suivra au cours du repas mais du « nantillais », breuvage dont la sémantique souligne le lien historique entre Nantes et les Antilles et rappelant finalement un certain lien entre la capitale et le lointain arrière pays). On lui réserve ensuite la table qui fait face aux musiciens de l'école de musique qui jouent quelques morceaux. Le président de l'association insiste sur son soutien, tout est parfait. Longs discours convenus de remerciement et d'excuse de personnes absentes.

D'autre part, ce type d'association ne génère pas de militantisme ou d'enjeux personnels. L'association vise à promouvoir tous types d'échanges entre les deux communes qui se ressemblent. C'est-à-dire : site similaire, vignoble, campagne □ Les justifications viennent ensuite : la Hongrie vise à

²⁵ Une impétrante au diplôme de l'Ecole des Beaux Arts de Nantes travaillant en un site naturel sur le territoire de Saint-Florent l'a mobilisé et interviewé pour sonder son lien au lieu. Mais il s'est révélé peu loquace en cet espace de prairie surmonté d'un arbre mort. Bien peu inspiré en somme.

intégrer l'Europe, le Département comme la Région sont associés à des territoires hongrois etc. Lors du voyage d'une semaine, personne ne parlait Hongrois et lorsque l'invitation est lancée ce samedi soir pour un apprentissage des rudiments de la langue, les postulants ne sont guère nombreux. Bref cette association est surtout une occasion de voyage organisé, la possibilité d'être bien reçu. Et s'il faut même produire un faux programme pour obtenir les subventions du Conseil Général, cela n'empêche pas aux vacances d'être relativement tranquilles.

Propos échangés sur le rapport à Nantes ou à la Loire Atlantique : de l'autre côté de la Loire, les mentalités n'auraient rien à voir. « Dédé » fait tous les jours la route pour Nantes (en fait il s'agit d'une commune au Sud de l'agglomération). $\frac{3}{4}$ d'heure de voiture qui ne lui pèsent pas.

Une heure d'accordéon ce soir par un pépé faisant semblant de jouer avec sa main gauche : tous les tubes des guinguettes mais aucun danseur hormis les tout petits. La table du médecin et du pharmacien, la table des musiciens (où nous sommes grâce à XF). Une petite société locale. Quelques uns se lâchent, quelques chants comme dans les mariages : nous ne sommes pas loin du monde domestique. Les cuisiniers sont remerciés. De petits drapeaux sur le tronc des arbres (devinez les couleurs) rappellent la coopération amicale dont il est question. Le président de l'association passe un moment à notre table, il n'est pas encore 23 heures et il s'interroge, ne sachant comment on va finir – sous entendu il est temps de plier bagage. De fait tout le monde a levé le camp à 23h30, reprenant ses véhicules dans le champ, parking de circonstance.

Fin 2002, plusieurs initiatives sont en cours, relevant du monde associatif et tournant autour de la valorisation patrimoniale : que ce soit à l'échelle d'un « quartier » de la vieille ville ou bien à l'échelle d'un ensemble de communes afin de développer la dimension littéraire de l'axe Rochefort – Saint-Florent - Liré (projet d'animation touristique et culturel porté par « Saint-Florent Rive Sud » dont le nom aurait pu être « Saint-Florent rive gauche » mais à la connotation politique trop problématique pour ses acteurs). Ces actions sont à mettre au crédit de ceux qui, développant leurs liens inspirés aux lieux, aimeraient le faire infuser afin que ceux qui présument la territorialité des lieux en venant séjourner à Saint-Florent en retirent un tant soit peu un goût de mission accomplie. Ces forces sociales associatives, tout en rencontrant la tendance de renforcement touristique et de déclin industriel, participent ainsi à l'ascension territoriale de la vieille ville, corollaire d'un désinvestissement symbolique des espaces récemment urbanisés.

La soirée goulash au Clos de l'Alma a été couronnée de succès

Samedi 31 août, 250 personnes se sont retrouvées au Clos de l'Alma pour une soirée typiquement hongroise.

Au milieu des vignes, plongés dans une joyeuse ambiance, les convives ont apprécié le goulash préparé selon les règles de l'art... Dans le sillage de la Région et du Département, des représentants de ces instances et des responsables des Comités de jumelage hongrois de Saint-Sébastien-sur-Loire (Loire-Atlantique) et de Saumur s'étaient joints à la fête.

Une belle preuve que l'association « Amitié Tihany - Saint-Florent-le-Vieil » prend son rang comme un maillon, parmi d'autres, dans le développement des relations entre la Hongrie et les Pays de la Loire.

Cordes et accordéon

Après le verre de l'amitié partagé du haut de ce cadre pittoresque tourné vers Saint-Florent et La Boutouchère, les participants ont été séduits par la prestation de l'é-



Dans une ambiance joyeuse et musicale, 250 convives ont apprécié le goulash hongrois

cole de musique.

L'ensemble à cordes, le groupe folk et les professeurs ont été chaleureusement applaudis par les Florentais, comme ils venaient de l'être par les Hongrois, à l'occasion des quatre concerts donnés à Tihany et ses alentours entre le 18 et le 25 août (lire notre édition du 3 septembre). Les chansons du répertoire français interprétées par l'accordéoniste de La Boutou-

chère ont, elles aussi, été très appréciées et reprises en chœur par tous les participants à la fête.

Cours de hongrois...

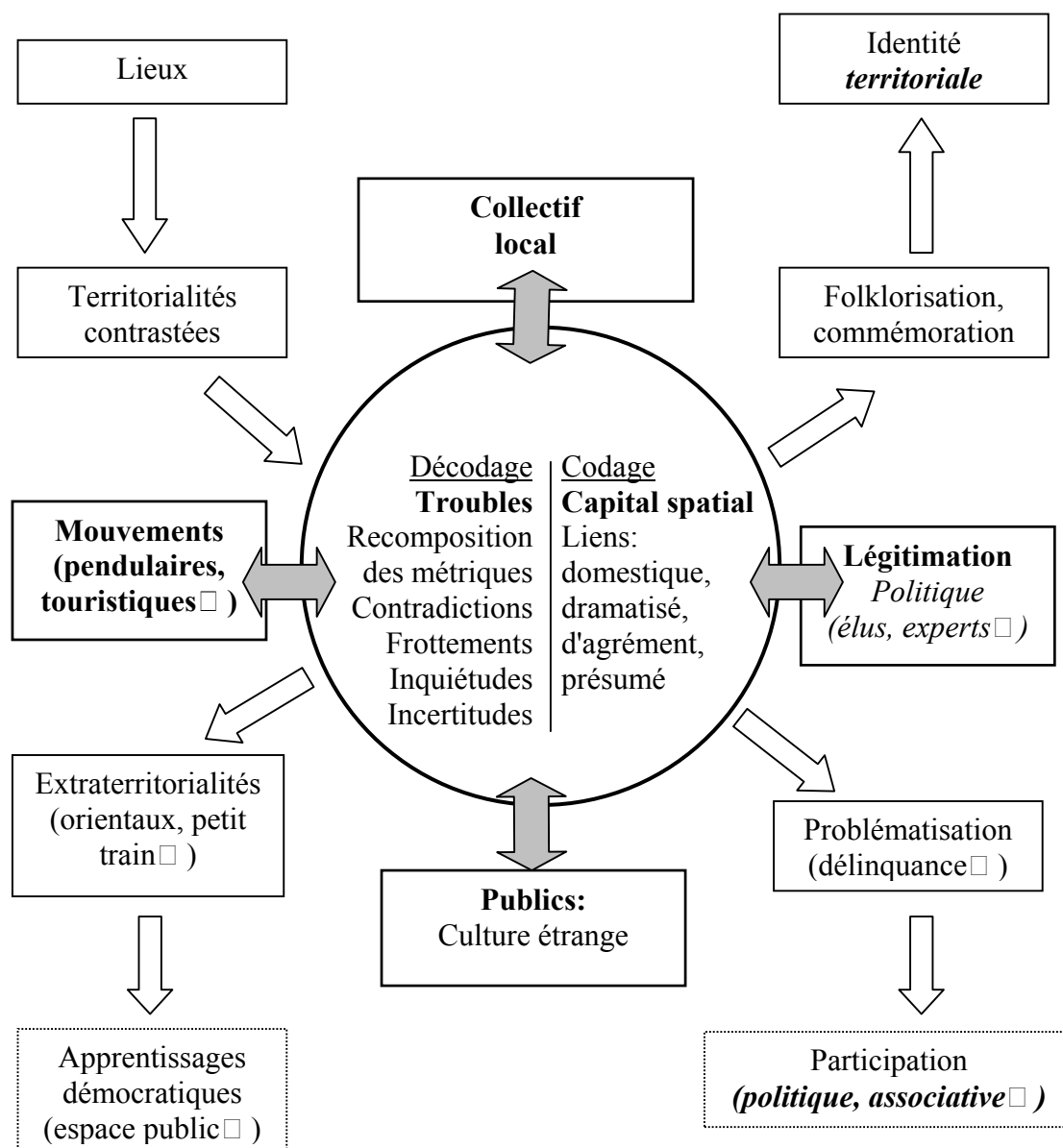
Des panneaux regroupant textes et photos permettaient aux Florentais de découvrir la Hongrie, l'histoire, la géographie et la culture de ce pays d'Europe centrale et de mesurer combien, au fil des rencontres, l'amitié franco-hongroise se renforce.

Pour 2002-2003, l'association florentaise ne manque pas de projets : cours de hongrois, conférence, chant choral, échanges viticoles... Forte de ce moment chaleureux de partage et d'amitié et sensible aux nombreux encouragements qu'elle a reçus, « Amitié Tihany - Saint-Florent-le-Vieil » promet de renouveler cette « première » l'an prochain...

Source : *Courrier de l'Ouest*, 04/09/02. « Tel est pris qui croyait prendre » ; l'habitant sociologue enfin pris ? Certes au premier plan, mais de dos, il n'est nullement pointé par le correspondant local et peut filer à l'anglaise quelques jours plus tard

Schéma synthétique

Territorialités contrastées Pour une analyse du versant territorial des identités Les degrés de liens aux lieux observables à Saint-Florent-le-Vieil



Les flèches n'indiquent que le sens des flux principaux.
Les effets retours plus faibles ne sont pas inscrits, uniquement pour la clarté du schéma.

Les traversées des seuils reliant la salle d'échange RATP de Châtelet les Halles et le Forum.

Séverine Prat²⁶

Notre terrain est la salle d'échange RER des Halles, reliant un lieu de connexion des transports en commun à un autre lieu, celui du centre commercial.

Le point de départ de l'enquête est le constat empirique selon lequel cette limite spatiale, se traduit au niveau des conduites par des variations dans les mobilités. Ces variations témoigneraient de l'existence de seuils, se traduisant au niveau des pratiques.

Il s'agit ici de questionner, de prendre à témoin, c'est-à-dire d'avoir une curiosité sociale, autour de la diversité des pratiques dont ce seuil est le support, manifestant ainsi des articulations originales de territoires.

En effet, le seuil ici choisi comme unité d'observation où s'imbriquent populations, matérialité du lieu, inscrit en son sein les mobilités d'une façon propre, permettant ainsi de questionner les usages du seuil à l'échelle des parcours urbains.

Il s'agirait en fin de compte d'introduire une réflexion localisée mais qui n'exclurait pas les débordements sur la ville.

Comment donc ces pratiques originales du lieu mettent en exergue la constitution de territoires spécifiques ?

Dans un premier temps nous mettrons à jour un ensemble de relations, marquant, délimitant des territoires.

Ensuite il s'agit de porter attention à la manière dont s'articulent ces différents territoires, à la manière dont ils sont superposés les uns aux autres : et c'est en prenant en considération les temporalités et les mobilités des individus/groupes que cette épaisseur du lieu prend forme.

Enfin, nous soumettrons ces constructions à l'analyse de débordements éventuels de ces ensemble de relations en dehors du lieu étudié, pour comprendre ce qu'ils peuvent nous apprendre des insertions dans la ville.

Ainsi nous pourrions définir sous plusieurs aspects ce que peut être une constitution de territoires superposés et une culture du lieu.

1. Eléments d'observation, marqueurs de l'émergence de territoires ?

Nous poserons comme préalable que, du point de vue d'un système de relations qui organiserait la proximité, ce qui fonde la co-présence serait plus

²⁶ Ce travail présenté ici correspond à ce qui a été communiqué pour le premier rapport intermédiaire. Ce terrain a ensuite été abandonné par Séverine Prat pour raisons professionnelles.

de l'ordre de mécanismes d'espacements différenciés que de processus de rassemblements identitaires.

Occupation exclusive du lieu, dimension spatiale.

On a observé un groupe de jeunes occupant régulièrement le week-end, le soir, le recoin constitué par les portes du côté de la place Carrée. Debout, mais là pour un moment, ils y retrouvent d'autres personnes qui s'arrêtent. Les Vigiles du Forum n'interviennent pas.

C'est là aussi que les marchands de journaux s'adosent, tolérés par les vigiles des lieux. Ce sont d'ailleurs des emplacements assez prisés puisqu'une certaine concurrence a souvent lieu entre deux marchands ambulants pour cette place.

Autre observation : un des sas de portes à Lescot ⁴ est transformé en pièce où quatre personnes sont installées presque couchées. Ils ont refermé les portes, et du fait de l'éloignement relatif de ce troisième sas du flux, ils peuvent profiter d'une certaine tranquillité dans leur appropriation du sas. Jusqu'à ce que, avertis sûrement par les guichetiers, le maître chien s'en approche. A peine le voient-ils qu'ils déguerpissent vers le Forum.

Voici donc quelques observations montrant qu'il existe des appropriations du lieu, parfois exclusives.

Mais les implications dans le lieu sont-elles semblables, toujours liées à l'espace ?

Mobilités superposées, adhérences à l'espace différentes

Les tripodes de la RATP font partie des délimitations qu'inclue le seuil. On y pense à peine quand on met son billet. Mais pour d'autres, il s'agit d'un moment primordial dans le cheminement. En effet, passer les tripodes sans billet peut se faire très naturellement, comme nécessiter un repérage de contrôleurs ou de policiers de l'autre côté. Comme ces deux jeunes dont l'un juste avant les tripodes et regardant au-delà signale la présence de contrôleurs, ils font demi-tour pour passer par les tripodes de sortie. Le tripode marque pour eux une délimitation plus contrainte du point de vue de leur mobilité que pour celui qui paye son billet.

Par contre, c'est parce qu'ils sont trop pressés que d'autres franchissent ^{en double} la ligne de contrôle : Parce que la machine ne va pas assez vite et qu'ils sont pressés, mais ils ont une carte orange dans la poche ²⁷. Ils refusent de marquer une limite qui ne les concerne pas.

Ces deux derniers exemples témoignent, à partir de leur rapport au lieu rendu visible par des mobilités différentes de deux implications très différentes dans le même lieu.

L'ancrage des conduites dans le lieu est particulièrement visible par l'association mobilité et regards qui les qualifie. C'est d'ailleurs par ce que l'on

²⁷ Extrait d'entretien. Contrôleur.

peut appeler une «latéralité» des mobilités, que se différencient les adhérences décrites.

Le passage dans le seuil n'est pas une traversée qui se définirait par sa seule fonction de déplacement. Les présences dans le seuil sont différenciées par leur rapport à l'autour, lâche ou très tendu et mobilisant une attention extrême (le passage en fraude des tripodes). La latéralité des mobilités marque le rapport au lieu comme le fait la «latéralité des regards» (Bordreuil, 1998).

De la même façon qu'on se rend vulnérable, au sens de approchable, si la latéralité du regard devient insistante, la «latéralité» poussée de la mobilité amène à d'autres rapports de proximité. C'est en effet en changeant de rythme, en associant longue immobilité dans le lieu du mouvement et regard flottant et lent que se rendant ainsi accessible, on peut apercevoir, faire surgir des territoires non définis spatialement mais constitués autour d'une mobilité différente.

Ma posture en tant qu'observatrice dans ces lieux s'inscrit dans une telle expérience. Au bout d'un moment à être assise à un endroit qui n'est pas prévu pour cela, le flux n'est plus qu'un vague décor et laisse la place à des personnes en mouvement ou pas, mais sortant du flux et qu'une telle présence inopportune ou étonnante questionne. Ce questionnement se rend visible par, encore une fois, des regards, comme ce quêtéur un peu saoul qui me regarde fixement, l'air méfiant pendant de longues minutes. Ou tel «zonard» que j'avais déjà aperçu à plusieurs reprises dans le même périmètre, qui me tourne autour de loin, pour finalement, mais une fois que je suis assise, venir me parler en demandant du feu.

Pourquoi territoire ? Peut-être parce que souvent là, ces personnes que l'on n'aperçoit qu'en s'arrêtant se connaissent, ou du moins se disent bonjour, et qu'avoir un certain type de conduite dans la même zone vous soumet à des questions telles que : «*Qu'est-ce que vous faites là ?*», «*Tu attends quelqu'un ?*» etc. On fait parfois sentir qu'une telle présence n'est sinon indésirable, du moins soumise à un autre régime que celle du passage, qui est plus de l'ordre du voisinage que de la réserve régissant l'espace public.

2. L'articulation des territoires

«C'est parce que la rue est vécue d'abord comme espace social régit par la distance (distance dans la co-présence) [...], qu'elle est le domaine par excellence des relations sociales entre étrangers» (Joseph, 1995). Dans le seuil, «la distance» est modulable dans les ajustements et permet des variations d'engagement. Cette caractéristique du seuil est induite par la lisibilité des adhérences régissant les pratiques **et permet une superposition des territoires d'adhérences.**

Les compétences d'espacement dans les relations acquises par les pratiques du lieu permettent des rapports à l'espace souples qui en expérimentent les possibilités en termes de sociabilités et de relations à l'Autre.

Capacité à superposer, l'organisation de la proximité spatiale

C'est-à-dire que l'on s'intéresse à la capacité des personnes à savoir créer des distances différentes, des espacements variables et renégociables.

D'un engagement à l'autre dans les situations différentes possibles dans le seuil, les compétences et savoirs mobilisés ne sont évidemment pas les mêmes. Savoir passer et savoir rester, savoir se détacher et savoir s'accrocher au lieu se superposent au même endroit. Les capacités des individus à définir des situations sont des adaptations et des appropriations du cadre de l'action à partir de repères et d'ancrages, créés par eux à cette fin. Cette capacité est des *compétences dont nous disposons pour recadrer notre expérience et réagencer les apparences* (Goffman, 1991).

Par exemple, un soir, trois personnes qui paraissent plutôt violentes se trouvent dans la zone d'accès entre sas et tourniquets et règlent un conflit entre elles en hurlant. Le vendeur de journaux qui se trouve là se déplace en mettant toujours entre eux et lui les portes vitrées quand ils bougent.

Le couple regard-mobilité permet à l'observateur de comprendre les ancrages des pratiques à l'environnement, il permet aux personnes de gérer le rapport et la confrontation à la proximité de l'autre.

La recherche de l'autre

Il est question dans ces utilisations d'investir l'espace public pour se *confronter à l'autre mais aussi se retrouver entre soi* (Kokoreff, 1995).

Cette latéralité du regard peut être le signe d'une volonté de désengagement à la situation par la recherche des indices de normalité de l'environnement pour mieux s'en détacher. A l'inverse, cela peut être le marqueur d'un type de rapport au lieu que Bordreuil (1988) qualifie d'**intronisation**, c'est-à-dire le lieu conçu comme une scène publique. Là, la latéralité du regard permet à quelqu'un de voir si on le regarde et si ceux qui le regardent font bien partie du public qu'il se cherche, ou alors être lui-même spectateur de l'apparition en *costume de scène* des personnes du sexe opposé. C'est flagrant par exemple chaque fois que des flux se croisent d'assez près. Certains sont absorbés par leurs pensées et d'autres par la contemplation des personnes du même âge et du même *look* qu'eux.

Certaines stratégies d'approches sont parfois de véritables tests de rapport à l'environnement et témoignent de la compétence que certains ont acquise dans les jeux d'engagement et d'adhérences. Il s'agit de jouer sur la perceptibilité sonore en se plaçant en retrait de la personne pour laquelle un rapprochement est escompté et de l'interpeller assez doucement : *Mademoiselle ?* Si elle se retourne, elle témoigne ainsi d'un engagement dans la situation suffisant pour envisager une conversation. Moins subtil, s'assurer, en le lui demandant, que la personne immobile attend bien quelqu'un de particulier.

Comme l'écrit A. Tarrius, *Se mouvoir, c'est consommer symboliquement et factuellement du temps, de l'espace, c'est apercevoir les lieux de l'autre,*

c'est manifester symptomatiquement ses places, celles que l'on perçoit, celles que l'on désire, celles que l'on occupe (1989).

Cette participation au cadre de l'autre est une modalité importante d'une proximité contrainte qu'elle soit vécue dans l'engagement ou le désengagement. L'autre peut être évité ou recherché en tant que même ou en tant que tel, mais il fait nécessairement une intrusion dans le même monde et il est à prendre en compte, de quelque manière que ce soit dans sa propre définition des situations.

Les compétences de définition du cadre de l'action : savoir si cette personne fait juste partie du décor et si celle-là joue sur la même scène que soi (pour imager).

Apercevoir les lieux de l'autre est par exemple un type de relation qui peut être satisfaisante pour celui qui la recherche, l'espacement entre deux places dans le même espace peut être considéré comme un pont même si sur ce pont ne passent ici que des regards.

3. Le débordement du lieu

Un savoir négocier sa place dans la proximité spatiale permettrait de se créer une accroche, des repères dans le lieu. Cette accroche comme un véritable tremplin de sociabilité donnerait au lieu la valeur d'une ouverture sur la ville et en particulier sur l'espace public. Le seuil par ses caractéristiques d'entre-deux, pourrait être ce lieu. Il agirait comme une limite opératoire, une articulation entre des moments des parcours urbains qui ouvrirait des liaisons ou des compréhensions de ces liaisons avec l'Autre, des possibilités de comprendre les frontières diffuses de la proximité spatiale pour pouvoir s'en servir et en jouer.

C'est ainsi que le seuil peut-être considéré comme un moment particulier dans les pratiques spatiales mais directement axé sur le reste de la ville. Le seuil permettrait d'articuler entre eux différentes séquences du déplacement. Plus qu'une simple charnière, il pourrait se constituer, par les ancrages qu'il favorise, en espace-ressource, facilitant l'accès et la transition, un moment clé du parcours.

Ces liens pourront s'étendre plus loin dans l'espace public, dans l'espace de l'anonymat permettant d'exploiter pleinement les autres possibilités qu'il offre. C'est ainsi que si on se retrouve là, dans la salle d'échange ou les zones d'accès, c'est souvent pour aller ailleurs.

La foule n'est donc pas un ensemble indifférencié mais un rassemblement complexe de distances, d'espacements, de différences et de relations que n'explique en rien une vision figée dans le temps de groupes se définissant par ailleurs. C'est dans les mobilités et les interrelations que peut se comprendre leur présence au lieu.

Performances publiques de hackers (« tournois », « conventions », « démos ») et mises en mobilité des constructions culturelles

Nicolas Auray

Introduction

Le terrain vise à étudier la façon dont s'organise la confrontation entre la culture de l'espace public et une logique de mobilité, à l'occasion de la réalisation par de jeunes « hackers » dans le cadre de rassemblements organisés, de *performances publiques* dans les cours historiques de métropoles. La rencontre entre les *hackers* et l'espace public pose des questions tout à fait remarquables. D'une part, les *hackers* créent une logique de « mobilité » par le fait qu'ils transforment le statut du résident habituel des espaces publics, le « passant » animé par une logique de circulation ou de passage, marqué par des normes de coprésence circonstancielle, et par un principe de disponibilité réduite. Les *hackers* produisent ainsi un éveil critique, un trouble aboutissant à une recomposition d'une culture d'espace public marquée par la transformation du statut du passant. Mais, d'autre part et parallèlement, cette mise en mobilité est caractérisée par une double déstabilisation de la notion de « culture » constitutive du partage de références communes des citoyens autour d'un espace commun. D'une part, la « culture » d'espace public est vulnérabilisée autour d'un processus de déterritorialisation : aux ancrages territoriaux et à l'écologie spatiale, les *hackers* substituent une référence marquée aux normes « déterritorialisées » représentant les équipements souvent organisés de manière réticulaire (réseau électrique, réseau informatique...). D'autre part, la « culture » d'espace public est vulnérabilisée autour d'un processus de re-modalisation : aux cadres primaires qui constituent le rapport de passage du citoyen à des lieux répétitifs sur le fond d'une habitude de mouvement et d'une circulation efficace se substitue un *jeu sur les cadres*, une modification minime de ceux-ci susceptible de *rompre les routines* et de provoquer soit le *rire* soit une *inquiétante étrangeté*.

Trois ordres de questions ont ainsi fait l'objet d'une investigation forte :

- Sur la base d'un panorama de la littérature, l'étude de la tension entre l'organisation en réseau propre aux collectifs de *hackers* et une possible inscription territoriale de leurs activités;
- Sur la base d'une ethnographie d'un rituel commémoratif précis, ayant eu lieu à l'occasion du vingtième anniversaire d'un groupe de *hackers*, l'étude de la « mise en mobilité » des cultures d'espace public ;
- Sur la base d'un recours plus prononcé à l'ethnographie du groupe de hackers ayant fabriqué ce dispositif, l'étude des deux phénomènes de *vulnérabilisation de la culture*, par sa confrontation à la logique de réseau d'une part (dé-territorialisation), et par sa confrontation à la logique ludique d'autre part (re-modalisation).

L'étape proprement empirique a consisté à suivre de manière ethnographique le déroulement des festivités du 20^e anniversaire du Chaos Computer Club, et à cette occasion de se rendre à de nombreuses présentations du projet Blinkenlights faites par les membres du groupe. Un résumé détaillé de ces observations figure dans ce rapport, allant plus loin que la présentation du projet Blinkenlights lui-même telle qu'on peut la trouver dans les comptes-rendus de presse.

Définition préalable : identité et contours des hackers

Il nous faut tout d'abord définir l'identité et les contours du groupe des hackers. Par hackers nous désignons des collectifs organisés d'experts autodidactes d'équipements informatiques, dont l'unité est problématique. La littérature converge vers l'idée que le groupe s'organise autour d'une polarité. Les *hackers* peuvent ainsi être identifiés par leur focalisation sur deux types d'agissements : des agissements exploratoires animés par la curiosité qui les amènent à l'exhibition de certains des résultats de leurs découvertes dans le cadre de « tournois » ou de « démos » ; des pratiques de détournement de normes techniques animées par la volonté d'accéder à l'information sans être soumis au régime de propriété intellectuelle en vigueur, et aboutissant à un militantisme informationnel qui les amène à des expressions publiques de contestation visant à sensibiliser l'opinion.

L'investissement de l'espace urbain par les hackers constitue un événement relativement rare. Les hackers ne s'avèrent que rarement prendre pied dans la ville en tant qu'espace voué à la trivialité. La plupart du temps, ils constituent des regroupements d'individus introvertis, souvent décrits comme atteints de curiosité malade, se souciant peu de la visibilité auprès de tiers non-informaticiens de leurs pratiques, et limitant de manière obsessionnelle leurs intrusions au champ restreint des équipements informatiques. Le frein évidemment majeur à cette « publicité » est constitué par l'illégalité des pratiques d'intrusion et de maintien dans des systèmes d'information tiers (loi Godfrain de 1984 en France), interprétée de manière très extensive, et notamment quelles que soient les intentions de l'intrus ou le degré de protection des systèmes visités.

Quand ils se livrent à des performances « publiques », celles-ci se limitent à des activités « légales » et à des cadres ultra-confinés. Les enceintes typiques de ces performances sont ainsi des arènes communautaires souvent invisibles du profane, comme les « parties de code », les *coding parties*, menées le *week-end* dans des salles de fêtes et réunissant plusieurs centaines de jeunes apportant leur propre équipement informatique pour un concours de programmation. Ce concours de programmation est particulier au sens où il s'agit de détourner des normes techniques et des usages standards pour exhiber des caractéristiques imprévues. L'accès y est payant et fortement sélectif en raison de la norme d'interconnaissance (Auray 1997 et 2003). A ces arènes confinées, dont le public se limite essentiellement aux pairs, s'ajoutent les canaux de chat, ces dispositifs de communication synchrone via des sous-réseaux de l'Internet qui sont théoriquement ouverts à tous les connectés à Internet (à la seule condition qu'ils se dotent d'un logiciel). Malgré cette promesse d'ouverture, en raison de la spécificité des règles conversationnelles

sur ces espaces, qui nécessite un apprentissage, la proportion de fêrus d'informatique y est très supérieure à celle existant ailleurs sur Internet. Certains endroits sont l'objet de déviations récurrentes : les *hackers* dont c'est la chasse gardée y rivalisent dans des tentatives de prise de contrôle du canal (pour une bonne analyse des *take overs sur IRC* cf. Ruedenberg et Danet, 1994). Ces arènes ont alors comme caractéristiques d'être composées d'un public limité aux pairs : ainsi, les joutes ont surtout lieu la nuit, en raison de la diminution à cette période de la surveillance du réseau par les administrateurs du service, et donc de la plus forte impunité, alors, de ces pratiques. Or, la nuit réserve l'espace à un public encore plus homogène.

A ces arènes réservées à l'observation croisée entre pairs s'ajoutent la plupart du temps des arènes plus ouvertes, mais généralement virtuelles. On peut ainsi citer ces pratiques majeures et réprimées qui ont valu la célébrité de certains gangs de *hackers*, en les classant selon un ordre croissant d'expressivité : pénétration dans une faille de sécurité d'un site avec « signature codée » du forfait, « barbouillage » de sites webs. Certes illégales, ces pratiques sont néanmoins fréquentes en raison du choix de nombreuses victimes de résoudre à l'amiable le problème et de bénéficier ainsi des conseils du détecteur de faille. Mais, même dans ce cas extrême, le mode d'engagement du « public » est tout à fait infime : il se limite à une possibilité de contemplation *passive* du forfait, et l'engagement corporel du spectateur est limité à l'investissement de ses yeux et de ses oreilles, et éventuellement de ses mains : la corporéité du spectateur, le mouvement de son cou, sa capacité ambulatoire, ne sont pas introduites dans l'acte.

Les deux types majeurs de performances publiques des *hackers*, la « prise de contrôle » d'un canal de dialogue et le « barbouillage » de site ont des analogies avec des pratiques bien répertoriées par l'ethnologie : les tactiques d'occupation de porteuse menées par les cibistes, et les techniques de *graffiti* menées par les taggers. Et pourtant, la rencontre entre les *hackers* et l'espace public pose des questions tout à fait remarquables que ne posaient ni l'occupation de porteuse par les cibistes ni le barbouillage de taggers : d'une part, elle se fonde sur une logique de « mise en mobilité » dans la logique de l'espace public (éveil critique, transformation du statut de l'utilisateur) ; d'autre part, cette mise en mobilité se fonde sur une déstabilisation de la notion même de « culture » dans la mesure où elle s'accompagne d'une vulnérabilisation de la culture territoriale autour de deux processus, une *déterritorialisation* des territoires et une *modalisation* des cadres primaires.

1. Ce qui lie les hackers : un activisme allant de la farce ingénieuse à l'éveil du citoyen

Derrière cette pluralité de savoir-faire techniques, une profonde unité rassemble les différents collectifs de *hackers*. Ils trouvent leur point commun autour d'une focalisation identique sur un type précis de pattern interactionnel : l'activisme, à savoir la recherche, à terme, d'une publicisation de leurs trouvailles ingénieuses afin de provoquer un « sursaut », entre émerveillement et inquiétude, sur le public. Ainsi, l'identité fondamentale des groupes de *hackers* les place au carrefour d'une réponse possible à des éléments centraux

d'une problématique que partagent les quatre terrains du programme. Les hackers produisent une « mise en mobilité », occasionnant le surgissement d'un trouble dans l'espace urbain. Nous partons d'un resserrement assez strict de la notion de « mobilité territoriale » susceptible de correspondre à la définition des *hackers* : la provocation d'une *inquiétude dans le cadre de la citoyenneté*. Parallèlement, le mode de convocation, par les *hackers*, de cette mobilité, passe par une déstabilisation d'une culture *territoriale*, qui consiste à produire à la fois une déterritorialisation et une dé-modalisation de la culture urbaine. Ces deux processus de vulnérabilisation s'accompagnent d'une tentative pour donner une inscription territoriale à un monde qui jusqu'alors s'épanouissait sous la modalité du réseau.

Trouble et tradition de la farce

C'est tout d'abord autour de la tradition de la *farce ingénieuse* que se constitue la communauté. La farce ingénieuse est un pattern d'interactions particulier qui peut être modélisé autour des trois dimensions caractéristiques suivantes :

D'une part, la farce suppose une transformation de l'environnement, du cadre primaire, qui reste dissimulée à certains. Dans un langage goffmanien, on dira que la frange du cadre reste dissimulée à certains. Il s'agit ainsi d'une *tromperie*. Par définition, la farce repose sur une asymétrie dans la dotation d'informations entre un expert et un novice, mais elle vise à exploiter cette asymétrie, et, d'une certaine manière, provisoirement du moins, à la magnifier. Un cas dérivé de la farce est ainsi le canular qui, alors que la farce consiste à déformer un environnement et à dissimuler cette déformation, consiste à laisser inchangé un environnement et à *prétendre l'avoir dissimulé*.

D'autre part, la farce repose sur la tentative de s'assurer que la victime comprenne qu'on veut seulement s'amuser, par l'attestation d'intentions bénignes. Les préjudices sont minimisés. De plus, la farce est d'emblée pensée comme destinée à être révélée : l'asymétrie précédemment magnifiée a vocation, dans la farce, à être résorbée.

Enfin, la farce exige pour être menée une *publicité* de son action. Elle ne peut être réalisée que lorsque le jobard est piégé dans une arène publique. Elle suppose une audience. Une caractéristique associée à cette troisième dimension constitutive de la farce est l'appartenance du jobard à un groupe en vue. Cela permet de démultiplier l'audience. Ainsi, cet exemple caractéristique de farce qu'est le « canular » a souvent pour cible un interlocuteur haut placé dans l'échelle de connaissance comparable. Un exemple en est le canular inaugural de la communauté épistémique de mathématiciens constituée par le groupe « Bourbaki », qui annonça son existence publique à partir de la tentative de soumettre une note à l'Académie des Sciences en l'accompagnant d'une fausse notice biographique et d'un nom inventé. Il s'agit en l'occurrence d'un ciblage particulièrement précis du destinataire : il appartient à l'académie.

De la farce à l'éveil

C'est notamment cette légitimation de la pratique déviante par les bénéfices escomptés sur la vie de la cité qui constitue la base de l'engagement dans la *carrière* déviante du *hacker*. Pour reprendre le vocabulaire de David Matza, la justification constitue une « technique de neutralisation » permettant de baisser les hésitations et les scrupules moraux de celui qui s'engage dans une pratique réprouvée et délinquante (Matza 1964). Inversement, l'éveil pédagogique est le fruit d'une intention planifiée de *dramatiser* les découvertes exploratoires en transformant l'espace public en arène.

Plus extensivement, une des caractéristiques majeures du mouvement *hacker* consiste en effet à rendre spectaculaire la présence des nouvelles technologies pour provoquer un « ébranlement critique » auprès des citoyens, susceptibles de les dégager d'une dépendance, d'un sommeil routinier, vis-à-vis de leur fonctionnement. La mise en alerte du citoyen par des troubles provoqués « fausses paniques, dévoilements de failles de sécurité, » - constitue ainsi, comme nous avons tenté de le montrer dans une phase précédente de la recherche (Auray 2000), un ressort fondamental de la pratique de ces groupes.

Si l'éveil pédagogique recherché par les *hackers* est l'objet d'un grandissement civique, les transformant de cette façon en des sortes de « journalistes d'investigation » détarrant des failles techniques²⁸, cela se double d'une stratégie de communication marquée par la volonté de magnifier le danger plutôt que de le couvrir. En effet, face à un risque, deux mécanismes résolutaires sont possibles : il est envisageable d'une part de couvrir le danger en le réparant ; à l'inverse, il est possible de rendre le danger spectaculaire plutôt que de le réparer, et d'engendrer ainsi un processus d'*alerte citoyenne*. La première tactique vise à construire une asymétrie entre des « consommateurs » grand public laissés dans l'ignorance sur le fonctionnement du dispositif, mais protégés par un façonnage de l'équipement, et parfois par l'inscription dans l'objet de « disciplines » et de « verrous » qui empêchent les conduites risquées. C'est une telle stratégie qui a notamment été choisie pour la construction des réseaux domestiques, tel que le réseau d'eau potable. Par exemple, l'obtention d'un meilleur niveau d'hygiène et de soin sanitaire au niveau dentaire a été obtenu par la fluoration des robinets et des conduites d'eau. La seconde tactique vise au contraire à maintenir une dotation égale en information entre tous les usagers, et donc à opérer une « montée en compétence » des novices par des mécanismes de *sensibilisation* psychologique. Une comparaison rationnelle des deux tactiques amène à faire l'hypothèse d'une supériorité de la seconde dans les cas où les risques ne sont pas « vitaux » (ce qui réduit le coût de la seconde tactique).

Seule la logique de sursaut est susceptible de valider un apprentissage. L'apprentissage doit être appréhendé de manière constructiviste : il relève moins d'une transmission d'un savoir que d'une construction active par l'

²⁸ Cette allusion à l'investigation (du latin « vestigium », la trace) qui recouvre l'idée d'une enquête recourant à des sources non institutionnelles pour aller chercher des sources cachées, souvent sous le jeu de puissants intérêts, est propre à réactiver la définition étymologique du terme *hacker*, ce dernier étant à proprement parler, et selon une définition qui a été reconnue par la Commission Française de Terminologie, un *fouineur*.

apprenant (après Piaget, c'est surtout Giordan qui a mis en évidence cette solidarité entre le sursaut et l'apprentissage efficace : cf. Giordan, 1987, *Les origines de l'apprenant*, Neuchatel). En effet, l'intégration d'un savoir au cadre de référence personnel d'un individu suppose un questionnement porté par cet individu : il faut susciter une difficulté, un déséquilibre cognitif : une « déstabilisation », une « perplexité » condition sine qua non de l'appropriation par le sujet d'un nouveau savoir. Par exemple, en laissant de l'implicite pour ménager un questionnement personnel. Dans *Psychologie et pédagogie* Piaget s'oppose ainsi astucieusement contre l'intuition et les interfaces intuitives : « il existe un verbalisme de l'image comme il existe un verbalisme du mot et, confrontées avec les méthodes actives, les méthodes intuitives ne font que substituer, lorsqu'elles oublient le primat irréductible de la recherche personnelle et irréductible du vrai, ce verbalisme plus élégant et plus raffiné au verbalisme traditionnel » Ainsi, à en rester à une conception « ergonomique » du support informatique visant à la rendre « invisible », facile et commode, on empêche un apprentissage efficace de son fonctionnement.

Activisme hacker, mobilité et territoire

Avec quels processus s'articule la mise en mobilité des attentes culturelles constitutives de l'ordre public, la transformation du « passant » en « badaud » par l'éveil inquiet et sa métamorphose en citoyen ? Comment se rencontre la mise en mobilité avec la vulnérabilité des catégories de l'urbain et avec et l'inscription dans les marques territoriales de la cité d'une culture qui ne trouvait habituellement à s'inscrire que dans les formes éphémères du réseau ?

Pour mieux comprendre la façon dont l'aspect public de l'activité des *hackers* contribue à constituer une « culture de mobilité » dans l'espace urbain, l'objectif fixé a consisté à privilégier un cas monographique précis, à la fois l'une des plus importantes performances publiques et cas emblématique d'extériorisation culturelle de cette communauté traditionnellement introvertie. Il s'est agi d'étudier une cérémonie commémorative instituée par la communauté des *hackers* pour concélébrer vingt années d'activité. Au sens littéral du terme, commémorer signifie « rappeler le souvenir » : la performance étudiée consistait ainsi, à l'occasion du vingtième anniversaire de la naissance du groupe de hackers le plus célèbre et sans doute le plus ancien d'Europe (parmi en tout cas les groupes passés à la postérité), les allemands du *Chaos Computer Club*, à exposer dans des petites animations projetées sur la façade d'un immeuble de courtes « vignettes » susceptibles de constituer un album souvenir, graphique et sonore, de vingt années d'activisme mené par la communauté.

Il s'agit d'une convention publique rassemblant 70 groupes de hackers européens, qui s'est tenue 27 au 29 décembre à Berlin sous l'égide du Chaos Computer Club, le principal groupe allemand. Notre but fut de suivre en particulier la phase *préparatoire* de cette manifestation, en étant présent aux côtés d'un groupe français qui participera à cette rencontre, et en participant aux discussions électroniques menées par les organisateurs berlinois de la convention.

Le questionnaire est le suivant :

- Comment est mobilisé, lors de ces performances, un savoir d'habitant ou de résident de la ville (question destinée aux organisateurs □ locaux □ de la manifestation) ?
- Comment est mobilisée, lors de ces performances, une □ culture technique □ ultra-spécialisée, souvent fondée sur la maîtrise pratique d'une technicité idiosyncrasique (question destinée aux □ visiteurs □ coparticipants de la manifestation)?

2. Etat de l'art: une sociologie des interfaces et une sociologie des communautés

Deux principaux courants d'approche ont fait l'investigation de l'inscription sociale des *hackers* dans le tissu urbain. Le premier courant se centre sur les □ interfaces □ en considérant essentiellement l'articulation entre réseaux télématiques et territorialité urbaine sur le mode du □ soutien □ de l'instrumentation. Le second courant se centre précisément sur □ l'activité □ et pense l'articulation entre les *hackers* et les territorialités sur le mode de la □ confrontation □ voire de la provocation et du défi : cependant, dans ce cas, les arènes de cette confrontation sont essentiellement limitées à des univers techniques ultra confinés et ultra-spécialisés, et ne s'avèrent que rarement prendre pied dans la ville en tant qu'espace voué à la trivialité. Ainsi, les effets organisationnels et réticulaires des défis de *hackers* ont alors été exclusivement analysés dans des arènes communautaires : les canaux de □ chat □ IRC (Ruedenberg et Danet, 1994), les □ boîtes vocales □ téléphoniques (Shimomura, 1999), voire plus largement l'espace du Web en général (dans le cas courant des □ barbouilleurs □ de sites : Bancal 2000).

Une sociologie des interfaces

L'inscription sociale des hackers dans le tissu urbain a principalement été accompagnée par une réflexion théorique qui visait à rendre compte de la façon dont les initiateurs des nouvelles technologies pouvaient, en expérimentant une mise en réseau informatique à l'échelle d'un quartier d'une ville, contribuer à une consolidation de la mémoire de la cité ou à une fluidification de l'activité communicationnelle.

Un tel projet de mise en réseau, visant à la fois un idéal démocratique et un idéal sociétal, est par exemple au fondement de l'expérience pionnière du Blacksburg Electronic Village (BEV), commencée en 1992²⁹. Le projet vise à constituer un espace de documentation partagée à travers un réseau d'ordinateurs implantés dans des bornes d'accès public et aux domiciles des habitants. Une des dimensions centrales du projet, en plus de favoriser la constitution d'espaces publics démocratiques en développant un modèle horizontal d'organisation, consiste à reconstruire une mémoire de la

²⁹ Blacksburg Electronic Village : <http://www.bev.net>. Le projet novateur du réseau numérique, □ Senior Electronic Village □ est localisé dans le répertoire : <http://www.bev.net/seniors/scic/scic.html>.

communauté qui se base sur le témoignage de ses habitants. Andrea Kavanaugh identifie ainsi l'intérêt de son interface numérique de village électronique : en permettant à des groupes de retraités d'envoyer des textes et des photos qui sont publiés en ligne, il s'agit de reconstruire virtuellement la ville de Blacksburg telle qu'elle était une fois. Ce projet renvoie à l'interprétation de Serge Moscovici concernant l'importance des "mythes makers" dans la constitution des dynamiques communautaires (le terme étant pris chez cet auteur dans un sens flou) : le tramage des petits récits du quotidien, leur partage entre les membres, permettent de se sentir véritablement partie de la communauté et constituent la communauté par l'acte de la narrer. Une version plus étayée de ce programme a été mise en place par des praticiens militants des NTIC dans le cadre d'un projet subventionné par un grand constructeur informatique à Edimbourg : installé sur un quartier résidentiel de la ville, le projet "Living Memory" vise à doter chaque résident, une fois enregistré, d'un "bloc notes" électronique lui permettant d'afficher spontanément des informations sur des panneaux d'affichage public disposés à différents lieux et carrefours du quartier (Casalegno 2000).

A l'inverse, un projet de mise en réseau tel qu'il est à l'œuvre à Parthenay ou à Bologne vise plutôt un idéal démocratique. Il s'agit avant tout dans ces deux cas de renforcer l'engagement participatif des citoyens. Comme le note l'initiatrice du réseau numérique Iperbole de la ville de Bologne, Leda Guidi, son approche est partie du constat d'un déclin de l'engagement civique ainsi que de la sociabilité publique. C'est dans le but de favoriser ces diverses formes d'implication sociale qu'est instrumenté le réseau numérique. Cependant, le projet s'implante ici dans une tradition urbaine bolognaise où les habitants sont très actifs dans le dialogue avec les institutions puisqu'ils ont une culture du volontariat et des associations. Le réseau en tant que paradigme de communication jette les conditions pour qu'une grande partie de la population participe à l'échange en ligne. Dans cet environnement, l'implication des informaticiens est de l'ordre du "soutènement". Par exemple, ils mirent en place un système de routage de messages très particulier : il s'agissait d'un système de gestion de la poste en entrée qui faisait que le citoyen, lorsqu'il souhaitait écrire à la mairie, avait la possibilité de le faire à travers l'interface Web. Grâce à cet aiguilleur intelligent des messages, l'utilisateur n'a pas besoin de savoir à qui adresser son message. Il suffit qu'il formule sa demande d'informations, de documents, ou sa réclamation, et la technologie prend en charge la complexité du système et envoie directement la demande au service approprié³⁰.

Une sociologie des communautés

Une deuxième modalité d'articulation entre les activités technologiques des *hackers* et les territorialités urbaines est celle de la "confrontation" qui passe principalement par le défi. Dans ce cadre, les effets territoriaux sont intentionnellement recherchés, l'accent sur la pragmatique est plus fort, cependant l'activité trouve une principale limite car les lieux servant d'arènes sont cloisonnés, refermés sur les communautés ou réservés à une élite de

³⁰ Un résumé de l'expérience bolognaise Iperbole se trouve à : <http://www.comune.bologna.it>.

connaisseurs. La pragmatique de l'activité exploratrice des *hackers* a été ainsi étudiée dans des cadres bien opposés à la dynamique de la trivialité propre à la sociabilité dans des espaces urbains.

C'est alors dans une logique de performance publique que les *hackers* imposent leur activité technique au reste de la société. Dans les cas analysés, cette logique de performance publique s'exprime dans des manipulations d'équipements publics qui restent transparents pour le profane. Par exemple, il s'agirait de prendre le contrôle d'un canal IRC en usurpant les privilèges de son opérateur (Ruedenberg et Danet 1999). Cette démarche a une légitimité historique, puisque ces pratiques de détournement d'équipements sont au fondement de l'appellation qui cimente la communauté. Comme le montre l'ethnologue «indigène» Eric Raymond, le terme de *hack* a comme signification secondaire importante *farce ingénieuse*. Plusieurs exemples de ces farces peuvent être ainsi énumérés, pour donner un ordre d'idées pratiques (cf. Auray 2000) :

- En 1961, des étudiants de Caltech (California Institute of Technology, à Pasadena) ont «hacké» le match de football américain du Rosebowl. Ils réussirent à substituer sur les panneaux d'affichage le nom de leur club au nom des équipes, et leur mascotte avait remplacé la mascotte officielle de l'équipe receveuse.
- Le 20 novembre 1982, des *hackers* du MIT ont «hacké» le match de football américain inter-universitaire Harvard-Yale. Juste après le deuxième engagement de Harvard contre Yale, dans le premier quart-temps, on vit surgir une petite balle noire du terrain à la ligne des 40 yards, et elle se mit à gonfler pour devenir de plus en plus grosse, jusqu'à ce qu'on vit nettement apparaître sur sa surface les lettres «MIT». Elle parvint jusqu'à avoir 6 pieds de diamètre, et explosa avec un fracas énorme et un nuage de fumée blanche. Le *Boston Globe* rapporta ainsi l'événement : «si vous voulez savoir la vérité : ce fut le MIT qui gagna le match». La farce ingénieuse avait été préparée par le groupe de *hackers* du MIT dénommé «la Fraternité Delta Kappa Epsilon». Le dispositif consistait en un ballon atmosphérique, une rampe hydraulique alimentée par du gaz Fréon, et un moteur d'aspirateur. Le groupe fit plusieurs repérages clandestins d'avant match, il repéra un vieux dispositif d'alimentation 110 volts, et tendit des fils usés depuis l'alimentation jusqu'à la ligne des 40 yards. La farce avait tous les ingrédients du *hack* : surprise, publicité, usage ingénieux de la technologie. Elle était sûre et inoffensive. L'usage du contrôle manuel permit à la farce d'être minutée de telle sorte qu'elle ne perturbe pas trop le match (elle fut programmée lors d'un arrêt, de sorte qu'elle n'affectait pas le jeu lui-même). Les instigateurs avaient même affiché une note sur le ballon, expliquant que le dispositif n'était pas dangereux et ne contenait pas d'explosifs.

Nous avons pu opérationnaliser cette direction de recherche lorsque nous avons effectué un déplacement en août 2001 à Twente (Pays Bas), dans le but d'ajuster notre méthodologie d'enquête. Il se déroulait sur un campus universitaire un congrès européen de *hackers* (Hacking At Large, reprenant

l'acronyme désignant le vaisseau spatial dans le film de Stanley Kubrick 2001 *L'Odyssée de l'Espace*). En effet, dans ce cadre confiné, l'activité de confrontation des *hackers* s'est surtout portée vers une mise à défi des équipements techniques, et essentiellement du *réseau wireless* (réseau sans fil) qui fonctionnait à l'intérieur du campus et permettait une liaison de chaque ordinateur portable à la passerelle mise à disposition par l'Université, pour relier le LAN à l'Internet³¹.

Des deux ordres d'analyse qui constituent l'état de l'art, aucun n'est complètement satisfaisant pour notre démarche dans ce programme. La sociologie des interfaces est basée sur des expérimentations et est irréaliste : elle n'ouvre pas à une pragmatique du *défi* visant l'éveil pédagogique du public par la secousse critique. Pourtant, l'éveil pédagogique est l'activité sur laquelle se focalisent les *hackers*. La sociologie des communautés n'ouvre pas sur une interface d'exposition qui permette une diffusion dans les lieux triviaux de la ville. La problématique propre à ce terrain vise à prolonger la deuxième approche pour la mettre à l'épreuve d'un cadre extra-communautaire.

3. Ethnographie d'un rituel commémoratif mené par les *hackers* à Berlin : cultures territoriales et troubles urbains

Le passant, le touriste, le flâneur

C'est tout d'abord parce que l'espace urbain se traduit essentiellement comme mise à disposition entre les personnes d'un *espace public* qu'il les oblige à masquer les traces de leur culture territoriale embarquée. En effet, les propriétés qui gouvernent la circulation dans les espaces publics de la ville sont, outre la tolérance à la diversité qui se traduit généralement par l'inattention polie (Goffman), l'accessibilité, la présomption d'égalité et l'indifférence relative (cf. les travaux de Joan Stavo-Debaugé). Ainsi, Simmel identifie la forme d'engagement dans les espaces publics urbains à celle de l'expérience *blasée*. Plus spécifiquement, Isaac Joseph note que les espaces publics dessinent « une socialité qui se préoccupe souvent plus de « dégager la circulation » de ne pas faire d'histoire, que de sanctionner les contrevenants. On peut penser ici () aux diverses manières de « fermer les yeux » sur des comportements que l'on réprouve mais qui sont réputés sans gravité et dont on préfère souligner l'ambivalence » (Joseph, 1998, p.37).

Mais c'est aussi parce que certains espaces urbains, les *cours historiques de métropoles*, sont spécialement architecturés et équipés pour prêter à la plus grande variété possible d'engagements, qu'ils sont le lieu d'une mise à

³¹ « Le réseau : très impressionnant ! ! L'Université de Twente nous fournissait un uplink d'1 gigabit vers Internet. Il y avait un réseau wireless qui couvrait tout le campus, ainsi que des dizaines et des dizaines de gros switches (10/100 Mb) ce qui représentait plusieurs milliers de ports UTP répartis sur tout le campus : Des kilomètres de fibres optiques. L'équipe réseau a fait un excellent travail. Mais, malgré tous leurs efforts, des petits cons n'arrêtaient pas de faire tomber la passerelle vers Internet à coup d'attaques Denial of Service ». Sur le réseau, ça scannait, ça sniffait, spoofait et floodait, heureusement que nos machines, bien sécurisées, ont résisté (entretien avec Madchat, du groupe français présent à HAL 2001 - 13 août 2001).

l'épreuve des ancrages territoriaux. Notre enquête s'intéressera ainsi aux quartiers centraux de métropoles³², tel le quartier de la Place d'Italie ou Alexanderplatz à Berlin, où aura lieu en partie la convention publique, parce qu'ils sont les lieux institutionnalisés de rassemblements réguliers de *hackers* venus de différents pays d'Europe. Ces centres villes ont pour caractéristique d'être spécifiquement configurés pour rendre disponibles des usages multiples : les conduites n'y sont que difficilement rapportables à une règle d'utilisation ou à une focalisation d'usage exclusive. Un trait saillant de ces centres métropolitains est ainsi la présence ordinaire de *flâneurs* et de *touristes*, dont la conduite exploratoire s'exprime par des arrêts toujours difficiles à prévoir (ils stationnent longuement à la fois pour se reposer à certains endroits, pour explorer une aspérité ou pour contempler un paysage). Cette pragmatique conduit le touriste à s'engager dans des expériences d'émotion esthétique qui se fondent sur une recherche du trouble contrôlé avec l'environnement urbain. Le touriste est capable d'accepter une certaine dose d'inquiétude et d'incongruité, mais celle-ci ne doit pas être excessive, sous peine de devenir menaçante et causer une angoisse pour celui-ci.

La caractéristique du *flâneur* est qu'il a une curiosité active et souvent non focalisée (ils sont prêts à basculer leur regard sur des éléments périphériques par rapport au projet initial de découverte d'une monumentalité). L'état du flâneur, par opposition au simple passant, se caractérise par sa curiosité non focalisée, sa disponibilité, son ouverture d'esprit : il est à la recherche de « choses à voir » qu'il n'a pas bien définies au départ de son enquête exploratoire. Il est à la quête d'impressions susceptibles d'être collectionnées dans un recueil personnel de « souvenirs de voyage ». "POE a décrit pour toujours, dans son essai sur *L'homme des foules* le cas du flâneur qui, s'écartant tout à fait du type constitué" du touriste, prend les traits d'un loup-garou qui erre sans fin dans une jungle sociale" (Walter Benjamin, *Passages*).

La propriété de cette partie du programme est ainsi de confronter la question du surgissement de troubles urbains à des lieux de centralité historique, dans des métropoles, qui ont caractère *composite*. Y sont en effet spécialement intégrés, en plus de celui du résident et du passant, le regard du touriste et le regard du flâneur. C'est véritablement à partir d'une attention à ces moments d'inquiétude ou de troubles, que s'opérera le geste problématique précis par lequel s'intégrera cette opération de recherche dans le programme. Il s'agit de voir comment s'effectue la mise en jeu la culture territoriale au contact d'événements perturbants. L'ordre des espaces publics urbains est constitutivement un ordre fragile, vulnérable à l'irruption d'altérités dérangeantes et d'interférences³³. Trois sortes d'événements perturbateurs font surgir des troubles dans l'espace urbain du quartier :

- L'appropriation ou la territorialisation d'un espace caractérisé par ses attributs de publicité, équipé et configuré pour la *circulation*.
- L'absence de déférence ou de tenue, voire de maintien de soi et de souci d'une figuration (Breviglieri 1999)

³² Les trois métropoles qui ont fait l'objet d'un travail de collecte ethnographique sont Paris, Amsterdam, et Berlin (cf. Auray 2001). Mais nous souhaitons focaliser l'opération de recherche effectuée dans le cadre de cette réponse sur Paris et Berlin.

³³ C'est tout le sujet du travail de Joan Stavo-Debaugé.

- L'éveil critique par la proposition d'une attitude *dérangante* ou inquiétante, parce qu'elle remet en cause d'une façon subreptice les procédures attendues par lesquelles se définit notre inscription dans la quotidienneté (cf. Joan Stavo-Debaugé 2001 et 2003).

Nous étudions cette question à l'échelle du *centre historique*, en tant qu'il constitue une unité susceptible d'exhumer de façon particulièrement intense des cultures territoriales. Le mode d'approche du centre qu'on envisagera ici consiste à ne pas le poser comme le produit d'une clôture territoriale. L'accent sur le territorialité est un risque fréquent de la recherche en sciences sociales sur l'urbain. Nous partirons d'une hypothèse inverse de pluralisme, en approchant l'environnement du centre ville comme pré-équipé pour une diversité d'engagements (Thévenot 1998). L'hypothèse est qu'il existe une pluralité de manières de se rapporter au quartier. Cette diversité de manières de se rapporter au quartier peut difficilement être investiguée en termes de descriptibilité. En effet, les manières de se rapporter à la ville se fondent aussi sur des régimes d'engagement (Thévenot, 1998) qui sont repérables à partir d'épreuves émotionnelles qui sont difficilement traductibles dans une verbalisation à prétention publique.

Ainsi, la problématique générale de l'enquête se décline sur ce terrain selon un angle propre : La question de portée générale, « Comment les mobilités dans l'espace urbain sont-elles des moments de mise à l'épreuve de cultures territoriales ? » trouve ici une déclinaison spécifique car la notion de « culture territoriale » dans le cas des *hackers*, doit recevoir une définition particulière. Par « culture territoriale » il faut distinguer dans le cas des *hacker* deux niveaux : La culture qui s'exhibe dans ces moments de confrontation avec un espace métropolitain est ainsi une double culture : une « culture territoriale » proprement dite, mûre d'un savoir circuler dans la ville (ici, celle des hôtes de la manifestation), à laquelle s'ajoute une « culture situationnelle » qui est une ingéniosité à savoir mobiliser, rapidement et en contexte, un savoir technique spécialisé reposant sur une catégorisation précise de la situation en fonction de l'exploration active des propriétés caractéristiques des équipements techniques qui la constituent.

Le double défi sur les cultures territoriales : secondarité de la pratique et déterritorialisation du réseau

Culture en réseau des hackers et culture territoriale dans la ville s'opposent selon plusieurs axes qui sont autant de supports définitionnels de la virtualité. Un premier axe de définition consiste à identifier la virtualité autour de l'aspect suspensif, secondaire, voire ludique de certaines activités marquées par le caractère périphérique vis-à-vis des sphères centrales de la constitution de la réalité quotidienne. Un second axe de définition consiste à identifier la virtualité autour de l'aspect déterritorialisé de l'activité

Le premier axe de questionnement consiste à poser la tension entre la dimension « virtuelle » de l'activité des hackers, effectuée derrière des écrans et dans des cadres électroniques, et l'aspect territorial de l'inscription urbaine, marqué par l'ancrage physique des lieux et des bâtiments. C'est souvent autour

de l'idée d'une «suspension », comme arrachée à la pesanteur, des activités de hackers que se reflète consciemment mais indirectement cette tension auprès de ceux qui la vivent et qui nous occupent ici. Cette tension illustre plus fondamentalement la différence entre l'aspect diaphane et faiblement inséré dans les sphères les plus centrales de la constitution de la réalité quotidienne, propre à des conduites telles que le jeu, le rêve, ou la joute de hackers, et l'aspect incontournable, représenté par le côté massif et imposant du monde physique constitué par la territorialité urbaine. Berger et Luckman dans leur tentative, influencée par la phénoménologie de Schutz, de discriminer les sphères de la vie constitutives de la réalité sociale quotidienne, insistent sur cette distinction de nature entre le rêve ou le jeu d'une part et les activités qu'ils nomment primaires. Cependant, cette tension n'oppose pas frontalement une culture de hackers forcément ludique et une culture quotidienne marquée par la centralité du rapport à l'urbain : en effet, même la ville peut être appréhendée dans un rapport de secondarité, au sens où la déambulation dans le paysage urbain apparaît alors sur le mode ludique, voire esthétique, propre à l'amphionisme par exemple dont Apollinaire fut le chantre lointain.

Le second axe de questionnement consiste à poser la tension entre une dimension territoriale et une dimension réticulaire de toute sédimentation culturelle. Ainsi, les hackers sont partagés entre une pratique du réseau, marquée par une difficulté à totaliser (absence de répertoire permettant de sommer la totalité des membres, pauvreté en équivaloirs généraux du type des annuaires ou des dictionnaires permettant d'avoir une vision totale des membres et des trucs de la communauté) et une culture totalisante, visant à rassembler les corps épars du savoir disséminés sur le réseau. Ainsi, l'engouement mis par eux sur le format encyclopédique constitue une façon de résoudre le trouble lié à cette opposition : par son recours à l'index et au mécanisme du renvoi de citations et citations en reparcourant en ordre dispersé le dictionnaire, l'encyclopédie possède certains des traits du réseau, tout en maintenant une exigence de totalité absente habituellement sur celui-ci. De la même façon, cette tension entre réseau et territoire est très présente dans l'équipement urbain. Paul Morand (dans *Venises*) illustre de façon éclatante que la ville est structurée sur une opposition entre un souci d'ancrage écologique dans une territorialité et un souci de modernisme et de confort qui suppose la médiation entre les hommes et l'environnement d'un équipement souvent configuré sur le modèle du *réseau*. Les interventions qui ont lieu dans le champ de l'urbain mettent ainsi souvent aux prises des militants qui veulent faire ressortir la continuité au territoire □ au paysage, au Cosmos, aux odeurs d'embrun ou d'humus portées par le vent □ - et des militants qui mettent en évidence la force puissante, et potentiellement envoûtante, des puissants réseaux d'équipements □ hymne moderniste à la « fée électrique », au réseau d'assainissement des eaux, à la circulation routière. « *Faut-il éclairer Venise au néon ?* se demande Paul Morand. *Les passésistes disent non ; mais les futuristes leur répondent : « Malgré vous, Saint Marc resplendit sous nos projecteurs ; grand succès ; les touristes adorent ça. » Les romantiques tiennent bon ; ils défilent ce matin sur la place, derrière une banderole blanche. « Nous voulons la lune » ».*

Ethnographie d'une performance publique de *hackers* : un rituel commémoratif à Berlin (sept.2001/mars 2002):

C'est à partir d'une double enquête ethnographique qu'il est visé de répondre à ces questions. Certains éléments de ce travail ont déjà fait l'objet d'une analyse : notamment un recueil de données documentaires a déjà été effectué sur trois sites : Paris, Amsterdam et Berlin, et une première synthèse effectuée dans le cadre d'une publication (Auray 2001). Mais, dans le cadre de la présente opération de recherche, nous souhaitons focaliser l'investigation sur une *observation de performances publiques*, et non plus seulement un recueil de données documentaires. Nous nous limitons à *un seul site*, la performance publique de Berlin de septembre 2001 à mars 2002, pensant bénéficier au mieux, de cette façon, de l'avantage que donne la maîtrise de la langue.

- **Club 2 600 Paris □Place d'Italie Rassemblements mensuels**

Un premier terrain imbriqué a ainsi été constitué par le groupe de *hackers* parisiens du Club2600. Se réunissant à Place d'Italie selon une fréquence mensuelle (premiers mercredis de chaque mois), certains d'entre eux sont allés à l'occasion du 20^e anniversaire de la naissance du Chaos berlinois à Berlin. Comme en témoigne l'extrait suivant, le type de réunion auquel ils se plient repose plus particulièrement sur l'échange d'informations entre membres de la même communauté, bien que, à la différence des approches communautaires analysées dans □l'état de l'art □ les lieux mouvants des rencontres soient perméables à l'intrusion et à l'observation focalisée de simples passants ou badauds de la ville.

□Le principe du meet 2600 est une bonne chose, car on rencontre toujours des gens avec qui on peut partager toute sorte de choses, mais pour ceux qui recherche vraiment de l'info technique, passez votre chemin. Il n'y a pas de réel thème abordé au cour d'un meet, mais c'est en discutant qu'on apprend. Ce qui à fait la force des hackers dans les années 80, c'est le partage de connaissances "en live". Tout ceux qui sont allez à des Hack-party vous le diront: on apprend plus en 3 jours de workshop à un gros meet qu'en un an de bidouillage isolé. Le but de cet article est de faire prendre conscience de cet état de fait à vous, lecteur. L'IRC est, avouons le, bien peu reluisant niveau partage de connaissance. C'est un peu la gué-guerre continuelle entre les gens sur les chans. On a peur de dire ce qu'on sait pas sous peine de se faire traiter de tous les noms, et faut dire aussi que l'orgueil en prend un coup. Curieusement, en RL (Real Life) les gens osent parler, discuter de ce qu'il connaisse et de ce qu'il connaisse pas. C'est aussi plus simple de parler sans crainte, sans utiliser son clavier, comme quoi la communication IRL n'est pas morte! □ (entretien avec F., rassemblement 2600 septembre 2001).

- **Chaos communication Congress 2001**

En décembre 2001 a donc eu lieu le 18^e rassemblement du Chaos Computer Club. Ce 18^e rassemblement correspondait au

20° anniversaire de la naissance du Chaos (pendant ses deux premières années, le groupe n'avait pas organisé de rassemblement annuel). La salle de congrès et la plupart des performances publiques se sont déroulés à Alexanderplatz. L'Alexanderplatz était le cœur de la ville socialiste du temps de RDA. Conçue dans les années 1950-1970 sur les ruines de la guerre, cette esplanade glaciale n'a plus grand chose en commun avec l'"Alex" des années 1920, décrite par Alfred Döblin dans son roman "Berlin Alexanderplatz". C'est un lieu emblématique du centre-ville : avant la guerre, elle était réputée pour être un lieu de distraction, où les ouvriers des quartiers Nord et Est de Berlin venaient grossir la clientèle des innombrables commerces et bistrots de la place ; les pilonnages d'avril 1945 réduisirent l'esplanade en un immense champ de ruines. Elle voit se heurter des styles architecturaux et offre des perspectives impressionnantes (enfilade de places démesurées que sont le Marx Engels Forum, la Rathausplatz et l'Alexanderplatz). Enfin, la place fit l'objet d'un réaménagement sous la conduite des architectes J. Näther et P. Schweizer au cours des années 1960, et ce dans le plus pur style socialiste : une surface multipliée par trois et des bâtiments à l'architecture fonctionnaliste. Lieu historique enfin, l'Alexanderplatz fut le théâtre d'une gigantesque manifestation en Novembre 1989 contre le régime communiste vacillant.

L'intérêt de cette opération de recherche à Berlin réside dans le fait que la 18° convention publique est centrée sur le thème de la *dramatisation* des dangers de notre dépendance technologique. A cette occasion, elle fut entre autres l'occasion d'une performance publique exceptionnelle : il s'agissait par des détournements de systèmes électriques publics de parvenir à transformer, grâce à une manipulation en temps réel du système d'éclairage, les bâtiments vitrés des deux tours les plus hautes de la place, et faisant front au lieu de rassemblement, en écrans d'ordinateur. Le public avait par plusieurs modalités la possibilité d'intervenir dans ces reprogrammations du système d'éclairage³⁴.

De nombreuses autres activités ont été organisées pour provoquer à la fois une *scénarisation* de l'éveil technologique des simples «passants» de la ville (résidents, flâneurs, usagers, touristes, badauds), et une *implication active* des résidents de la ville dans ce réseau d'activités.

Le projet Blinkenlights

Blinkenlights est le nom de l'installation lumineuse faite par le Chaos Computer Club allemand à la Maison de l'Enseignant de Berlin, sur la Alexanderplatz. L'idée de base fut de créer le plus grand jeu de Pong au monde, pour célébrer le 20° anniversaire du Chaos Computer Club. Cette exhibition devait ainsi être le couronnement des festivités pour cette sorte de jubilé du groupe de hackers le plus important d'Europe. L'opportunité de ce choix était que la maison de l'Enseignant, bâtiment représentatif de

³⁴ Des éléments d'information sont disponibles à l'URL <http://www.ccc.de/congress/2001/>

l'architecture réaliste socialiste, était actuellement vide pour travaux de rénovation. Une matrice de 8 fois 18 pixels, monochrome, fut créée en utilisant 144 projecteurs de chantier pour illuminer les fenêtres dans les 8 étages supérieurs. 6 kilomètres de fils ont été utilisés. L'ordinateur contrôlant les lumières est lui-même contrôlé par un second ordinateur "traduisant" les films Blinkenlight en des états ouvert/fermé pour les lampes.

Un dispositif commémoratif

Le nom Blinkenlights lui-même a été inspiré par le jargon informatique. Ce terme complètement idiosyncrasique est intraduisible. Il incorpore en effet, en un seul mot, à la fois un usage mélangé de formes lexicales (un anglais et un allemand démantibulés), une référence à un objet caractéristique de l'époque antédiluvienne de l'informatique des gros systèmes, et une référence culturelle à un document emblématique de l'époque des *hackers* de la légende, ceux qui travaillaient dans les premières grandes institutions scientifiques ayant édifié l'Arpanet. Si l'on ne gardait que la seconde référence, l'on pourrait traduire le mot "Blinkenlights" par "loupiottes". Il désigne en effet de petits voyants lumières indicatrices du statut sur un modem, un rack servant au routage sur un réseau, etc... Ce sont un peu des lampes témoin, des veilleuses. Le nom vient d'une expression antédiluvienne du monde informatique, et était employé à l'origine pour désigner les lumières permettant sur un vieil ordinateur d'avoir des informations sur son état. Le terme dérive du dernier mot de la fameuse "blackletter" □ un texte de mise en garde ou d'avertissement, faussement ségrégateur, visant à écarter de l'utilisation des machines □ qui avaient alors la taille d'armoires géantes ce qui fait qu'on les désigne couramment aujourd'hui sous le sobriquet de "dinosaures"- la catégorie des utilisateurs novices. Ce texte était rédigé dans un innommable jargon, un langage parodique entremêlant syntaxiquement et lexicalement de l'anglais et de l'allemand, ce qui ramenait aux origines de l'informatique américaine, essentiellement équipée après la guerre d'ordinateurs allemands.

ACHTUNG! ALLES LOOKENSPEEPERS!

Das computermachine ist nicht fuer gefingerpoken und mittengrabben. Ist easy schnappen der springenwerk, blowenfusen und poppencorken mit spitzensparken. Ist nicht fuer gewerken bei das dumpkopfen. Das rubbernecken sichtseeren keepen das cotten-pickenen hans in das pockets muss; relaxen und watchen das blinkenlichten

Cette antiquité remonte à pas loin de 50 ans, ayant été utilisée à l'Université de Stanford. Elle avait ensuite connu une diffusion internationale via Londres. Il y a plusieurs variantes de cette fausse mise en garde essentiellement parodique, et certaines de ces variantes se terminent justement par le mot *blinkenlights*.

Dans un exemple amusant d'autoréflexivité, qui constitue le fair play des hackers, les hackers allemands ont d'ailleurs à leur tour développé leur propre version de l'affiche de mise en garde, rédigée dans un anglais fracturé:

ATTENTION

This room is fullfilled mit special elektronische equipment. Fingergrabbing and pressing the cnoeppkes from the computers is allowed for die experts only! So all the "lefthanders" stay away and do not disturben the brainstorming von here working intelligencies. Otherwise you will be out thrown and kicked anderswhere! Also: please keep still and only watchen astaunished the blinkenlights.

Les vieux *hackers* sont nostalgiques de ces voyants lumineux dont la disparition s'explique par ailleurs par des raisons économiques et historiques : coût important de la fabrication de panneaux de contrôle ajourés de trous pour laisser passer les voyants, bénéfice moindre du fait qu'il n'est plus significatif pour personne d'avoir une information en temps réel sur le niveau d'activité du registre machine.

Reprenant ce terme emblématique d'une culture ancrée dans l'univers matériel de travail des hackers, le projet en vise l'exportation au dehors, vers un public de novices voire de non-avertis. Le principal objectif de l'installation consiste à provoquer l'éveil des passants, et à constituer par-delà ces troubles un forum d'éveil en rassemblant les passants et en les poussant à la discussion. Quand personne n'interagit avec le dispositif s'affichant sur la façade, l'écran immobile propose à la vue des passants, badauds, flâneurs et habitants de la ville des films d'animation dans le style austère des graphismes limités des premiers ordinateurs. La diffusion des films d'animation est sélectionnée aléatoirement à partir d'une banque de programmes conçue par l'équipe.

Le point de départ : des icônes culturelles



PacMan Saga 12/09/2002

All Your Base belong to us

L'organisation matérielle du projet

Après exactement 23 semaines et 5 jours, Blinkenlights a été finalement éteint dans la matinée du 24 février 2002. Nous voulons remercier tous ceux qui ont contribué au succès du projet et aux nombreux visiteurs de la soirée Bye Bye Blinkenlights. Cela a été pour nous une période vraiment passionnante et nous sommes très heureux d'avoir pu générer autant d'enthousiasme.

Les lumières s'éteignent doucement. La conférence commence par une simulation. : « Je veux tout d'abord vous saluer, et je vais au téléphone. Bonjour, *Blinkenlights* à l'appareil (inaudible) »...

Le CCC a été fondé il y a 20 ans. Depuis quelques années, depuis le transfert à Berlin, le CCC a lié des relations de confiance avec la Haus am Kollnischer Platz qui lui offre d'ailleurs des conditions avantageuses pour organiser son congrès.

La Haus der Lehrer est vide depuis quelques années. Elle est sise non loin de là où se déroulent les fêtes du CCC. D'une idée lancée au hasard et à la cantonade est née la provocation : « jouer au Tetris sur sa façade ». Une équipe ad hoc, rassemblant des permanents d'écoles d'art, des membres du Chaos Computer Club appartenant à divers univers professionnels, et des informaticiens, a ensuite essayé de rassembler l'ensemble des choses à réunir pour que cette idée soit rendue possible.

144 fenêtres, 18 fenêtres par étage, 13 étages. Les huit étages supérieurs de l'immeuble ont été transformés en un énorme écran en plaçant pour cela 144 lampes derrière les fenêtres de la façade de l'immeuble. Un ordinateur contrôlait chacune des lampes indépendamment pour produire une matrice monochrome de 18 fois 8 pixels. Les lampes ont 150 Watts chacune.

En bas : l'écran était inutilisé car la visibilité du bas de l'immeuble était nulle pour un passant lointain. Ce trait d'interface signale déjà que l'affichage

était destiné non pas à un public de proximité, situé sur la place ou dans le quartier, mais à un public assez éloigné, puisque l'affichage en hauteur était visible même de loin, au-delà du groupe d'immeubles qui barricade la place.

La première réflexion considérée fut : comment faire rentrer là-dedans de la lumière ? Un critère considéré pour le choix de la technologie était le prix : il fallait que l'installation ne coûte pas trop cher. Il fallait aussi arriver à convaincre des entreprises d'installer 144 postes reliés avec des câbles à l'intérieur de l'édifice. Pour cela, l'équipe décida d'utiliser un dispositif multimedia et écrivit un logiciel fait par Björn : un petit simulateur des jeux possibles avec la façade (interface de Pong + affichage des scores (fig 1 et fig 2). Ils avaient aussi prévu des animations vidéos, comme la projection de l'image d'un viseur mouvante sur la maison (fig 3) mais évidemment les événements du 11 septembre ont remis en cause le caractère comique de la chose. Au début ils pensaient aussi avec enthousiasme y inscrire des textes défilants (scrolltexts). Mais ils se sont rendus compte avec le visionnage qu'il n'y avait guère plus ennuyant que les scrollings puisque c'était notamment un grand instrument publicitaire. De plus, pour les défilements, ils avaient un autre problème lié à la contradiction entre l'attitude de celui qui déambule et l'attitude de celui qui lit. Si les textes défilent trop lentement, alors celui qui déambule ne peut pas atteindre la fin. Mais si les textes défilent trop vite, alors celui qui lit ne peut les déchiffrer. De plus, ils furent confrontés au décalage des vitesses de lecture des différents passants.

Un autre problème auquel l'équipe a très vite été confrontée fut celui de la nécessité d'accéder en permanence à l'installation en vertu de la probabilité communément tenue pour acquise que tous les trois jours, une lampe grille.

Le test des qualités des films confectionnés afin d'être projetés sur l'immeuble transformé en écran fut réalisé de manière incongrue. En effet, les films ont été évalués sur la base d'un visionnage à l'écran. Ainsi, un organisateur lors d'un entretien a pris la parole pour raconter une anecdote : « C C C C (prononcé très lentement) c'est complètement misérable. Donc le défilement c'est nul (is dof) ». Durant la nuit, on pouvait voir un nombre toujours croissant d'animations destinées à être contemplées. Mais il y avait aussi des éléments interactifs : le jeu culte Pong sur la façade de l'immeuble a ainsi été proposé. Il était contrôlable par un passant joueur grâce à son téléphone portable. Il lui était nécessaire d'accéder à un serveur vocal payant. Les taxes étaient versées au Chaos Computer Club. Cette sélectivité de l'accès était un élément intentionnellement pensé par les architectes du projet pour sa capacité à résoudre un problème structurel de ce genre de mise en place publique d'outils informatiques spectaculaires : l'excès de visiteurs. En imposant une barrière d'entrée, les organisateurs diminuaient les phénomènes de difficulté d'accès susceptibles d'occasionner des sentiments de lassitude ou d'irritation. Un autre élément interactif proposé était la possibilité d'un affichage sur l'écran de vos propres lettres d'amour. Mais là il n'était plus réservé à un accès payant. Les organisateurs avaient conçus un site d'archives sur lequel on pouvait déposer des messages, sur le modèle des petites annonces matrimoniales des journaux. Et ils en sélectionnaient régulièrement certaines pour les afficher sur l'immeuble. A certains égards, on peut se demander si l'immeuble, tantôt transformé en écran d'ordinateur, ne se muait pas en de telles

occasions en station de radio où les bavardages audibles des auditeurs auraient été transformés en badinage électronique, sur le modèle du chat ou du clavardage.

Blinkenlights a fonctionné sans interruptions jusqu'au 23 février 2002, totalisant 23 semaines et 5 jours. Pendant cette période, les organisateurs ont constamment amélioré ses fonctionnalités. Le noyau de l'équipe est resté le même durant toute l'expérience. Des individus périphériques sont venus compléter le projet sur les points sur lesquels il était le plus faible. Dans ces apports, il est difficile de faire la part entre ce qui est de l'ordre du *perfectionnement* du projet, par le comblement des lacunes, et ce qui est de l'ordre de la réorientation du projet au gré des opportunités. Même à l'heure actuelle, le travail sur Blinkenlights n'est pas considéré comme terminé par les initiateurs. "Nous préparons une publication open source du logiciel, ainsi qu'un document audiovisuel très complet sur l'ensemble du projet" (Tim Pritlove). De plus est actuellement en cours un perfectionnement de l'archivage électronique des films projetés sur la façade. "Ceux qui voulaient voir à distance l'immeuble illuminé pouvaient le faire grâce à notre webcam. Celle-ci n'est désormais plus en service, mais nous publierons bientôt ici l'archive des images qu'elle a enregistré" (Tim Pritlove)

Le caractère composite des destinataires ciblés par le dispositif :

L'événement fut organisé par un groupe de 3 membres déjà anciens du projet qui avaient la direction « scénique », répartie en trois spécialités : la direction des opérations et le design pour Tim Pritlove, la direction informatique pour Björn Barneköw, et la direction matérielle pour un *hacker* du groupe qui communiquait sur la base de son pseudonyme (choix que nous respectons ici) : Papillon.

Si l'identité de ceux qui furent à l'origine de l'idée et si les organisateurs de cette commémoration constituent un groupe dont l'identité est parfaitement claire et limpide, puisqu'ils reflète l'identité des porte-parole du groupe, la définition des destinataires de l'événement est plus trouble. *A qui* était véritablement destinée cette cérémonie commémorative ?

Un premier public, une première logique de publication, peuvent être clairement identifiés : le groupe des pairs, et plus précisément le sous-groupe des anciens de la communauté, faisant ainsi de ce spectacle une autocélébration par laquelle la communauté se remémore publiquement les signes les plus ostentatoires de son existence passée, sur le mode d'une anamnèse, faisant resurgir à la conscience grâce à des marques stylisées des moments caractéristiques de son existence passée, jusqu'alors enfouis dans l'oubli. Cette première logique d'*exhumation* consiste à réactiver la mémoire collective d'un passé enfoui. Elle correspond à une première lisibilité de l'expérience, celle qui consiste à l'appeler « 18C3 », rattachant ainsi la commémoration à la série des dix sept rassemblements annuels précédents lors desquels les membres fondateurs du Chaos Computer Club se prouvaient leur existence en se voyant rituellement face à face, eux dont les relations quotidiennes passaient plutôt par le courrier électronique envoyé sur le réseau.

Un deuxième public, constituant un second cercle concentrique, peut être distingué : le groupe des néophytes, les derniers arrivés dans la communauté. Fruits de la génération suivante, socialisés aux ordinateurs et à l'informatique depuis 1995 et non autour de 1985, ils conduisirent une démarche d'apprentissage des TIC centrée sur l'appropriation d'Internet qui a culminé pour la plupart d'entre eux en un statut de webmaster. Le vecteur de leur socialisation par les TIC, le Réseau sans couture constitué par l'interconnexion de micro-réseaux communautaires et de méso-réseaux institutionnels, est ainsi très différent, voire inverse, du vecteur de la socialisation de leurs aînés. Ceux-ci étaient marqués par la sacralisation du micro-ordinateur isolé, ou à la rigueur par la tolérance amusée envers le micro-réseau communautaire (tel le dialecte d'Unix appelé le « VAX »), conçus comme des outils permettant « d'empuissanter » des groupes isolés face à la menace oppressive que représente face à eux les Etats. En tout état de cause, le socle idéologique fondamental de leur critique gauchiste, voire marcusienne, de l'objet technique, était l'insistance sur l'aspect *diabolique* du phénomène technique³⁵. Il est diabolique du fait de son mode d'existence systémique, générateur d'une inséparabilité entre l'objet particulier et un ensemble inextricable d'objets voisins constituant un vaste « milieu associé », susceptible d'être étendu à la « mondanité » exhaustive, comme c'est le cas chez Kostas Axelos pointant le « devenir-monde contemporain de la technique ». De cet état d'inséparabilité découle l'inévitabilité d'effets pervers qu'elle répercute. Le point d'orgue de la critique repose sur l'assimilation du méso-réseau institutionnel à une « boîte de Pandore » par où pourraient s'échapper des risques dont le caractère indénombrable, innombrable, confère une coloration apocalyptique : risque de *totalitarisme* (à l'exemple du réseau Arpanet assimilé par les « gauchistes » du Chaos Computer Club au complexe militaro-industriel), de *conditionnement* et d'asservissement du consommateur (à l'exemple du Bildschirmtext, équivalent allemand du Minitel, dont le piratage constitua le premier haut fait public signé par le Chaos Computer Club), ou de « blow-out » suite à une *épidémie virale* (les pionniers du Chaos Computer Club furent les premiers à vulgariser la menace publique constituée par les virus, en éditant des livres qui firent scandale dans lesquels ils démontraient, exemples à l'appui, à la fois la simplicité des recettes permettant de fabriquer des virus parmi les plus redoutables, ainsi que l'infinie diversité de celles-ci, rendant d'autant plus impuissantes les parades techniques).

Un troisième public est constitué de ceux totalement ignorant de la technique, les béotiens. Pour eux, l'installation vise à légitimer, à mettre l'accent sur les objets d'usage trivial que la communauté hacker a créés. C'est à cet objectif que ressortit l'élément « Pong » du dispositif.

³⁵ Comme le note l'un des plus acerbes détracteurs de cette rhétorique de la diabolisation qui fonde la vision manichéenne du fait technique par la pensée critique héritière de l'Ecole de Francfort, Bruno Latour, la technique est fondamentalement « diabolique », diagonale ou oblique,



- composition d'un numéro **0190-987654** (1.24/min) par portable
- message d'annonce
- L'ordinateur stoppait le programme en cours et changeait l'affichage en gigantesque terrain de "Pong" : 2 raquettes et une balle.
- En utilisant **les touches 5 et 8** de son téléphone, on pouvait diriger sa raquette vers le haut ou vers le bas. En mode « 1 joueur », l'utilisateur contrôlait la raquette de gauche et affrontait l'ordinateur. Si une autre personne appelait le système, elle pouvait contrôler la deuxième raquette et il était donc possible de s'affronter à deux joueurs.
- Une fois que tout le monde avait raccroché, Blinkenlights reprenait le cours de son programme et la projection des films

Les préconisations d'implication du public : Loveletters et Blinkenpaint

Le dispositif *Blinkenlights* a été développé par l'appui sur deux préconisations d'implication des utilisateurs. L'hypothèse d'interactivité ne correspond ainsi pas directement à une possibilité pour les utilisateurs de modifier l'orientation ou le sens du dispositif : leurs interventions étaient certes encouragées, mais étroitement canalisées. Les deux préconisations d'implication offertes au public furent les « Loveletters » d'une part et le logiciel « Blinkenpaint » d'autre part. Ces deux préconisations ont été l'objet d'améliorations tout au long de l'opération.

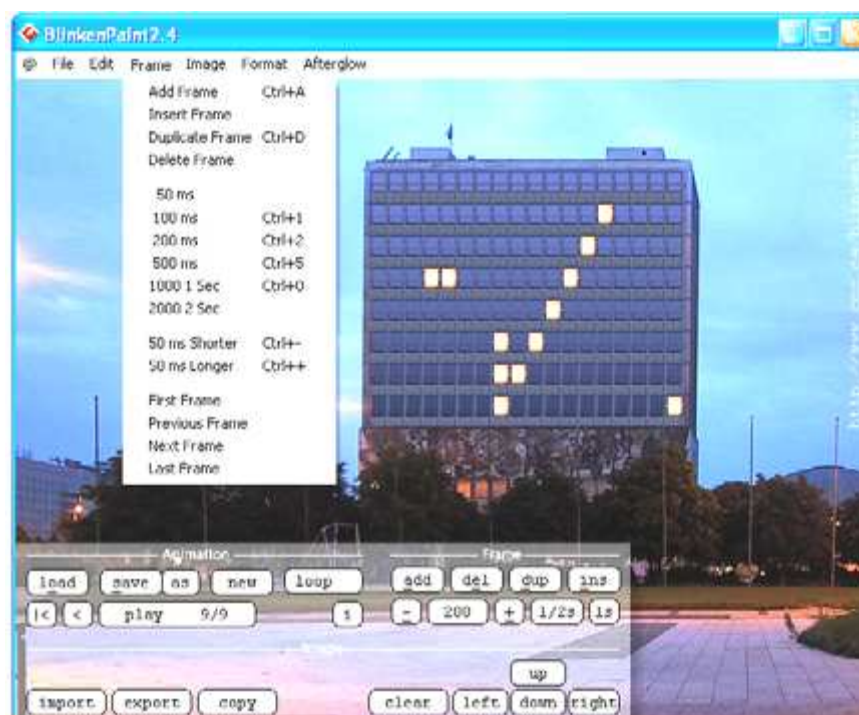
La mise à disposition de l'outil éditorial.

La possibilité de mettre la main à la pâte en contribuant à des animations a été quasi-immédiatement délivrée au public, grâce à la mise à disposition du logiciel de graphisme permettant de construire de manière simple des animations. Les animations une fois construites pouvaient être déposées sur le site public du projet. Par une procédure aléatoire, celles-ci étaient ensuite introduites dans la boucle d'émission de programmes sur la façade de l'immeuble détourné.

A partir de quelques semaines du projet, l'équipe a mis à disposition par le web son logiciel de fabrication des animations, qui utilise un format spécial de codage des images. C'est pourquoi, à partir de cette période, il était possible de télécharger le logiciel et de fabriquer de nouveaux films. L'enrôlement d'utilisateurs au titre de co-participants au projet était l'un des éléments les plus novateurs de cette création artistique. La difficulté à faire participer le public, que l'on constate dans de nombreux événements d'art moderne, a sur ce dispositif été contournée par le fait que le mode de participation proposé au public n'était pas en temps réel. Ainsi, le badaud pouvait toujours maintenir un état de passivité (hiératisme des attitudes, immobilisation du pas) dans le moment de contemplation du film d'immeuble, tout en se construisant une

posture d'implication dans le projet artistique lui-même en réalisant, une fois rentré chez lui, de petites animations pour remplir la banque de films dans laquelle le logiciel puisait aléatoirement. Ce dédoublement des circuits de contemplation et de production □ construction et affichage par le web, diffusion dans l'espace urbain réel, et au coeur d'un centre historique, ménage au public de nouvelles ressources d'intervention et est ainsi à la base de nouvelles opportunités d'implication.

Un hit parade des images diffusées est constitué par l'équipe organisatrice. Ce sont les "charts" qui s'affichent au début du site récapitulant l'état d'avancement du projet. L'image la plus importante est la démo générique reprenant le slogan et le logo du Chaos Computer Club, ainsi qu'une démo reprenant la formule héritée de Star Trek et prenant un nouveau sens dans un contexte de réappropriation des architectures informatiques par des power users : "All your base are belong to us"



Deuxième préconisation d'implication : les Love Letters :

Pour « rendre un service spécial aux amoureux parmi nous », l'équipe organisatrice a également donné la possibilité d'activer directement un message particulier affichable sur l'immeuble, indépendamment du programme en cours, en utilisant un téléphone.

Ainsi, si une personne était amoureuse, il lui était préconisé de créer un message d'amour Blinkenlights pour sa ou ses dulcinés. Les gens utilisaient soit le programme Blinkenpaint ou bien un autre outil Blinkentools pour faire cela. Une fois terminé, le film pouvait alors être envoyé par email. Il était placé par l'équipe organisatrice dans son système et il lui était alors envoyé un email en réponse contenant un **code d'accès** et quelques instructions. Tout ce qu'il restait à faire était d'appeler Pong et quand Pong s'affichait (et que la personne entendait sur son téléphone portable le message vocal du répondeur, qui était

un message d'annonce), il lui suffisait alors d'entrer le code d'accès. Et le message d'amour était projeté! L'impact romantique provoqué par ce système pouvait être maximisé, toujours selon les préconisations fournies par les concepteurs, « *en trouvant un coin sympa sur la place Alexanderplatz ou encore mieux en montant dans la tour de télévision de Berlin pour admirer le résultat sur Blinkenlights et la ville en contrebas* ». Le film continuait à être affiché jusqu'à ce qu'on raccroche et il était possible de recommencer n'importe quand. Les Blinkenlights Loveletters ont remporté un énorme succès. Plus de 300 lettres d'amour ont été envoyées pendant la durée du projet. Chaque nuit, un ou plusieurs messages d'amour apparaissaient sur l'écran géant et réchauffait un coeur d'amoureux...

- ☐ envoi par e-mail et déclenchement de l'interruption de programme au moment souhaité par appel payant
- ☐ premier mode d'utilisation : fixer un rendez-vous devant la façade ou sur la Fernsehturm
- ☐ second mode d'utilisation : déclencher le message à l'improviste
- ☐ 300 loveletter

4. Trois régimes d'engagements successifs:

Trois temps dans la réception sociale de Blinkenlights peuvent être distingués. Ils correspondent à trois régimes d'engagements bien distincts. Le tableau récapitulatif présente une première analyse de l'évolution de la réception sociale des animations. L'indication chronologique, concernant la date à laquelle a été envoyée l'animation, provient d'un « marqueur de date ». Nous avons en effet découvert que le logiciel de construction des animations était l'objet de très fréquentes mises à jour, qui se traduisaient par l'incréméntation du chiffre décimal dans son numéro de version. Or, la référence au numéro de version du logiciel utilisé était automatiquement attachée à chaque animation. Dès lors, le numéro de version du logiciel utilisé fournissait un bon indicateur de datation pour les contributions d'utilisateurs.

Dans le tableau qui en constitue la première approche synthétique, les films sont classés par ordre alphabétique. Les « légendes éventuelles » sont les commentaires attribués par les concepteurs du dispositif et mis en place sur le site. Ainsi, les légendes éventuelles témoignent d'une première dissymétrie : elles font intervenir la « patte » des concepteurs sur les créations venues des auteurs, elles les désapproprient partiellement d'une partie des interprétations possibles de leur création. Si l'on accepte l'idée (propre à Derrida par exemple) que tout cheminement public d'une œuvre d'art institue une désappropriation, la mainmise des concepteurs sur les sous-titre désapproprie les auteurs plus précisément *du choix de la façon* dont ils acceptent d'être désapproprié. Etant ainsi sur-interprétées dans leurs sous-titres, les œuvres sont dès lors délivrées

au public munies d'un guidage de sens, sorte de rail cognitif qui les prémunit contre, et les prive de toute libre interprétation venue du public anonyme.

AUTEUR	NOM DU FILM	MARQUEUR DE DATE	LEGENDE EVENTUELLE
tinNitus_x	3rd advent	2.4	
Björn Barnekow	3D Cube	1.1	
M Keck	4d advent	2.4	
Tom Baumhöfer	all your base	2.3	
Sonke Guttenberg	antiwar	2.2	no terror against terror
Sonc KHC	ASCII people	2.4	Ascii art
niklas roy	Augenzoom	2.3	petit zoom sur un œil
Djenia Beliaikin	babelfish	2.4	babelfisch in the open source sea
Glenn McAnally	Bad Luck	2.4	sometimes you can't buy good luck
Marcos Feltrin Scher	Balloon	2.4	
miltos	baustein	2.2	
desbyc	be happy	2.1	
mathias zwinscher	biker	2.4	
schorschi at insane.franken.de	billard	2.4	hmmm billard
red god	binary god	2.3	life transmits binary to god
gabriele brambilla	bit laden	2.4	
johan kotlinski	bleeh	2.3	fooled
michael will	blubb	2.3	
ellen gutovski	brainfuck	2.4	it's in your brain
christine jaschek	camel	2.4	ein kamel ist ein kamel
björn barnekow	chaosknoten	2.4	
cyrion	le chat noir	2.4	
daniel reimann	coffee	2.3	kafetasse füllen
mikecola6108	colagoboom	2.4	I go of
camilla hager	come together	1.1	
martin hintze	countdown	2.4	silvester 2001
mojo	counterstrike	2.4	CS bomb explode
joerg	dance	2.4	you wanna dance ?
Papillon	das leben ist schön	2.4	
schorschi	defect car	2.4	don't drink and drive
dick Kobow	Die Autobahn	2.4	pneus verts, bordure blanche
Björn Barnekow	Die Erde	2.3	
Sven Schwarz	DJ	2.4	
schorschi	don't try this at home	2.3	
fiedel	pixel shooting	1.2	
jörg	fant	2.4	
veronika	fantastik space	2.4	
björn barnekow	singsang	2.1	fft analysis du chant monotone de Tim Pritlove; with HDL simulator
jan Bösenberg	fireworks	2.4	some nice fireworks
marcus hartmann	fireworks 2	2.4	
alex schnippel	fetter flip	2.4	
jo zeiser	frank'n'stoned	2.4	bits'n'pieces
henning	der fussballer	2.4	petit avant-goût du WM 2006
gunnar klack	G	2.4	bewegender G

peter marquardt (lastfuture)	game is fun		platform portability he ?
jan bösenberg	gewaber	2.4	love message für Vicky
wolf	türme von Hanoi	2.3	
björn Barnekow	life	1.1	variante du classique simulateur « life »
björn barnekow	Mandelzoom	1.2	
fernandez ostolaza	Manifesto1	2.4	money versus recycle
fernandez ostolaza	Manifesto2	2.4	violence versus amnesty
fernandez ostolaza	Manifesto3	2.4	nationalism versus diversity
fernandez ostolaza	Manifesto4	2.4	nuclear nein danke there are to many bugs
	Manifesto5	2.4	no sex discrimination
tim pritlove	peace	2.4	
björn barnekow	Raumschiff Entreprise	1.1	
louis lebbos	relativity	2.4	petit film d'explication sur la relativité
M Keck	Le sablier	2.4	
björn barnekow	torus	1.2	
björn barnekow	TUX	1.2	
overdrive	der wasserhahn (le robinet)	2.4	le robinet va nager :)

Plusieurs remarques peuvent ainsi être notées. Tout d'abord, les plus gros contributeurs restent, sur la totalité de l'expérience (où 161 films ont été déposés) les concepteurs du dispositif, notamment Björn Barnekow le « hacker » spécialiste de la partie informatique du projet, et Tim Pritlove. Plusieurs des membres de la « crew » accompagnant les concepteurs sont parmi les plus gros contributeurs également. D'autre part, les auteurs s'expriment souvent par pseudo. Les utilisateurs ont une fréquence de recours au pseudo plus faible. Ceux parmi les utilisateurs qui recourent au pseudo sont souvent des membres du dispositif qui écrivent ainsi sous une autre casquette, ce qui diminue encore l'existence d'un public monté en participation autour du projet.

Par ailleurs, les « légendes éventuelles » sont souvent élaborées sur le mode de la devinette. Cela contamine entièrement le dispositif, lui conférant un « ton » global plus ludique qu'esthétique. Les utilisateurs, du fait de ces sous-titrages configurés sur le style d'énigmes, sont prédisposés à constituer leur lecture de ces animations comme un « casse-tête », comme la résolution cognitive d'un problème astucieux. Ils sont désincités par conséquent à constituer ces animations comme des « formes esthétiques » pures, susceptibles d'une contemplation désintéressée et orientée vers le spectacle de la beauté. L'orientation vers la résolution d'énigmes conduit d'ailleurs un groupe leader de récepteurs du dispositif à marquer ostensiblement des commentaires inférant la qualité des animations de la difficulté des énigmes qui les accompagnent. Ainsi, l'entièreté du dispositif prétendument esthétique se trouve-t-elle dès lors reconfigurée comme « épreuve agonistique ». La lecture est une mise à l'épreuve publique des compétences cognitives, de l'ingéniosité du lecteur, même si cette mise à l'épreuve n'emprunte pas les voies formalisées du concours officiel ou des joutes instituées telles qu'elles peuvent être encadrées par des règlements qui lui offrent autant de garanties.

Premier temps : un outil de reconstitution d'une mémoire collective



Le premier type de réception sociale de l'expérience *Blinkenlights* est fondé sur l'affichage et la monstration de symboles de la mémoire collective. Ces réminiscences culturelles reposent sur des opérations distinctes qu'il est important de bien discriminer : une restitution de *réminiscences culturelles* destinées à être comprises surtout par les pairs, et fonctionnant sur le modèle des « blagues d'initiés » ; un rappel d'éléments constitutifs de la mémoire collective mais compréhensibles et interprétables par l'ensemble de la communauté ; enfin, une exhibition de « symboles publics » tenant lieu de représentation dans l'opinion de la communauté, et plutôt comparables en ce sens à des panégyriques destinées à un public de non-initiés.

Les réminiscences culturelles :

La plupart des réminiscences culturelles sont constituées d'un rappel des requisits culturels constitutifs de l'activité des *hackers*. Par exemple, la maîtrise d'acronymes, d'abréviations et de raccourcis est nécessaire à l'écriture de commandes dans les différents langages utilisés par les *hackers* (notamment Unix). Ainsi, plusieurs des premiers affichages envoyés par des contributeurs (et ne faisant donc pas partie du package initial de films avec lequel fut lancé le dispositif le 20/09 1992) étaient constitués du défilement horizontal de suites de raccourcis extraits du langage informatique. Par exemple : ERR, RGB, TXT furent exhibés en lettres de néon sur les 8 étages de l'édifice. Ces messages étaient d'une certaine façon plutôt destinés aux initiés, mais ils étaient susceptibles d'être compris par les autres : en tout cas, ils ne comportaient pas de « sens caché ». A l'inverse, une série d'autres animations, elle aussi destinée spécifiquement aux pairs, reposait explicitement sur la délivrance d'un sens caché compréhensible uniquement des initiés. Cette seconde série ne reposait plus sur de simples messages *codés* mais véritablement sur la délivrance d'un message *crypté*, fonctionnant un peu sur le modèle des « blagues d'initiés ».

On peut citer comme exemple paradigmatique de cette deuxième série de réminiscences culturelles la phrase « Das Pferd frisst kein Gurkelsalat », qui fit rire quasi-exclusivement les hackers. Cet envoi rappelait une des premières phrases-tests qui fut envoyée lors des tests de liaison téléphonique effectués par l'un des premiers inventeurs du téléphone, l'américain Bell, pour démontrer publiquement le succès de la liaison.

Outre les références culturelles idiosyncrasiques et les blagues d'initiés, le jeu des réminiscences culturelles était aussi fondé sur la réactivation de schèmes fondateurs, au titre desquels l'inversion par exemple. La référence aux thématiques des « nerds » notamment repose sur le renversement ironique de la définition publique de la catégorie. La stratégie méliorative consistant à transfigurer un jargon dépréciateur en une catégorie élogieuse utilisée par le groupe pour se qualifier lui-même est propre à de nombreux groupes déviants victimes d'une stigmatisation. Cependant, dans le cas des « nerds », cette stratégie s'accompagne de descriptions amples et souvent visuelles visant à se réapproprier en les reprenant pour son compte de manière *ironique* les caricatures de l'élite de la pratique.

nerd /n./ 1. [mainstream slang] Pejorative applied to anyone with an **above-average IQ** and few gifts at **small talk** and **ordinary social rituals**.

2. [jargon] Term of praise applied (in conscious ironic reference to sense 1) to someone who knows what's **really important** and interesting and doesn't care to be distracted by **trivial chatter** and **silly status games**.

Cette tendance au renversement ironique ne se réalise pas par le recours à l'illustration (par exemple en affichant des caricatures alourdies des stigmates visuels habituels par lesquels sont épinglés les membres de la communauté). Elle passe plutôt par l'opération, c'est-à-dire par la mise en œuvre de renversements dans des contextes jusqu'alors inconnus. Ainsi, l'affichage public de Blinkenlights fut le théâtre d'une inversion ironique portant sur un objet fétiche du groupe des *hackers*, celui de « node », de nœud de connectivité, emblématique de tout environnement agencé autour de la forme du réseau. Le nœud de connectivité, classiquement instrument d'optimisation de la communication, de transitivité et d'horizontalité des rapports, est relu comme « étranglement », comme facteur d'arrêt de la communication, impasse, et source d'opacité et de complexité (comme l'on parle d'un nœud de problèmes). Cette inversion du sens du mot s'effectue par une action sur les *connotations* du terme, qui prend appui sur un ingénieux mécanisme de juxtaposition : le terme faut ainsi juxtaposé à celui de « Salat », pris au second degré en tant qu'il réfère à un embrouillamini, pour former l'expression « Kabelsalat » servant de titre à une animation, ainsi qu'à celui de « Chaos » pour former l'image intitulée « Choasknoten ».

Un autre schème intégrateur de la pratique se retrouve très souvent mis en pratique dans les contributions de films : il s'agit de l'écriture récursive.

La récursivité constitue la base de la pratique des *hackers*. On la retrouve ainsi dans les langages de prédilection de la communauté, comme le LISP, et elle est à la base de nombreuses stratégies de dénomination des logiciels favoris de la communauté. Les *coutumes de dénomination* employées par les hackers historiques reposent ainsi sur les acronymes récursifs. Cela constitue un clin d'œil à la communauté des hackers. Cette façon de faire référence au groupe par un clin d'œil, qui forge une connivence, est typique de sa volonté de forger une tradition souterraine interne au monde des hackers. Autrement dit, la façon de *mettre en monde* les contenus de la politique de partage et d'entraide consiste à créer des objets qui sont des *reflets* des coutumes du groupe, ou qui les expriment sur le mode du « clin d'œil ». Dès lors, en reflétant le groupe, les objets lui donnent une *force supplémentaire* : ils *rappellent* une tradition parfois ésotérique et souterraine, et ainsi renforcent les liens, donnant plus de mordant à la résistance.

« Ensuite, il fallait un nom, et comme j'étais hacker, j'avais besoin d'un nom rigolo et un peu méchant. Il y avait une tradition des hackers où, quand on écrit un programme qui est compatible avec un autre programme, on peut donner au nouveau programme un nom qui est un acronyme récursif qui dit "ce programme n'est pas l'autre, il ressemble à l'autre mais il n'est pas l'autre". Ainsi, dans les années 1960 et 1970, il y avait beaucoup d'éditeurs TECO et, pour la plupart, ils étaient appelés quelque chose-TECO, mais un hacker très doué a eu l'idée d'appeler son programme TINT (Tint is not ECO). Et puis, par la suite j'ai écrit le premier éditeur Emacs, il y avait beaucoup d'éditeurs Emacs tous compatibles, la plupart appelés quelque-chose-Emacs, il y en avait un appelé FINE (Fine is not Emacs). Un autre SINE (Sine is Not Emacs). Et puis EINE (Eine is Not Emacs). Plus tard, EINE fut presque réécrit entièrement, mais pas tout à fait, et la version nouvelle était appelée ZWEI (Zwei Was Eine Initially). » (R.S. Stallman)

Le choix de GNU pour Stallman *mémorise* deux souvenirs constitutifs de la communauté. Il mémorise tout d'abord le souvenir de la coutume dénommatrice des algorithmes récursifs (« Donc, je cherchais un nom de ce type, mais j'ai bientôt vu qu'il n'y a pas d'acronyme de 4 lettres qui fait un mot. Donc, j'ai cherché encore et j'ai trouvé l'acronyme de 3 lettres GNU (GNU's Not Unix) » dit le hacker mythique R.Stallman fondateur de logiciels libres). Il *mémorise* aussi le souvenir du procès intenté par la firme ATT contre un membre de la collectivité qui avait utilisé, pour désigner son système compatible, le nom de la marque Unix de ATT. Ainsi lu par les *hackers*, GNU signifie un pied-de-nez à la firme ATT, sur le modèle du « ceci n'est pas une pipe ». Il permet aussi de référer directement à la marque sans utiliser le nom de la marque, donc de faire un pied-de-nez à la législation sur la propriété intellectuelle protégeant les *noms de marque*.

Ce n'est pas simplement de la culture informatique que la récursivité constitue le critère. La récursivité constitue le raisonnement mathématique par excellence, comme l'a montré Poincaré : sa particularité est qu'il contient, sous une forme condensée, une infinité de syllogismes, et qu'il permet de passer du particulier au général, du fini à l'infini, concept qui apparaît dès les premiers pas de l'arithmétique élémentaire et sans lequel il n'y aurait pas de science parce qu'il n'y aurait rien de général. Le « raisonnement par récurrence »

constitue ainsi un cas exemplaire de « jugement synthétique a priori ». Mais, au-delà, la récursivité constitue le moyen dynamique d'un renforcement de la préconisation d'une définition des concepts mathématiques fondamentaux en termes purement logiques. C'est par l'intervention de la récursivité que Russell propose à Frege son célèbre paradoxe, et ouvre ainsi le chantier d'une réélaboration logique plus soignée des fondements des mathématiques (les *Principia Mathematica*, qu'il rédige en 1913 avec Whitehead), qu'il résume et coordonne au moyen de la logique de Peano. La récursivité constitue également la ligne de front de la principale bataille de mathématiciens, celle à propos de l'infini actuel qui oppose Poincaré aux Cantoriens, et portant sur la possibilité ou pas d'appréhender un ensemble infini dans sa totalité. Cette bataille est intéressante, car elle débouche sur la possibilité de discriminer deux notions bien différentes de la récursivité. Le seul infini certain, pour Poincaré, est celui qu'il est possible d'obtenir de manière prédictive : c'est le principe d'induction complète qui passe par la succession des nombres premiers. La récurrence s'établit ainsi sur le principe de *successivité*. À l'inverse, la position logiciste issue de Peano puis de Russell repose sur la possibilité d'appréhender des entités qui sont définies à l'aide d'une référence à leur propre existence : la récursivité s'identifie alors au contraire de la prédictivité : un énoncé récursif est un énoncé *non-prédictif*.

Les éléments constitutifs de la mémoire collective

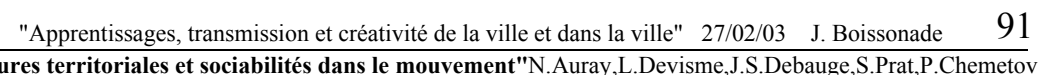
C'est aussi autour de la réactivation de souvenirs plus généraux, susceptibles de faire connaître auprès d'un plus large public les pratiques des hackers, que se tournèrent les apports des premiers contributeurs de Blinkenlights. Ainsi, de nombreuses pratiques culturelles associées à l'activité des *hackers* se trouvèrent valorisées, comme la pratique des jeux vidéos, autour de références nombreuses à divers sommets de la production comme PacMan ou Space Invaders, ou bien la réception cinématographique, à travers des références à la série Star Trek (notamment l'expression fameuse et prenant un sens ironique dans le contexte du détournement d'un bâtiment : *All Your Bases Belong To Us*).

Second temps : l'instrumentation politique

L'instrumentation politique repose sur l'utilisation du dispositif pour faire transiter des messages politiques. Elle repose sur une modification du format de constitution des animations : celles-ci s'allongent, et le recours narratif à des « historiettes » se fait plus fréquent. Les phrases ne font plus seulement *allusion* de manière brève, elles constituent un enchaînement syntaxique cohérent.

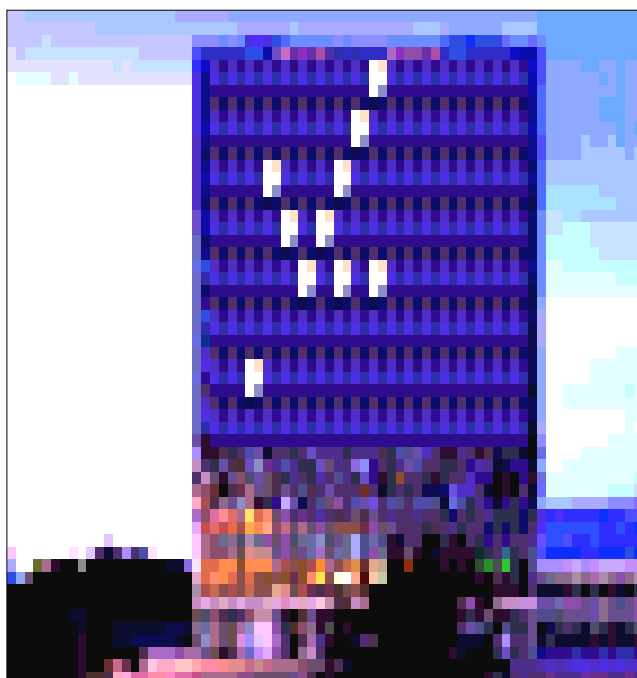
À partir d'octobre 2002, le dispositif est tout entier envahi par une série de films intitulés « Manifesto ». Ils sont incrémentés par des numéros pour les distinguer les uns des autres. La plupart proviennent du même contributeur (on apprendra par la suite qu'il s'agit d'un groupe). Ce type d'utilisation du dispositif fit ensuite des émules et on assista à l'émission d'autres animations sur le même modèle, comme notamment, au moment de l'intervention américaine en Afghanistan, « Antiwar ».

Elle se traduit par une médiatisation beaucoup plus forte de l'événement. En effet, le projet se retrouve ainsi relié à des événements dans la ville, et la modalité d'identification de l'œuvre change. Ce n'est plus l'animation en tant que telle qui est recherchée et constituée comme objet d'observation : c'est l'image exhibant l'association de l'animation avec un élément extérieur. Par exemple, de nombreuses images se diffusent juxtaposant une animation Blinkenlights avec une photo de manifestants rassemblés sur l'Alexanderplatz, juste devant l'œuvre d'art. La possibilité de réaliser de telles coïncidences exploite le fait que l'Alexanderplatz, lieu d'édification du monument historique détourné par l'installation, est aussi un point de passage obligé du parcours des grandes manifestations à Berlin, qui font l'objet d'une autorisation officielle.



Troisième temps : la reprise ironique

« Bit Laden » (29/12/02)



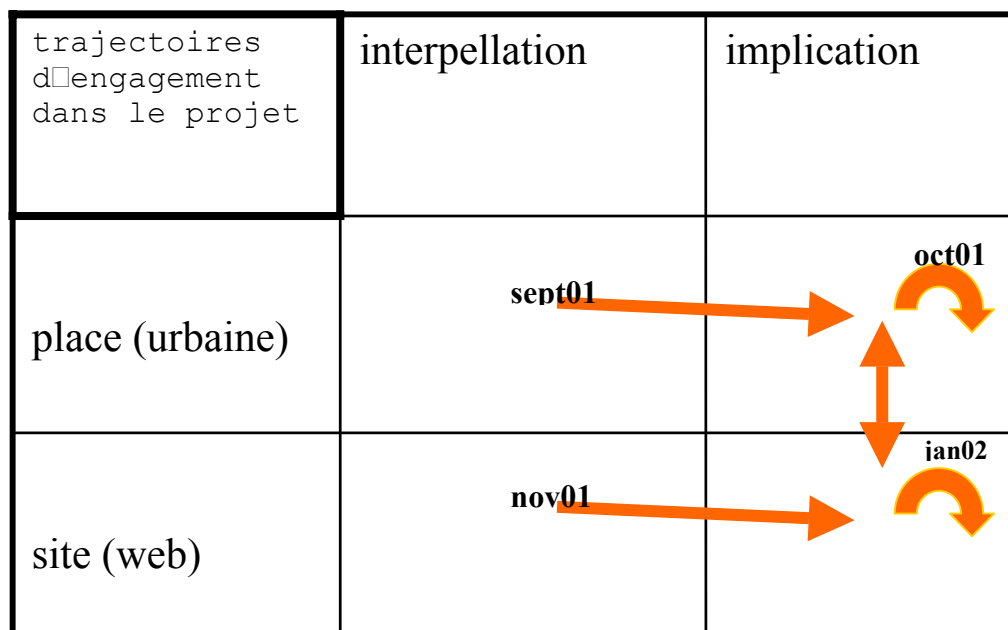
Il y a des **"illusions de physicalité"** : des scènes de la vie physique reproduites de manière stylisée, à la manière du dessin animé : le frontal de mouettes, le remplissage de café, etc. Le KLETTER MENSCH (grimpeur qui fait de l'escalade). Il y a des choses très interprétatives : le mouvement d'un chat, où tout est dans les détails du mouvement de la queue, et la fin. Dans ces cas, il y a humour final (clin d'œil). Ou bien L'ŒIL, qui finit par dire AU REVOIR. Ou bien le chameau, et sa DEJECTION. Certains vont jusqu'à la virtuosité : le FOOTBALLEUR (et l'AGGLUTINATION finale). Il y a également des jeux ironiques où se qui fait rire est la superposition des deux technologies : le **"sablier"**.

La reprise ironique est aussi marquée par des allusions faites à des animations précédentes. Ces allusions sont parfois des manières de sarcasmes. L'orientation générale de cette troisième phase consiste à réguler plus strictement le dispositif dans son ensemble, à canaliser les contributions, en les recadrant et en incitant à ce que celles-ci développent plutôt certaines directions.

Deux mécanismes majeurs de régulation peuvent être distingués : celui du concours public et celui du site. Le mécanisme du concours est le plus simple à comprendre : il a eu lieu à la Transmediale de Berlin, en février 2002. A cette occasion, les contributions ont été évaluées par un jury composé principalement des concepteurs du dispositif (au moment où il a été exhibé pour la première fois au public). Ceux-ci en profitèrent pour exhiber ainsi leurs critères d'évaluation de la qualité d'une animation, et ils dévalorisèrent de

manière forte à cette occasion les instrumentalisation politiques du dispositif. Ils en profitèrent pour expliquer leur recours la censure lorsqu'il s'agit de réagir face à l'instrumentalisation par l'extrême droite de la possibilité d'intervenir sur un monument historique, de manière géante, à quelques encâblures du Reichstag de Berlin. La localisation et les références historiques donnaient un ton lugubre à cette tentative d'opérationnaliser l'installation.

La double exposition : une régulation par le site



Une caractéristique marquante du projet est ainsi le statut très délicat à préciser du destinataire du dispositif : entre citoyen inscrit dans un usage territorial et utilisateur de site web. Les allers et retours entre la consultation du site web et la recherche d'interpellation sur la place publique sont constantes tout au long du projet, avec le ménagement permanent d'une asymétrie entre les deux vecteurs de diffusion. D'une part, seul le site web comporte des sous-titres des œuvres, et par la même occasion amène à identifier celles-ci autour de règles claires d'interprétation. D'autre part, seul le web permet une mise en collection des animations, et donc donne un « ton global » aux présentations et amène à les identifier autour d'une interprétation normalisée correspondant au regard officiel des représentants de la communauté. C'est ainsi le site web qui constitue le principal régulateur de la pratique, le principal garde-fou contre les débordements.

Des parcours typiques peuvent ainsi être dégagés :

- Les séquences typiques initiales étaient marquées par un enchaînement Place-Site-Place : le Site n'était qu'un vecteur de l'implication approfondie du spectateur dans la place. Ainsi, la séquence typique de ce premier mode d'interaction était la suivante :
 - une interpellation sur la place urbaine
 - une implication par le feuilletage du site web
 - un retour vers la place urbaine

- Puis, progressivement, d'autres séquences typiques prennent le pas sur la précédente :
 - une interpellation sur le site web
 - une implication sur la place urbaine
 - un retour vers le site web

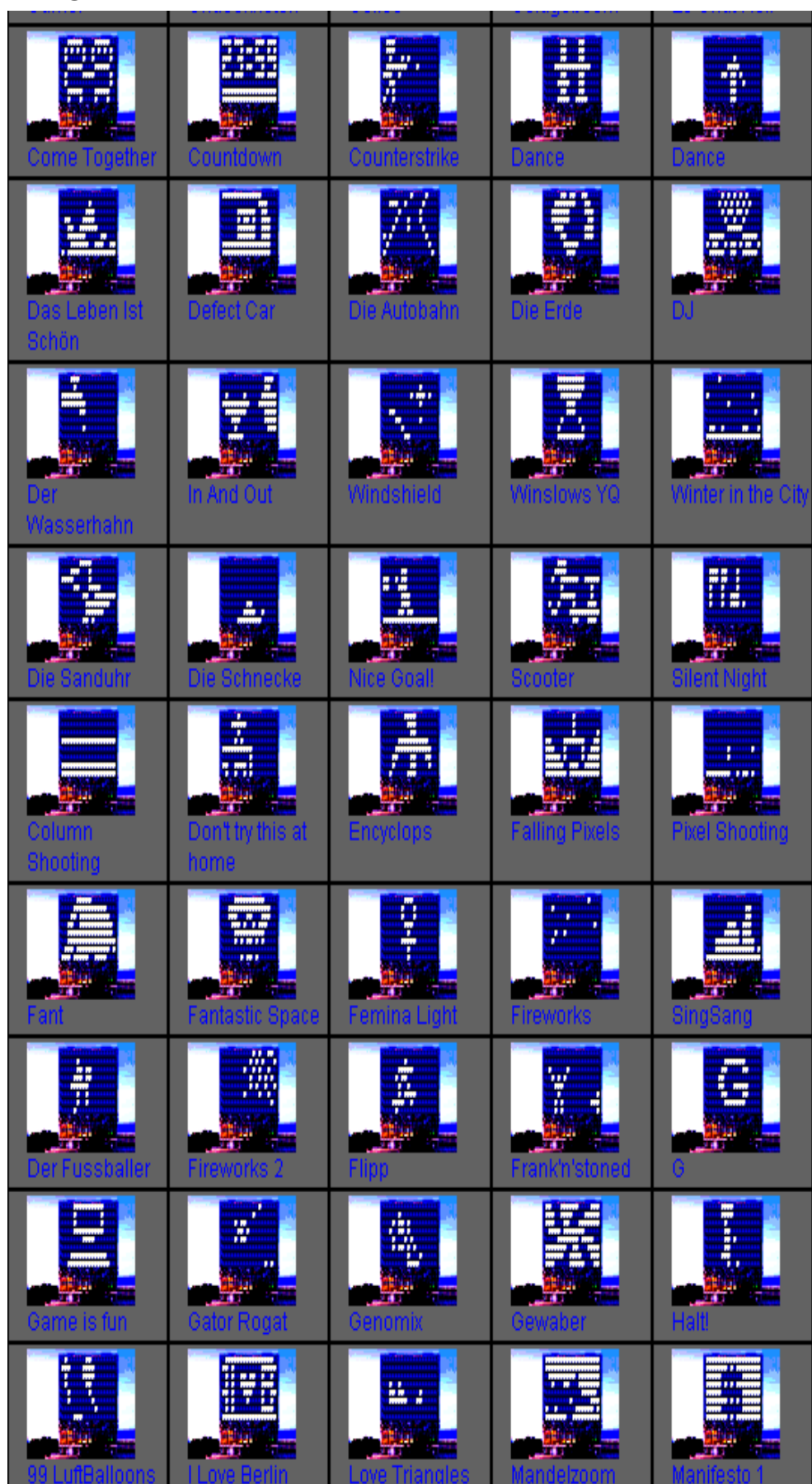
Dans cette deuxième séquence, la place urbaine n'est que le vecteur d'approfondissement du lien. Le mot ultime est conféré au site web. Ainsi, cette séquence est privilégiée par les internautes qui prennent en photo quelqu'un de leurs proches en train de regarder, ou situé face à, l'animation qu'ils ont programmée. Quelques photos représentent ainsi des lectrices et des lecteurs estomacés par le défilement de la lettre d'amour qui leur est adressée, sur l'immense immeuble.

WEBCAM

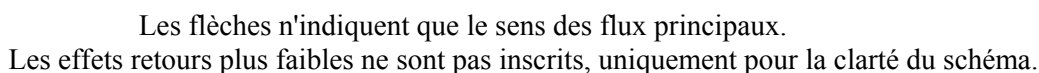


Enfin, une autre séquence, qui ne fait plus intervenir la place urbaine, est appliquée par des internautes situés loin de Berlin, qui découvrent le dispositif et se contentent de l'alimenter à distance avec de nouvelles contributions. Ce qui est intéressant, c'est que la disponibilité sur le site de webcams encourage de type de comportements.

GALLERIE



Performances publiques de hackers ("tournois", "conventions", démos) et mises en mobilité des constructions culturelles



Les pratiques de rassemblement juvéniles sur Bobigny, Créteil et Nanterre

Jérôme Boissonade

*"En ce moment, l'humanité c'est nous.
Que ça nous plaise ou non"*

Samuel Beckett

Introduction

Problématique

Des individus se rapprochant les uns des autres et devant subsister ensemble dans des milieux qui ne leurs sont pas destinés. Quoi de plus élémentaire comme configuration, quoi de plus ouvert comme situation ?

D'où l'envie de comprendre un phénomène qui semble à la fois premier pour un jeune chercheur et pourtant complexe, au carrefour d'enjeux réflexifs réels et de 'problèmes sociaux' surmédiatisés.

Tout de suite, sont apparues les premières questions :

- Qui sont ces jeunes et que sont ces regroupements?
- Quels types de sociabilités y sont mis en œuvre?
- Quelles sortes de collectifs forment-ils? Qu'est-ce qui les fait tenir ensemble?
- Quelles formes prennent ces rassemblements et dans quelle mesure celles-ci nous informent-elles sur ce qui les imprègne?
- Dans quelle mesure peut-on parler à leur propos de cultures spécifiques?
- Quel rôle joue le critère territorial dans l'entretien de ces cultures si elles existent?
- Dans quels milieux évoluent-ils? Peut-on dire que les rassemblements s'appuient sur d'autres acteurs et d'autres espaces ?
- Dans quelle mesure les rassemblements peuvent-ils être considérés comme étant des nœuds qui articulent centralités (équipements, centres commerciaux...) et espace urbain (logement, rue...)?

Les rassemblements sont-ils traversés ou portés par des mobilités ?

- En quoi ces mobilités seraient-elles aussi constitutives de cultures et de territoires?
- Les mobilités propres aux rassemblements pourraient-elles alors constituer une ressource pour revitaliser l'espace urbain?

Bref, la tâche prend de l'ampleur, ceci d'autant plus que la littérature sur le sujet est abondante. Ces regroupements sont le plus souvent abordés en terme de bandes, d'anomie et de déviance, ce qui ne répond pas vraiment à mon intention de repartir d'un questionnement beaucoup plus basique, en deçà de

toutes ces catégories. Il m'a donc fallu déplacer légèrement l'échafaudage empirique et théorique patiemment monté par toute une discipline et qui avait fini par masquer l'ensemble de l'objet³⁶. Dans l'interstice ainsi dévoilé, l'ossature que nous souhaitons édifier s'appuie sur la notion de 'rassemblement'. Celle-ci désigne un large "ensemble d'occasions sociales (□) par lesquelles les participants coopèrent concrètement" (Joseph, 1996), quelle que soit par ailleurs leur appartenance à un groupe.

L'inadéquation des constructions classiques quant à notre problématique, s'étend aussi aux outils qui ont servi à les bâtir, que ce soit la conception traditionnelle de culture ou celle de territoire. L'essentialisme qui menace, notamment lorsque l'on parle de "bandes de jeunes", trouve en effet dans ces deux termes un terrain de choix qui, si l'on y prend garde, menace toute alternative aux schémas traditionnels d'appréhension des regroupements de jeunes³⁷.

Le programme de la consultation de recherche "Apprentissages, transmissions et créativité de la ville et dans la ville" était particulièrement vigilant sur ces questions et celles qui lui sont corrélatives. Il se fixait plusieurs objectifs:

- Surmonter deux présupposés:
 - La culture serait productrice par essence de lien social;
 - Son instrumentalisation étant impossible, toute politique publique de la culture serait vaine.
- Questionner l'identité des générations issues de l'immigration au travers d'une approche non spécifique;
- Prendre en compte les nouveaux modèles culturels pour comprendre la transformation des attentes vis-à-vis des espaces publics;
- Essayer de construire (et donc de qualifier) une culture de la ville;
- Comprendre les places qu'occupent les jeunes dans les processus de construction culturelles et voir comment ces processus s'inscrivent dans des dynamiques territoriales.

L'axe de notre contribution semble être au carrefour de ces préoccupations. En s'appuyant sur une recherche de terrain, nous essaierons d'étayer progressivement une construction théorique reposant sur la notion de 'rassemblement', à l'aide de celle de 'cultures territoriales'. Cette dernière expression, prend en compte plus particulièrement la partie du culturel qui se déploie dans l'espace (problématique de la spatialité des formes culturelles), ainsi que la partie du territorial qui s'exprime dans les interactions (problématique de la territorialisation des interactions). Les lecteurs sont bien sur conviés à s'interroger sur la pertinence de cette notion de 'cultures territoriales'. Son objectif est en tous cas, de montrer de manière explicite, que ces deux termes sont à considérer avant tout comme des rapports, entre

³⁶ La récente pénalisation du stationnement dans les halls d'immeubles n'en est que la dernière conséquence.

³⁷ Une étude précédente (Boissonade 1999-2001) a montré la nécessité de réaliser un travail sur la langue pour arriver à transmettre à des lecteurs 'informés' (élus, responsables liés à la politique de la ville□) un savoir différent, sans qu'il soit 'plombé' par les prénotions attachées aux termes utilisés, comme ceux de culture ou de territoire.

différentes cultures, différents territoires et entre cultures et territoires, d'où son utilisation au pluriel.

En allant plus loin, on constate que ces rapports entre cultures et territoires, ne sont possibles que dans la mesure où il y a une mise en mouvement des différents acteurs, que ce soient les jeunes composant les différents rassemblements ou les publics qui les 'traversent'³⁸.

Voici en quelques mots, ce qui a nourri notre contribution à la base de cette recherche. Nous formulons en effet l'hypothèse que ces rassemblements sont des lieux d'apprentissage et de mobilisation qu'il convient de prendre en compte dans une optique autre que stratégique ou déviante. Il reste à voir les méthodes utilisées pour valider cette hypothèse.

Parti d'exploration

Une observation directe voire participante semblait toute indiquée pour percevoir les types de sociabilité propres aux rassemblements. Cependant, pour éviter une pure description ainsi qu'une trop grande sympathie pour les acteurs, nous avons voulu socialiser les perceptions en prenant aussi en compte le regard de gestionnaires de l'espace public.

La première étape du travail a en effet consisté à interroger des gardiens d'immeubles, responsables jeunesse, travailleurs de rue, services municipaux de terrain, bailleurs sociaux, coordinateurs de quartier...

Concernant la deuxième étape, il fallait non seulement observer, participer au besoin, mais surtout essayer de comprendre les logiques en cours lors des échanges au sein des rassemblements ou entre les jeunes rassemblés et leurs milieux.

Les lieux et les modes d'enquête étaient de trois sortes:

- Au sein d'institutions (cours extérieures et espaces communs de collèges, lieux de jeux ou d'aide aux devoirs)
- En passant informé (accompagné d'éducateurs de rue) ou non (simple déambulation)
- Au sein d'un rassemblement en observateur participant.

La position du chercheur est difficilement compréhensible pour la majorité des jeunes qui composent les différents rassemblements que j'ai pu côtoyer: « *Vous ne vous embêtez pas à être là ?* » (rassemblée, Créteil). Ils me renvoient l'image d'un looser privilégié. Dans une société imprégnée par l'esprit de compétition, le choix d'un endroit comme le leur, archétype de l'exclusion, ne peut résulter que d'une conduite d'échec du chercheur³⁹. Et dans le même temps un chercheur travaille finalement pour lui-même, il n'a rien à leur apporter (à la différence d'un éducateur), et pourtant, il peut apparemment se permettre d'être

³⁸ Ce terme de traversée rend bien compte de la porosité des rassemblements vis-à-vis des autres publics, par la vue ou la présence physique.

³⁹ Cette réaction confirme cependant le fait que les travaux de recherche sur les "problèmes d'exclusion", seraient d'après Sylvain Lazarus (Université Paris XII) majoritairement menés par des chercheurs issus des milieux populaires (ce qui n'est pas mon cas, même si j'ai fréquenté les rassemblements pendant mon adolescence).

payé pour sa seule présence⁴⁰ en ne produisant aucun travail physique. Du coup, peu de jeunes ont pu se représenter ma présence comme digne de rationalité, donc discutable. Ma présence était acceptée et mystérieuse, d'où sa fragilité.

L'approche du rassemblement a été facilitée par l'accompagnement initial d'un travailleur de rue. Le maintien en son sein était au début, relativement délicat. La méfiance sur ma qualité a persisté deux mois environ, mon apparence physique pouvant aisément rappeler les dépliant de la police nationale. Présenté comme sociologue, j'étais pourtant le plus souvent assimilé à un éducateur.

Après cette période initiale, J'étais sur place au moins une fois par semaine (entre 4 et 6h) sur chaque terrain pendant 6 mois et presque deux ans sur le dernier terrain (le rassemblement de Créteil) avec des périodes de présence en continu pendant les vacances. Ma venue était comprise par les rassemblés comme étant habituelle, physiquement (trop) proche et donc 'remarquable', d'où la réserve verbale dont j'ai fait preuve. Cette réserve visait à me faire revêtir un rôle d'observateur, le plus discret possible. Mais du coup, cette position en retrait a parfois provoqué une attitude un peu similaire de leur part, moins concernant leurs activités qu'à propos des questionnements qu'ils pouvaient avoir à mon égard. Un des jeunes me reproche justement ma discrétion: « *Ce qui m'embête le plus, c'est quand vous dites rien. On sait pas ce que vous pensez* » (rassemblé, Créteil).

Leur réserve a finalement été perceptible *a contrario*, lorsqu'elle n'a plus été respectée, notamment en deux occasions:

Alors que j'étais sur un rassemblement secondaire depuis environ une heure, une des filles présentes au milieu des garçons (ce sont les garçons qui squattaient temporairement le rassemblement des filles), questionne l'un des jeunes sur mon identité puis s'adresse à moi. En cinq minutes, elle me demande mon âge, le montant de mon salaire, le métier que j'exerçais avant d'être sociologue. Je n'ai jamais eu à répondre aussi rapidement à ce genre de question avec les garçons.

La deuxième occasion, conditionnée par l'arrivée d'un nouveau fournisseur de drogue, a provoqué mon départ. Cette épreuve est détaillée ici, pour montrer comment les différents protagonistes ont mobilisé différentes cultures territoriales volontairement (« *On n'est pas du même monde* »), ou malgré eux (en ce qui me concerne pour la référence à la butte aux cailles) et comment ces appuis outillent les acteurs pour produire du mouvement.

⁴⁰ J'ai été vacataire à l'Université Paris X □ Nanterre et à l'Ecole d'Architecture de Paris-Belleville durant toute la période d'enquête auprès des jeunes de 2000 à 2002.

Le départ

Après un tour des différents rassemblements, je traverse le carrefour, salue Kamel ainsi qu'un autre adulte que je vois parfois ces derniers temps. Petit, trapu, figure carrée, quelques cicatrices, une large sangle rouge autour du cou à laquelle est accrochée la clé de sa voiture. Son Audi neuve est garée sur le carrefour. Elle possède alarme, vitres relevables à distance□ Malgré le rictus ironique qu'il arbore à chaque fois qu'il me voit, il m'a toujours adressé un regard méfiant. La discussion s'engage sur la fête de la musique et ils me demandent où je suis allé:

« *A la butte aux cailles, c'est sympa, il y a des petites rues.*

- L'adulte d'un ton précieux: *A la butte aux cailles, tu connais ça toi ? Des petites rues*□ », soulignant l'écart avec la cité où l'on se trouve.

A partir de ce moment de la discussion, Kamel me reproche de venir tous les jours, alors qu'à cette période de l'année je me rends sur le terrain une fois par semaine. Même si l'on peut estimer qu'il exagère ma présence à dessein, je dois reconnaître qu'il m'est arrivé de m'absenter pour de longues périodes (15 jours) et de constater qu'à mon retour sur le rassemblement, tout le monde me serrait la main, comme si j'étais parti la veille.

Cela faisait déjà plusieurs semaines que Kamel était agressif à mon encontre. Kamel est un revendeur de drogue de la cité et l'adulte à l'Audi est apparemment son nouveau fournisseur. Ce dernier sous entend que je suis de la police ou des renseignements généraux: « *Je t'ai vu quelque part*□ *au commissariat?* », puis me demande: « *Qu'est-ce que tu fais là ? Il n'y a rien à faire ici! Sociologue, ça fait psychologue. On est pas des cobayes. Tu n'as qu'à aller sur d'autres quartiers. Sinon, on va aller à la cave et je vais te montrer ce que c'est le quartier !* ».

La semaine d'après, l'attitude de défiance menée par Kamel prend de l'ampleur au sein de ce rassemblement, même s'il doit constamment l'entretenir pour être suivi par les autres grands du rassemblement constitué entre autres de quelques revendeurs. Le moindre événement suffit en effet à faire diversion et plus personne ne se préoccupe de ma présence.

La semaine suivante sera la dernière en ce qui concerne ma présence sur le terrain. Il est environ 21h. Alors que le rassemblement est installé sur le passage, deux jeunes traversent le boulevard. Hamid les a repérés et nous dit tout sourire qu'il va les « *carotter* ». Il leur fait un signe de la main pour leur dire de se diriger vers nous. L'un s'exécute, le deuxième prend une autre direction. Hamid nous a laissé pour venir à sa rencontre, le 'visiteur' ne tient visiblement pas à rejoindre ce rassemblement qu'il ne connaît pas. Hamid disparaît, puis repasse devant nous en nous montrant sa main, remplie de 'cailloux'⁴¹. Après s'être fait remettre le 'crack', le 'visiteur' retourne au carrefour. Son collègue le rejoint un peu plus tard, semble-t-il après avoir payé Hamid à un autre endroit. Hamid réapparaît ensuite sur le rassemblement en disant qu'il faut qu'il se réapprovisionne. Kamel, qui a repéré cette liberté de ton malgré ma présence, lui demande de se calmer. Quelques minutes plus tard, le fournisseur à l'Audi arrive, toujours le sourire aux lèvres:

- « *Tu es encore là toi ? Pourquoi tu ne viens pas chez moi ?* (il fait référence au quartier où il habite, réputé pour être la plaque tournante du trafic sur la ville)

- *Parce que je ne suis pas fou ! Ça ne t'étonne pas que je sois là !* (et non dans ton quartier)

- Kamel: *Ça ne nous étonne pas, il n'y a rien qui nous étonne, mais on ne veut plus te voir !*

- Fournisseur: *Chez nous, [les fouineurs] on les coupe en morceaux*

- Kamel: *Tu ne comprends pas qu'on veut plus te voir ? Il faut faire quoi pour que tu comprennes ? Il faut te casser (note approximative) ? On n'est pas du même monde. Tu peux faire des efforts, on n'est pas du même monde.*

- *Bon OK, je comprends que ça vous gêne que je sois là maintenant. Je m'en vais. Mais pourquoi tu m'agresses ? Il y a cinq minutes, on se parlait, il n'y avait pas de problèmes. Je comprends que ça vous gêne, je reviendrai dans la journée.*

- Kamel: *Non, ni maintenant, ni jamais ! On n'est pas des cobayes, va expliquer ça à tes étudiants.*

⁴¹ Il s'agit vraisemblablement de "crack": le crack est un mélange de cocaïne, de bicarbonate de soude et d'ammoniaque. L'usager en inhale la fumée après avoir chauffé ces petits 'cailloux'. Cette opération provoque des craquements, origine de son nom.

- Fournisseur: *Je ne sais pas qui tu es, toi !* (il sous entend que je suis de la police) *Va dire [aux policiers] que je n'ai plus rien à leur donner. Ils m'ont tout pris* » (il tire ses poches, vides).

Je serre la main à un jeune qui vient d'arriver et je poursuis en serrant celles de ceux présents, avant de les quitter.

L'éducateur, passant sur la cité quelques semaines plus tard se verra tenir un discours un peu similaire: « *On en a viré un, et vous, vous êtes toujours là* ».

Les acteurs

Les acteurs sont essentiellement des jeunes présents sur la voie publique, formant des rassemblements plus ou moins importants. Cela a pu être des enfants, des adolescents comme de jeunes adultes. Le choix de ces acteurs s'est fait après avoir étudié l'ensemble des publics se rassemblant sur la voie publique de façon quotidienne (Boissonade, 1999-2001). Il relève d'un double constat:

- Ce sont pour une très large part, des jeunes qui composent les rassemblements quotidiens présents sur l'espace urbain.
- Les espaces urbains utilisés par les jeunes pour ces rassemblements, semblent être le nœud depuis lequel se composent l'ensemble des diverses mobilités, alors que pour d'autres personnes rassemblées sur la voie publique, comme les femmes discutant entre elles au retour des courses par exemple, c'est le foyer qui semble être la base depuis laquelle se forment les déplacements et les sociabilités.

Dans le texte, les participants à ces rassemblements sont souvent nommés "rassemblés" pour insister sur le fait que dans le cadre notre étude, ce qui les caractérise, c'est avant tout ce processus de rapprochement (et donc aussi à d'autres moments de détachement), ponctuel ou à long terme, individuel ou collectif. Loin d'un essentialisme qui imputerait 'une' appartenance (bande, groupe, gang...) ⁴², nous souhaitons au contraire considérer les phénomènes dans leur mouvement, le 'statut participatif' ⁴³ de chacun des rassemblés étant redéfini constamment par la situation.

Le milieu

Le milieu, c'est d'abord l'espace qui nous entoure. Nous avons déjà mis en évidence certaines constantes dans la localisation et l'utilisation des espaces de rassemblement (Boissonade 1999-2001). Il reste à voir plus précisément le rapport aux espaces qu'entretiennent les rassemblés et le sens qu'y prennent par exemple, les différents réaménagements sécuritaires.

Le milieu, c'est aussi les personnes et plus largement la société dans laquelle on vit ; que l'on ait affaire aux parents, aux voisins, au concierge, au

⁴² Le terme de "jeune", parfois utilisé pour éviter les répétitions, doit faire lui aussi l'objet du même avertissement.

⁴³ "Capacité et privilège qui stipule ou non que chacun est capable d'écouter et que chacun a le droit d'en profiter. Si ces lacunes sont anticipées, on fera appel à un traducteur, c'est-à-dire à un individu au statut de participation bien particulier, qui pourra servir de relais" (Goffman, 1991).

professeur ou à l'employeur. Qu'il s'agisse de la guerre en Palestine, d'événements sportifs, de petits boulots ou des élections présidentielles.

On le voit, considérer les rassemblements au travers d'une conception in/out, devient périlleux tant leur porosité et leurs résiliences, relèvent d'ordres et de considérations diverses. La notion de rassemblement ouvre les "regroupements de jeunes" sur leurs milieux, considérés comme étant des 'partenaires objectifs' dans l'action (mobilité□).

Les matériaux

Les types de documents sur lesquels s'appuie la recherche sont essentiellement des notes de terrain ainsi que des entretiens de jeunes et de gestionnaires extérieurs aux rassemblements.

Les outils de compréhension

Le point initial de ma démarche est un travail de DEA sur Henri Lefebvre (Boissonade, 1997). J'ai souhaité voir ensuite comment ce droit à la ville qu'il revendique, s'articule concrètement à la notion de centralité. Ce désir de lier des échelles différentes m'a emmené plus loin encore avec la découverte du caractère sensible et de l'importance des rassemblements quotidiens vis-à-vis de ce droit à la ville. Soit parce qu'ils éloignent parfois la perspective d'un véritable espace public, soit parce qu'ils peuvent être au contraire un moyen de le revitaliser.

Pour apprécier concrètement ce qui se joue dans les rassemblements, notre approche des rassemblements adopte un "situationnisme méthodologique" (Joseph, 1998a) qui s'appuie d'abord sur le courant interactionniste et notamment Erving Goffman. Ce privilège accordé à la situation se comprend si l'on considère que c'est dans l'interaction que se noue et se dénoue, que s'effectue et s'éprouve le rapport entre cultures et territoires. C'est lors de ces épreuves que se construisent les parcelles et les moments de bien commun et d'espace public.

Mes origines (architecte DPLG, DEA en géographie urbaine) m'ont conduit à porter une attention particulière à l'espace. Le travail va donc s'attacher à articuler conduites sociales et pratiques spatiales, notamment dans leur dimensions liées à la mobilité. Une cartographie localisant des lieux de rassemblement à Bobigny, Créteil, Nanterre, a déjà été produite pour une recherche antérieure (Boissonade, 1999). Celle-ci a montré que, disséminés sur l'espace urbain, les rassemblements entretiennent des liens avec les lieux d'habitat et les centres institués, qui peuvent permettre d'articuler les mondes proches et lointains.

Note de terrain (Créteil)

Arrivée au carrefour, il est 16h. Venant du métro, on passe successivement devant le hall des grands plutôt dealers **3 bis** (encore vide) et celui des petits **1 bis**. Il n'y a personne, ils sont tous sur le carrefour en **3** (debout contre le mur) et **1** (debout ou assis sur les chasse-roues et le bord du trottoir).

En **A** des employé(e)s attendent la voiture qui va les raccompagner (mari, ami(e) ou collègue), le père maghrébin de jeunes **1** et **2**, prend le soleil, à disposition de ses fils proches et de celui, installé avec sa femme sur une autre ville mais qui passe en voiture, notamment les jours de 'gymnase ouvert'.

Discussion en **2** avec un jeune sur ses déboires conjugaux-judiciaires. Ce déballage se déroule devant rassemblés et passants avec une étonnante facilité.

Montée jusqu'au virage **5**, je m'assoie sur le muret en **x**. Là se trouve un grand **a** (régulièrement au café avec un des grands **3**) assis sur un muret, en discussion avec deux adultes qui s'en vont à mon arrivée. Ils rejoignent leur voiture en **7** à portée de vue où les attendent d'autres personnes.

Le petit frère du grand **a** arrive, ils jouent ensemble au ballon en **b**. Peu après la partie de ballon le petit se fait vanner par deux filles de son âge, arrivées de **4** avec lui et qui se sont installées à cheval sur l'autre muret en **c**: « *Ton frère, il va avec les dealers!* », presque sur le ton de la comptine. Le petit interpelle son frère en lui rapportant ce qu'on dit de lui à l'école. Le grand hoche la tête et marmonne quelques mots destinés à rassurer son frère.

Les grands arrivent progressivement de **1**, **2** et quelques **3**. les petits retournent en **4**, mais deux autres se sont immiscés. L'un d'eux joue au dur, les grands lui disent d'aller jouer ailleurs et d'arrêter de faire comme la « *caillera* ». Un d'eux le prend par le cou en faisant semblant de le 'mater'.

Tous les petits sont maintenant en contrebas mais à portée de vue et de voix, dans ou devant le hall **4bis**. Le ballon fait la navette entre grands et petits.

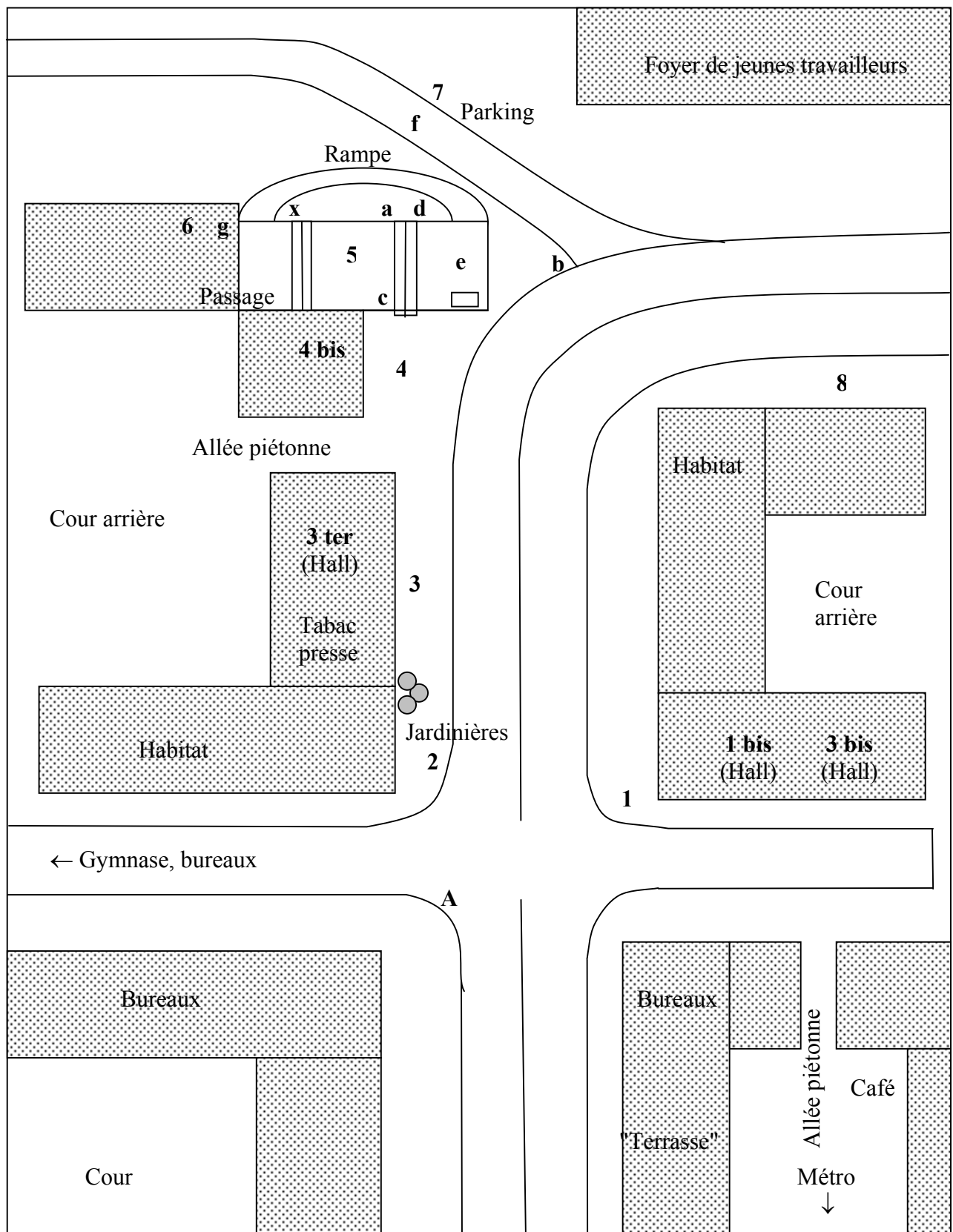
Les grands sont agglutinés en **5**, assis ou debout sur les murets, jouant au ballon en **b**, adossés contre les réverbère en **a** et **c**, debout plus en arrière en **d**, assis sur la boîte postale **e**. De **5** rayonnent toutes les attentions:

Le "grossiste", portable à l'oreille, vient en **f** et marche le long de la voie en interpellant les grands, il « *travaille toute la journée pour chercher du chichou* [haschich] ».

Les petits envoient ou quémangent régulièrement le ballon, jouent et regardent les grands à distance.

Des jeunes du hall **6** (qui ne se mélangent pas avec ceux de **5** trop marqués par le deal et les incivilités perpétrées dans le hall **3 ter** notamment) restent souvent dans ou devant ce hall à regarder ceux du **5**. Un jeune du **6** habite l'appartement du 1^{er} étage et regarde discrètement tout le monde depuis son balcon **g**. Un des grands du **5** lui envoie des graviers.

Même si les flux extérieurs qui traversent le rassemblement sont peu courants (circulation secondaire, crainte, stigmatisation□), les flux tangents sont nombreux: les personnes de tout âge qui rentrent de l'école, du travail□ sont interpellées, viennent à leur rencontre quitte à traverser le boulevard depuis **8**.



PREMIERE PARTIE

1. Espaces intermédiaires

D'une cité ou d'une zone urbaine à l'autre, les rassemblements et les rassemblés qui les composent peuvent être plus ou moins irréguliers, nombreux et répartis sur une multitude d'endroits, qui évoluent dans le temps. D'un soir à l'autre, des jeunes peuvent se rendre ou pas au rassemblement. Un espace fréquenté assidûment pendant une longue période, pourra être déserté pour des motifs internes (embrouille□) ou externe (aménagement dissuasif□), puis réinvesti de manière régulière des mois plus tard. C'est donc non seulement l'ampleur des rassemblements qui diffère mais aussi et surtout le sens qu'il prennent qui se diversifie.

Dans cette première approche, nous souhaitons insérer les rassemblements de jeunes au sein de processus plus larges concernant des populations diversifiées (habitants, enfants, parents□). Même si les jeunes rassemblés en sont bien souvent les acteurs principaux, l'intérêt des catégories définies dans ce chapitre, provient de cette diversité des publics, des localisations et des sociabilités qui s'y produisent.

Certains rassemblements jouent plus que d'autres le rôle "d'espaces publics", ce sont les lieux privilégiés occupés par des personnes issues de plusieurs endroits, ce sont aussi des lieux où peuvent se nouer des relations ponctuelles entre groupes de quartiers différents, ou s'inscrire des liens durables (stade, gymnase, carrefour□). C'est leur ouverture à des activités favorisant une plus grande perméabilité avec les enfants, les adultes, les filles... qui les caractérise.

« Ils arrivent avec des équipes déjà constituées. L'équipe de Paul Eluard va rencontrer celle de Bons Enfants avec peut-être des joueurs qui jouent dans l'autre équipe aussi. Mais souvent c'est des matchs un peu organisés à la va vite aussi. C'est des rendez-vous souvent l'été sur une période de 3 / 4 mois. On se donne rendez-vous tous les jours à 18h en fin de journée ou à 19h » (responsable du service sport, Bobigny).

« Les adultes institutionnels croient toujours que c'est la loi du plus fort entre les jeunes, mais ce n'est pas vrai sur ces terrains de jeux » (ancien rassemblé, responsable jeunesse, Bobigny).

Ces lieux, conquis, sont ici une tour, là un square, une barrière ou un bassin. Les rassemblements sont très proches des lieux d'habitat, notamment (mais pas seulement) au sein des quartiers d'habitat collectif social. Ils semblent moins tributaires d'une situation urbaine particulière par rapport au centre-ville (distance au centre) que d'une configuration propre (orientation, morphologie□) vis-à-vis des réseaux de circulation et des différents pôles d'intérêt situés à proximité.

Ces espaces intermédiaires que sont ces rassemblements, prennent des formes diverses (exposition, sociabilités□), mais sont des espaces-temps où de manière générale, chacun veille à articuler ancrages territorial et situationnel.

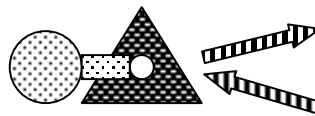
C'est-à-dire inscrire ses interactions dans un parcours individuel et commun; référents à partir desquels se mesurent les trajectoires et les événements.

Définition des espaces intermédiaires

"Si des enclaves tendent à produire de la discontinuité, des espaces intermédiaires tendent à créer de la porosité, de la continuité entre les différents mondes économiques et sociaux. (□) Ce sont à la fois des espaces de protection, de restauration identitaire et de mise à l'épreuve de soi. Ce paradoxe traduit cette tension intégration/désaffiliations qui traverse la société dans son ensemble. (□) Ici se frôlent et se rencontrent diverses formes économiques, légales et illégales, marchandes et non marchandes. On voit bien alors un 'continuum' entre les zones d'intégration sociale, de vulnérabilité et de désaffiliation et d'autre part, des porosités, des mouvements entre ces zones, et on voit aussi que le processus de désaffiliation peut se retourner en processus d'affiliation, et qu'il est rarement irréversible" (Rouleau-Berger, 1997 : 161-172). "Ce sont des espaces de relations objectives (conflits□), mais aussi des espaces de relations intersubjectives qui construisent le sens de l'action de manière concertée. L'espace intermédiaire constitue un lieu fort d'articulation entre un ordre structurel et un ordre interactionnel" (d'après Reynaud et Rémy, Rouleau-Berger, 1993 : 197). "Il faut les penser non comme des espaces de repli identitaire, mais comme des lieux d'élaboration de croyances et de désirs, comme des espaces de conviction" (Joseph, 1984 : 69).

Ces rassemblements-espaces intermédiaires prennent plusieurs formes:

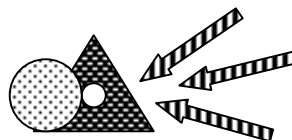
Seuil



L'espace de rassemblement est ici l'endroit par où l'on passe pour sortir ou pour rentrer dans le quartier ou la cité, ce sont des espaces qui fonctionnent toute l'année. Ce sont souvent des rassemblements proches de commerces pour plusieurs raisons :

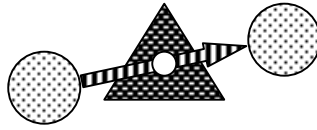
- Ils maintiennent un flux de personnes à peu près constant qui assure la vie de ces espaces intermédiaires.
- Ce sont en général les lieux les mieux desservis par les transports en commun.
- Un repli est possible en cas de mauvais temps (galerie, café□) sans pour autant s'enfermer chez soi ou dans un hall.

Accueil



La dernière forme que prend l'espace de rassemblement est l'espace d'accueil. Situé en général au sein d'une cité, les personnes viennent de plusieurs endroits pour s'y rencontrer. Ces rassemblements sont alors à considérer comme des espaces, des nœuds de réseaux.

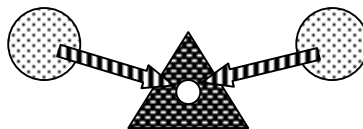
Point de passage



Dans ce cas de figure, le rassemblement ne constitue pas un but de déplacement. Les personnes traversent cet espace pour aller au collège, sur un terrain de sport ou au centre-ville.

On peut considérer par extension une circulation dans son entier comme constituant un espace de rassemblement/passage, mais c'est le plus souvent au sein d'une cité que ce rôle est rempli. Par contre, les équipements (squares, terrain de sport) sont rarement des points de passage mais plutôt des destinations.

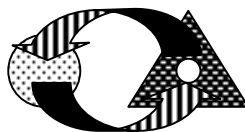
Point de contact



Ici, l'espace de rassemblement est un lieu plus ou moins neutre où les participants viennent spécialement, notamment pour ne pas aller chez l'autre.

Points de contact, ces lieux ne sont pas retirés mais sont souvent à proximité de lieux à centralité urbaine forte (services, équipements).

Soupape



L'espace de rassemblement permet dans ce cas de sortir au quotidien de zones d'habitat qui ont la particularité d'être relativement autosuffisantes en équipements. On ne sort pas de la cité pour avoir quelque chose que l'on n'a pas chez soi, mais l'on en sort pour aller se "changer d'air" sur ces espaces intermédiaires et sortir de la pression de l'environnement proche. Ce sont souvent des terrains de sport combinant parfois d'autres fonctions (jeux enfants), qui jouent essentiellement ce rôle parce que ce sont des structures proches qui peuvent être utilisées quotidiennement sans être pour autant "au milieu" des zones d'habitat.

Cette première catégorisation, brossée à grands traits, a le privilège de situer ces espaces intermédiaires dans un cadre urbain et de leur donner une fonction. Cependant, elle ne concerne pas les rassemblements de manière générale, mais ceux les plus ouverts sur les autres publics. Et d'autre part, cette catégorisation ne nous indique pas le sens, notamment spatial, que prennent les rassemblements pour ceux qui les composent.

Pour répondre à cette question, il a un moment, été envisagé d'entreprendre une thématisation des expressions qui marquent les espaces de rassemblement, comme a su le faire G. Bachelard pour la maison par exemple (La poétique de l'espace): coins, marqueurs de distance, frontières□ Cependant, le travail de terrain a confirmé "l'enfouissement"⁴⁴ de ces expressions : « *Le carrefour ça n'a pas de nom* » (rassemblé, Créteil). En fait celui-ci est plutôt appelé « *le tabac* », mais les espaces sont rarement nommés, hormis ceux qui correspondent à des 'services urbains' (gymnase, café, commerce□). L'espace, on ne le convoque pas, on y va.

Nous avons préféré montrer en filigrane les 'dégradés d'expressivité' des rassemblements. Suivant les moments, ceux-ci se rapprochent du rassemblement d'habitues basé sur des routines ; et apparaissent ensuite comme un rassemblement "total" (retrouvailles, disputes□). Ce dégradé peut être construit sur:

- la critique (gymnase incendié, ostentation face aux policiers□)
- les virtuosités (sportives, ludiques, informationnelles□)
- la visibilité: se cacher (pour 'échanger'), être vu (parce qu'exposé), se montrer (pour 'vendre', se faire reconnaître□), voir (pour savoir ce qui se passe)
- la présence physique (les halls d'immeubles, les sas de centres commerciaux, les portes de cours de collèges, les entrées de salles□)⁴⁵.

Nous essaierons de montrer ce que produit l'investissement spatial au sein des différents rassemblements, en nous appuyant notamment sur les notions de "réserves" (Goffman), d'appropriation (Lefebvre), de familiarité (Thévenot) et de déterritorialisation/reterritorialisation (Deleuze et Guattari). Ces approches seront complétées par celle sur les mobilités, notamment celles de J. Levy et de M. Kokoreff.

⁴⁴ Selon Ricœur, 'l'enfouissement' du récit dans la vie, sous la forme de la conversation ordinaire est le premier stade du récit. C'est ce qu'il appelle la 'préfiguration'. Le deuxième stade du récit est la configuration. "L'acte de configuration possède une triple membrure: d'une part, la mise-en-intrigue, que j'ai appelée la 'synthèse de l'hétérogène'; d'autre part, l'intelligibilité, la tentative de mise au clair de l'inextricable; enfin la confrontation de plusieurs récits les uns à côté des autres, contre ou après les autres, c'est-à-dire intertextualité". La refiguration est le troisième et dernier stade du récit, celui de la lecture (Ricœur, 1998).

⁴⁵ Occupés, les passages deviennent des seuils et les seuils deviennent parfois opaques, cependant ils jouent leur rôle d'adhérence. Un jour, à l'annonce de la fermeture de la salle de la MPT (Créteil), nous sommes une bonne vingtaine, avec les jeunes du rassemblement, à sortir simultanément par la petite porte d'accès. Au moment du passage, un jeune demande à l'éducateur de rue un service. Ce dernier remarque *à posteriori* : « *J'ai répondu oui dans le mouvement, sans réfléchir. Après mes refus répétés de ces derniers temps, j'avais envie de lui répondre oui, même si je me demande si j'ai bien fait* ».

2. Identité

Dans sa version essentialiste, "l'identité renvoie à une sorte de séquence culturelle de l'action, à toute une intériorisation de l'expérience sociale sous forme de modèles devenus inconscients et qui gouvernent les conduites et jeux relationnels par le biais des représentations qu'elles induisent" (R. Sainseaulieu, 1980 : 279). De son côté, la microsociologie des espaces publics, dans sa lutte contre le culturalisme, façonne des acteurs abstraits⁴⁶ et sans histoire. Ceci dans un seul but : se centrer sur le travail de cadrage des participants visant à donner un sens commun et donc civil, à la situation.

Sans retomber dans une "ethnographie de l'enclave", nous voudrions néanmoins dans ce deuxième chapitre, comprendre :
le fond identitaire, culturel et territorial sur lequel se forme ce travail de cadrage ;
le rôle des différentes modalisations des participants dans ce travail de cadrage.

Pour bien saisir la nature de ce qui se trame au travers des rassemblements, nous allons essayer de pluraliser les représentations, les langages normatifs (jeunes, gestionnaires, passants□) et essayer de comprendre ce qu'ils se disent en coulisses.

Un jeune téléphone depuis le rassemblement à un responsable de la PAIO (service municipal d'aide à la recherche de stages et de petits boulots) et n'énonce aucune formule de politesse. Pourquoi ne respecte-t-il pas ces rituels d'accès, alors que cela 'ne coûte rien' et paraît 'naturellement' exigible ('c'est la moindre des choses□')? Si "l'abstention a valeur de défi" (Bourdieu, 1980 : 114), c'est parce que le principe fondamental des échanges confirmatifs, est que chaque participant doit se garder de détruire la face des autres. (Goffman, 1991)

Mais dans ce cas, comment se construit l'accord entre les différentes normalités des différents publics? En quoi ces regards sont-ils aussi tributaires de conflits des formes de régulation (gardiens□)? Comment par exemple, un simple tutoiement s'est-il sédimenté? Est-ce la réaction à une discrimination instituée? Que se passe-t-il en cas de rappel à l'ordre? Autant de questions dont les réponses pourraient nous permettre d'avancer dans la définition des ressources civiles des rassemblements.

Entretien avec un gardien d'immeuble

L'observation participante auprès des jeunes rassemblés a été précédée de plus de cent entretiens auprès de gestionnaires (gardiens, services techniques municipaux, services jeunesse, sport□). Le but initial de ces discussions était avant tout factuel : déterminer où se produisent les rassemblements, qui les fréquentent, quand□ L'entretien restitué ici n'est ni remarquable, ni archétypique. Il s'agit simplement de celui réalisé avec le gardien de la cité de Créteil, sur laquelle a ensuite été effectué le travail de terrain avec les jeunes. Lors de cet interview, il m'évoquait les deux groupes de jeunes présents sur sa cité. D'après ses dires, l'un était constitué de préadolescents civils et installés près de sa loge. L'autre regroupait les plus grands, délinquants. Je ne savais pas encore que c'est sur cet endroit que je ferais mon observation des rassemblements de jeunes sur Créteil :

⁴⁶ Goffman se réfère de manière explicite à l'occidental, blanc et de classe moyenne, mais n'est-ce pas aussi une abstraction?

« Quand je dis mes ados, ce sont les enfants de mes locataires (□) C'est ça le problème avec les jeunes, ils ne savent pas □ Ils ont autre chose dans la tête. Ils n'ont pas le respect de □ Ce n'est même pas une question de respect, mais le déclic de se dire: "Moi où j'habite, c'est bien, c'est propre". C'est ça qui me □ C'est ce qui est le plus navrant. Ils sont contents d'être là □ Je suis certain que chez eux, par rapport à des copains qui habitent dans un quartier qui est taggué □ Il y a des quartiers, tout ce qui est à hauteur d'homme, vous faites tout le tour de l'immeuble, tout ce qui est à hauteur d'homme, c'est taggué. C'est vrai, il n'y a pas que là-bas. Partout où je vais. Moi je suis d'Evreux, quand je vais voir mes enfants à Evreux dans une zone HLM où ils habitent, vous voyez que jusqu'à un mètre quatre vingt deux mètres, le bras tendu, tout est taggué d'un bout à l'autre. Là par contre ça fait zone par rapport à ici. Bon, je ne veux pas être prétentieux mais, ça fait quand même petite résidence. Bon, en plus on vient d'être repeint, ça change. Vous avez vu tous les ravalements?

- Oui, oui

- (□) Donc c'est ces petits trucs là, c'est insignifiant, mais □ On peut dire ouais [ce n'est pas grave]. Là, je vous dis, on a refait faire il y a un mois tout le dessous du hall et là, ça y est c'est déjà reparti. Et puis vous repasserez dans un an et puis vous me direz, ça a bien changé, parce que malgré l'entretien, malgré tout ce qu'on y met, il arrive un moment où l'on peut plus.

- Alors comment ça se passe, ils sont nombreux?

- De ma résidence, sans exagérer, en gros mettons une dizaine. Enfin, quand je dis ados, c'est des jeunes de 14-16 ans. Ouais, une bonne dizaine. Dix garçons, parce que moi je parle des gars parce que les filles, elles sont toujours chez elles. C'est vrai, il n'y a que les garçons. Et puis sans faire beaucoup de □ Même pas une question de faire du racisme ou quoi □ Mais c'est souvent malheureusement les maghrébins qui sont dehors. Et c'est ça le gros problème aussi, c'est que □ Moi j'ai des parents, j'ai qu'à prendre leur fils en train de faire une bêtise, le père il va arriver □ C'est des gens charmants. Vous leur dites quelque chose, ils sont les premiers à vouloir faire les choses. Mais, ils ont ce côté que le fils il a le droit de faire, pas ce qu'il veut mais presque. Moi j'estime qu'un gamin à 14 ans, quand il est jusqu'à 10 heures du soir même en plein hiver dehors, alors qu'il sait que tous les jours, il y a des problèmes. On leur dit les boîtes aux lettres elles sont forcées et tout ça. Et bien moi je veillerai à dire que moi mon gamin il ne va pas y être. Ben non, je sais pas, c'est dans les m□urs. J'arrive pas à maîtriser ce □ Combien de fois [le père] est venu un après-midi, il m'a dit "oui, ça, machin et truc". Et puis le soir je sors dehors et le premier truc sur qui je tombe, c'est sur son [fils]. C'est comme ça. A mon avis, nous on peut rien y faire.

Mais ceci dit, eux ça s'attaque à la petite bêtise. C'est de la dégradation quand même parce que □ Des fois, c'est même pas pour dire, tiens on va l'embêter lui. C'est parce qu'ils sont dés□uivrés, alors ils ne savent pas quoi faire. Alors l'autre il prend son couteau, alors il gratte un petit bout là, l'autre qui machin. L'autre il a le feutre, alors il va mettre un coup. L'autre il fume il a un briquet, vous avez qu'à voir, je vais vous emmener dans le hall tout à l'heure. Un petit coup de briquet par là, un petit coup de briquet par là. Et puis, ah ben tiens on va écrire, ça écrit. Aujourd'hui il a commencé son truc. Demain il en refait un petit peu et puis la boule de neige.

- D'accord. A chaque fois ils cherchent à écrire quelque chose?

- Ah ben ouais. L'autre fois ils ont taggué tout le hall parce qu'ils ont été contrôlés par la police, là il n'y a pas longtemps. Parce que nous, on avait fait une demande de réquisition permanente. J'ai d'autres problèmes, d'autres soucis là. Dans un hall, mais pas des jeunes de chez moi. C'est des jeunes de la cité d'en face. Alors là par contre, c'est l'enfer. Alors là, c'est le niveau d'insécurité même. C'est arrivé que même là plus personne ose arriver, leur dire quoi que ce soit. Là ils font ce qu'ils veulent. Ils ont instauré un niveau de crainte pour se faire respecter □ et tout le monde prend. Moi j'ai des gens ils déménagent à cause de ça. C'est quand même malheureux. Un noyau, c'est quinze jeunes, dix jeunes. (□) Ça tient à très peu de chose. Je vois, pour vous donner une idée, par exemple j'ai un jeune là. Ses parents sont divorcés. Le gamin était parti chez son père. Il était parti trois quatre ans, il était plus jeune. Là il est revenu, sa mère elle l'a récupéré, il a quatorze ans. Bon, il arrive là, il est revenu. C'est sa cité. Petit, il était déjà ici. Il est parti deux ans, trois, chez son père, il est revenu. Et bien il a de mauvaises fréquentations. Sa mère elle le tient à peu près bien et tout mais quand il est dehors. Moi je sais pas si elle s'en fout ou si elle ne s'en rend même pas compte. Ce qui fait qu'il a des

fois sept, six copains qui l'attendent. Mais des jeunes que je connais même pas. Des jeunes qui vont peut être à l'école avec lui ou quoi. Ils se donnent rendez-vous. Alors ça me ramène □ Un gamin de ma cité, si vous voulez, me ramène huit gamins, qui eux n'étant pas d'ici, ils s'en foutent, ils en ont rien à foutre. Ils sont toujours en guerre. Ils faut toujours les virer. Ou ils bloquent les portes □

- Et là d'après vous, c'est des anciens copains qu'il avait de □

- Non, non, c'est parce que □ Bon là mettons, à mon avis, vu qu'il a quatorze quinze ans, il doit être dans un collège ou peut être même dans un lycée, j'en sais rien. Je sais même pas à quel machin scolaire où il va. Mais c'est des copains d'école quoi. Qui sont certainement aussi du coin.

- Bon alors pour l'instant on a vu trois groupes. Il y a le groupe d'une dizaine de jeunes qui est là, soit sur le huit, soit sur le six □

- Alors ceux-là ça c'est les miens ça.

- C'est vos jeunes □

- C'est les fils de mes locataires. Bon eux, ça c'est leur point. C'est leur résidence. (□)

- Mais pourquoi ils vont sur le six et sur le huit d'après-vous? Pourquoi ils ne restent pas uniquement sur le huit par exemple?

- Bon, il y a eu aussi □ Bon, l'histoire est plus complexe que □ Les habitudes étant prises, après ils ont du mal à s'en débarrasser de ces habitudes là. Si vous voulez, avant, jusqu'à il y a encore peine un an, parce que ces trucs je les ai démonté il n'y a pas bien longtemps. J'en avais tellement marre que moi c'était mon truc □ A l'époque, quand ils ont fait cette résidence □ Vous avez vu les halls? Je ne sais pas si vous avez vu les halls, mais vous pourriez faire un bal si vous voulez. Bon, pas faire un bal mais on veut faire un vin d'honneur, il y a largement la place. Bon, dans le milieu, il y avait un banc. Il y avait un gros machin qui faisait un mètre cinquante sur un mètre cinquante, un gros carré avec des sièges et tout. Mon hall était équipé comme ça et celui du six. Ce qui fait que, pendant toutes ces années là □ Quand vous voyez un banc quelque part, qu'est-ce que ça veut dire? Bon, ça veut dire que vous avez le droit de vous y asseoir. De vous y réunir éventuellement. Vous avez le droit de vous y asseoir. Donc nous, quand on les sortaient des halls, on n'est pas crédibles parce que quand vous dites à quelqu'un "Vous sortez, vous n'avez rien à faire ici". Le problème, c'est que, il y en aurait un ou deux ils auraient le droit de s'asseoir. Mais quand ils sont à dix douze dans un hall, que vous repassez une heure après et qu'il y a eu une étiquette d'une boîte aux lettres qui a été arrachée ou il a essayé d'en ouvrir une et vous retrouvez une lime à ongles dedans, un couteau, ou le panneau d'affichage qui a disparu complètement, ou la feuille qui était dedans elle est barrée □ Parce qu'il faut qu'ils fassent le petit truc qui fait que ben □ je suis dés □ uvré donc je vais faire ce machin. Donc après, moi j'en ai eu tellement marre de ce truc que □ En plus il était dangereux parce qu'ils l'avaient cassé, taggué, gravé □ Donc je les ai viré. Mais les habitudes étant prises, il y a toujours ce réflexe de se retrouver au huit ou au six. Parce que avant il y avait les bancs et à mon avis c'était toujours l'endroit où ils se réunissaient. Parce que moi je sais par les réponses que j'avais à chaque fois □ Parce que c'est vrai, ma femme me dit à chaque fois □ Quand j'avais les jeunes qui me répondaient "Il y a des bancs, à quoi ça sert?". C'est vrai, il faut se mettre devant le fait accompli. C'est vrai, ils sont assis. Même s'ils faisaient rien. Bon moi par principe, je les sortais systématiquement, parce que je sais que dans dix minutes il va y avoir quelque chose. Allumer les prospectus qui sont dans la corbeille à papier. C'est des trucs qui paraissent tout con. On dit "Ah, ils font pas de mal". Mais si. Il y a des gens qui habitent dans les halls. Le bruit, la nuisance. Moi j'ai deux locataires qui habitent là-bas (□)

Parce qu'en plus le problème (□) Il y a un truc que je n'arrive pas à comprendre, c'est le □ Je vais peut-être pas arriver à m'exprimer pour vous dire ça. Ce que je vous disais tout à l'heure, sans racisme ni rien du tout, mais je veux dire que les maghrébins, c'est vrai, j'ai remarqué que leurs enfants, les garçons ont le droit de tout faire. Ils sont tout le temps dehors, même très jeunes, à 10-12 ans les gamins ils font ce qu'ils veulent. Je peux pas dire qu'ils font ce qu'ils veulent parce que quand même des fois, de temps en temps, si il y a un problème, l'autorité du père. Mais, cinq minutes après, c'est fini quoi. Même s'il a fait un truc important, demi-heure après il est dehors et il continue à faire ce qu'il veut.

Par contre, là où il y a à mon avis le problème, c'est que moi mon fils, il a des copains comme tout le monde, mais quand il me dit "Papa, je peux amener mon copain", même maintenant, il a quinze ans. Il me dit "Tiens, papa, j'ai un copain il va venir ce soir" ou quoi, je reçois les copains de mon fils. Je veux pas que mon fils soit dehors. Il faut bien qu'il ait une vie comme tout le monde. Par contre eux, jamais, même les meilleurs copains. Moi j'ai des gars, il y a des gamins ici qui ont été élevés presque au biberon ensemble et aujourd'hui ils ont quinze ans. Et ben jamais l'un va chez l'autre () Même quand ils vont dans les étages, ils restent sur le palier, ils ne rentrent pas chez le copain. ()

C'est des enfants, ils ont grandi ensemble, il font partie des immeubles quoi. Alors c'est sur, ils ont comment dirais-je, pas de fierté. C'est ce que je leur reproche d'ailleurs. Quand je leur dis "En plus vous, vous n'avez même pas le droit parce que". C'est vrai, c'est à eux. Enfin pas à eux, mais je veux dire ils sont d'ici. C'est leur quartier et tout. Ou quand c'est des autres, de l'autre cité qui viennent, je leur dis "Mais bordel vous êtes chez vous, vous vous laissez". Quand ils me disent "Ouais, c'est pas nous, c'est encore les gars d'E". Parce que moi des fois, c'est vrai, on est tellement désespérés que je dis "Mais merde bordel, c'était tout propre hier". Vous arrivez un matin, ils ont foutu un hall dans un état, je vous ferais voir des photos tout à l'heure, vous allez me dire c'est pas possible. () C'est vraiment le truc qui ne rapporte rien. () Dans le parking, ils y vont de temps en temps. Mais le problème, c'est qu'ils y vont à quatre ou cinq pour faire une bricole qui a pas besoin. Mais bon, c'est histoire de dire "on descend en bas" () A coté des autres que j'ai en bas. Parce que eux, ils rentrent dans le parking, ils vont vous plier les portières des voitures même s'il n'y a rien à voler, même si la voiture elle est ouverte. Faut qu'ils cassent. Faut qu'ils dégradent. Ils m'ont saboté les portes pour rentrer dans le parking. Jusqu'à présent, ils ne se sont jamais fait prendre. Moi je sais que c'est eux parce que des fois je retrouve des trucs qui ont été volés dans une voiture juste devant l'entrée du deux, caché des fois dans des corbeilles à papier. Moi j'ai trouvé une arme une fois, un pistolet. Ils menaçaient un de mes locataires tous les jours avec un pistolet. Et puis lui, il avait tellement peur, qu'il l'avait jamais dit à personne. Et puis un beau jour, il l'a sorti au président de l'amicale. Un facteur de circonstance, je sais plus. Ils se sont retrouvés dans un arrêt de bus je crois () C'est un pauvre gars. Un pauvre gars, ce qu'on appelle un gars qu'est pas trop. Parce qu'en plus, c'est ça que. Ceux d'en bas sont plus dangereux parce que si vous voulez, ils sont. Moi je dirais pas plus malins, parce qu'il faut pas être fin pour faire ce genre de truc là, mais ils arrivent à trouver le à analyser la personne et à voir la faiblesse. Si il y a une faiblesse sur quelqu'un, vous pouvez être sûr qu'il est 'bon comme la romaine'. ()

- Alors vous l'avez retrouvé comment cette arme?

- Le président de l'Amicale me dit "Il paraît que mon voisin, il se fait racketter tous les soirs". C'est un homme, il travaille à Carrefour. Il pèse les légumes à Carrefour. Donc c'est un homme, il a un emploi comme ça. Et il quitte tard le soir. Et puis quand il rentrait, il en était arrivé à la fin, à rentrer le plus tard possible chez lui parce qu'il avait peur. Il rentrait avec deux, trois commissions. Alors s'il avait du Coca dans son sac, ils lui piquaient son Coca. Et puis un jour, il y en a un qui a commencé: "Tiens, t'as pas dix balles" ou un truc comme ça. Ça a commencé comme ça. Peut-être qu'il était bien luné au début, alors il leur a donné dix balles. Le lendemain, c'était encore. Le lendemain, le lendemain. Ce qui fait qu'un jour, il en a eu marre. Il a dit "Moi c'est fini, je leur donne plus rien". Et un jour, [le jeune] a sorti un pistolet de dans les lamelles du plafond, et puis il lui a foutu sur la tempe. Et puis il lui a dit "Tu vas raquer". Et l'autre, il a eu peur et il a dit ça au président de l'amicale. Mais au bout de je ne sais combien de temps, une semaine ou je sais pas combien. Et le président me dit ça "Il paraît qu'ils sortent un pistolet de la dedans les lamelles. Moi je met la main, je regarde. J'y retrouve tout une pile de CD. Et puis il y avait le pistolet. Mais un vrai. Il n'y avait plus le chargeur dessus par contre. La police l'a cherché pendant longtemps après. Je sais pas s'ils l'ont retrouvé. Mais ceux-là sont dangereux. En bas, ils sont dangereux. Moi j'ai pas honte de le dire "Ceux-là sont dangereux". Ils agressent, ils menacent. J'ai un locataire qui est sous la tutelle d'une association qui à mon avis est en réinsertion pour se sortir un petit peu de la drogue ou je sais pas quoi. Donc, il est sous la tutelle d'une association qui l'a relogé là. Ben ce gars là, ils ont vu tout de suite qu'il avait quelque chose. Ben forcément, c'est une loque. Le mec, il est complètement grillé à mon avis par la drogue. Et puis à mon avis, il continue, il touche toujours. Et il y a eu une embrouille un soir sur un portable. Parce que le fait qu'il soit sous la tutelle d'une association, je crois que pour les aider, pour être en permanence en relation avec eux, ils les avaient équipé d'un portable. Et puis un soir, il a du rentrer chez lui,

il habite dans le hall du deux justement, et il avait son portable et il téléphonait. Et dans le lot, il y en a un qui lui a dit "Tiens, prête moi ton portable. J'ai un coup de fil à donner" ou je sais pas quoi. Et donc lui, il a pas voulu. Ça a commencé comme ça. Bon et puis après, ils se sont acharnés sur lui. Ils ont vu qu'il avait quelque chose. Qu'il avait une faiblesse quoi, et trois fois ils lui ont cambriolé son appartement. Mais saccagé, le frigo par terre, tout. Mais par contre, nous on sait que c'est le noyau. Mais vous dire qui, c'est toujours resté dans le doute (□) Moi j'ai vu des locataires, pour rentrer chez eux. Voir que les jeunes étaient dans le hall et faire demi-tour et puis aller faire une course ou aller ailleurs pour pas avoir ce contact avec eux. Et les quelques locataires qui ont eu de l'audace, qui leur ont dit de sortir ou "Vous n'avez rien à faire ici" ou, voyez, d'intervenir ou de se responsabiliser un petit peu en tant que locataire du bâtiment. Je peux vous garantir qu'ils l'ont payé cher. La boîte aux lettres arrachée. Menaces sur les enfants (□) sur les petits frères et tout. Eux, c'est de la vermine. C'est vraiment des durs.

- D'accord. Et là vous disiez qu'ils venaient d'ailleurs.

- Ils viennent d'en face. Ben c'est logique. En général on fait pas les conneries dans son quartier, donc □ Le gardien d'en face il me dit "Ben non, non. Ça va". Et pour cause, ils sont là.

- Ils sont combien là. A peu près?

- C'est pas prévisible. Bon d'en face, l'autre jour. Ils sont un noyau d'une dizaine de jeunes. Mais des fois, ils sont trente dans le hall. Parce qu'en plus, à mon avis, ils trafiquent aussi le shit. Ce qui fait qu'au moment de la distribution, je peux vous garantir qu'il y a du monde. Parce qu'en plus, moi j'ai discuté. Parce que moi j'ai jamais eu de vraiment mauvais rapports avec eux. Parce que bon, j'ai tout essayé. Il faut pas croire qu'on devient comme ça du jour au lendemain. J'ai essayé la gentillesse. Ma femme me disait "Ouais, tu es trop sévère. Tu les vires systématiquement". De toutes façons, il n'y a pas cinquante solutions. Elle me dit "Tu es trop sévère". J'ai essayé la gentillesse. Après, c'était des "Tu" à tour de bras. Eux, dans leur tête, ça fonctionnait, le fait que je leur dise bonjour, ou que je leur serre la main ou quoi, ça voulait dire: t'acceptes ce qu'on fait. J'avais plus d'autorité. J'avais plus rien. Alors après, j'ai dis non. Moi je peux pas. Il y a des gens, même des responsables, des fois ils me disent "Laissez tomber". Je peux pas. Je peux pas laisser tomber un truc comme ça. Sinon, je change de métier. (□) Alors attendez, je vais vous expliquer. Ce fameux hall du deux avant, il était traversant. Il y avait une porte qui donnait dans l'avenue et une porte qui sortait dans le square. Ce qui fait que nous, comme on s'est vraiment acharné sur ce phénomène, ce problème. On se disait "Pourquoi toujours le deux, pourquoi toujours le deux". On en a déduit que, vu que c'était un hall traversant, quand la police elle arrivait, qu'ils avaient fait les cons et qu'elle passait par l'avenue. Hop, ils se tiraient de l'autre côté. Et donc nous, on a fermé le hall. C'est-à-dire que là derrière, on a fait un mur. On a mis des pavés de verre. On a mis un mur en briques, pour que ça ait un aspect un peu □ Pas trop ridicule quoi. Et on a supprimé cette porte. Bon, ben maintenant ça va être tranquille. Ça a duré trois mois. Bon, ben maintenant c'est plus le même domaine. Maintenant ils viennent, ils s'assoient et quand il sont passés, vous diriez qu'il y a un cyclone qui est passé (□).

- Ils viennent de quelle heure à quelle heure en gros?

- C'est pas prévisible (□) Et puis ça y est, ils ont commencé à attaquer les pavés de verre. De toute façon ils m'ont dit "un jour, le mur, il y en aura plus" alors □ Je m'attends qu'un jour, il y ait un passage de façon à ce qu'ils traversent d'un bout à l'autre. C'est certain, on l'aura, un jour ou l'autre. Là, ils ont attaqué les pavés de verre déjà. (□) Je croyais qu'on en avait terminé et que c'était terminé. Parce qu'il y a des fois je me dit "Ah ben merde tiens". Il y a des fois, un passage, deux trois jours comme ça, y a rien. Ils sont pas venus du tout. Et je dis "Tiens, merde, ça y est, c'est fini, ils viennent plus". Et le lendemain, vous revenez c'est le même truc. Et puis, il n'y a pas longtemps que j'ai appris que dans la bande, il y en a un qui doit être en cabane. Et c'est à mon avis, pas le meneur mais presque. Lui, le fait qu'il est pas là, ça limite un peu. Ils se regroupent, mais il n'y a pas de grosse, grosse connerie. (□) Mais je me fais plus d'illusion. (□) C'est pas Chicago mais □ C'est ça qui est trompeur. Parce que quand on voit ma résidence. Mes responsables □ Mais moi j'avais le feu tous les jours ici, des feux criminels. Il y a eu une année, avant que j'arrive en 90, il y a eu □ D'abord, ça a été à la une du Parisien, c'est pour vous dire, c'était quand même important. Je sais pas trop si il n'y a pas eu douze ou treize dans la journée. Les pompiers, ils ont failli même attraper le mec (□)

Moi, j'ai eu quatre voitures qui ont pris feu dans le parking. Pas quatre voitures le même jour, quatre fois de suite. Nettoyer le parking de A jusqu'à Z d'un bout à l'autre. Quatre fois de suite. Il n'y a pas encore un an, tous les soirs ils me foutaient le feu dans les poubelles, dans les containers. Toutes les nuits, à trois heures du matin, les pompiers ils étaient là en train de me réveiller pour ouvrir les portes et tout. Parce que les pompiers, ils vous attendent pas eux. Il y a eu une enquête de police de faite ici pour retrouver le criminel (□). C'est des trucs qui sont tellement faciles. Moi j'appelle ça des trucs faciles. Si je veux vous emmerder, je sais que vous habitez là, je vais vous emmerder. Le soir vous rentrez pas chez vous. Tout le monde sait faire. C'est comme celui qui fait des conneries au téléphone. Qu'est-ce qu'il y a de plus facile que □ Moins maintenant parce qu'avec les appareils qu'on peut détecter □ Ça prouve pas vraiment d'être □ d'être brave. Parce que foutre le feu quelque part, tout le monde sait faire. (□) Moi je sais les gens, comment ils sont. Eux [la mairie] je sais pas si ils le savent mais quand vous avez un canapé qui fait plus rien chez vous et vous avez l'audace de le prendre et d'aller le foutre sur le trottoir, vous êtes capables de n'importe quoi. Quand on fait ça, on est capable de n'importe quoi ».

L'ensemble du discours est dominé par un souci de régulation qui éloigne toute pluralité de perceptions. Cependant, même si le gardien indique que ce souci de régulation est au fondement de son rôle social ("Sinon je change de métier"), il montre aussi comment ce rôle se construit avec les autres acteurs (sa femme, sa direction, "ses" jeunes, l'espace du groupe d'habitations □).

Dans ce travail de mise en récit le gardien détermine des figures représentables des différents publics (les gentils et les méchants), de l'espace ("l'autre cité") et façonne un segment d'action particulier (avant, maintenant; là-bas, ici □) qui permet au 'moi' de tenir dans le temps, au milieu de la diversité du réel. D'où l'importance des traces (graffitis, dégradations, article du Parisien, rapports à l'office HLM □) et de l'espace qui les reçoit pour servir de preuve de ce que l'on raconte (les photos) pour les autres et pour soi-même.

Une construction qui comporte certaines limites: en presque deux ans de présence sur le terrain avec les jeunes, je n'ai quasiment jamais croisé ce gardien aux heures où les rassemblements sont formés. Cela laisse supposer que le contact direct n'existe pas le plus souvent, sauf dans des situations conflictuelles nécessitant son intervention.

Les jeunes présents sur l'espace urbain sont le plus souvent décrits par opposition avec l'habitant moyen, le citoyen « *comme vous et moi* »:

« *Les jeunes "se connaissent tous", se parlent et partagent facilement* » (gardien d'immeuble, Créteil).

« *L'ennui, c'est ce qui les caractérise le plus* » (coordinatrice de quartier, Nanterre).

« *On leur a tous proposé un travail, ils ont tout fait pour être virés. Trop jeunes, ils n'ont pas su se rendre compte* » (responsable à la Mission Ville, Créteil).

Pour les gestionnaires, ce qui constitue les groupes, c'est l'intérêt commun, notamment illégal. Les contraintes délictueuses expliquent les logiques de leur fonctionnement tant interne qu'externe:

« *Les groupes se font et se défont sauf pour ceux qui font des conneries. Car ceux-là sont devenus des copains plutôt par obligation, parce qu'ayant fait*

des conneries ensemble, plus on reste ensemble, moins il y a de risques de se faire attraper » (responsable équipe de prévention, Nanterre).

« Des enfants trafiquent, ils servent de revendeurs, c'est eux qui distribuent les doses pour les adultes. On va directement les chercher à la sortie du collège ou de l'école primaire » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

« Les groupes de trafic sont constitués de gens venant de pas mal d'endroits mais chaque membre d'un groupe ne peut empiéter sur le territoire de vente de l'autre groupe. Les revendeurs font pression pour limiter le nombre de points de trafic et ne pas diviser exagérément le marché » (responsable équipe de prévention, Nanterre).

Cette rationalisation du fonctionnement des rassemblements autour de la notion d'intérêt, conduit les gestionnaires à en déduire l'existence de groupes identitaires hiérarchisés (en interne et entre les groupes) agissant de manière stratégique dans un "monde parallèle" dont l'ordre nous échappe dans les grandes lignes, ce qui explique son caractère insaisissable:

« Le deal c'est une société où il n'y a pas de directeur. Chacun a sa marchandise mais s'il n'en a pas ou pas assez, un autre le dépanne. S'il y a une menace sur un, ils s'entraident » (responsable club de prévention, Nanterre).

Légitimée par une spatialisation de la misère qui affecterait aux quartiers d'habitat social le fardeau que constituent ces jeunes 'occupant' l'espace public, l'impasse semble totale quant à une éventuelle 'sortie par le haut'.

« Plus ces jeunes immigrés se battent et sont revendicatifs et plus ils se battent sur des valeurs en dehors de tout ce qui pourrait les faire avancer (religion) mais qui les identifie vis-à-vis de la famille et de l'extérieur » (responsable à la Mission Ville, Créteil).

Pour comprendre en quoi les rassemblements de jeunes peuvent avoir un caractère identitaire, reprenons la remarque d'un patron de bar (Créteil), *« Ancien d'Algérie »*. Alors que le café va fermer et qu'il reste encore quelques clients au comptoir, je suis attablé un peu en retrait, avec un travailleur de rue. Le 'patron' intervient dans la discussion, engagée avec sa clientèle d'habitues: *« Après les avoir occupé pendant la colonisation, je comprends qu'il y ait des arabes en France. Mais je supporte pas qu'ils fassent les barbeaux parce qu'ils sont nombreux »* alors qu'individuellement *« Ils n'ont pas le trou du cul assez grand pour que j'y mette mon doigt »*.

Nous partirions alors d'une première hypothèse, considérant le jeune comme quelqu'un "qui en fait trop"⁴⁷, qui joue avec sa condition pour la réaliser: *« Il y a trois ans, c'était chaud. Aujourd'hui ça peut péter n'importe quand »* (rassemblé, Créteil).

En deçà de ces prophéties (parfois autoréalisatrices), ce 'jeu' fait effectivement partie du quotidien: L'éducatrice arrive sur le rassemblement. Freddy veut lui faire la bise alors que ce n'est absolument pas l'habitude. Elle explique alors qu'elle ne fait la bise à personne dans le cadre de son travail, mais seulement aux personnes de sa famille et à quelques intimes (cela

⁴⁷ Sartre J.P., L'être et le néant, Gallimard, dans Joseph, 1998. L'auteur prend l'exemple du garçon de café pour illustrer son propos.

concerne en effet autant les jeunes rassemblés que ses collègues de travail). Freddy surjoue le jeune décontracté et ridiculise des préventions présentées de manière tacite comme étant bourgeoises⁴⁸, alors qu'elles correspondent d'abord au niveau de familiarité institué par tous les éducateurs avec les jeunes dont ils s'occupent. L'éducatrice est effectivement issue d'un milieu bourgeois et cela transparaît dans son apparence et ses attitudes. Freddy est un dandy d'origine antillaise, spécialisé dans le recel semble-t-il, qui arbore lunettes de soleil et bijoux en or sur une chemise en flanelle largement ouverte. Son sourire inébranlable vient parfaire l'image d'aisance et de réussite qu'il souhaite renvoyer à autrui.

On voit donc que le fait de surjouer un personnage, s'inscrit dans une relation. Une relation qu'il convient de prendre en compte si l'on veut déterminer dans quelle mesure, cette outrance joue un rôle identitaire nécessaire à la construction de cultures partagées par les rassemblés:

Les jeunes rassemblés viennent de terminer leur partie de football et doivent laisser le gymnase à une dizaine de jeunes adultes (garçons et filles), qui se retrouvent tous les mardis pour se détendre en jouant au volley. Les volleyeurs pénètrent petit à petit dans la salle, alors que les rassemblés se dirigent vers la sortie. Echanges civils sur le seuil entre un volleyeur et quelques jeunes. Deux volleyeuses arrivent et assistent à la discussion, alors que deux jeunes se chamaillent sur le terrain, l'un prend le ballon, tire et atteint par mégarde une des filles sur la nuque. Les rassemblés sont hilares comme à chaque événement de ce genre où quelqu'un perd la face en public. La fille se retourne et se dirige en fulminant vers le jeune le plus proche. C'est en effet la proximité qui renforce le caractère offensant de son rire. Elle lui demande plusieurs fois pourquoi il rigole. Le préadolescent recule tout d'abord, puis fait front. La deuxième fille vient chercher sa partenaire. Finalement, un des grands demande à celui qui a tiré d'aller s'excuser. Ce dernier dit qu'il n'a pas fait exprès et sous-entend qu'il n'a donc pas à s'excuser. Le flot des rassemblés sort du gymnase, les filles rentrent au vestiaire. Le jeune ne s'excusera pas.

La volleyeuse est désarmée par une double méconnaissance:

- Ignorance quant à celui qui l'a 'mise en danger' (elle ne l'a pas vu)
- Incompréhension des rituels des rassemblés se moquant de quiconque perd la face en public, moquerie acceptée par celui qui la perd, parfois en maugréant, quelle que soit sa position au sein du rassemblement.
- Elle à donc d'autant plus de mal à imaginer que ce n'est pas sa personne, son identité singulière qui est en jeu ici, mais:
- la face qui se loge entre les interactants
- le déséquilibre de l'échange dans la situation
- Unifier la réalité et transformer la scène en accord relève alors de la gageure pour les deux parties.

La question de l'identité relève donc ici d'un rapport de pouvoir (homme/femme, groupe/individu, autochtone/visiteur, grand/petit□), mais ces

⁴⁸ Il revient plusieurs fois sur la question tout le temps de sa présence, désire des contreparties (prêt de son portable, cigarettes□) et s'adresse aux nouveaux arrivants: « *Tu ne lui fais pas la bise ?* ». Situation gênante tant pour le jeune que pour l'éducatrice qui doit à chaque fois rappeler sa position.

situations montrent que l'identité dépend également d'un rapport de savoir cognitif qui arme les acteurs pour unifier la réalité et peut transformer la scène en accord. Ce peut être une connaissance des pratiques juvéniles (la vanne), ou encore des préventions religieuses: un des rassemblements (Créteil) s'adresse à l'éducatrice en lui montrant ses épaules laissées nues par un caraco: « *Il faut couvrir ça* ».

Dans ce chapitre sur l'identité, nous sommes partis d'une description des rassemblements qui repose sur des conditions objectives: raisons sociales (parents divorcés□), culturelles (statut du fils dans la culture maghrébine□), spatiales (lieu d'habitation, hall, mobilier□). Dans ce premier type d'explication, les rassemblements sont symptomatiques d'une situation complexe, dont le nœud semble être le désœuvrement. Ces groupes de désœuvrés se définissent essentiellement en opposition à ceux qui les entourent et par l'intérêt mutuel qui caractériserait cette micro-société rationnelle basée notamment sur le commerce informel.

Si les identités des rassemblements s'appuient sur ces deux caractéristiques (opposition et intérêt), elles les transcendent par le "jeu". Surjouer le 'jeune de banlieue', par exemple lors des entretiens, revient à assumer d'une part, le fait que cette construction identitaire relève d'une relation ; et d'autre part que nous prenons place dans ces relations notamment par des rôles spécifiques. Ces relations et ces rôles s'inscrivent plus particulièrement dans des rapports de pouvoir et de savoir au sein desquels nous allons le voir, les cadrages et les différentes modalisations jouent un grand rôle.

3. Cadrages⁴⁹ et modalisations⁵⁰

Parmi les rassemblements, les références à l'identité ethnique sont quotidiennes, le plus souvent par des vannes ironiques⁵¹ qui sonnent comme des défis dans l'interaction dont le but est essentiellement de relancer la dynamique du rassemblement⁵².

On peut retrouver pour partie ces processus identitaires dans d'autres espaces sociaux qu'au sein des rassemblements. Cependant:

Même quand les apparences sont concertées (crédibles, formatées par les usages, répertoire de rôles constitué), les rassemblements restent vulnérables, sous la pression d'une triple tension :

- Dans l'ajustement collectif des pratiques du rassemblement au sein de conventions sociales qui sont pourtant critiquées par la plupart des rassemblements.
- Dans l'ajustement pratique des activités du rassemblement à un environnement exposé (le rassemblement est visible quasiment en permanence).
- Dans la socialisation différentielle, propre à chaque personne rassemblée : au lycée, en famille, au rassemblement, au travail □

⁴⁹ "Toute définition de situation est construite selon des principes d'organisation qui structurent les événements □ du moins ceux qui ont un caractère social □ et notre propre engagement subjectif. Le terme de 'cadre' désigne ces éléments de base. (Goffman, 1991 : 19). Dispositif cognitif et pratique d'organisation de l'expérience sociale qui nous permet de comprendre ce qui nous arrive et d'y prendre part. Un cadre structure aussi bien la manière dont nous définissons et interprétons une situation que la façon dont nous nous engageons dans un cours d'action. (Joseph d'après Tannen, 1998) C'est seulement en l'isolant par un cadre que l'agent peut interagir avec un autre agent, face à face, en laissant au dehors de ce cadre le reste de leur histoire ainsi que les autres partenaires. C'est la force justement des interactions que de suspendre localement et momentanément les interférences (Latour, 94 : 589)

⁵⁰ Pour Goffman, une modalisation peut prendre plusieurs formes:

- a) transformation systématique ayant lieu sur un matériau déjà signifiant selon un schème d'interprétation sans lequel la modalisation serait dépourvue de signification
- b) On suppose que les participants à l'activité savent et reconnaissent ouvertement qu'une altération systématique a lieu et que cette altération leur fera définir tout autrement ce qui se passe
- c) Des indices permettront d'établir le début et la fin de la transposition (parenthèses temporelles, spatiales)
- d) La modalisation peut porter sur des événements appartenant à toutes sortes de cadres (se marier pour plaisanter □)
- e) Si la modalisation n'altère que légèrement l'activité en question, elle modifie en revanche radicalement la définition qu'un participant pourra donner de ce qui se passe. **La fonction cruciale d'une modalisation, c'est donc de définir ce qui pour nous est en train de se passer** (Goffman, 1991 : 54)

⁵¹ Les vannes pour rire s'opposent aux joutes insultantes de l'ordre du combat (insultes, ragots, rumeurs), même si elles nécessitent toutes deux un public. D'après D. Lepoutre (1997), les vannes participent, au même titre que le verlan ou la vulgarité, d'une culture de l'éloquence; mais cette fois la valeur de la parole et du locuteur se mesure à l'aune de sa réussite, marquée point par point dans un affrontement verbal ouvert et public.

⁵² En effet, les jeunes rassemblements des différents terrains d'enquête, ressentent mal le racisme. Notamment celui affiché par certains des parents vis-à-vis de leurs camarades.

D'autre part, il provoque chez les rassemblés une connaissance du milieu (individus et espaces), si poussée que le plus souvent ils n'ont plus à faire cet effort de qualification de l'autre en tant que sujet et d'objectivation du lieu comme espace urbain. La distinction même entre le milieu objectif (physique) et le sujet doué de subjectivité s'amenuise. L'importance des pratiques agonistiques parmi les rassemblés, en est une des conséquences:

Nous sommes dans un lieu en retrait par rapport au rassemblement principal. Cet endroit est habituellement utilisé par les filles mais des problèmes internes au rassemblement des garçons en ont rapatrié là une partie. Les garçons les moins âgés du rassemblement acquièrent à cette occasion, des rôles rehaussés. La différence d'âge éloigne les perspectives amoureuses et sexuelles, les filles laissent donc plus facilement s'installer des relations de complicité avec les plus jeunes, inversant les rapports de pouvoir habituels basés sur la force.

Ceux-ci sont calmement assis sur un muret, recroquevillés à l'arrière du groupe d'habitations. Au début, deux ou trois garçons, les plus âgés, se lèvent pour discuter face aux filles, non d'égal à égal mais plutôt en position dominante. Ces simples postures ne suffisant plus, le rapport de force va s'exercer de manière physique et par des allusions vulgaires. Devant le constat des limites de ce genre d'actions, lié au fait que les forces en présence sont par trop inégales pour pouvoir s'exercer frontalement, l'un des deux grands arrache une branche fine de l'arbuste situé juste derrière, en enlève les feuilles et fouette une des filles. Celles-ci se lèvent en maugréant, s'éloignent mais vont revenir plusieurs fois avec, à chaque rapprochement l'épreuve du fouet et une tentative d'échange. Progressivement, les autres garçons suivent l'exemple, il s'agit de trouver la plus grande branche pour violenter les filles puis se fouetter entre eux lorsqu'elles viennent à manquer. Peu à peu l'arbuste devient méconnaissable. Le but poursuivi par les deux grands, vise manifestement à réinstaurer une hiérarchie hommes / femmes, forts / faibles, par des rapports de pouvoir. Cette épreuve associant culture machiste et territoire identitaire, va conduire à la dislocation du rassemblement, échelonnée par petits groupes.

On le voit, entre le jeu et les pratiques agonistiques⁵³, la frontière semble plutôt résulter d'une différence de modalisation.

Ceci est flagrant, notamment dans les simulations de bagarre. Ici, c'est la vulnérabilité symbolique qui est recherchée : le revers de la face, la paralysie du corps. Alors que dans une confrontation réelle, c'est la vulnérabilité des enveloppes (attaque à terre) et ses stigmates (sur la face : l'œil au beurre noir, les cicatrices). Les simulations sont basées sur le corps à corps lent voire quasi statique (le but étant de marquer sa puissance par l'immobilisation), alors que les combats réels sont basés sur la vitesse (rapidité de mouvement et puissance de percussion). On retrouve aussi ces processus identitaires agonistiques dans les défis entre jeunes adolescents du secteur d'enquête. Certains ont pour enjeu la traversée aller/retour d'un boulevard, avant le passage de voitures démarrant à un feu situé en aval. A la limite du jeu, l'expression des virtuosités dans le

⁵³ Agoniste: provient du latin ecclésiastique 'agonista', 'qui combat dans les jeux' (Petit Robert)

mouvement peut donc faire du corps, à la fois "l'enjeu, la cible et l'instrument de sa mise en danger"⁵⁴ (Lepoutre, 1997).

Les identités composites des rassemblés s'expriment donc nous l'avons vu, au travers de rapports de pouvoir et de savoir. Cependant, la construction des ajustements entre les rassemblés ou avec le milieu, se caractérise notamment par l'interobjectivité qui amenuise la qualité de sujets des participants. Cette spécificité favorise les processus identitaires agonistiques. D'où l'importance des modalisations qui spécifient s'il s'agit de simulation, de combat, de défi. C'est la modalisation qui cadre la situation. Que des filles se battent comme des garçons, à coups de pieds, et le cadre est modifié. Cette modalisation s'appuie sur un ancrage situationnel relevant de la prise de lieu en situation, ainsi que sur un ancrage territorial et culturel. C'est l'accord entre les deux types d'ancrage qui marque la capacité des participants à affronter l'épreuve.

Max

Assis sur un banc de touche pendant les parties de football qui se déroulent dans le gymnase, Max me demande quel est le but de mon travail. Je lui explique brièvement que je désire comprendre une situation qui ne se résume pas à des jeunes qui rouillent en bas des tours. Max: « *Tu vois les jeunes, c'est comme une chaîne dont chacun serait un maillon. Il y a des maillons plus forts que d'autres.* »

- *Et ici, c'est qui les maillons plus forts que les autres ?* ». A ce moment là, le jeune qui était à ses côtés, lui assène de violents coups sur l'épaule. Le lien entre notre discussion et son intervention n'est pas absolument certain. Très nerveux, le jeune en question a un comportement assez imprévisible. De plus, il avait été particulièrement violent ce soir là. Un peu abasourdi, Max a encaissé les coups, la discussion s'arrête.

En mimant le rechargement d'un fusil à pompe, Max dit que parfois il aimerait faire sa loi pour régler leur compte aux supérieurs hiérarchiques de la sur d'un rassemblé, devenue responsable d'un Franprix et victime de harcèlement moral. Un rassemblé le reprend en jouant sur l'ambiguïté du geste mimé qui pouvait faire penser qu'il se masturbait: « *Fais attention, sinon on va te prendre pour un pervers* ». Max enchaîne à son profit mais Hakim lui répond que malgré tout ce qu'il dit pour s'en défendre, il est sur que Max va avoir une femme autoritaire. Ce dernier acquiesce.

Le lendemain, Max revient du métro avec une fille blonde. Les rassemblés font des allusions bruyantes. Ils se séparent, lui venant nous dire bonjour, la fille montant chez elle en traversant le bd plus haut (pour nous éviter?). Plus tard Max me dit: « *Tu as vu, je suis revenu avec une meuf. Elle m'invitait chez elle. J'ai dit non. J'ai envie de baiser, mais pas à ce point* ».

Max évoque son travail. En dehors de ses activités liées au trafic haschich, il vend par téléphone des encarts publicitaires dans des journaux gratuits remplis de publicités avec un article alibi au milieu: « *Comment se servir d'Internet pour se mettre le doigt dans le cul* ». Le gratuit est tellement peu présentable qu'il a pour consigne de dire qu'il a déjà donné le numéro précédent.

« *"C'est vraiment distribué dans tous les aéroports de France?"* »

- *Oui madame* ».

Escroquer les gros, c'est pas grave. Mais vendre une pub de 40 000F à une boucherie, tu peux la faire couler. Escroquer les gros, c'est plus difficile. Même quand tu arrives à avoir le mec, tu es le 2000^{ème} à essayer de lui faire le coup. Il marche pas ». Il a le sentiment de duper « *les gens comme vous* [en s'adressant au sociologue] ». « *Ce qui me manque, c'est que j'ai pas* »

⁵⁴ L'autre sens de l'adjectif agoniste caractérise le muscle qui concourt à l'exécution d'un mouvement: 'muscle agoniste' (Petit Robert).

l'impression de faire le bien C'est pour ça que je voulais faire horticulteur. Tu plantes les graines, tu sais qu'elles vont pousser ». Le jeune adulte rassemblé au look rasta, est ici confronté à une contradiction entre le désir d'exister en tant 'qu'être social' et la dénonciation de la Babylone du modèle rastafarien au profit de la nature vierge et 'transparente', non pervertie. Son aspiration à devenir horticulteur représentait un compromis qui sera finalement déçu: « Je t'ai raconté pour l'école. J'avais le niveau mais je suis trop bordélique. Mais je connais plein de chose, de la moto à □ J'ai pas l'impression d'utiliser mes capacités. Bien sur, quand je vais devant un patron, je peux pas lui montrer mes diplômes, mais j'ai des capacités ».

Une semaine plus tard, Max se pose moins de questions sur le sens du service que rend son travail que sur sa situation dans l'entreprise. Celle-ci emploie 30 à 40 salariés qui se concurrencent les uns les autres : « *C'est le patron qui fait qu'on est comme ça* ». Max doute de parvenir à vendre pour 30 000F d'encarts publicitaires par mois, comme prévu dans son contrat (en dehors de son salaire fixe, il bénéficie de 5% de commission par contrat et de 25% au bout d'un an, s'il est encore salarié dans l'entreprise). « *Si j'y arrive pas, je suis viré. Il y en a un, ça fait 5 ans qu'il y est. [Le patron] l'envoie en province signer des contrats. Il va à Bordeaux signer 4-5 contrats. Ils lui payent juste les frais de déplacement. Je vais pas rester* ».

4. Modèle et stigmatisme

Ces processus identitaires agonistiques sont favorisés par l'interobjectivité qui amenuise la qualité de sujet des participants et qui marque certains moments du rassemblement. Ces identités composites, se constituent à partir de différentes cultures (consommatoires, sexistes, confessionnelles, générationnelles □). Ces identités, toujours en cours de reconfiguration, peuvent s'exprimer:

- Par des signes d'appartenance: comme les surnoms, la "tchaque" (façons de se serrer la main), ou même la main sur le cœur qui suit la "tchaque" pour les musulmans et qui semble représenter autant un signe d'appartenance à la communauté des croyants qu'au "monde" des rassemblés. Ces signes d'appartenance peuvent aussi s'éprouver dans l'action: « *Ils voulaient nous exploser, c'est nous qui les avons explosé* » (rassemblé, Créteil).
- Sous forme d'allégeance: des plus jeunes ou des plus faibles envers les plus âgés et les plus forts. Un grand du collège passe à la cantine, prend son plat puis va s'asseoir dans la cour sur un banc avec son assiette. Un peu plus tard, un petit sort de la cantine un broc d'eau à la main. Il le donne à un autre petit qui l'apporte au grand installé sur le banc. Ce dernier boit à même la carafe puis la redonne au petit qui la rapportera d'où elle venait.
- Dans l'imitation des modèles: Deux halls sont occupés par les dealers tout au long de la journée et une bonne partie de la nuit. Les enfants occupent de temps à autres le troisième hall en imitant les postures de leurs aînés.

Sortes de 'précipités' de cultures, ces modèles sont restitués dans les différents récits ou brièvement présents dans les comportements.

La construction de l'identité masculine en est un bon exemple. Le modèle du mâle constitue en effet un référent essentiel au processus identitaire des rassemblés, pour la plupart des garçons de 10 à 25 ans:

Ce modèle peut être incarné par la figure du père: Un ancien professeur d'E.P.S. (60 ans environ) passe exceptionnellement au gymnase. Le professeur raconte aux jeunes qu'il fait trois tours du lac tous les jours. Il tient son chien puissant avec le sourire, les muscles saillent. Les jeunes valorisent sa probité virile (justice, force, endurance□): « *Il a eu tous les jeunes comme élèves. Avec lui, c'était la discipline* » (rassemblé, Créteil).

Ce modèle du mâle peut aussi être représenté par la réussite « *d'un ancien du quartier* ». Cette figure dans laquelle les jeunes semblent se projeter plus facilement, émerge régulièrement dans les récits des rassemblés:

Un ancien camarade de collège de leurs grands frères, travaille maintenant pour le Figaro. Il a défrayé la chronique après avoir effectué une enquête sur un trafic d'armes dans une autre cité. Ce reportage a entraîné un procès pour faux intenté et gagné par la mairie de Créteil. Ce même journaliste, s'est distingué plus récemment en réalisant l'interview en prison, d'un homme accusé de viol qui défrayait la chronique. Incarcéré au Portugal et en instance d'extradition vers la France, l'accusé était en effet interdit de visite. Ce dernier s'est suicidé peu après dans sa cellule.

Paradoxalement, la figure la plus prégnante et la plus pertinente conduisant à définir le modèle du mâle, semble être la figure féminine. Celle-ci permet en effet de se constituer une identité masculine, sans avoir besoin de la définir autrement qu'en creux, donc de faire l'impasse au moins temporairement, sur ses propres déficiences par rapport au modèle identitaire masculin:

« *Qu'elles prennent des responsabilités oui, mais qu'elles restent femmes, sinon c'est du gâchis. Quand il y a une femme flic au milieu de 10 mecs flics, c'est elle la première qui va l'ouvrir* » (rassemblé, Créteil). Selon Hakim, il est naturel que chaque homme éprouve le désir d'avoir deux femmes « *Une mère et une pute. T'as qu'à demander à un psychologue* » (rassemblé, Créteil). Les femmes traversant le rassemblement, ne serait-ce qu'à portée de regard, réactivent ces deux figures: « *Elle n'a pas de string, c'est un crime!* » (rassemblé, Créteil). Soit ce sont des mères de rassemblés ou d'anciennes connaissances de collège, soit des jeunes habitant ou travaillant dans le quartier: « *C'est de celle-là que tu me parlais?* »

- *Ouais, je la suis pas. Dès qu'elles se savent belles, elles friment. Je vais la tirer* ». Le jeune joue (semble-t-il inconsciemment) sur l'ambiguïté du verbe 'tirer'. Il s'empare d'une motte de terre dans la haie, amorce son tir, puis se ravise: « *Non, je vais la salir! Elle porte un string* » (rassemblés, Créteil).

Lorsqu'ils étaient plus jeunes, les filles de leur âge jouaient sur la cité. Plus grandes, elles ne stationnent quasiment plus sur le quartier. Les garçons eux, forment toujours des rassemblements et vivent cette perte sur le mode de la nostalgie: « *Avant il y avait des meufs. Maintenant, ils vont avec des petites et si jamais ils peuvent les sauter, ils le font. Je suis pas un pédophile !* » (rassemblé, Créteil).

Ces figures tirent en effet leur force de leurs 'négatifs' (le pédophile, la balance□).

Le stigmate joue ici un rôle particulièrement fort et ambigu, dans la construction identitaire des rassemblés.

Très peu de jeunes rassemblés que j'ai eu à côtoyer, revendiquent leur activité illicite ou délinquante. Ceux qui sont lucides se taisent, les autres

dénient la gravité de leurs actes. Le délinquant, c'est toujours l'autre. Alors que je discute avec des jeunes, un des rassemble s'écrit en montrant d'autres adolescents qui passent non loin: « *On est pas des animaux! Ca c'est des délinquants, c'est eux qu'il faut étudier* ». Si ce statut de délinquant est dénié, c'est parce qu'il est signe d'anomie, de déchéance: « *C'est comme X□, responsable à la jeunesse. Maintenant, il est [dans une autre ville]. Il n'était pas respecté parce que c'est un ancien éducateur de rue, ancien toxico et que les jeunes lui disent: " On t'as séquestré. On t'as mis des claques. T'étais toxico". Il paraît même qu'il aurait trempé dans le trafic [de drogue dure de type héroïne]* » (rassemble, Créteil).

Les différents publics qui côtoient les jeunes rassemble, leur renvoient l'image essentialiste du stigmatisé. Ils leur confèrent une identité dans laquelle le stigmat est intériorisé, inséparable de sa personne, de sa volonté.

Paradoxalement, ceux qui endossent le stigmat et le revendiquent, ont le sentiment de maîtriser ce choix. Par ce sentiment de maîtrise, les jeunes en question externalisent le stigmat. Ils en disposent puisqu'ils le reprennent à leur compte.

Un grand est isolé sur le rassemblement des petits. Son petit frère vient d'arriver et deux petites filles se moquent de lui: « *Ton frère, il va avec les dealers* ». Le petit frère, debout face à elles, sourit et n'a pas l'air trop gêné, quoiqu'il interpelle son grand frère en disant qu'on « *raconte des choses□* ». Le grand frère, qui revend effectivement de la drogue, a entendu les filles et hoche la tête en marmonnant en guise de réponse: « *Attends, tu verras□* » sous entendant qu'un jour, il le vengera de toutes ces blessures. Ce n'est pourtant pas une menace, mais plutôt une tentative de ne pas perdre la face qui fonctionne aussi comme une réassurance commune. Seul le plus petit est peut-être dupe. Le grand se heurte à l'impossibilité d'imaginer un autre rôle que celui dans lequel le stigmat l'enferme.

Après avoir vu l'importance des modalisations dans les ajustements identitaires, nous avons souligné trois processus de socialisation qui participent à cette construction (appartenance, allégeance, imitation). Cependant, même si ce travail identitaire se réfère à différents modèles restitués dans les récits ou les comportements:

- D'une part, ces modèles tirent leur force de contre-exemples. La construction de l'identité se fait donc autant par rapprochement vers les uns que par éloignement vis-à-vis des autres.
- Et d'autre part, ces modèles et leurs négatifs sont co-élaborés avec les autres publics. Ces derniers poussant par exemple à l'intériorisation du stigmat, alors que les jeunes rassemble ne cessent de le mettre à distance comme un rôle dont on joue différemment suivant les situations.

L'étude de terrain confirme donc les insuffisances des notions de modèle ou de norme ; ainsi que la pertinence et les ambiguïtés de celle de stigmat pour caractériser ces rassemblements.

Si l'on considère que le stigmat est élaboré avec les autres publics, il s'agit de voir maintenant en quoi la visibilité persistante du rassemblement est:

- Déterminante dans cette cogestion du stigmat;

- Porteuse d'une perspective publique.

5. Visibilité et gestion permanente du conflit potentiel

Les jeunes du rassemblement nomment les tours de la cité mitoyenne, 'les vigies', parce qu'elles sont idéalement situées pour abriter une 'planque' de policiers. Un 'emploi jeune' habitant cette cité a découvert un jour que l'équipement flambant neuf construit juste à côté, dans lequel il venait d'être embauché, hébergeait un poste d'observation de la police. Au-delà de la problématique sécuritaire, ces exemples révèlent une situation quotidienne dans laquelle la simple présence sur l'espace extérieur, suffit pour être exposé à plusieurs dizaines (et parfois centaines) de logements.

Pour les différents publics qui croisent les rassemblements, ceux qui les composent ont un statut ambigu. Ils sont à la fois lisibles *a priori* (jeunes, désœuvrés, 'délinquants'□). Et dans le même temps, le mystère plane sur la provenance de certains, la réalité et le niveau d'illégalité de leurs activités, le rôle de chacun□

De la même manière, dans les relations citadines classiques, toute personne est 'reconnue' (comme 'cadre dynamique', rockeur ou SDF□) et pourtant chacun est un inconnu pour autrui. La relation entre les rassemblés et les autres publics est ambiguë d'un côté comme de l'autre. Mais cette ambiguïté est renforcée par le fait que l'espace urbain résidentiel ne permet pas de se fondre dans la foule. Il ne permet pas de disparaître, anonyme mais potentiellement visible parmi les passants, donc irréprochable.

C'est donc la méfiance, caractéristique de ces relations citadines et la tension, provoquée par le hiatus entre étiquetage et méconnaissance de "ce qui se passe", qui sont exacerbés par l'espace urbain résidentiel. D'où le désir, pour les rassemblés, de privilégier les espaces-temps du mouvement: carrefours, sorties de collèges ou d'écoles, centres urbains, commerciaux□ D'où l'importance des rituels quotidiens et des civilités qui fabriquent 'l'homme public'⁵⁵ (Sennett, 1979): sur la plupart des rassemblements, si les passants sont des adultes reconnus par les jeunes (parents, habitants□), c'est un des rassemblés qui prend en général l'initiative de dire bonjour. Si le passant est un jeune, c'est ce dernier qui salue les rassemblés, en leur serrant la main ou par un hochement de tête.

Denis Bayart (1999), évoque trois principes qui caractérisent la ronde des agents d'accueil en gare du nord et peuvent se révéler utiles pour appréhender les rassemblements sur l'espace urbain:

- Le principe de 'persistance' (impossibilité de se soustraire au regards extérieurs, aux interpellations et sollicitations),
- Le principe de 'continuité' (exposition dans (et malgré) le déplacement),

⁵⁵ Pour R. Sennett, l'homme public avance masqué. Il protège ainsi sa vie privée et permet l'existence d'un espace public civil, dans lequel l'individu ne 'déballé', ni n'impose aux autres sa vie privée, stade suprême de l'incivilité pour cet auteur.

- Le principe de 'modalisation' (modalités que l'individu peut donner à sa pratique de l'espace urbain pour moduler son exposition).

Les jeunes rassemblés agissent selon trois niveaux de modalisation, pour faire face à la persistance de leur exposition, :

- Le premier moyen s'appuie sur une bonne connaissance du milieu qui leur permet d'atténuer la violence de cette visibilité: « Tu vois la caméra là-bas, sur le toit ? Elle est tournée vers ici alors que normalement elle doit être tournée vers la cour [de l'école juive]. On le sait parce qu'on est allé voir de près. On sait qu'ils nous filment. Eux, ils ne savent pas qu'on sait. Moi je m'en fous, je fais rien de mal » (rassemblé, Créteil).
- Le deuxième moyen consiste à modaliser, à jouer de cette persistance: Alors que les voitures et fourgons de police tournent avec insistance, deux jeunes miment une bagarre devant quatre agents qui passent en vélomoteur. Les jeunes désamorcent la pression qu'ils subissent par la dérision, tout en supputant sur les délits et l'identité de la personne recherchée par les forces de l'ordre.
- Le troisième moyen d'action consiste à faire face à cette persistance en mettant en place une stratification des relations qui filtre cette exposition⁵⁶ (Simmel). Nous pratiquons tous ce filtrage en changeant d'espace (logement, rue, voiture□), mais parmi les rassemblés, il prend souvent l'apparence de 'l'arrangement' (voir infra), ou de ce que Goffman appelle une 'communication collusoire'⁵⁷ (Goffman, 1991). Ceci pour des raisons 'fonctionnelles' (deal, recel, secret, ragot□), mais aussi plus simplement parce que le cadre spatial ne permet pas forcément les 'mises à l'écart', nécessaires à toute vie sociale. Ce caractère manifeste de la 'mise à l'écart' des autres acteurs, induit une stigmatisation et nourrit un étiquetage qui a des retombées directes sur les rassemblés.

Les trois principes de persistance, de continuité et de modalisation, tentent de caractériser un type d'exposition et sa gestion par les acteurs. Ils ne disent rien en revanche, de ce que représente cette visibilité persistante pour les jeunes rassemblés. Comment ressentent-ils cette surexposition? Sur quel terreau reposent leurs modalités? Dans quelle mesure une bribe de culture peut-elle influencer ou subir cette visibilité abusive?

« *Je ne l'ai dit à personne ici, ne le répète pas* ». Un jour, Hocine, un des amis de Karim (rassemblé, Créteil) qui fréquente la mosquée avec lui, vient lui proposer de poser pour une agence de publicité dans laquelle travaille sa sœur. L'agence est pressée, elle recherche soit-disant deux maghrébins. Karim n'est pas très enthousiaste: « *Je ne voulais pas y aller, j'aime pas. En photo□* ».

⁵⁶ Dans sa définition de la réserve, Simmel insiste sur le fait que cette méfiance face aux contacts extérieurs incessants, produit des distances et des écarts qui nous protègent. La socialisation s'appuie en effet sur cette hiérarchie des niveaux d'échange, qui vont de l'aversion à la sympathie (Grafmeyer Y., Joseph I., 1979 : 69).

⁵⁷ Goffman la définit comme étant une communication confidentielle entre 'combinards' regroupés dans une entente et dont les victimes sont des 'ingénus'.

Quelques mimiques (sourire béat□) expriment que poser, ce serait donner de lui juste une apparence, un rôle vide, ne correspondant pas à la densité d'une personne et de ses convictions. « *Finally on y est allé* ». Pour réaliser cette photo, l'agence veut rassembler une grande famille aux parents et grands-parents blancs mais dont la descendance est métissée. Il leur manque en fait un seul maghrébin.

Hocine lui a raconté qu'il manquait deux personnes, dans le but de se faire accompagner à l'agence de publicité. Après le casting, l'agence rappelle Karim. Gêné, il refuse à cause de Hocine (Karim n'étant finalement qu'un accompagnateur) et de ses propres convictions sur la superficialité de ce travail basé sur l'image. « *Y en a qui disent qu'ils l'auraient fait pour le fric. Mais c'est comme les prostituées, si tu fais un truc que t'aimes pas, pour le fric, c'est comme les prostituées* ». Cette remarque peut être comprise comme dénonçant une utilisation mercantile du corps, que ce soit le sien ou celui d'autrui. La référence religieuse paraît ici évidente. Mais cette phrase peut aussi avoir une portée plus générale. Dans cette deuxième hypothèse, c'est l'ensemble des actions rémunératrices et des "attitudes"⁵⁸ qui doivent être justes pour être légitimes, étant entendu qu'une rémunération peut aussi être pratique, symbolique□. L'exposition persistante des rassemblements devrait *a priori* favoriser le caractère 'convenable' de ce qui s'y produit. Cette exposition ne doit pas être sans effet non plus, sur la nature des relations développées par les acteurs.

Ces différentes hypothèses impliqueraient de la part des rassemblés une réflexivité éthique sur 'l'action qui convient' (Thévenot, 1990). Cette réflexivité ne signifie pas que les actions soient nécessairement 'convenables'.

- D'une part, la nature de cette réflexivité signe la spécificité de l'attitude de chaque jeune, plus que son désir de conformité à des valeurs. C'est en cela que l'on peut penser que cette qualité réflexive est une marque identitaire importante.
- D'autre part, dans ce modèle descriptif développé par L. Thévenot, modèle qu'il oppose à l'action en plan ; l'action doit convenir avant tout dans un 'cours d'action'. La réflexivité éthique qui caractérise les rassemblés de par leur action en commun, se produit lors d'un processus simultané d'action et de cognition, dont le but essentiel est la poursuite et la félicité de l'action engagée.

Partis du stigmat, nous avons montré le hiatus existant entre cet étiquetage qui caractérise des acteurs et des situations ; et une méconnaissance effective de 'ce qui se passe', par les autres publics.

On peut considérer que le besoin de caractérisation-stigmatisation répond à cette méconnaissance. Pourtant, dans ces espaces de cité et plus généralement

⁵⁸ Dans les cinq tomes du "Paysan polonais" parus entre 1918 et 1920, W. Thomas (avec Znaniecki) analyse la réalité sociale, en essayant de saisir la manière dont les individus perçoivent et définissent la situation qu'ils vivent à un moment donné. L'explication sociologique doit selon lui, tenir compte des valeurs (règles et faits sociaux extérieurs aux individus) et des attitudes personnelles qui sont la contrepartie subjective de ces valeurs. Valeurs sociales et attitudes individuelles se combinent pour orienter l'action de chaque personne par l'intermédiaire d'un certain nombre de désirs que seul l'environnement social peut satisfaire (désir d'expériences personnelles, de reconnaissance par autrui, de puissance, de sécurité□).

dans les espaces résidentiels, la foule n'existe pas. Ce qui caractérise les rassemblements, plutôt que l'opacité légitime de l'anonyme, c'est au contraire l'extrême visibilité de ceux qui l'animent. Cette visibilité se caractérise à la fois par sa persistance et sa continuité malgré les mouvements des rassemblements.

Pour y faire face, les rassemblés exploitent leur bonne connaissance du milieu, en se gardant la possibilité d'une mise en retrait (arrière cour, cave, appartement, hall□), mais surtout en s'installant sur les "lieux-mouvements" (carrefours, boulevards□). Ils utilisent aussi divers types de modalisations (rituels, jeux□) et de stratification des relations (arrangements□). Dans ces espaces à la vue de tous, la réflexivité éthique qui caractérise les rassemblés, vise essentiellement deux choses:

- Conduire l'action présente du mieux possible;
- Se forger une attitude, une identité.

Nous sommes dans le hall (Créteil) où les plus grands se réunissent, entre autres pour fumer de l'herbe. Un handicapé de la cité passe et s'arrête de lui-même, devant le hall. Un des jeunes (revendeur mais surtout gros consommateur), sort du hall. Le handicapé lui donne deux cigarettes. Dans le hall, ce racket qui ne se limite pas toujours à des cigarettes⁵⁹, est mal vécu en ma présence par les autres grands qui l'expriment à haute voix pendant son absence: « *Il a pas honte!* ».

C'est le plus souvent, cette perspective de coordination publique avec l'environnement (les parents, les voisins, le gardien, le sociologue□), qui oriente les relations, les justifications, les situations entre les rassemblés ou avec les autres publics.

Un des appuis essentiels à cette perspective de coordination publique est la notion de justice.

6. Justice et bien commun⁶⁰

Au rassemblement, toutes les discussions tournent autour du match de football de la veille, puis dérivent vers le reportage télévisé passé le même soir et portant sur les jeunes de banlieue et les arrestations musclées de la police. Les deux sont renvoyés dos-à-dos, les policiers pour leur violence et les jeunes pour leur hypocrisie devant la caméra. Ils se campaient en victimes innocentes, subissant une répression injustifiée. Aucun rassemblé n'est dupe, pourtant le lendemain, un jeune se plaint de la juge qui s'occupe de ses affaires judiciaires: « *Pourquoi elle m'aime pas?* ».

Les agents de l'Etat n'appliqueraient donc pas une règle, mais seraient gentils ou méchants, souples ou rigides (ou même zélés) face à des situations illégales, alors que l'on pourrait toujours s'arranger. Jean Marc Weller (1994 : 25) a étudié des acteurs publics (et notamment un agent de la caisse de sécurité sociale) pour voir dans quelle mesure il pouvait y avoir une dissociation entre le registre des conduites et celui des valeurs revendiquées ou exprimées par un agent de l'Etat (service public, loi□). L'auteur montre bien comment le pouvoir

⁵⁹ Le handicapé s'est fait voler son portable quelques mois plus tôt par ce même jeune.

⁶⁰ En tant qu'il s'oppose à la jouissance égoïste.

dont use l'agent, s'avère être un "capital d'identité" (Sainsaulieu, 1980 : 281), valorisant notamment la notion de bien public. Ce capital résulte d'un apprentissage culturel, régulé par des rapports de pouvoir au sein même de son travail. Pour le cas qui nous concerne, la juge s'applique à proposer une définition de la situation, de l'autre et d'elle-même qu'elle maîtrise et qu'elle se doit de rendre indiscutable. Pourrait-il d'ailleurs en être autrement dans une enceinte de justice?

Pourtant, l'article montre les déplacements de l'agent de la CNAM qui, selon les circonstances, se resitue en 'dedans' ou au 'dehors' de l'institution qu'il représente. Ce travail d'appréciation repose sur des savoirs flous impossibles à objectiver, l'agent comme la juge, sont donc constamment menacés par les autres acteurs (ou leur propre conscience) du soupçon d'arbitraire.

C'est ce que fait ce jeune envers la juge qui ne s'est pas 'arrangée'. Or, c'est précisément là que se concentre la question identitaire. Notamment, lorsqu'il devient évident que "le postulat de cohérence entre rationalité, représentation et logique d'action" ne tient plus. Par sa sentence, la juge se construit une identité (droite ou magnanime, rectitude ou compassion□), mais elle renvoie aussi et surtout, aux accusés une part de leur identité. Elle incarne la justice et même si cette dernière peut être décrite par certains jeunes rassemblés, c'est bien à ce titre que la juge est évaluée par chacun. La plainte du jeune à son encontre, consacre donc l'importance de l'épreuve judiciaire dans sa construction identitaire. Elle manifeste aussi la schizophrénie de toute épreuve faisant appel au bien public. Dans ce type d'épreuve, chacun se construit en interprétant le bien, le juste□ Mais face aux autres, il doit se dénier cette capacité d'interprétation pour faire valoir l'objectivité de sa position.

Pour mieux comprendre les rapports entre identité, justice et stigmat, rappelons tout d'abord qu'il s'agit dans les trois cas d'un rapport, d'une relation, comme l'a montré la sociologie de la déviance.

Dans la vie quotidienne, chaque rassemblé construit et négocie son identité dans sa relation avec l'autre:

Freddy demande à Farid d'intervenir auprès de son propre frère. Il lui reproche de commettre des agressions de plus en plus près du quartier:

*« Va le voir près du métro vers neuf heures et demi. Vas-y! Freine le !
- Je peux pas, il m'écoute pas ».*

Au-delà d'une qualification formatée de l'espace, ou d'une opposition personnalisation / publicisation (le rassemblement est presque toujours 'exposé'), nous avons donc retenu le couple arrangement / justification pour décrire ces relations. Ce couple a l'avantage de considérer d'abord des relations 'entre' (les rassemblés, les rassemblés et leur milieu□) et non des relations 'depuis', des personnes ou des espaces.

Plus le rassemblement est fondé sur un arrangement particulier (le cas extrême étant celui du trafic) plus la coprésence des rassemblés est stigmatisante pour chacun: Un jeune d'origine italienne passe de temps en temps au rassemblement. Tout de noir vêtu, gourmette en or, crucifix et chaussures Kenzo, il gare sa petite AX Citroën rouge juste devant le rassemblement. Des filles passent, il les regarde avec insistance puis les

interpelle dès que cela est possible, mais sans résultat. Il se plaint après leur passage: « *C'est impossible de draguer ici!* ».

Comme ces filles, les autres publics ont appris à gérer et manipuler cette stigmatisation. Dans l'après-midi, les habitants traversent le rassemblement qui est situé à un point d'accès au groupe de bâtiments. Après 17h30-18h, heure à laquelle les plus grands sont présents, le flux de passants semble nettement inférieur et cela ne semble pas dû uniquement aux horaires de retour du travail, puisqu'il se fait au profit d'autres accès moins commodes.

Face à l'arrangement, la formalisation d'un bien commun, nécessaire au passage du familial au public, se travaille par deux pratiques: celle du prêt (revues, CD□) ou du don (shit, cigarettes, bonbons□) et celle du compromis.

Dans les rassemblements, tout se prête depuis les objets quotidiens (cassettes et jeux vidéo, couteau, vélo, joint, baskets□) en passant par ceux acquis illégalement (ordinateurs et téléphones portables, cartes Itineris□), jusqu'aux bénéfices que l'on en a tiré et qui sont souvent "dépensés" (Bataille) dans un premier élan, à fond perdu. Ici, la situation n'est pas encadrée par des règles explicites comme au collège ou au travail. L'ajustement prêt (don) / retour de prêt (don), en devient un des substituts. Le don, comme le prêt, sont structurés par un ajustement dans le temps entre le don ou le prêt initial et le retour qui va suivre en échange. Les manquements font systématiquement l'objet d'un rappel à l'ordre lors des situations critiques (épreuves). Par le retour de prêt ou de don, la confiance mutuelle témoigne d'un fort attachement qui semble nécessaire au rassemblement. Cet échange relève d'une construction politique élémentaire du rassemblement où les objets sont valorisés par la demande. La demande et l'accord marquent la familiarité, le refus marque ses limites ; et la négociation le bien commun.

Si 'l'arrangement' menace les relations y compris au sein des rassemblés, le rassemblement peut aussi permettre le compromis qui est finalement une tentative pour rendre compatible 'arrangement' et justification : Un policier trouve un couteau sur un des jeunes. Karim intervient et à force de négociation, le policier demande au jeune de jeter son couteau dans la bouche d'égout pour 'passer l'éponge'. La place du compromis perturbe on le voit une conception bipolaire, arrangement à une extrémité et justification à une autre, au profit d'un continuum au sein duquel le compromis trouve une place intermédiaire. Cependant, cette notion de compromis révèle deux choses:

- D'une part, pour que ces actions visant un compromis puissent se réaliser, elles nécessitent des repères communs ; une lisibilité minimale des pratiques de publicisation (des jeunes et des policiers en l'occurrence), des espaces d'action (le rassemblement, les réseaux□) et des instruments mis en œuvre (légaux ou non). En l'absence de cette lisibilité, en l'absence d'accord partagé⁶¹ en référence à la règle et non au contenu, les relations des rassemblés

⁶¹ Dans lequel les mouvements exploratoires (processus d'exploration mutuelle) prennent une forme destinée à entraîner un accord de l'interlocuteur, tout en restant compatible avec son désaccord éventuel: Lorsque j'ai accompagné dans un bus pour la première fois, quelques jeunes que je fréquentais depuis un moment sur le rassemblement, l'un des jeunes dit en ricanant « *Il viens avec nous!* ». Un autre lui répond sèchement « *Et alors?* ». L'incident est clos.

deviennent problématiques : C'est le printemps et il commence à faire bon. Les grands reviennent du gymnase surchauffé. Arrivés au rassemblement, un petit se plaint à Hamid. C'est le grand chargé de les encadrer comme 'animateur jeunesse' qui a fermé le gymnase. Les petits souhaitent continuer à jouer, mais celui-ci leur répond: « *Je ne travaille pas, c'est les vacances, il fait trop chaud* ». Le petit insiste, Hamid le prend alors par le cou pour le conduire doucement à l'écart et lui faire comprendre d'arrêter s'il ne veut pas avoir de problème. Hamid revient vers nous en répétant qu'il ne travaille pas (alors qu'il est bien censé être présent au gymnase cette après-midi là). Freddy est le deuxième rassemble 'animateur jeunesse'. Il s'est arrangé avec Hamid pour en être dispensé cette après-midi là, mais est néanmoins le responsable principal de l'animation: « *Tu es gonflé, si tu n'y va pas, toute la responsabilité retombe sur moi. Il fallait les laisser jouer* ». Hamid argue de problèmes en cas d'accident (alors que le responsable principal de l'animation ne serait pas là) pour maintenir sa position. On voit donc bien comment l'arrangement entre les deux animateurs permettant à l'un de s'absenter, menace les relations entre les grands et les petits. La justification des conséquences de cet arrangement s'appuie pourtant de manière constante sur la règle ou un sens partagé (la responsabilité légale, les vacances), une manière de montrer l'importance que les jeunes rassemblés accordent à la justice. Mohamed habitait sur le Palais (quartier de Créteil), parents séparés, il loge maintenant officiellement chez sa mère à Neuilly sur Marne, mais squatte en fait plusieurs lieux: chez sa tante sur le Palais et chez une autre personne de la famille. « *Il ne sait pas vraiment où il habite et la seule chose dont il me parle c'est d'un autre qui est à la rue. La justice c'est important pour eux, il faut réparer cette injustice* » (éducateur de rue, Créteil).

- D'autre part, la notion de compromis montre l'importance du public concerné. La scène du couteau est considérée comme un compromis par les partenaires, mais peut être jugée comme étant un arrangement inadmissible par un habitant qui voit la scène depuis sa fenêtre. Le jugement par les différents publics ne porte donc pas sur l'aspect moral d'actes évalués comme étant bons ou mauvais dans l'absolu. L'acte incriminé est d'abord justifié ou non, dans la situation⁶²: Un jeune évoquant ceux d'un autre quartier afin de justifier sa propre violence: « *Lorsque tu es gentil, ils croient que c'est de la faiblesse* »⁶³. La position d'un public dépend de sa capacité à s'inscrire dans l'interaction en se mettant à la place des acteurs. Le concernement du public fait appel dans un premier

⁶² Ceci peut aller chez certains jeunes rassemblés, jusqu'à la dénegation de la faute qui instaure une notion de justice s'appuyant sur une vision pervertie mais néanmoins présente du bien commun: « *Aussi, c'est de la provocation de laisser sa moto sans antivol, comme ça [devant nous]* » (rassemblé, Créteil).

⁶³ La parole de ce jeune reprend mot pour mot celle de Boltanski et Thévenot (1991 : 209) pour illustrer le rôle de *l'éducation* dans le monde domestique ou se déploie le régime de familiarité.

temps, à sa capacité de rapprochement⁶⁴ vis-à-vis des protagonistes. C'est semble-t-il dans un second temps, que le jugement porte sur le bien commun et sur le *soi*.

Le modèle de la circulation est donc convoqué avant celui de la justification, même lors des épreuves de justice. La nature du jugement dépend alors de la mesure dans laquelle, le modèle de la circulation (le policier qui 'passe l'éponge') a été mobilisé par rapport à celui de la justification (Un habitant adulte (Nanterre) parlant des jeunes qui branchent leur radio sur les prises foraines: « *Ils nous volent même l'électricité* »).

Dans le rassemblement, ce sont les pratiques qui témoignent ou non, d'une poursuite de l'interaction et qui délimitent ce qui relève du public ou du privé, de la justification ou de l'arrangement. D'où l'intérêt du travail de Goffman sur la vulnérabilité et l'importance de la face dans les échanges sociaux.

Erving Goffman a noté lors des interactions, la nécessité inconsciente pour les interlocuteurs d'envisager *a priori* la "pire interprétation" possible de leur propos ou de leur comportement afin de parer à toute éventualité lors de la suite de l'échange. Au quotidien, alors que les jeunes rencontrés accordent une grande place à la justice, les circonstances expéditives de l'interaction font que celle-ci est sommaire, immédiate.

Ceci a deux implications:

- L'interaction se préoccupe moins de la justice que de la face (Goffman, 1973b)⁶⁵.

Avec la notion de "face", l'identité de l'individu est le produit d'un travail de co-construction de "l'ordre de l'interaction". Ce travail territorialise les acteurs. Du coup, leur identité relève d'une "mosaïque de territoires" constitués au cours de différentes épreuves. Ces territoires sont coordonnés par du savoir. La cohérence de chaque identité se vérifie dans l'action. L'identité des acteurs est donc dépendante des dynamiques sociales (relations d'alliance ou d'opposition entre acteurs), de règles plus ou moins objectivées (civilités, compétences requises...) et de 'situations d'épreuves' manifestes, notamment lors des incidents.

- Les "échanges réparateurs"⁶⁶ sont prééminents sur les "échanges confirmatifs"⁶⁷.

Parfois, l'échange apparaît comme une ritualisation de la vie sociale, qui structure une situation d'embarras et fonctionne

⁶⁴ Amis, voisins... connaissant souvent à la fois les victimes et les coupables au moins de vue, ou considérant que le même individu est susceptible de se retrouver tour à tour dans l'une ou l'autre position.

⁶⁵ Face : valeur sociale qu'une personne revendique à travers la ligne d'action qu'elle adopte au cours d'une interaction. Elle n'est pas logée à l'intérieur ou à la surface de son possesseur, mais elle est diffuse dans le flux des événements de la rencontre, dans le cours d'action (Joseph, 1998).

⁶⁶ Réparation : activité rituelle qui se manifeste par des justifications, des excuses ou des prières et par laquelle une personne entreprend de modifier la signification attribuable à un acte pour en atténuer le caractère virtuellement ou réellement offensant (Joseph, 1998)

⁶⁷ Echanges confirmatifs: rituels d'accès, procédures d'apaisement... De manière générales, tous les rites manifestant respect et considération et dont le principe fondamental est que chaque participant se garde de détruire la face des autres. (Goffman, 1991)

comme une régulation co-produite: Un jeune joue tranquillement, un ami vient par derrière et lui donne un léger coup de poing sur l'épaule. Il fuit lentement et l'autre le poursuit sur le même rythme. Ce coup est donné semble-t-il, juste pour le faire venir avec lui. Il minimise l'échange confirmatif qui se résume à un échange de regards, pour ne pas risquer de perdre la face en essayant un refus, et compte visiblement sur les réparations qu'il pourra fournir ultérieurement.

D'autre fois, toute justification est impossible dans le cours d'action: Un jeune court après un autre. Plus ou moins bloqué par son poursuivant, le premier se met à terre, les pieds et les bras en l'air et crie: « *Un coup! Un coup!* ». Il recevra deux coups de pieds. L'attitude de la victime se couchant par terre et proposant elle-même la sentence à appliquer, combine un comportement proche de ceux dévoilés par l'éthologie et une tentative de mise en délibéré comportant les prémisses d'une justification.

D'autre fois encore, la mise en délibéré est explicite: Eric appelle Sammy qui passe de l'autre côté du boulevard. Ce dernier l'a entendu mais ne se rapproche pas. Le premier insiste, l'autre fait alors la moitié du chemin et s'arrête sur le terre-plein central du boulevard. En fait, Sammy, lui doit 180 francs et a peur des représailles. Eric: « *6 parce que tu t'es foutu de ma gueule* ». Sammy se plaint du fait qu'Eric est le seul à déterminer la sentence. Alors ce dernier reprend, toujours à distance et à haute voix, l'énumération des 6 coups promis et la cause de chacun. Cet échange se termine par une course poursuite sans vainqueur ni vaincu.

Il s'agit donc ici de repérer les formes concrètes des différentes formes de régulation, non seulement comme engagement de la volonté mais aussi comme résultat d'un "déterminisme situationnel"⁶⁸.

Plus les publics sont différents, plus ce dernier prend de l'importance:

Il est encore tôt, nous sommes quelques uns sur le trottoir, face au rassemblement que nous rejoindrons plus tard. Deux jeunes sont appuyés sur une voiture. Une femme traverse le boulevard, se dirige vers le véhicule et ouvre la portière du côté conducteur, donnant sur la chaussée. Elle ignore volontairement la présence des jeunes adossés, le regard tout à son action pour ne pas croiser le leur. Un des jeunes⁶⁹ excuse ses camarades installés contre la voiture. Il s'ensuit une situation assez confuse: la propriétaire du véhicule répond: « *Je n'ai plus de siège* », le passeur réplique : « *Elle est lustrée* ». Visiblement, la conductrice avait préparé sa réplique mais le « *je* » a remplacé le « *vous* » (vous n'avez plus de siège). On peut imaginer que ce lapsus provient du fait qu'elle n'a pas osé renforcer le fait qu'en déplaçant sa voiture, elle leur enlevait ce qui leur tenait lieu de sièges. L'effort qu'elle produit pour

⁶⁸ "Tient à la capacité à moduler ou à modaliser ses engagements (distraction, évitement, indifférence civile, réserves sûres conversation), autrement dit à les focaliser en jouant des prises et des plis du milieu de visibilité et d'observabilité réciproque" (Joseph, 1996 : 110).

⁶⁹ 'Passeur' qui en général, assume en premier parmi les rassemblés, les rapports avec le milieu et plus particulièrement les négociations

'préserver la face' des jeunes dans cette situation 'embarrassante' est au dessus de ses forces⁷⁰. L'émotion l'empêche de clôturer l'échange par une parenthèse de fin (merci, au revoir□).

On voit ici que les dynamiques de coordination et plus profondément de confiance, sont gênées dans la mesure où les arrangements, mêmes tacites, des rassemblés les uns avec les autres sont nécessairement partiels et peuvent créer des situations difficiles à gérer avec les autres publics.

Partant de la notion de stigmat, nous avons montré que de manière similaire à celle d'identité ou de justice, ce terme recouvre une relation. Dans celle-ci, l'arrangement qui coalise certains rassemblés, joue un rôle décisif. Les identités reposent en partie sur la dissociation-appropriation entre les valeurs communes affichées d'un côté et les attitudes pratiques réelles de l'autre.

Du coup, les pratiques identitaires se vérifient dans l'action, d'où l'importance du déterminisme situationnel dans les régulations (arrangement, prêt, compromis□).

L'exigence de justice qui participe à la construction de l'identité est éprouvée dans des interactions qui privilégient la face. Les rapports de force y sont plus ou moins présents. La régulation des tensions, relatives à la bonne définition de la situation et de ses protagonistes, suppose que l'acteur soit capable de:

- Se saisir de ce que lui dit l'autre;
- Comprendre ce qu'il donne à voir de la situation;
- Traduire ses manifestations dans une définition durable et justifiée.

Si le rassemblement joue un rôle essentiel dans cette perspective de coordination publique, c'est parce qu'il se légitime par une unité de temps, de lieu et d'action. Cette unité se façonne notamment par la mise en place de relations de confiance que nous allons maintenant décrire.

7. Urbanité

Hamid (rassemblé, Créteil) monte sur le banc d'un rassemblement secondaire en criant « *J'emmerde la France* ». Ce à quoi lui répond un autre jeune qui leur rendait visite: « *C'est elle qui t'a nourri et qui t'a fait grandir (□) Tu sais même pas comment c'est là-bas [l'Algérie]. Moi j'y suis allé, c'est la misère. Je sais de quoi je parle, toi tu sais pas de quoi tu parles. C'est pas vrai?* », questionne-t-il en se tournant vers nous. Il convoque tout de suite un différentiel du lien au lieu (situé à distance) entre lui qui est allé sur place à l'inverse de Hamid. Seul un jeune défend mollement ce dernier plutôt gêné, un rassemblé marque même timidement mais clairement son désaccord avec lui. Les deux interlocuteurs s'appuient sur deux types de territoire différents.

⁷⁰ Préserver la face de l'autre est essentiel dans des relations reposant plus qu'à l'accoutumée, sur des rapports virils: Hamid emprunte le vélo qu'un petit utilise en l'indiquant par un signe à Arnaud, le propriétaire, situé non loin. Ce dernier lui demande de faire vite. Mais Hamid signifie à l'autre rassemblé, qu'il se fiche de cette demande. Arnaud cherche alors ostensiblement un caillou, le trouve et fait mine de vouloir l'atteindre. Hamid vient vers lui en lui demandant ce qu'il fait. Arnaud jette le caillou sur l'arbre en expliquant que c'était là son intention. Hamid fait semblant d'accepter cette explication, la face de chacun a été préservée.

Hamid dénonce l'ancien colonisateur, qui a pratiqué la torture et qui « *tire toujours les ficelles en Algérie* »⁷¹. Le 'visiteur' lui, évoque le pays développé⁷². La France des droits de l'homme, de l'éducation □ Pour appuyer son propos, il tape son pied sur le sol, sous entendant que c'est la seule base solide sur laquelle on peut compter, en deçà des représentations liées à des convictions politiques ou nostalgiques: « *Notre vie est ici, là-bas on a rien, on est rien. Tu as quelque chose au bled toi? Je parle pas de tes parents, mais toi, tu as quelque chose là-bas?* ». Un autre jeune s'immisce dans la discussion: « *Moi, j'ai une maison au bled* ». Le 'visiteur' tout d'abord perturbé par ce 'grain de sable' dans sa démonstration, critique les 'teneurs de mur' algérois qui ne font rien malgré leur nombre, pour bouger ou pour faire bouger la société. Puis il revient à la charge:

« *Toi, tu dis que tu as quelque chose au bled, mais quel bled?*

- *En Espagne*

- *Ah, d'accord!* ».

Les dynamiques de coordination du rassemblement sont ici soumises à des justifications argumentatives entre rassemblés, explicitant localement le caractère commun ou public de l'action. Cependant, par sa justification coopérative (par les corps), le rassemblement semble aussi être un cadre essentiel dans l'explicitation d'une légitimité publique de 'l'être ensemble' ici et maintenant.

La fin de l'échange montre que la culture du bled, avec ses aspects mythiques, ne se limite pas aux jeunes maghrébins. Le fils d'immigrés espagnols qui intervient la revendique aussi. Personne ne tournera en dérision son incursion ibérique dans un débat dont le thème était franco-algérien.

Sur le fond, le questionnement qui travaille les rassemblés dans cette discussion, est celui d'enfants d'immigrés. Ce n'est pas l'ethnie qui est alors interrogée, mais les racines d'une culture qui pour certains d'entre eux, est revivifiée chaque été.

Sur la forme, il s'agit pour les rassemblés de bâtir une confiance réciproque par une 'gestion permanente du conflit potentiel'. C'est cette construction qui pour les rassemblés, légitime l'être ensemble. Les épreuves (face-à-face, coprésence □) obligent à scénariser, imaginer ce qui peut se passer et donc à dramatiser le rapport à l'autre, à l'espace ou aux objets. Les typologies à l'œuvre dans les jugements et les préjugés sociaux permettent d'établir ou de rétablir la confiance⁷³, sur la base d'un certain nombre de propriétés attribuées à des catégories (rassemblé, visiteur, parent, frère □) ou à des histoires passées (trahisons, bagarres □). Ici, le lien de confiance tend à créer de la cohésion, là où il n'y avait que distance. Vulnérabilité du sens (de quelle Algérie on parle?) et des engagements (Quelle portée faut-il donner à la critique de l'autre?), sont les principaux ressorts de cette confiance, parce que cette dernière "transforme le problématique en crédible" (Karpik, 1996 : 527). La confiance agit donc

⁷¹ Il cite l'exemple de ce général algérien en visite en France, qui a été informé par l'armée française, de l'imminence d'une plainte portée contre lui, susceptible de le bloquer dans notre pays.

⁷² Il précise qu'en Algérie, il ne pourrait jamais se soigner les dents comme il le fait en France.

⁷³ "La confiance désigne l'association intime d'une relation asymétrique □ la délégation □ et d'un mode d'existence particulier du monde: la croyance" (Karpik, 1996 : 528).

comme un mode de coordination s'appuyant sur une pensée "projective" (Giddens, 1994 : 108)⁷⁴.

Ce lien peut donc se produire *a priori* n'importe où et n'importe quand. Notre attention porte alors moins sur le caractère public ou central de l'espace qui accueille le rassemblement; que sur l'urbanité des situations rencontrées. Le statut d'un équipement, ne garantit pas en effet, la nature de ce qui s'y déroule. Une place ou une Maison Pour Tous, peuvent se révéler 'urbains' à certains moments, dans certaines situations, et ne plus l'être ensuite. Les événements survenus au centre commercial des '4 temps' à La Défense sont là pour nous le rappeler. La confiance au lieu, en l'autre ou dans la situation est vulnérable. Cette articulation du particulier au général s'inscrit dans la situation. Elle dépend d'une veille constante, mais aussi des interprétations qu'en font les individus, au moment et dans les circonstances de l'action.

Au moment où j'arrive au sein du rassemblement (Créteil), un jeune qui m'est inconnu est présent. Il vient d'Ivry et discute avec les rassemblés (de jeunes adultes). Il m'explique qu'il est venu dans le quartier quelques jours avant pour régler des problèmes administratifs concernant sa pension d'invalidité. Il a garé sa moto non loin du rassemblement et se l'est fait voler. Il est donc là aujourd'hui, comme la veille, pour la récupérer. Un des jeunes lui demande ses clés et s'engage en contrepartie à lui ramener la moto. L'ivryen flairant l'arnaque, refuse mais lui promet cent francs s'il la lui ramène. L'autre propose finalement d'échanger ses clés de domicile qu'il gardera en gage contre celles de la moto. Le motard accepte. Un dialogue s'installe entre un rassemblé et l'étranger':

« Si tu avais accepté de donner [les clés] dès le début, ce serait déjà réglé;
- C'est aux riches qu'il faut voler, pas entre nous. A Ivry et Vitry on se connaît tous. Je connais tout le monde là-bas, ici je ne connais personne;
- Les riches on peut pas alors on commence avec ça ».

Le jeune rassemblé le teste ensuite pour vérifier si son appartenance prétendue à une cité d'Ivry est réelle.

L'autre lui répond: « On m'a appris à ne pas dire les noms ».

Le jeune du rassemblement propose alors quelques noms. Le jeune ivryen poursuit la liste, impressionné et finalement rassuré par les connaissances du rassemblé, qui n'en font plus de complets étrangers. La moto sort enfin du garage situé juste en face, le rassemblé qui est allé la chercher, passe devant nous pour faire un tour de cité avant de la lui remettre.

Le jeune d'Ivry: « Elle était bien cachée, j'ai cherché partout et je ne l'ai pas trouvée;

- Si tu ne l'as pas trouvée c'est que tu t'en fous! ».

Les jeunes utiliseront pour me tester, le même procédé, y compris en bluffant :

« Ah bon, tu travailles sur Nanterre et Bobigny? Tu connais □ ? [suivent des noms assez incompréhensibles mais censés nommer des tours ou des cités de Nanterre].

- Quoi ?

⁷⁴ "Connexion du présent au passé à travers une pensée futuriste" se projetant vers l'avenir. Nous travaillerons ce thème de manière approfondie en deuxième partie, avec la notion de 'reprise'

- *Non, c'est rien* ».

Cet échange montre que la problématique de la confiance est liée à la recherche d'un 'monde partageable'. Notre interprétation de la situation crée ou non l'urbanité du moment, parce qu'elle est susceptible de nous mettre ou non en confiance.

Cette interprétation de la situation est sans cesse à confirmer. Elle est tributaire d'une tension entre notre attraction pour le reconnaissable (le cadre, le milieu ou l'individu que l'on connaît, que l'on a déjà rencontré) et l'étonnement du singulier, de l'altérité. En deçà d'une construction de la confiance, la coordination des rassemblés avec une situation inédite, demande en effet d'étendre le jugement familial (dans lequel on est susceptible de reconnaître un individu ou une situation antérieure) vers un jugement basé sur un bien commun acceptable par l'autre. La coordination des rassemblés avec cette situation originale nécessite deux types d'ajustement: celui avec les individus et celui avec la contingence de la situation proprement dite. Nous avons déjà évoqué la notion de "grandeur domestique" développée par Thévenot (1994), susceptible de gérer cette forme de coordination générale (publique), des relations qui prennent appui sur un rapport de familiarité. Se grandir, c'est savoir passer du régime de familiarité (particulier) au régime domestique (articulant le général au particulier). Chaque situation concrète est donc qualifiée en degré d'urbanité.

La salle principale de la MJC (Créteil) est en pleine réfection. Les chaises ont donc été déménagées dans le hall d'entrée. Les jeunes, qui habituellement jouaient et discutaient dans un lieu à part, utilisent ces chaises disponibles. Du coup, ils échangent avec les enfants du centre aéré, s'ajustent plus ou moins facilement avec les autres publics qui passent le seuil, ainsi qu'avec les responsables de l'institution. La confiance de chacun est éprouvée dans cette situation singulière, ce concours de circonstance ; mais c'est dans cette épreuve que l'espace public s'est créé puis s'est éteint une fois les chaises replacées dans la salle enfin repeinte.

Nous voyons ici des rassemblés vulnérables, qui pour se coordonner avec leur milieu, doivent montrer leur présence comme légitime. Confrontés constamment à des situations fragiles, non instituant, la construction des relations de confiance permet de rendre la position de chacun tenable. Face à cette 'épreuve publique', il s'agit pour eux d'assurer la 'gestion permanente du conflit potentiel'. La confiance n'est donc jamais totale. Il s'agit le plus souvent, d'une confiance de 'basse intensité', d'une 'confiance de coordination'. Elle permet par ajustements successifs, un passage du familial au collectif, qu'il s'agisse du rassemblement ou du milieu.

Plus que le statut des espaces, c'est l'urbanité relative des situations que nous travaillons à travers les notions d'identité, de stigmat, d'arrangement, de justice ou de confiance.

Maintenant équipé, il s'agit d'aborder de front le concept d'espace public, pour voir en quoi le rassemblement peut être un analyseur pertinent, susceptible de réinterroger ce "marronnier" de la recherche urbaine.

Pour paraphraser Simmel, la construction de l'espace public rend urbain mais cette urbanité ne se traduit pas forcément par du bien-être.

8. Transit et espace public

"La multiplication des micro-milieus [*plus ou moins fermés les uns aux autres*] est un signe extérieur de richesse de la société civile urbaine, mais en aboutissant à une excentricité généralisée, elle ébranle irrémédiablement, non seulement l'esprit civique, mais l'espace public lui-même" (Joseph, 1984 : 79).

Dans le droit fil de G. Simmel, I. Joseph montre ici le caractère "excentrique" de l'espace public⁷⁵, dans le double sens d'informe et d'ouvert aux excentricités.

Simmel G., Habermas J., Arendt A., Goffman E. et Joseph I., conçoivent l'espace public sous différentes formes: l'anonymat, la discussion, la révélation, la mise en scène et l'accessibilité. Mais selon que l'on privilégie la figure du micro-milieu ou sa fonction de désenclavement, comment le rassemblement, s'inscrit-il dans cet enjeu qu'est devenu (s'il ne l'a pas toujours été) l'espace public pour toute politique urbaine?

Nous sommes dans un bar d'habitues où l'on parie au PMU et à toutes sortes de jeux à gratter. Khaled et/ou ses amis y viennent souvent pour lire 'Le Parisien', ce sont les plus âgés des rassemblés. Dans ce bar, on installe des relations familières, en prenant des nouvelles des autres par l'intermédiaire du barman. Les regards sont tournés vers la porte la plupart du temps, pour regarder les passants à travers la vitre ou comme pour surveiller qui va entrer. Ils s'en servent comme retraite par rapport au quartier 'public' où tout est exposé (y compris le hall dans lequel ils se retrouvent, traversé par les locataires). C'est donc l'objectif et le type de relations qui qualifie le régime mobilisé (le régime de familiarité en l'occurrence), plus que le lieu de manière stricte (un bar public ou un hall privé).

L'espace public minimal est un espace ouvert dans lequel se côtoient des individus anonymes les uns pour les autres. C'est l'indifférence aux différences, la figure simmelienne du blasé qui procure cette liberté de "l'homme public".

Cet espace public minimal va progressivement se densifier, se complexifier. Tout d'abord, la visibilité qui caractérise l'espace public, rend observable les intentions et les actions qui s'y trament et favorise la mise en commun des problèmes. Alors que le 'vivre ensemble' est souvent assimilé au partage d'une 'identité' commune par les personnes présentes, un espace ne devient véritablement public que si les acteurs opèrent un travail conjoint qui est caractérisé par quatre modèles théoriques non interchangeables (voire pour certains auteurs difficilement conciliables):

- L'intersubjectivité, considère une subjectivité révélée "à elle-même et à autrui" (Merleau-Ponty). L'acteur reconnaît donc sa propre identité et la fait reconnaître dans les échanges avec d'autres

⁷⁵ "Un espace public c'est tout le contraire d'un milieu ou d'une articulation de milieux. Il n'existe comme tel que s'il parvient à brouiller le rapport d'équivalence entre une identité collective (sociale ou culturelle) et un territoire. Une grande ville n'est un laboratoire de la socialité que si elle fait de l'organisme urbain quelque chose de très particulier, fait de plein et de creux, une éponge qui capte et rejette des flux et qui modifie constamment les limites de ses cavités. Un espace public n'est donc pas définissable par sa centralité — au contraire il peut se caractériser par son excentricité — mais par sa fonction de désenclavement" (Joseph, 1984 : 40).

interactants, ceci dans un espace signifiant partagé, une culture qui donne sens à la relation. "D'abord comme système de distribution des places, avec les rapports qui s'ensuivent (de hiérarchie, de familiarité, de proximité ou de distance). Ensuite comme espace d'affinité ou de rejet, espace des investissements pulsionnels où s'exercent les mécanismes inconscients de projection et d'identification" (Akoun, 1999 : 292, 293).

- Cette scène publique, cette idée de libre expression, de 'manifestation', implique celle de publicité et de communication. Habermas introduit la notion d'agir communicationnel⁷⁶. Le concept de l'agir communicationnel "concerne l'interaction d'au moins deux sujets capables de parler et d'agir qui engagent une relation interpersonnelle [*que ce soit par des moyens verbaux ou extra-verbaux*]. Les acteurs recherchent une entente sur une situation d'action, afin de coordonner consensuellement leurs plans d'action et de là même leurs actions. Le concept central d'interprétation intéresse au premier chef la négociation de définition des situations, susceptibles de consensus". Dans ce modèle d'action, le langage occupe une place prééminente, même si l'espace public habermassien n'est pas simplement discursif et mobilise l'expression des corps dans leur entier. On peut voir ici l'idée d'une raison émancipatoire dans les actes de communication quotidiens.
- La nécessité d'une réciprocité des perspectives des différents acteurs dans l'espace public est portée notamment par Schütz. Elle repose sur deux idéalizations de base: celle de "l'interchangeabilité des points de vue" de chacun, ancrée dans l'action et celle de la "congruence des systèmes de pertinences", dans laquelle chacun admet la non pertinence de la perspective particulière qui l'anime pour l'action commune et d'autre part, que les acteurs sélectionnent et interprètent les objets "de manière empiriquement identique, c'est-à-dire de manière suffisante pour tous les buts pratiques" (Schütz, dans Van Meter, 1992 : 463).
- Héritière de Kant, la dernière définition de l'espace public est celle de compromis. Il fait se rejoindre des individus désintéressés, amenant chacun des systèmes de valeurs et d'espaces-temps différents (Rawls). Afin que ces différents points de vue aient une chance de se rapprocher, chacun doit savoir se tenir, être accessible à autrui, tout en préservant sa vie privée (I. Joseph).

⁷⁶ Le concept de l'agir communicationnel s'oppose aux autres modèles d'action dans lesquels un seul type de communication apparaît:

- Pour l'agir téléologique (orienté vers une fin, donc fondé sur une stratégie); l'intercompréhension entre les individus, n'a en vue que la seule réalisation de leurs buts propres.
- Concernant l'agir régulé par des normes (orientant l'action selon des valeurs); l'activité consensuelle des membres du groupe social, ne fait qu'actualiser un accord normatif préexistant.
- Dans l'agir dramaturgique (au sens de l'interactionnisme), nous n'avons affaire qu'à des individus se mettant en scène pour des spectateurs.

L'espace public simmelien correspond plutôt à un régime minimal des civilités (le régime bourgeois du ni vu ni connu). Reposant sur une 'distance critique' (éthologique), c'est l'espace de la fuite.

Mais au-delà de cette caractérisation 'par le bas', on peut imaginer que suivant les situations, la construction d'un espace public se réalise suivant l'un ou l'autre des définitions qui viennent d'être énoncées. Le premier et le deuxième étant le support minimum d'urbanité, mais ne garantissant pas la civilité des relations. Le troisième permettant de préserver la face de l'autre et le quatrième représentant la version consensuelle et maximaliste d'élaboration d'un espace public, puisqu'il demande le plus de concessions de la part des interactants.

Devant ces principes, l'image de groupes de jeunes, plutôt incivils et qui rouillent en bas de cages d'escaliers, représente la négation de cet espace public citoyen.

Cet espace public est en effet pour l'essentiel une forme abstraite, qui naît de l'abstraction des identités à laquelle s'astreignent ceux qui le façonnent. Il existe par la volonté des participants de se coordonner, de rapprocher leur interprétation de la situation. Cette vision consensuelle de l'espace public représente un idéal qui se construit sur cet ajustement pour exister. Ce n'est pas le résultat, l'accord, qui qualifie alors l'espace comme étant public, mais l'intersubjectivité mobilisée pour mettre en œuvre cet accord: Une personne âgée qui passe devant le rassemblement (Créteil), prend le bras d'un jeune noir en lui tenant ces propos: « *Mon Simon, il faut pas le toucher. Qu'est-ce qu'il a fait Simon ? Moi je ne vous ferai rien mais son frère* ». Elle croit s'adresser à un autre jeune noir. Ce dernier échoue à le lui faire comprendre. Du coup, les rassemblés rient, parce que justement les deux acteurs ne sont pas à la hauteur de la situation qui exige deux 'sujets', un accusateur s'appuyant sur sa raison et un accusé apte à se défendre. Hors, la vieille dame radote en répétant plusieurs fois la même phrase difficilement compréhensible et le jeune pris à partie n'est pas celui qui a commis la faute.

Si l'aspect problématique⁷⁷ de l'espace public apparaît bien ici, c'est parce que la solution envisagée dans les principes énoncés ci-dessus représentent une sortie par le haut, impliquant un engagement maximal.

S'il veut être public, l'espace urbain doit gérer ces deux modèles contradictoires, celui du rapprochement et celui de la fuite. Accessible, il doit comporter une certaine rugosité sur laquelle s'appuyer le cas échéant, tout en permettant un engagement ordinaire de basse intensité. Il doit laisser s'installer une délibération intersubjective sur la redéfinition des situations (ordre public) et/ou une reconnaissance interobjective pour les situations de routines en cadre reconnu dont l'*umwelt*⁷⁸ fixe les limites. C'est cette souplesse entre les

⁷⁷ Un espace public est un "agencement de domaines contestés ou contestables" (Joseph, 1996 : 116).

⁷⁸ Umwelt: entourage, région à l'entour où peuvent apparaître les signes d'alarme auxquels est sensible et où se localisent également les sources de ces alarmes. Bulle, capsule d'événements qui semble accompagner l'individu, mais en fait ce n'est pas la position des événements qui change mais leur accessibilité, ce qu'on prendrait pour une enveloppe d'événements ressemble en réalité à une onde de pertinence en mouvement (Goffman, 1973)

différentes modalités de l'espace public qui rend possible la fluidité de ce qui le traverse (ordre de la circulation).

A ce titre, l'espace de rassemblement permet le plus souvent une pluralité de situations. Fréquemment installé au carrefour de différents flux (au sens propre et au sens figuré), la souplesse même de son inscription spatiale et sa connaissance du milieu, lui confère une présence publique sinon un sens public que nous approfondirons plus loin.

Sens public ne signifie pas nécessairement conversation courtoise. Dans la forme, le caractère vital de ces rassemblements pour ceux qui les fréquentent, favorise souvent une véhémence des engagements. Ils constituent souvent en effet:

- Un lieu de combat entre individu et société⁷⁹: Lors de la discussion sur le rôle de Mitterrand pendant la guerre d'Algérie, un des jeunes intervient: « *Tout ça c'est calculé. Mitterrand, on nous dit rien pour ne pas salir le 20^{ème} anniversaire [de son accession au pouvoir]. Mais petit à petit, ils ouvrent les archives. Officiellement non, mais même le gouvernement algérien il le demande* » (rassemblés, Créteil).
- Un "lieu du combat et des tentatives de réunification" entre les deux modes de détermination du rôle du sujet dans la collectivité: d'un côté "l'universalité de l'homme" et de l'autre "l'unicité qualitative et le caractère irremplaçable" de chacun (Simmel, dans Grafmeyer, 1979 : 76). La place que prend chacun des rôles (universalité ou unicité), se manifeste le plus souvent par un habillage différencié, des surnoms ou des comportements particularisant (unicité de chaque individu). Mais dans le même temps, la prégnance du collectif et les échecs scolaires ou professionnels relativisent ce sentiment d'être unique. Ils sont le signe en effet, d'une universalité plutôt menaçante pour l'identité de chacun. Ce conflit entre universalité et unicité prend alors un sens profond. Quelle place et quel sens donner à l'homme dans son humanité même?

La discussion entre les rassemblés, porte ce jour-là sur le Proche-Orient: « *Moi, je dis qu'un attentat bien ciblé, ça peut être utile*

- *Oui mais ça tue des innocents!*

- *Et [les gouvernements occidentaux], tu crois qu'ils ne font pas pareil ?* » (rassemblés, Créteil).

Cette véhémence des engagements peut parfois conduire au conflit. Cependant, une "source fondamentale d'engagement consiste dans la légère infraction aux règles de tact" (Goffman cité par Piette, 1996 : 95) et n'importe quelle interaction entre des personnes est susceptible de basculer dans l'embarras ou la dispute. Un quiproquo, une incompréhension ou une mauvaise interprétation peuvent ruiner une relation.

⁷⁹ "Les plus graves problèmes de la vie moderne ont leur source dans la prétention qu'a l'individu de maintenir l'autonomie et la singularité de son existence contre la prépondérance de la société, de l'héritage historique, de la culture et des techniques qui lui sont extérieurs: c'est là la forme la plus récente du combat avec la nature que l'homme primitif a livré pour son existence physique" (Simmel, dans Grafmeyer, 1979 : 61).

Nous avons vu que l'espace public est le plus souvent idéalisé, soit comme un espace de raison où chacun confronte ses arguments et justifie ses positions, soit comme un espace de révélation de soi, dans lequel les citoyens se découvrent en exerçant leur véritable personnalité sociale. Pourtant, l'idéalisation d'un espace public de raisonnement ou de révélation de soi, même si elle souligne la nécessité de trouver des formes de délibération locales, ressemble fort à une injonction civique.

- Cet idéal est en effet plaqué sur un espace urbain caractérisé par des rapports sociaux se déterminant dans l'urgence de la situation. Nous agissons en improvisant et en prenant des risques constamment. Dois-je répondre à ce regard? Quelle est la bonne attitude à adopter face à ce SDF, ce groupe de jeunes ou ce collègue de travail?
- D'autre part, le nombre et la rapidité des contacts que nous assumons, ne serait-ce qu'avec les personnes que l'on croise dans la rue, nous conduisent à adopter une disponibilité qui n'est que relative, à un certain détachement. Ce détachement entraîne un risque de faux pas dans nos relations avec autrui, qui conduit à une certaine méfiance vis-à-vis du monde qui nous entoure (Simmel dans Grafmeyer, 1979 : 61-77).
- Enfin, en ville, les ajustements se font essentiellement par les corps, dans le métro, chez un commerçant ou au volant de sa voiture. L'importance de ces ajustements n'apparaît le plus souvent que trop tard, lors d'un rappel à l'ordre par la personne à qui vous avez pris le tour, ou à l'occasion d'une aile froissée.

Le caractère sensible de l'espace public ne se cantonne donc pas aux "incivilités" et autres graffitis, même si c'est là qu'il est le plus manifeste.

Dans un article intitulé "Anatomie d'une émeute inter-ethnique: Crown Heights, New York, 19 août 1991", J. S. Bordreuil (2000b) s'interroge sur la nature communautaire de l'espace public des Etats-Unis. Après les émeutes qui ont opposé juifs et communauté jamaïcaine, il se demande s'il est réaliste d'imaginer faire disparaître les profils identitaires pour constituer un espace public viable. La clandestinité du noir, du juif [*ou du jeune*] dit Bordreuil, est en effet impossible. Ce qui compte, dans le meilleur des cas, c'est la capacité des acteurs à faire abstraction de ces identités, guidés par les valeurs qui nous sont communes, par-delà les appartenances. Au pire, c'est savoir faire usage des réparations⁸⁰ qui permettront aux acteurs d'arrêter de se gratter⁸¹. C'est cette compétence à faire abstraction des identités ou à user des réparations, dit-il, qui ancre la plausibilité du pari républicain. Il s'agit peut être alors pour les gestionnaires, de construire des situations dans lesquelles la vulnérabilité propre à toute interaction entre des individus, ne condamne pas la relation proprement dite.

⁸⁰ □ Dans le domaine de l'ordre public, la question centrale n'est pas l'obéissance ou la désobéissance, mais plutôt les occasions qui donnent lieu à divers types d'activités réparatrices □ (Goffman, 1973 : 112).

⁸¹ □ Les valeurs centrales ne démangent pas beaucoup, mais tout le monde se gratte □ (Goffman, 1973 : 179)

Il s'agit donc de rendre l'espace commensurable en multipliant les situations dans lesquelles les uns et les autres puissent prendre leur commune mesure:

« *Pourquoi il n'y a pas de banc sur la cité?*

- *Parce que ça coûte très cher*

- *Oui, mais sur le bord du lac il y en a plein qui ne servent à rien!*

- *Ce n'est pas le même budget ».*

Cette petite discussion entre un conseiller municipal et quelques enfants de la cité (Créteil), montre au moins trois choses:

- Un espace urbain reste avant tout un espace de transit. Les seules pauses instituées correspondent à des 'poches' spatiales (le square□) ou temporelles (la sortie de l'école□).
- D'autre part, les rassemblements sont considérés à partir du postulat selon lequel les jeunes rassemblés 'rouillent', stationnent sur cet espace de circulation.
- Enfin, ce prétexte du budget élude la question de la commensurabilité des espaces (la cité et le lac) et des publics (le "passant" et le "résident"⁸²)

Favoriser la disponibilité et l'hospitalité des espaces urbains et des rassemblements comme espaces ressource, doit prendre en compte deux dimensions qui pèsent sur les situations.

D'une part, si les jeunes n'ont « *rien à faire* » au sein du rassemblement, hormis le plaisir d'être ensemble, la présence sur ce lieu ne devient légitime qu'à ceux pouvant y accéder grâce à leur interconnaissance, autrement dit à eux-mêmes. L'espace se segmente en "communautés convexes" comme les nomme Olivier Abel, une société où l'on évite l'altérité.

Le deuxième écueil minant les pratiques de rassemblement, provient du fait que celles-ci se produisent le plus souvent sur des lieux ambigus, où le rôle symbolique de l'espace le dispute à un usage familiarisé. Ces espaces de rassemblement usés par les rassemblés, ont souvent en effet une dimension politique pour l'ensemble des citoyens (centre du quartier, entrée de la cité□). C'est cette ambiguïté entre dimension politique (commune) et usage (particulier), qui en fait un enjeu pour l'ensemble des publics.

Il s'agit donc pour le chercheur, de comprendre comment il y a malgré tout le plus souvent coopération alors que les conditions objectives sont défavorables.

En effet, si l'espace de rassemblement se rapproche d'un espace public, c'est parce qu'il est un espace de négociation. La gestion permanente du conflit potentiel entre publics différents renforce généralement la vitalité, l'attractivité et la qualité d'espace public des rassemblements.

C'est nous l'avons vu, la visibilité de ce qui s'y produit, qui caractérise cette gestion permanente du conflit potentiel par le rassemblement. Pourtant, cette visibilité représente une contrainte qui est non seulement difficile à supporter au quotidien, mais aussi participe de la stigmatisation des rassemblés par les autres publics.

⁸² Voir J.S. Debaugé, 2002

Il s'agit donc de prendre en compte "l'orientation pratique de l'activité du public" (Quéré, 2002). Les rassemblements exacerbent en effet une des caractéristiques de l'espace public.

C'est un espace dans lequel les jugements sont portés par et orientés vers l'action. Du coup, la seule fiction politique d'individus abstraits, autonomes et compétents, ne suffit plus à imaginer des 'situations publiques' dans lesquelles le conflit ou les attentes morales de reconnaissance des différents interactants orientent les délibérations (Honneth, dans Voirol, 2002).

Après avoir montré une première construction d'espace public au travers du prêt et du compromis, les chapitres précédents soulignaient notamment le rôle des relations de justice ; ainsi que l'importance de la face dans les interactions et la construction identitaire des rassemblés. C'est une urbanité relative des situations qui était définie.

Dans ce chapitre, nous avons repris quelques définitions classiques de l'espace public, situé entre la fuite (Simmel) et le rapprochement (Habermas), pour en montrer les limites sur nos terrains. Ces deux formes abstraites et consensuelles définissent une exigence civile qui ne permet pas de penser l'espace public comme pouvant aussi être le lieu d'un conflit ouvert, irrésolu (voire insoluble), entre individu et société. Hors, l'importance de la justice et de la face pour les rassemblés, montre le caractère essentiel des notions de reconnaissance et de conflit. Le rassemblement peut alors se définir comme un espace public potentiel orienté vers l'action.

DEUXIEME PARTIE

La première partie, à finalité plutôt sociale, visait à construire progressivement l'idée d'une urbanité relative du rassemblement. Cette urbanité s'appuie sur des cultures et des identités marquées notamment par la notion de justice. La visibilité persistante qui caractérise les rassemblements représente à la fois un handicap, car elle tend les relations en les surexposant ; et une ressource, car elle impose une 'gestion permanente du conflit potentiel', qui inscrit les relations dans une perspective de coordination publique.

Modalisations, confiance, compromis, prêt-à-porter représentent divers outils susceptibles d'aider à l'apprentissage du rassemblement comme espace public. Le chapitre précédent montrait la nécessité de prendre en compte "l'orientation pratique" de l'activité des publics, pour concevoir l'espace public potentiel du rassemblement comme étant aussi un espace de reconnaissance et de conflit, point aveugle de la sociologie classique sur les espaces publics.

Dans cette deuxième partie, nous allons essayer de montrer en quoi cet apprentissage du rassemblement comme espace public est avant tout une pratique et comporte des dimensions spatiales et territoriales.

Il s'agit ici d'un nouveau départ. Les fils se noueront progressivement avec la première partie pour en percevoir les différents croisements.

9. Rassemblement

Nous avons débuté la première partie en considérant l'approche des rassemblements par les gestionnaires de l'espace urbain. Commençons la deuxième par celle des sciences humaines, fortement marquées par la notion de groupe.

- Anzieu et Martin discernent cinq grandes catégories de groupes dont la bande (degré d'organisation faible, petit nombre de participants et animée par la recherche du semblable), la foule (degré d'organisation très faible, grand nombre de participants et sujette à la contagion des émotions), le groupement (relations superficielles), le groupe primaire (organisation élevée, petit nombre, actions novatrices) et le groupe secondaire (organisation très élevée, actions planifiées) (Blanchet, Trognon ; 1994 : 7).
- Lascoumes et Robert subdivisent quant à eux les regroupements juvéniles en quatre formes: les groupes institutionnels (sportifs, scolaires), les hordes (sans structure, ni cohésion, mais avec une secrète conscience commune d'appartenance), les bandes (horde homogène et informelle, structurée par un réseau d'interrelations et déviant par rapport à son environnement) et enfin les groupes spontanés qui nous intéressent plus particulièrement. Ces derniers sont en effet issus ou au contraire à l'origine de groupes organisés, regroupements informels de jeunes voisins ou fréquentant la même école. Les motivations de ces regroupements sont de trois ordres: affectif, ludique, recherche de contacts. Ces groupes sont

homogènes par l'âge, le sexe et le milieu social: groupes plutôt masculins, les lycéens avec les lycéens□ (Esterlé-Hedibel, 1997 : 50)

- J. Selosse définit le groupe comme un "ensemble de personnes liées par un comportement commun et ayant une certaine conscience d'appartenance, éprouvant un ensemble de sentiments et s'exprimant à travers un système d'attitudes et de valeurs propres" (Fize, 1993 : 136). I. Joseph précise ce qu'implique cette conscience d'appartenance en montrant que dans un groupe, les individus se perçoivent comme "membres" perçoivent l'organisation comme une entité collective distincte, séparée des rapports particuliers qu'ils entretiennent entre eux et attendent un soutien moral de leur "identification" au groupe. (Joseph, 1996).

Ce mythe de la bande organisée, structurée, avec un leader, des signes identificatoires, un rituel□ n'imprègne-t-il pas avant tout nos représentations? N'est-ce pas parce que toutes nos représentations du collectif sont construites par opposition à celle d'individu?

Pour Le Bon (*La psychologie des foules*, 1895), les états collectifs sont à dominante émotive et donc similaires aux états hypnotiques. L'individu, lui, repose sur un concept d'unité et d'identité, en tant qu'être particulier différent de tous les autres.

Le concept d'individuation peut nous aider à sortir de ce face-à-face. C'est le processus par lequel une personne acquiert une singularité sociale. Il repose sur la conscience de soi par la recherche d'un équilibre dynamique entre la ressemblance et la dissemblance avec autrui. Du coup, entre l'hypnose collective et l'individualisme égoïste, "l'individuation est compatible avec un engagement sur des projets solidaires" (Rémy, 2000 : 171)

- La psychologie des groupes s'attache en effet à montrer le rôle des groupes d'appartenance dans l'individuation de ses membres. L'identité sociale s'y construit sur la différenciation intercatégorielle et donc l'appartenance à un groupe de référence⁸³. Plus ce groupe d'appartenance est dominant, plus la différenciation intergroupe et les différences interindividuelles se renforcent, ceci d'autant plus que la norme d'individualité y est souvent valorisée (Blanchet, Trognon ; 1994 : 26).
- L'ethnométhodologie s'est penchée sur la question du collectif dans ses rapports à l'action. Elle classe ces entités comme étant collectives à partir du moment où on peut leur imputer un prédicat d'action, depuis la "collection d'individus" mis ensemble sans former un tout intégré, en passant par "l'acteur collectif" (faisant partie d'un certain milieu comportant des entités analogues, tout en manifestant des propriétés individuelles), jusqu'à "l'individu collectif" auquel on peut attribuer en propre □indépendamment des individus qui le composent- des activités et des états (des intentions□), des capacités (celle d'être affecté ou de modifier le

⁸³ Les groupes de référence sont les groupes auxquels l'individu se rattache personnellement en tant que membre actuel ou auxquels il aspire à se rattacher psychologiquement, ou en d'autres termes ceux auquel il s'identifie ou désire s'identifier (Sheriff, cité par Blanchet, Trognon ; 1994 : 28).

cours des choses...), et des propriétés (d'après Descombes ; Quéré, 1996 : 236-240)

On le voit, la recherche en sciences sociales s'attache à caractériser à travers la notion de groupe, un phénomène plein et discret, cerné. Mais n'y a-t-il pas à l'autre extrémité, une limite basse au collectif. Une forme ou des moments dans lesquels les prédicats d'action et l'engagement s'estompent, deviennent épisodiques, inégaux ? A partir de quand peut-on dire que l'on est en présence d'un collectif ? Est-ce lorsque les acteurs du groupe en question se définissent eux-mêmes comme appartenant à un collectif ? Dans ce cas ne risque-t-on pas de n'appréhender que leurs représentations du phénomène et non pas la réalité pragmatique (dans ses conséquences) de celui-ci ? N'est-on pas plus concrètement devant une figure composée, c'est-à-dire comprenant à la fois des moments de forte intentionnalité collective et d'autres où le groupe, comparable à une éponge, reçoit, diffuse, est traversé de multiples flux lui donnant sa dynamique ? Quelles formes prennent alors les cultures et les territoires mis en jeu par les acteurs ? Quelle est la dimension majeure de ces regroupements, est-ce, ce qui les assemble ou au contraire leur faculté à se lover dans les méandres du milieu ?

Les regroupements de jeunes sont la plupart du temps, décrits en terme de groupes (ce qu'ils ne sont pas forcément) plutôt que par où ils adviennent: le rassemblement d'individus, le terme de rassemblement étant en général réservé au grand nombre.

Nous voudrions partir de cette limite basse du regroupement, à l'aide de la notion de rassemblement.

Dans cette optique développée par I. Joseph, le rassemblement est conçu comme rapprochement dans un espace public. Il possède une grammaire normative spécifique qui ne recoupe pas complètement celle qui caractérise les agrégations juvéniles qui nous intéressent ici:

indifférence à l'environnement;
étrangeté mutuelle des protagonistes;
pas de mémoire (présentisme).

Le rassemblement est conçu comme une occasion de rapprochement dans un espace public par lequel des personnes, les rassemblés se coordonnent dans une situation (localisée dans le temps et dans l'espace). Mais quel intérêt descriptif et heuristique, comporte cette notion par rapport à celles de bande, collection d'individu, foule, groupe, horde□ ?

La notion de rassemblement permet une approche renouvelée de ces regroupements, parce que définir la grammaire spécifique de ces rassemblements, c'est décrire leur banalité quotidienne, l'importance des réseaux ou la simple coprésence qui les caractérise. Le rassemblement est une totalité avec ses catégories descriptives particulières, mais la grammaire que nous venons d'exposer, est à la disposition des publics. C'est justement son utilisation différentielle et forcément problématique par les diverses personnes, qui est susceptible de créer le malaise, l'embarras ou la dispute.

Il ne s'agit plus seulement en effet d'être un membre compétent d'un groupe (compétences d'appartenance). En s'appuyant sur les cultures et les territoires, il faut savoir négocier proximité spatiale et distance sociale,

culturelle ou morale, rendre commensurable un écart à l'aide duquel se construisent les différentes identités (celle de jeune, d'exclu, de "résident" (Stavo-Debaugé, 2002), de passant□).

Dans ce chapitre, nous sommes partis de la notion de groupe et d'action, qui est une catégorie de choix puisqu'elle appréhende des phénomènes descriptibles et cernables. Nous lui avons ensuite substitué la notion de rassemblement. Ce dernier se caractérise notamment par un simple rapprochement physique qui relativise à la fois action et intention, pour donner toute sa place à la banalité quotidienne.

En chaussant les lunettes utilisées pour appréhender n'importe quel public pratiquant un espace commun. Il fallait donc imaginer ces regroupements, d'abord comme de simples occasions de rapprochement en situation, pour pouvoir apprécier les sociabilités qui y étaient en jeu.

L'intérêt heuristique de cette posture apparaît là où on l'attend le moins: dans l'analyse des conflits.

10.Distance et discorde

Si les rassemblements se caractérisent essentiellement par une plus grande proximité des acteurs, celle-ci est en perpétuelle redéfinition. Les relations sociales se structurent en effet dans ces intervalles, tendues entre la menace du 'trop' de distance (la coalition excluante, le préjugé□) et celle du 'pas assez' où l'intimité se livre sans recul (la familiarité, l'entre-soi□).

D'où le rôle d'analyseur de la discorde dans les rapports sociaux, culturels et territoriaux qui traversent les rassemblements.

« Les jeunes qu'on retrouve dans le rassemblement auraient tendance à avoir envie que ce soit une cité dure, pour eux c'est valorisant » (responsable jeunesse, Bobigny).

« Le soir, ils font du bruit une demi-heure une heure, attendent que les locataires réagissent et vont faire pareil ailleurs » (gardien d'immeuble, Bobigny).

« Les filles on les voit partout, provocatrices, fumant dans les étages, tout le temps à l'intérieur, elles n'ont peur de rien, vulgaires, tout pour se faire remarquer » (gardienne d'immeuble, Bobigny).

« Il n'y a pas pour les délinquants un acte d'incivilité, de délinquance, qui soit plus noble qu'un autre. Quand on est installé dans la délinquance, il n'y a plus de tabous, tout est bon et fait partie des moyens de subsistance » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

Ces récits, laissent à penser que les exigences pragmatiques des gestionnaires, comme le respect des espaces et des personnes, la légalité ou la nécessité de rendre représentable ces situations□ pèsent sur leur description des situations de discorde (troubles, incivilités□), et masquent le fonctionnement des sociabilités internes aux "mondes" des rassemblements, considérés comme autant de boîtes noires.

D'autre part, ils décrivent le plus souvent un basculement dans la violence alors que nous avons constaté un passage et des registres plus différenciés

(menace, offense, agression physique□). De la même manière que les relations s'élaborent peu à peu, la violence apparaît progressivement: « *Ils ont commencé par passer au milieu de la cité puis ils se sont rendu compte qu'ils pouvaient s'y amuser en cassant, en attaquant. Ils descendent avec des bâtons. D'ailleurs on les voit. Ca y est ils arrivent ! Ils sont au moins une vingtaine, des mômes de 14 ans. Ils ont tous un bout de bois à la main. Il faut toujours qu'ils aient quelque chose à la main* » (gardienne d'immeuble, Bobigny).

Nous avons déjà évoqué mon éviction du terrain, annoncée un mois auparavant, par les remarques répétées et de plus en plus violentes d'un des rassemblés. Une éducatrice a aussi été confrontée à ce problème sur une autre cité de Créteil. J'assiste à sa mise hors jeu, lors d'une discussion avec les jeunes. Ceux-ci lui demandent d'avaliser dans l'urgence (on est à la date limite de dépôt), un formulaire "projet de vacances" bâclé, destiné à récupérer des subventions de la mairie. Devant son refus, la situation s'envenime et quelques jeunes font monter la pression: « *Tu m'as mal parlé. Si tu reviens sur le quartier, je ne vais pas te taper, je ne tape pas les femmes ; mais tu vas broncher, tu vas être bousculée. Appelle les flics. De toutes façons si tu viens sur le quartier, tu devras les appeler. Dans la cave on a dit qu'il ne fallait pas plus de un éduc* ». Les pressions physiques viendront en dernier ressort, après celles sur des cibles symboliques (pneus crevés, voiture "empruntée", coups sur un rassemblé jugé trop proche de la personne visée□).

Ce qui a été long à s'accomplir met aussi du temps à se défaire. Cette violence est susceptible de refaire surface longtemps après l'altercation, compliquée par des relations toujours plus entremêlées avec les années: Les grands étaient très durs avec les petits (d'après la rumeur, ils les auraient contraints à se déshabiller dans une cave□). Amara est un des seuls petits à s'être rebellé. Eric son grand frère, ne l'a pas soutenu. Du coup, Amara est maintenant respecté par les ex-petits et Eric incompris. L'inimitié entre un des grands, Rachid et Amara couve, éclate parfois. Un rassemblé (Créteil) explique cette tension latente: « *Quand on te donne une gifle en public, tu ne l'oublies pas. Je suis sûr qu'ils ont la haine encore. Depuis qu'Amara, il a sauté la demi-s*□ *ur de Rachid, ça ne va pas entre eux deux* ».

Cependant, la difficulté pour le chercheur, est de ne pas réduire toute tension ou incivilité à une violence mise en sourdine, annonçant une explosion inéluctable ou ressassant une vieille histoire mal enfouie. Et c'est ici que l'on comprend mieux l'intérêt d'une analyse à partir de la notion de rassemblement. Nous allons voir que souvent, ce sont les plus 'offensifs' vis-à-vis du *cadre* d'une utilisation normale de l'espace ou des "bonnes manières", qui ont le plus d'interactions avec les autres publics (saluts, discussions□): Dans un □stand□ Photoservice installé au beau milieu de la galerie du centre commercial "Bobigny 2", un jeune est assis sur la photocopieuse, l'autre pianote sur les touches du distributeur de cartes de visites, le troisième, privilégié, s'est installé dans l'habitable de prises de vues pour photos d'identité. Leur activisme au sein du stand se confirme par la multiplicité des modes d'interaction qu'ils nouent avec les passants (reconnus ou anonymes). Paradoxalement, le seul à rester en retrait est assis sur un banc aménagé en avant-scène.

Cet exemple met en lumière "l'affordance"⁸⁴ nécessaire des espaces de rassemblement. Ils sont accessibles, offrent des prises soit pour l'action, soit au contraire pour s'en détacher (l'habitable de prises de vues). Mais surtout, l'intensité des territorialisations, des "prises d'espace", est en relation directe avec celle des interactions. Autrement dit, il n'y a pas forcément contradiction entre 'incivilité' (jouée) et richesse des interactions.

Pour comprendre ce paradoxe, il faut considérer le caractère sensible de la présence des rassemblements dans l'espace urbain. Il s'agit de ne pas appréhender ces "mondes des rassemblements" comme sauvages, étranges ou lointains, mais d'apprécier les filiations entre plusieurs milieux, ceux des habitants, de l'observateur, des passants, des rassemblés, des habitants, des acteurs institutionnels, des commerçants. Cette approche nous permet de comprendre en quoi ces rassemblements "vivent par le moyen d'un environnement" (Dewey dans Quéré, 2002). Elle nous conduit à percevoir leur normalité sans gommer leurs particularités et à saisir comment il y a malgré tout le plus souvent ajustement.

Goffman aborde cette question du rapport à l'environnement, notamment à travers les notions de réserve et de "territoire du moi" (1973b : 68). Il montre d'abord que toute relation sociale implique "la jouissance commune de certains biens". Dans certaines relations, cette jouissance commune prend plus de place que dans d'autres. C'est l'importance du territoire partagé dans les relations conjugales par exemple, qui permet au mari de fouiller dans le sac de sa femme et pas dans celui d'une autre.

Territoire partagé, veut donc dire à la fois une part commune, mais aussi une part de renoncement quant à la réserve habituellement en vigueur (vis-à-vis du sac des dames par exemple). Pour Goffman, c'est la nature de ce renoncement, aux limites civiles notamment, qui mesure la "substance" de la relation. Nous sommes dans la cour d'un collège à Nanterre. Une élève est chargée par une surveillante de battre le rappel pour ceux qui ne sont pas encore allés à la cantine. En criant « *Venez manger, bandes d'imbéciles!* », l'élève ne paraît pas être le larbin de l'institution et la face est sauve.

Une offense vis-à-vis de "règles de tact" qui habituellement éloignent les interactants présume donc d'une relation. Un renoncement à cette réserve suppose en effet une amorce de familiarité, un territoire commun. C'est le territoire partagé qui légitime les offenses territoriales (fouiller dans le sac de sa femme pour reprendre l'exemple que cite Goffman). Ceci alors qu'en apparence cette offense - la 'dispute' - porte justement sur des parts de territoire qui sont mal partagées (les bonnes manières, la politesse). C'est le fait de se connaître, d'être voisins ou d'habiter la même cité qui permet progressivement de "prendre ses aises", de "se croire tout permis" ou de "manquer de respect"...

Evoquer une "hospitalité de confrontation" (Joseph, 1998b : 103), doit donc nous conduire à prendre la mesure de la discorde, même minime, sur laquelle se construit toute interaction. Mais cela implique surtout de montrer ce que cette mésentente consubstantielle aux relations humaines, doit aux

⁸⁴ Disponibilité pratique dans un contexte et pour une activité donnés. C'est, par exemple, le cendrier pour le fumeur □ il indique les endroits où l'on peut fumer ou écraser sa cigarette (Joseph, 1997 : 134).

différentes cultures embarquées ou partagées ; et comment celles-ci s'outillent de territoires différenciés pour surmonter des situations problématiques.

Pour cela, il a fallu passer de la notion de groupe à celle de rassemblement, montrer l'instabilité des relations dans ce type de configuration pour donner à la discorde un rôle d'analyseur. Du coup, toute tension n'est pas considérée comme étant une violence latente, passée ou à venir. Une incivilité jouée devient le support de territorialisations et d'interactions. Une dispute peut être la marque d'un territoire partagé qui nous a fait négliger la réserve habituelle, alors même que le motif de la discorde paraît provenir d'une différence inconciliable. Nous allons voir que pour résoudre ces situations, les rassemblés équipent ces cultures partagées ou embarquées de territoires légitimes.

11. Liberté et légitimité

Le stigmatisme du jeune qui 'rouille' s'appuie sur un rassemblement conçu comme étant le point vers lequel des jeunes convergent pour se fixer.

Pour les rassemblés au contraire, l'espace urbain relève d'une constellation de points d'appui sociaux et spatiaux, parmi lesquels le rassemblement joue souvent un rôle essentiel.

Une jeune femme vient serrer la main à un des 'petits' rassemblés (Créteil):

« - *Alors, qu'est-ce que tu fais?*

Le jeune: *Je cherche du travail*

- *Ça se voit* (dit-elle sur un ton ironique)

- *Quoi?*

- (hésitante) *Ça se voit*

- *Ah! »*

Le rassemblement est donc problématique parce qu'il est construit différemment par les acteurs. Les personnes extérieures le conçoivent comme centripète, comme un cul-de-sac attirant à lui les jeunes rassemblés comme la lumière attire les papillons. Les jeunes le pratiquent à l'inverse, dans une dynamique (re)distributive. Le rassemblement sert de relais, de "commutateur" (Guillaume, 1999) leur permettant d'accéder à d'autres destinations (le centre commercial, la capitale, des équipements □), d'autres activités (sport, loisirs, jobs, activités illégales □), d'autres 'mondes' (bourgeois, féminin, adulte..).

Le rassemblement étant considéré comme centrifuge par les rassemblés mais comme centripète par les autres publics, les jeunes rassemblés doivent constamment légitimer leur présence sur l'espace urbain. Nous avons vu que les cultures et les territoires peuvent se manifester par "une manière d'être là". Pourtant, cette légitimité spatiale semble être recherchée essentiellement par une inscription temporelle.

L'antériorité dans le temps donne une première *légitimité* dans l'espace, quitte à se l'inventer: Habituellement occupé par les filles, cela fait deux jours qu'on trouve aussi des garçons sur ce rassemblement. Guillaume violente une des filles en disant qu'elles n'ont pas à venir là et qu'il faut le leur montrer. Je lui demande alors quels sont ceux qui sont venus les premiers. Il me répond que ce sont les garçons, contre toute évidence.

La légitimation temporelle prend une deuxième forme au travers des rituels ou auto-proclamations de certains rassemblés. Ceux-ci pallient leur manque de légitimité spatiale (ils encombrant le trottoir) par un 'surlignage'⁸⁵ qui fait passer les autres adolescents, enfants ou simples connaissances, pour des amis à l'histoire partagée ou aux liens de sang (il y a de quoi rester dubitatif devant le nombre élevé de 'cousins' présents sur le quartier). Labov a souligné l'importance de ces 'proclamations' et des cérémonies de territorialisation. C'est ce qui explique selon lui, que "les territoires demeurent des représentations plus ou moins métaphoriques de la parenté".

La légitimation publique du rassemblement est un travail collectif qui peut déborder les rassemblés eux-mêmes pour convoquer des acteurs proches (concierges, parents□): Alors que manifestement, il y a moins de grands que d'habitude au gymnase pendant le créneau horaire qui leur est réservé, le gardien, un jeune père habitant un autre quartier de Créteil, tente de valoriser la situation: « *Ils vont venir, c'est un peu tôt* ».

Moktar, marié depuis peu, vient de réussir le concours pour être chauffeur de bus. Ancien rassemblé, il évoque un événement qui montre bien le 'débordement' des rassemblements sur le milieu environnant, pour que ceux-ci n'éclatent pas: « *Un jour, quand il était petit, j'ai mis une claque à Kamel parce qu'il n'écoutait pas ce que trois animateurs essayaient de lui faire comprendre. En trois ans, il a pris trente kilos et après il jouait les durs. Il est venu embêter mon frère en lui rappelant la baffé que je lui avais mis. Mon frère lui a répondu qu'il n'avait rien à voir, que ce n'était pas ses histoires. J'étais fou. Heureusement, mon père il était devant la porte pour m'empêcher d'y aller. Ma mère a dit à la sienne qu'il fallait qu'il se calme* ».

Karim

Karim est un des 'passeurs' entre les rassemblés et la vie publique civile (habitants, mairie □). Après un début d'adolescence turbulent, il est devenu affable et revendique un esprit sain dans un corps sain, ne fume ni ne boit□, il est croyant mais en fait une éthique de vie personnelle discrète⁸⁶. Du coup, il a de bons contacts avec les habitants et sait entretenir ces rapports de voisinage en multipliant les: « *Comment ça va? □* ».

Après une nuit mouvementée où il a été roué de coups par les agents de la Brigade Anti Criminalité, nous sommes allés déposer une plainte à l'Inspection Générale des Services de police (qui n'a donné lieu à aucune poursuite), puis faire constater ses blessures à l'antenne médicale de la préfecture.

A sa sortie, je marche avec lui près de la Conciergerie, en plein centre de Paris. C'est l'été, il y a beaucoup de jolies filles (étudiantes, touristes□). Il me dit: « *Des meufs il y en a. Les autres ils disent qu'il n'y en a pas, mais il y en a trois à quatre fois plus que les hommes* ». Il s'ensuit une discussion sur la proportion, puis: « *Dans le quartier, il n'y a pas de filles. En tout cas, elles ne traînent pas en bande. Parfois une ou deux. Ils les appellent "les glandeuses"* [ou d'un terme approchant] ».

⁸⁵ Ce terme est compris ici dans une double acception: inventer une souche familiale commune et recouvrir d'un trait de surligneur pour attirer l'attention.

⁸⁶ Rédouane juge cependant □ *qu'à son avis, Karim s'est trop laissé entraîné par la religion. C'est souvent comme ça pour ceux qui ont un passé* □ Il n'en dira pas plus mais fait allusion à l'adolescence agitée de Karim.

Un autre jour, nous sommes quelques uns à être présent sur le rassemblement quand deux belles filles en mini jupe passent sur le trottoir: « *L'été c'est dur !* me dit-il, *Il ne faut pas que je regarde [en détournant la tête]. Moi, si j'avais une meuf, je lui dirais de pas s'habiller comme ça. Il y a des mecs, ils aiment qu'on regarde leur femme. Ouais, ils ont une belle nana* □ *C'est comme les antillais, même si le mec est à côté, ils vont la draguer. L'autre fois, on jouait [au foot] avec les antillais. Ils ont vu passer une antillaise avec un blanc. Ils étaient dégoûtés. Pour draguer, ils sont prêt à arrêter la partie. Il y en a de plus en plus des antillaises qui vont avec des blancs, parce qu'elles disent "Même quand t'es mariée, [les antillais] te trompent"*.

- Un rassemble: *Oui, mais toi tu es trop bien habitué avec ta sœur. Petits plats* □

- Karim: *Ah oui, c'est vrai, ça compte. Ma femme, il faudra qu'elle sache bien cuisiner ».*

« *Un jour on est allé voir les putes à Boulogne. Ils me disaient, "c'est incroyable comme elles sont foutues. Tu crois que c'est des nanas et en fait [en baissant les yeux, mimant la pose de ses mains sur les hanches de la prostituée], c'est un mec. Il ne fallait pas qu'ils m'emmènent là-bas. Je savais que j'allais faire une histoire. On criait "Travelos!". J'ai fait une histoire* ».

Le lendemain, Karim réprimande un petit. Malik, le voyant rabrouer son frère, demande à Karim ce qui se passe. « *En ce moment il est vulgaire, avant il n'était pas comme ça. Il est influencé* ». De manière ostentatoire, Malik ordonne alors à son petit frère de rentrer à la maison.

Peu après, alors qu'un client âgé sort du tabac situé juste à côté d'un des rassemblements. Un jeune lance: « *Il est raciste* ». Le vieux se retourne et demande pourquoi quelqu'un a dit cela. Tout de suite, Karim, installé plus bas avec le rassemblement des grands, remonte pour désamorcer la tension.

Un autre jour, un des rassemblés répète à qui veut l'entendre qu'il veut « *cramer un juif* »⁸⁷ et nous demande si on souhaite l'aider. Il fait de même avec une jeune passante qui lui répond par la négative.

Le rassemble: « *Pourquoi, vous êtes juive ?*

- *Non* ».

La discussion s'engage avec ce qui s'avère être une étudiante. Karim prend alors très rapidement le relais du jeune rassemble et accapare la discussion. Presque obséquieux, il fait preuve d'une civilité assez éloignée des registres utilisés habituellement par les rassemblés. Alors qu'il ne connaît pas la jeune femme, il feint une complicité dont les buts sont de démontrer son appartenance au "monde" universitaire policé et de se démarquer du stigmate collant au rassemblement (vulgarité, ignorance □).

Lorsque les grands se sont rendus à Paris la veille pour manger dans une crêperie de Montmartre (rituel vieux de plusieurs années), Karim demande à ouvrir la fenêtre de la voiture et crie « *Sales juifs* ». Les autres lui disent qu'ils ne croient pas de juif. Karim: « *Oui, mais si je le dis tout le temps, je tomberai bien sur un juif* ».

Karim semble être un des grands adolescents du rassemblement qui exploite le mieux les répertoires de rôles suivant les situations. D'un côté il se libère de ses pulsions homophobes ou antisémites, dans l'anonymat de situations urbaines où les interactants sont des anonymes les uns pour les autres. Et de l'autre, il tient la plupart du temps un discours responsable qui tempère les excès des petits rassemblés.

Il mobilise souvent les petits pour des entraînements ou des tournois interquartiers. Aujourd'hui, ils sont debout ou assis 'religieusement' sur un petit carré de pelouse à discuter et surtout à écouter Karim très volubile, installé à son balcon.

Etudiant en STAPS (professorat d'éducation physique), il a forgé des relations privilégiées avec les différents rassemblements par âge (entraînement des petits, matchs et

⁸⁷ Les invectives publiques antisémites sont très rares et surtout le fait (répété) de très peu de jeunes, dans ce quartier comprenant une proportion non négligeable de population juive (mais dont aucun jeune ne fréquente le rassemblement). Suite à des événements graves en Israël, un des jeunes interpelle de loin deux personnes portant la kippa. Il donne le "bonjour" sur un accent censé être le leur, tout en mimant de manière caricaturale une danse traditionnelle juive. Il recommence plusieurs fois et termine son coup d'éclat par des réflexions à mi-mot plus violentes. Un autre jeune s'esclaffe: □ *Ce Farid, c'est vraiment le plus antijuif que je connaisse* □

places d'animateurs de gymnase pour les grands□). Mais la force de l'image que renvoie Karim ne peut se comprendre que dans un contexte où, les corps des rassemblés constituent un capital identitaire important. Ceux-ci sont pourtant le plus souvent, rapidement abîmés par le sport (foot en salle notamment) pratiqué sans entraînement et dans un engagement total, ainsi que par les 'petits boulots' épuisants physiquement et des rythmes de vie éprouvants (drogue, sorties, bagarres□).

Karim et Hocine évoquent un match-entraînement de boxe qui s'est déroulé un an plus tôt sur le passage, en retrait du lieu de rassemblement habituel:

Karim: «*Tu veux mettre les gants pour t'entraîner?*»[comme l'autre fois]

Hocine: [Non], *Après tu vas me casser le nez et après*□ [je serais énervé contre toi]».

Hocine me fait ensuite l'éloge de l'endurance et de la rapidité de Karim. Hocine, ancien boxeur amateur, est un des cas les plus démonstratifs de cette dégradation qui a été maintes fois soulignée par la littérature sur la jeunesse (Esterlé-Hédibel, 1997). Maintenant, cariste dans une entreprise d'embouteillage, il est 'cassé' par ces années de boxe qui lui ont aussi abîmé le visage et par son travail actuel qui finit de le voûter. C'est au passé qu'il évoque un ancien combat lors duquel, lui qui mesure à peine plus d'1,60m, avait mis KO un athlète de « *1,91m* » (sic) par un coup au foie.

Un jour, le rassemblement des grands est particulièrement étendu, signe d'une grande animation. Il y a eu la veille une altercation avec la police. Mobilisés apparemment sur une autre affaire, ils sont passés en trombe devant le rassemblement en faisant un demi-tour assez sportif devant les jeunes. Ceux-ci en profitent pour les traiter de « *cow-boys* » et de « *tapettes* »□ Revenant à plusieurs voitures, les policiers s'acharnent sur un des jeunes qui se trouve être Karim.

Il passera la nuit au poste.

Ce qui le marque le plus dans cet événement, c'est son honneur bafoué. Aux yeux de son frère il est redevenu comme les autres, un voyou (« *Ça y est, tu as fait le malin!* »), alors qu'il fait tout son possible pour se constituer une hygiène de vie qui le guide. Ces brimades se révèlent aussi être une négation de tout ce qu'il trouve dans le rassemblement: amitié, rôle social□ Au-delà de la personne, c'est la valeur du rassemblement dans tout ce qu'il déploie qui est humiliée, *délégitimée* dans sa dimension publique.

Mais qu'y a-t-il à défendre dans les rassemblements, pour que ces jeunes s'évertuent ainsi à les légitimer?

- Tout d'abord, les rassemblements représentent des configurations au sein et depuis lesquelles les situations et les milieux sont reconnaissables.
- Depuis ces nœuds, les jeunes composent ou improvisent l'ensemble des "engagements situationnels finalisés" qu'énumère Hannerz pour caractériser les relations urbaines (1983 : 305): domestique, voisinage, approvisionnement, loisirs et trafic⁸⁸.

⁸⁸ Rapports:

- Domestiques: famille, univers domestique□
- D'approvisionnement: se procurer des ressources (travailler, chasser, allocations, vol□). Ce sont des rapports structurants (relations d'équipe□)
- De voisinage: liens de familiarité ou d'indifférence civile qui implique un territoire (physique ou plus abstrait: réseaux□). Implique aussi une interconnaissance.
- De loisirs: délocalise. Les formes sociales impliquées sont particulières (clubs□), des régions morales (territoire de l'amateur) et laissent à l'écart l'identité.
- De trafic: rencontres, rassemblements liés au site et au moment sans forçement d'hypothèse de relations postérieures.

- A la différence de la famille et contrairement à l'image habituellement véhiculée de rassemblements très hiérarchisés avec un chef, des lieutenants□, la particularité du rassemblement vient peut-être du fait qu'il se rapproche d'un "site" (Goffman), c'est-à-dire d'un espace où les civilités sont moins contraintes par des statuts. C'est le site qui s'exprime et non la place des protagonistes, ou plus exactement, comme nous le verrons dans le chapitre sur l'appropriation, le statut participatif y est redéfini constamment. Les 'régimes d'action' sont en effet beaucoup moins compartimentés au sein du rassemblement que dans les sphères où se produisent en général ces engagements (foyer, commerce□).
- Enfin, le rassemblement crée une marge de liberté vis-à-vis des normes en vigueur dans les autres espaces urbains ou au sein du logement et de la famille.

Du coup, la première légitimité affirmée par les jeunes rassemblés est semble-t-il, celle d'une liberté de rapports, de mouvements et de décision, se déployant depuis les rassemblements, à l'inverse du collège ou du monde du travail par exemple.

Une femme de 40 ans environ, passe devant le rassemblement (Créteil), vient embrasser un des jeunes qui lui demande ce qu'elle a fait pendant les vacances:

Elle: « *Rien, je ne suis pas partie*

Le jeune: *Il fallait partir*

- *Je ne peux pas, je travaille depuis deux mois*

- *Ça fait rien, tu pars »*

Cet idéal de liberté souvent défendu par les rassemblés, ne réussit pas à contrebalancer l'image du 'jeune qui rouille' pour deux raisons:

- D'une part, une accoutumance territoriale peut se manifester chez certains rassemblés: Un jeune adulte, souhaite aller au centre commercial pour acheter du gel douche et du shampoing. Il attend sur le rassemblement en maugréant pendant une demi-heure pour trouver un accompagnateur. Il demande régulièrement un de ses amis, alors qu'il sait que celui-ci ne peut pas déjà être rentré de son travail. Ces prières répétées à l'adresse des rassemblés révèlent l'épreuve que représente pour ce jeune le fait de se rendre individuellement au centre commercial. Mais d'une part, il s'assigne seul cette épreuve (il aurait pu se satisfaire d'un commerce de proximité mais il souhaite une marque précise à un prix abordable). D'autre part, personne ne lui dit qu'il n'a besoin de personne pour s'y rendre. Cette tolérance laisse à penser que finalement, ces prières signent moins la marque d'une faiblesse individuelle⁸⁹ que la validation de la nécessité pour tous du rassemblement et d'une culture territoriale partagée. Cette accoutumance est particulièrement visible lorsqu'un rassemblé est contraint à l'éloignement. Nombre de jeunes ayant déménagé reviennent de façon quotidienne ou régulière sur leur ancien lieu

⁸⁹ Une faiblesse qui peut s'expliquer en partie pour ce jeune, par une grande consommation de haschich de façon régulière (de crack et d'ecstasy de manière plus épisodique).

d'habitation⁹⁰. Certains, pour ne pas perdre un instant du rassemblement, sont prêts à marcher pendant deux heures pour rentrer chez eux après le dernier bus. Cette culture commune éprouvée dans les sociabilités propres à l'espace de rassemblement, joue en effet un rôle de réassurance, les rassemblés doivent souvent être confortés dans leurs positions: « *On leur dit oui, ça va. Si on leur dit non, il y a des problèmes* » (animateur de MJC, Créteil). Les plus vindicatifs sont souvent ceux qui n'habitent pas ou plus sur la cité. Il n'y a ni parents ni connaissances familiales, ce qui leur donne une plus grande liberté de ton, mais c'est semble-t-il essentiellement ce besoin de réassurance (plus fort chez ces jeunes là), qui les pousse à revendiquer. Lorsque le rassemblement est construit sur la critique, les rassemblés ont en effet d'autant plus de facilités à prendre pleinement conscience d'être un collectif et formuler un accord commun: « *Alors que dans tous les quartiers, les jeunes qui y habitent trouvent du boulot, pas ici. Il n'y a rien pour les jeunes ici. Sauf à devenir voyou!* » (rassemblé, Créteil).

- D'autre part ce stigmatisme s'appuie sur des représentations profondes de l'espace urbain. Pour les gestionnaires, l'évidence trompeuse de la notion de quartier en fait un terme de choix qui sert de socle à d'autres représentations plus ou moins empreintes de culturalisme. Ils invoquent par exemple:
 - La sociabilité publique citadine "méditerranéenne" propre aux maghrébins, ceci expliquant leur présence tardive dans la rue, ou encore le contrôle de la fratrie sur les filles: « *A l'autre bout du quartier on est toujours dans une notion où personne ne se connaît parce que c'est loin et en même temps on est toujours [pour les filles maghrébines] dans cette espèce de hantise où à un moment ou à un autre: " j'ai croisé quelqu'un qui " » (responsable club de prévention, Nanterre).*
 - La socialisation communautaire villageoise africaine: « *En Afrique noire, le quartier c'est comme une maison (l'appartement est exigü), où les différents lieux (hall, square) appartiendraient à l'espace familial* » (gardien, Bobigny).

⁹⁰ Ce phénomène se rencontre - à un degré nettement moins élevé il est vrai - parmi les habitants non rassemblés des trois villes étudiées, au moins dans une période transitoire après un déménagement.

Le quartier

Henri Lefebvre a déjà dénoncé cette idéologie de quartier (Lefebvre, 1967), parce qu'elle procède par réduction / reconstruction / extrapolation et fait appel à une idéologie communautaire pour bâtir une utopie démocratique mystificatrice. Cette idéologie réduit la vie urbaine à des éléments abstraits (rues, places, foyers□) et reconstruit un 'quartier' en les combinant. Elle extrapole ensuite en passant du descriptif au normatif, du relatif à l'absolu, en considérant que le quartier est l'essence de la vie urbaine et, retournant la proposition, pour avancer que toute vie urbaine devrait s'organiser depuis et finalement à l'image du quartier. Cette utopie démocratique s'appuie sur un espace-collection de choses et sur un social-communautaire. Nostalgique, elle relève d'un idéalisme politique imaginant une continuité acteur local→citoyen actif, qui fait l'impasse sur l'Etat et les institutions qui débordent toutes le quartier.

Pour H. Lefebvre, il s'agit au contraire de "partir de la ville", la société étant un tout supérieur aux structures, formes et fonctions urbaines. Il propose donc une approche synchronique montrant d'une part que les institutions ont leur "siège" ailleurs, mais que par contre le local est le lieu privilégié des sociabilités spontanées. Dans une deuxième démarche, diachronique, il remarque que le rassemblement d'équipement peut créer un noyau solide résistant et que l'unité d'une ville qui s'étend, peut se retrouver dans un fragment privilégié.

Il s'agit donc pour cet auteur d'étudier les différents "niveaux de réalité" (Gurvitch) des quartiers. Survivance historique ou unité sociologique relative, il reste "nécessaire à la réalité sociale, organique de la ville qui sinon n'est qu'agglomération". Le quartier est en effet un espace de traduction entre un social différencié et un espace commun. C'est le point de contact où la différence est la moindre entre les espaces sociaux qualifiés et l'espace géométrique quantifié. Le quartier n'est donc pas à présupposer, mais il convient pour H. Lefebvre de cerner quels peuvent être ses supports, ses tendances, car "c'est au niveau du quartier que l'espace et le temps des habitants prennent place et sens dans l'espace urbain". C'est l'espace dans lequel, pour paraphraser M. De Certeau, le "croisement de mobiles" est le plus intense. Il s'agit donc moins d'une aire que de la densité de parcours qui s'enchevêtrent quotidiennement et tracent des pelotes "d'espace sociaux qualifiés".

Cet entre-soi 'culturalisé' trouve son aboutissement dans l'idée d'une appropriation exclusive d'un territoire revendiqué et défendu par les jeunes, au besoin par la force. Dans les récits de ces gestionnaires, « *les jeunes parlaient d'une seule voix* » (coordonnatrice de quartier, Nanterre): « *On est chez nous* » (gardienne, Bobigny, citant des jeunes de sa cité) ; « *Paul Eluard vit en nous, on n'est pas de Bobigny on est de Paul Eluard* » (responsable sport, Bobigny, citant des jeunes d'une cité de la ville).

Nous avons affaire à des références quasi éthologiques pour décrire les comportements des jeunes rassemblés: « *Dès qu'il y a des filles vous avez plein de monde. Avant il y avait 4 filles dans la tour. Les jeunes venaient jusqu'à 18 ans. Maintenant il n'y a plus de fille mais les jeunes viennent quand même* » (gardien d'immeuble, Nanterre). Il semble que ce type de catégorisation permet surtout aux gestionnaires de leur refuser consciemment ou non, un statut de sujets. D'où la possibilité pour les gardiens notamment, de mieux s'en distinguer et de maintenir une identité différenciée alors qu'ils vivent dans le même environnement, le plus souvent dégradé ou stigmatisé.

Nous avons vu dans ce chapitre qu'une différence de fond sépare les conceptions du rassemblement: les rassemblés le considèrent comme centrifuge

et les autres publics comme centripète. D'où le besoin pour les rassemblés, d'une légitimation spatiale par l'ancienneté ou le 'surlignage'. Ce travail mobilise non seulement les jeunes mais aussi parents, amis □ pour faire face aux représentations culturalistes ou éthologiques faisant l'impasse sur le statut de sujet des rassemblés.

Le rassemblement est un espace familial, mais dans lequel les régimes d'action sont peu compartimentés et où le statut participatif de chacun évolue. C'est cette marge de liberté qui permet une diversité d'engagements parmi les rassemblés. Après avoir critiqué les démarches simplistes, teintées de culturalisme ou d'éthologie, il s'agit maintenant de caractériser cette familiarité et ses rapports à l'espace.

12. Nœud de familiarité interactionnelle

Si le rassemblement représente un atout sur lequel les jeunes s'appuient, c'est parce qu'il se révèle familial et proche; les participants s'y retrouvent, disponibles. Ces nœuds se caractérisent par un rapport au milieu qui est plus qu'un usage et moins qu'une appropriation. La première modalité du rapport à l'environnement semble être la familiarité⁹¹ qui définit un espace proche, ses limites et les capacités des jeunes à en sortir.

Processus

Il semble, qu'il n'y ait pas un seul type de familiarité et qu'il peut donc y avoir intérêt pour des acteurs à en utiliser plusieurs. Il faudrait donc catégoriser les différents types de familiarité et leur mode de construction. Dans la famille, la classe ou le rassemblement, le degré et le mode de familiarisation sont différents. Les jeunes rassemblés mesurent constamment ce qu'il peuvent faire ou pas, avec qui ils peuvent se joindre, à quels endroits ils peuvent se rendre et à quel moment □ Ce processus ne se construit pas seulement sur un savoir appris mais sur des cultures, des qualifications concrètes conquises à l'aide 'd'offensives territoriales' par exemple, moyen par lequel les petits essaient d'accéder aux rassemblements des plus grands qu'eux.

De par leurs contacts personnels qu'ils accumulent à l'occasion de rapports professionnels, délinquants ou scolaires, certains des rassemblés précèdent en général le reste du rassemblement dans la pratique de lieux qui seront adoptés ensuite par tous (un nouveau « *grec* », une MJC, un magasin □). Soit l'éclaireur conduira directement les autres, soit ces derniers prendront l'initiative de s'y rendre après avoir eu l'information par 'bouche à oreille'.

⁹¹ Régime de familiarité : Régime dans lequel l'être humain recourt à des repères locaux pour régler son engagement dans un environnement de proximité. La dynamique d'ajustement ne repose pas sur les formes d'évaluation requises pour un jugement généralisable. Elle ne passe pas non plus par l'attribution d'intentions ou de fonctionnalités normales nettement distinguées et attribuées en propre à des entités différentes. La dynamique d'ajustement repose sur des repères perceptifs localisés et personnalisés qui sont déposés au cours d'une familiarisation progressive de l'être humain avec un entourage. Les choses sont elles-mêmes partiellement façonnées et usées par cet usage (Thévenot, 1998 : 130).

Le localisme du rassemblement, cette intimité des liens de proximité est susceptible de donner sur le long terme nous allons le voir, une dynamique de la personnalité. Il semble en effet, que les accommodements au milieu et aux individus, qui s'opèrent dans les rassemblements, façonnent une culture territoriale qui contribue à un maintien des rassemblés (dans le sens d'un maintien de sa personne). Ce maintien tend progressivement vers une personnalisation dans laquelle chaque rassemblé tient son rôle. Une personnalisation qui peut conduire à l'élaboration d'une identité personnelle.

En nous appuyant sur le travail de Laurent Thévenot (1994), considérons quatre étapes dans le processus qui peut conduire de l'accommodement à l'appropriation du milieu:

Expérimentation (découverte, initiation, manipulation) : L'expérimentation est une démarche classique que l'on peut décrire grossièrement sous la forme d'essais et d'erreurs qui vont former progressivement l'individu en relation avec le rassemblement.

Repérage (mise en place de repères) : Cette nécessité d'évoluer par essais / erreurs, provoque une certaine inquiétude chez les rassemblés. Alors que les dalles sont stigmatisées (désertes, « *coupe-gorge* » (gardienne, Bobigny), malcommodes□), un des jeunes de Bobigny me dit: « *Si on casse les dalles, on tue la cité, au moins pour les jeunes* »⁹². En effet, en réaction à cette inquiétude, les rassemblés mettent en place des points d'appui (souvenirs, marques, routines, représentations, amitiés□) sur lesquels ils peuvent compter. Par la fréquentation d'espaces, d'individus, ou le maniement d'objets urbains, les 'rassemblés' se constituent donc des repères. Le milieu urbain va être affublé par chacun de ces marques. Celles-ci sont manifestes dans les 'tags', induites dans les usages: une boîte postale peut devenir tour à tour un siège, un tambour, une table pour faire un 'bras de fer' ou bien un média support de messages, de vanes ou d'injures. Cette mise en place de repères n'est pas simplement un acte individuel mais un geste social, dans la mesure où il territorialise une culture spatiale commune.

Expertise (accommodement à l'évolution du milieu) : Ces repères soutiennent la personne ou le rassemblement dans une pratique confiante du milieu qui a été personnalisé. Les acteurs peuvent alors s'adapter aux évolutions futures de ce dernier. Que cette transformation soit du fait de l'action des individus ou provienne de l'extérieur (suppression de doubles sorties de hall, embrouilles ou événements, aménagements destinés à éviter toute possibilité de stationnement□). Cette adaptabilité qui est constitutive du régime de familiarité, explique le relatif échec des aménagements dissuasifs: Les services techniques de la ville de Créteil ont entrepris avant l'été une rénovation du trottoir où est situé le rassemblement principal. Des fûts préfabriqués en béton faisant office de jardinière étaient utilisés comme appui pour les jeunes rassemblés. La chaussée était suffisamment vaste à ce carrefour pour qu'un véhicule puisse se

⁹² Cette anxiété est la plupart du temps masquée, parce que l'espace urbain se modifie très lentement, mais peut apparaître à tout moment parce que les situations et les espaces sont rapportés à des cultures territoriales partagées: un idéal, un espace urbain de type traditionnel reconnaissable (boulevard haussmannien, rue médiévale□), des relations civiles classiques (inattention civile selon Goffman ou discussion savante entre égaux selon Habermas).

garer temporairement, le temps d'aller acheter le journal ou un peu plus longtemps pour un rassemblement désirant parader avec sa voiture. Les jardinières ont été supprimées, le trottoir élargi et des chasse-roues canalisent la circulation. Du coup, le rassemblement s'est légèrement dispersé sur l'ensemble du mobilier urbain environnant, barrières, poubelles, panneaux y compris sur les nouveaux chasse-roues. Les jeunes ont notamment réinvesti un muret situé à 10m de là (ils l'avaient plus ou moins abandonné à la suite d'une démarche sécuritaire précédente qui avait consisté à la pose d'une grille sur ce muret situé devant un cabinet médical). Les rassemblements sont plus mobiles et utilisent les autres lieux tout proches, de manière plus fréquente. L'aménagement a mis à l'épreuve espaces et routines des rassemblements, en les disséminant sur l'ensemble du carrefour. Plus étalé, le rassemblement est plus perméable aux traversées des connaissances ou des passants. Mais il est par contre, encore plus exposé et visible, les comportements spatiaux sont moins canalisés (les rassemblements échangent souvent de part et d'autre de la chaussée, n'hésitent pas à la traverser, ou à y stationner) et donc plus stigmatisable qu'auparavant. La répartition spatiale par strate d'âge s'est renforcée. Les jardinières qui ont été enlevées et sur lesquelles les rassemblements s'asseyaient, ne jouent plus le rôle de point d'appui du rassemblement principal (contraint de retrouver des marques), mais surtout de pivot des autres rassemblements. Cette déstabilisation spatiale des cultures territoriales, a semble-t-il provoqué une porosité physique des rassemblements vis-à-vis de l'environnement, mais celle-ci a aussi entraîné un affaiblissement de la souplesse-cohésion entre les différents rassemblements fragilisés.

Virtuosité (adaptation du milieu) : Elle correspond au stade supérieur où la personnalisation se traduit par un dépassement des capacités attribuées au milieu. Nous approfondirons en fin de contribution, cette dimension essentielle des rassemblements. Un seul exemple pour l'instant, celui concernant l'extraordinaire propension des caddies à devenir banc, filet de tennis, panier de basket. Cette personnalisation concernant le milieu, implique en effet une réinterprétation des cadres attenants. Par exemple, la cité ne possède qu'un terrain de basket. Le but de chaque équipe de foot devient donc celui de toucher la base du poteau avec le ballon. Cette virtuosité individuelle ou collective dépassant les capacités attribuées au milieu, donne la vraie mesure de ce que peut déployer une culture territoriale commune.

Nous venons de voir que les repères balisent le terrain connu et en marquent les limites. Ce peut être une jardinière de 20m² bien délimitée ou un espace moins formalisé: Des filles de 12/13 ans jouent avec des petits. En roller, elles poussent chacune à leur tour un caddie le long de la rampe d'accès à la dalle, jouent à la corde à sauter. L'espace est physiquement peu circonscrit, à cheval entre un parking, le trottoir et un passage piétons. Les repères sont pourtant là: les garçons qui jouent au foot sur le terrain d'à côté, les fenêtres de l'immeuble qui les surplombe et le va-et-vient des habitants. Une voisine passe, embrasse un ou deux enfants, leur demande s'ils ont la permission des parents pour jouer ici. Dans l'affirmative, elle y laisse sa progéniture qui l'accompagnait.

L'appréhension familière d'un espace ou d'une personne ne fait donc pas référence à des espaces, des objets ou des individus précis et dans leur entier, mais plutôt à des détails, des traits de caractère, des travers, des altérations dues à l'usage. Le familier accepte ces défauts parce qu'il construit son rapport personnalisé sur ces imperfections. Lorsque par exemple un petit groupe de jeunes du rassemblement, partait faire une tournée en voiture à la crêperie de Montmartre, le moins vieux devait aller « *à la place du chien, dans le coffre* ». Cette place marquait bien qu'étant le dernier à s'être rapproché du rassemblement, il n'était que toléré au sein de ce 'territoire mobile', mais c'est justement parce que cette tolérance était signifiée qu'il pouvait personnaliser sa place au sein des rassemblés.

Nœud de familiarité interactionnelle

Finalement, le rassemblement joue un rôle central, dans la formation de cultures territoriales parce qu'il permet le réinvestissement collectif de repères individuels, partiels et particularisés déposés dans l'environnement (tags, manière de l'occuper...). Ce réinvestissement signifie que chacun se construit par une triple approche (individuelle, collective et publique) mais aussi et surtout que le collectif va s'appuyer sur ces repères individuels pour se mettre en mouvement (évoluer, se déplacer, découvrir...).

Un jeune rassemblé de Créteil dit à deux petites: « *Vous êtes de X, cassez vous !* ». Situé à quelques mètres de la partie utilisée à d'autres moments par des petits de leur âge, ce lieu précis de rassemblement est en effet fréquenté par des plus grands qu'elles, y compris des dealers. Leur jeune âge ne leur permet pas d'interpréter la situation (coups d'œil, postures...) qui nous guident en général pour savoir où l'on met les pieds. Elles ne s'interrogent donc pas sur leur présence et l'action qui en modifierait éventuellement l'intelligibilité pour les proches. Ces filles ne sont pas 'à leur place', non pas 'parce qu'elles' viennent d'un autre quartier, mais parce qu'à cause de leur provenance elles n'en connaissent pas les cultures territoriales. Ce n'est donc pas ici l'origine qui fonde le reproche du jeune, mais le reproche qui s'outille de la provenance. En s'outillant ainsi, c'est de la familiarité qu'il construit avec les autres rassemblés en rendant explicite une pratique tacite et partagée de l'espace. On retrouve en effet chez ces grands, le même comportement de rejet vis-à-vis des petits de la cité venant sur le lieu, mais ce rejet se négocie d'une manière familière.

Cet exemple montre que la vulnérabilité des cadres qui nous permettent de "composer avec..." et qui assurent les transitions entre situations, provient notamment, des différences de gradients de liens aux lieux et de la variété des cultures territoriales.

Cela ne veut pas dire pour autant qu'il faille considérer l'intégration collective dans les pratiques de rassemblement comme cristallisant des territoires en mosaïque (à chaque rassemblement son territoire). Il s'agit plutôt de les apprécier comme étant des 'nœuds de familiarité interactionnelle':

Créteil en fin d'après-midi. Le rassemblement des moyens situé en haut du boulevard, à 50m de celui des grands, est complété pour l'instant par les petits qui partiront en début de soirée. Durant les vacances, une famille d'origine sénégalaise habitant Barcelone est hébergée par celle d'un des rassemblés, dans

un appartement dont le balcon donne sur le rassemblement. La barrière culturelle de la langue rend infructueuses les tentatives d'échange de la part des jeunes pour discuter avec les petits catalans perchés sur le balcon. Ils descendent deux jours plus tard, guidés par les enfants de la famille d'accueil. Pendant un long moment, le petit garçon, intimidé, n'ose pas répondre aux invites en espagnol. Celui qui l'accompagne l'installe alors sur la boîte postale. Mais très vite, le petit tombe à la renverse. Il est récupéré dans sa chute par celui qui l'avait installé. Tout heureux après sa frayeur, cette marque de veille-assurance le rend enfin confiant. A partir de cet instant il court, rigole, répond aux sollicitations qui lui sont faites et fait preuve de connivence, y compris avec des jeunes qu'il voit pour la première fois. La sœur du petit barcelonais quant à elle, est 'encadrée'⁹³ par une petite fille de la famille d'accueil et ses amies. Elles sont en cercle, tournées les unes vers les autres et jouent à des jeux qui leurs sont propres.

On le voit, ce nœud de familiarité qu'est le rassemblement a le plus souvent, une visée domestique, dans le sens où il permet de "gérer selon une forme de coordination générale des relations qui prennent appui sur un rapport de familiarité" (Thévenot, 1994).

Cette notion de 'nœud de familiarité interactionnelle' est un collage délicat car elle fait appel à des 'écoles' différentes, il faut donc l'explicitier. Tout d'abord, la vision restrictive d'une familiarité comme entité locale non perturbée par des problématiques de plus grande ampleur (territoriales, de portée générale), est contrebalancée ici, par la notion de nœud qui lui est accolée. Le rassemblement met en co-présence des individus divers dont certains ne feront que passer, d'où la visée domestique évoquée plus haut. Pourtant ce cadre du rassemblement, cette 'forme', rend familière *a priori* cette co-présence: Installé sur un banc dans un jardin public de Bobigny, deux jeunes viennent s'asseoir sur le banc d'à côté et se mettent à discuter. Un troisième arrive, serre la main à ses collègues puis la mienne après un bref moment d'hésitation et un air un peu interloqué, sous-entendant: "On ne s'est jamais vu". Ma simple proximité spatiale, lui a fait supposer mon appartenance au rassemblement, malgré tout ce qui pouvait me différencier d'eux (âge, vêtements). Dans la notion de familiarité interactionnelle, il y a cette idée qu'une relation entre rassemblés est familière *a priori* et que cette familiarité supposée s'étaye par la suite, se confirme dans l'interaction. S'il n'y a pas la volonté de connaître *a priori* la vie privée des autres rassemblés⁹⁴, il s'agit là, moins d'une respectabilité (abstraite), que l'on placerait entre les mains de l'autre, que d'une culture ou d'une probable histoire commune.

Cette familiarité *a priori*, peut laisser penser à une privatisation de l'espace urbain, mais pourtant, lorsque l'on considère les rencontres réalisées lors des cabotages, entre des jeunes et un équipement, des rassemblés et des passants ;

⁹³ Dispositif cognitif et pratique d'organisation de l'expérience sociale qui nous permet de comprendre ce qui nous arrive et d'y prendre part. Un cadre structure aussi bien la manière dont nous définissons et interprétons une situation que la façon dont nous nous engageons dans le cours d'action (d'après Goffman, Joseph 1998 : 123).

⁹⁴ Notamment des nouveaux arrivants (la cooptation suffit), puisque la longue fréquentation des autres rassemblés, relativise l'ampleur et la préservation d'un espace intime.

le 'statut participatif'⁹⁵ de chacun est redéfini constamment par la situation. Une désignation se confirme ou se corrige, se précise ou s'évanouit dans l'échange. Un jeune "vanné" par ses pairs, les quitte pour aller faire jouer des petits en bas de sa tour. Une partie de tennis de table dérape rapidement en tennis tout court suite à l'incompétence des participants. La norme est malmenée mais le jeu continue. On voit bien ici la continuité dans laquelle s'inscrit le rassemblement. La pratique ne s'inscrit pas dans une alternative norme / déviance⁹⁶, privé / public, appropriation / détachement mais plutôt dans une réflexivité pragmatique privilégiant la situation (serendipity). Il s'agit donc d'un nœud de familiarité interactionnelle dans lequel la 'familiarité *a priori*', s'appuie sur une probable histoire commune, favorise l'interaction et structure le rassemblement comme acteur social.

Partis d'une critique de la notion de groupe comme passage obligé d'une analyse des rassemblements, nous avons montré comment le conflit pouvait être révélateur de la construction des sociabilités. Il est apparu que les rassemblements devaient légitimer constamment leur présence sur l'espace urbain. La notion de familiarité joue ici un rôle-clé. Celle qui caractérise les rassemblements relève à la fois d'une familiarité *a priori* qui s'étaye par la suite dans l'interaction ; et d'une visée domestique qui facilite son articulation sur le monde commun.

Ce 'nœud de familiarité interactionnelle' qu'est le rassemblement permet, par un processus plus ou moins long, de réinvestir collectivement les repères de chaque rassemblement. Ce réinvestissement permet, nous allons le voir, la constitution de cultures territoriales et de mouvements qui traversent les rassemblements.

13. Appropriation des différences

Il n'y a pas d'épicerie dans le quartier, hormis une station service. Amine est surnommé 'l'épicier', depuis le jour où il a décidé, habitant au RDC en plein cœur de la cité, de vendre temporairement à bas prix depuis son balcon des canettes de bière et des barres chocolatées pour ne pas voir les jeunes du rassemblement aller se ruiner à la station service. La culture territoriale devient ici une ressource (marchande, civile, civique) pour dépasser une situation où les qualités urbaines habituelles étaient absentes.

Le flou sémantique propre à l'appropriation, suggère le plus souvent propriété voire appropriation privative: or d'une part, s'approprier par l'achat ou la consommation n'est pas s'approprier par l'usage et le maniement ; et d'autre part on ne s'approprie pas l'espace public comme on s'approprie un bien.

⁹⁵ "Capacité et privilèges qui stipule ou non que chacun est capable d'écouter et que chacun a le droit d'en profiter. Si ces lacunes sont anticipées, on fera appel à un traducteur, c'est-à-dire à un individu au statut de participation bien particulier, qui pourra servir de relais" (Goffman, 1991).

⁹⁶ Il s'agit de sortir de l'analyse classique en terme de déviance, notamment parce que d'une part, les jeunes rassemblés ne sont pas tous considérés comme déviants (hormis ceux qui s'adonnent au trafic ou au recel). D'autre part, la norme pour un jeune adolescent des milieux sociaux représentés sur les espaces urbains où se produisent des rassemblements, consiste justement à participer à ces rassemblements, plutôt que de s'en tenir à l'écart alors que l'on habite dans le même espace (physique et social).

Choisir une méthode ou une typologie pour ne pas perdre de vue l'investissement spatial des pratiques de rassemblement, doit surtout nous aider à comprendre ce que cet investissement produit en terme de cultures territoriales. On voit là tout l'enjeu d'une pragmatique de l'appropriation appuyée sur une ethnographie des modalités de s'approprier.

Nous avons montré dans le chapitre sur la discorde, comment même une appropriation incivile de l'espace du stand Photoservice, pouvait être le support d'une richesse des interactions entre les jeunes rassemblés et les autres publics. Nous avons aussi évoqué dans le chapitre suivant, de quelle manière les différents stigmates accolés aux jeunes, s'ancrent dans des représentations spatiales fortes comme celle du quartier. En explicitant la construction de la familiarité propre au rassemblement, nous ne montrions qu'imparfaitement la capacité des acteurs à inscrire dans l'espace une mémoire.

« Cette allée là, c'est un mystère et depuis toujours. Quoi qu'on fasse » (coordinatrice de quartier, Nanterre; évoquant une allée de cité HLM où de nombreux jeunes stationnent dans les halls et sur la voie publique).

La mémoire collective et l'espace

Pour Halbwachs, l'espace n'est pas en effet, seulement dans l'instant présent, "il dure, immuable, à travers le temps, il n'y a aucune réalité qui change moins". Les conditions sont donc favorables pour que les souvenirs se conservent et pour qu'une pensée collective émerge, s'appuyant sur des images spatiales, hors de la durée. "Les groupes sont liés naturellement à un lieu, parce que c'est le fait d'être rapprochés dans l'espace qui crée entre leurs membres des rapports sociaux". Lorsque le milieu évolue, les groupes cherchent et réussissent en partie à trouver leur équilibre ancien dans les conditions nouvelles. Ils essaient de se maintenir ou de se reformer dans cet espace qui n'est plus "fait pour eux". Hors, les groupes semblent parfois avoir du mal à s'adapter, parce qu'ils se sont constitués en rapport direct avec le milieu antérieur.

Le groupe transforme l'espace à son image, mais dans le même temps, il se plie à ce qui lui résiste. D'après Halbwachs, toutes les démarches du groupe peuvent se traduire en termes spatiaux, et "le lieu qu'il occupe n'est que la réunion de tous les termes" (1968).

Il y a donc autant de façons de se représenter l'espace qu'il y a de groupes. Mais si chaque société découpe l'espace à sa manière, "elle le fait une fois pour toutes ou toujours suivant les mêmes lignes", de façon à constituer un cadre fixe où elle s'assure une certaine permanence. C'est sur cet espace social qu'une société fonde le sentiment de son identité.

Ce concept de mémoire collective renforce l'image de rassemblements de jeunes considérés comme groupes homogènes s'appropriant un territoire: « *Le hall est à eux* » (gardien, Créteil). Ce groupe est la plupart du temps qualifié en termes stratégiques: « *Ils sont là parce qu'ils voient bien ce qui se passe et peuvent plus facilement échapper à la police* » (responsable jeunesse, Bobigny). Son évolution est imputée à ses membres considérés comme des acteurs rationnels: « *Ils savent ce qu'ils font* » (responsable Mission Ville, Créteil). Ceux-ci sont en général situés en degrés sur trois échelles: la violence, le trafic et l'ethnicité (maghrébine, africaine...).

Halbwachs complexifie cette approche en décrivant chaque mémoire individuelle comme étant un point de vue sur la mémoire collective. Ce point de vue change suivant la place qu'on y occupe, et cette place elle-même dépend des relations qu'on entretient avec d'autres milieux. Tous ne tirent donc pas le même parti de cet instrument commun qu'est la mémoire.

Pour problématiser encore cette conception de l'appropriation, nous allons faire un détour par la ville de Montréal (Korosec-Serfaty, 1995). Cette ville

revendique une culture francophone, ceci dans un espace anglophone. Cette bipolarisation franco-anglaise bâtie sur une histoire indienne, s'est vue compliquée par l'arrivée d'importantes communautés immigrées, notamment asiatiques. Cette situation rendait plus difficile notamment pour les francophones, la question de l'origine et du chemin à parcourir vers l'identité. La quête identitaire, nourrie par une culture de résistance, risquait d'entraîner un rejet de l'étranger et une auto-glorification (le "génie national québécois", le "patrimoine français"□). Comment être soi-même en s'ouvrant à l'étranger? Comment l'étranger lui-même peut-il être une part de soi?

C'est un véritable projet de société qui a été construit pour répondre à ces questions. D'une part avec le principe d'interculturalité, s'appuyant sur les trois constituantes de la société montréalaise:

- Les "communautés culturelles" (communautés immigrées)
- Les "peuples fondateurs" (communautés franco et anglophones)
- Les "premières nations" (communautés indiennes)

Il s'agit à la fois de réparer les offenses commises envers les minorités (notamment indiennes), ceci dans une tradition nord américaine, et d'opérer leur inclusion dans un projet collectif de citoyenneté montréalaise, en assurant liberté des identifications et égalité juridique.

Cette citoyenneté, la ville de Montréal a décidé de l'ancrer dans la cité à l'aide d'une série de marquages symboliques ainsi que par une politique interculturelle. On rend hommage aux cultures particulières qui fondent cette citoyenneté nouvelle, en célébrant les origines de chaque communauté, ceci à l'intention du public montréalais. Mais aussi avec une politique urbaine, chargée d'inscrire physiquement cette interculturalité dans la ville. Les différents aménagements, réalisés en concertation avec les diverses communautés (toponymes, ornementation pittoresque□), doivent produire une valorisation de ces communautés et des individus qui les composent. Des aménagements centraux, comme la création de la "Place de Paix" sur le boulevard 'populaire' du Saint-Laurent, ou l'aménagement du parc du "Mont-Royal" ; doivent rassembler toutes les communautés. Ceci dans un □cuménisme propre aux espaces publics de type européen (qui rassemblent des citoyens abstraits, libres et égaux en droit) comme pour le parc du Mont-Royal, ou de type anglo-saxon (où les communautés différentes s'exposent) comme pour la "Place de la Paix" sur le boulevard du Saint-Laurent.

Ce grand écart entre des territoires revendiqués (la nouvelle politique urbaine pousse chaque communauté à demander son square, son quartier□) et des espaces qui font appel à un égalitarisme global, conduit à la fois à une ethnicisation du local (réductionnisme folklorisant qui nie les évolutions des cultures revendiquées) et à une héroïsation de l'espace collectif dans lequel chacun vient se montrer.

Cet exemple doit nous amener à nous interroger sur la source de l'investissement dans l'espace public. Ce dernier doit-il être un espace politique de débat public et de centralisation des symboles? Doit-il être un espace de succession des signes particuliers (ethniques, générationnels□) conquérant leur visibilité? Peut-il se résumer à être en permanence un espace public du 3^{ème} ou du 4^{ème} type que sont les espaces de loisirs, de commerce, les fêtes□?

Ou s'agit-il de retraduire ces approches en repensant la communautarisation des espaces publics ainsi que les rapports entre centralité et étrangeté, rassemblement et différence, culture et territoire?

Signes

Tout d'abord, il ne faut pas confondre la ville en tant qu'elle capte et expose des significations et la ville en tant que lieu de consommation des signes, comme un livre terminé, hypothèse qui semble être retenue par Montréal, mais aussi par nombre de gestionnaires. La ville possède d'autres dimensions: symboliques, paradigmatiques (oppositions), syntagmatiques (liaisons)... "Celui qui conçoit la ville et la réalité urbaine comme système de signes, les livre implicitement à la consommation comme objets intégralement consommables: comme valeur d'échange à l'état pur" (Lefebvre, 1968 : 72).

Concevoir la ville comme système de signes a deux conséquences:

- Les lieux et leur pratique sont transformés en significations formelles et en valeurs (statuts et normes, hiérarchies localisées et lieux hiérarchisés...)
- L'individu ne devient qu'un pur consommateur de signes.

Du même coup, l'appropriation (même si elle est réussie) est rendue illusoire. "Le monde des signes, ce n'est pas seulement l'espace occupé par des signes et images (par des objets-signes et des signes-objets). C'est l'espace où l'Ego n'est plus en rapport avec sa nature, avec une matière, même pas avec la chose des choses (marchandises) mais avec les choses doublées de leurs signes et supplantées (suppléées) par ceux-ci." (Lefebvre, 1974 : 358)

Le sociologue distingue trois niveaux d'appropriation:

L'appropriation pratique concrète d'un petit monde d'objets (mobiliers et services urbains, loisirs...), d'un temps et d'un espace, en conflit avec des contraintes (celles des gestionnaires, des habitants□).

La consommation de signes et de symboles, véhiculés par les discours, par l'écriture ou l'image et produisant un imaginaire social (vêtements ou objets de marque, récits, le mythe du Maire traître ou bienfaiteur□).

Les idéologies, par exemple celles de l'honneur, de la famille, de la compétition, de la virilité...

On saisit assez rapidement ce découpage en niveaux d'appropriation (appropriation concrète, consommation de signes et de symboles, idéologies), dans la vie quotidienne des rassemblements, le niveau des idéologies enrobant les deux premiers. Il s'agit cependant, d'étudier les différences d'appropriation selon les individus au sein des rassemblements, selon que les personnes participent ou non du rassemblement, qu'elles soient gestionnaires, passants, parents□ et selon les différents lieux fréquentés, les valeurs et les cultures territoriales que ces personnes véhiculent.

Différences

Henri Lefebvre indique qu'appropriation et différence ne peuvent se penser ni se vivre séparément, ceci pour deux raisons:

- Une raison inhérente au phénomène urbain: Dans l'espace, l'usage s'affirme dans une pratique (temps, rythmes, symboles...), mais aussi par un usage politique de l'espace (ressources, situations spatiales, stratégies...). En concentrant hommes et capitaux, la métropole provoque une violence latente qui a été dénoncée par de multiples auteurs, autour du thème distance sociale / proximité spatiale. Elle instaure en effet, la négation virtuelle des distances (temps, espace, propriété / appropriation) dans les rapports sociaux. Du coup, habiter c'est vivre un conflit permanent entre ses propres forces d'appropriation et les contraintes de l'autre différent, que ce soient les pouvoirs en place ou le voisin d'à côté.
- Appropriation et différence ne peuvent se penser ni se vivre séparément, pour une deuxième raison inhérente au phénomène d'appropriation: Selon lui, l'appropriation (du corps, du désir, du temps et de l'espace) c'est "l'ensemble des différences que la pratique peut tirer du milieu existant pour les développer et les transformer" (Lefebvre, 1970b : 174). C'est parce qu'elle les transforme, que la pratique des différences doit se faire dans leurs relations, et non isolément, comme des particularités. Mais adopter un tel comportement ne dépend pas d'un humanisme abstrait (universaliste par exemple), elle implique pour chacun de savoir d'où il vient et de pouvoir décider où il va. Lorsque H. Lefebvre revendique "l'égalité dans la conscience des différences", il parle d'appropriation de ces différences et non pas d'intégration des individus. Par les valeurs qu'elle véhicule la pratique sociale est intégrative (modèles du marché ou de la culture que surjouent une bonne partie des rassemblés...). Par contre, dans le même temps, la société pratique la ségrégation. Résultat: L'intégration est devenue un "thème obsédant, une aspiration sans but." Pour décrire la situation qui en découle H. Lefebvre parle "d'intégration désintégrante" (Lefebvre, 1968 : 113) où la cohésion logistique des pouvoirs masque mal l'émiettement de la société.

L'auteur souligne donc qu'en ville, l'appropriation passe nécessairement par un conflit avec les appropriations différentes, un conflit latent la plupart du temps, mais qui peut devenir ouvert. La différenciation des appropriations conduit les gestionnaires à dessiner un espace maîtrisable. Dans ce but, il est conçu comme étant un support identitaire réparti entre des groupes hiérarchisés, agissant de manière stratégique:

« Sur les espaces extérieurs, le soir, les revendeurs font leur trafic en fonction des lampadaires. Les locataires se sont organisés au niveau des parcours piétonniers et de l'éclairage public, de façon à les laisser tranquilles et donc de ne pas les éclairer à des endroits où ils n'aiment pas être éclairés, de façon à ce que chacun se partage son coin. On éclaire donc bien les extérieurs de la cité mais pas le centre. Parce que sinon tout le monde les voit, ils n'aiment pas ça et cassent les lampadaires » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

« Au rond point, devant le Champion, une voiture est souvent stationnée, c'est le vendeur. L'acheteur arrive en voiture, fait deux fois le tour du rond

point. *Ca suffit pour commencer la tractation* » (agent des services techniques, Nanterre).

L'idée d'un espace rationalisé par ces pratiques stratégiques ne tarde pas à induire auprès des gestionnaires une division du travail (fonctionnalisation) à la fois des jeunes (chacun à sa place) et des espaces (chacun son rôle):

« Il y a des spécialités car les gens se mélangent mais pas leur trafic. Il y a la drogue à l'ouest de la cité et à l'est, c'est le recel. D'autres zones sont spécialisées dans le tabac de contrebande » (coordonnateur de quartier, Nanterre).

« Dans certaines tours, chaque étage est une cache (grilles de colonnes montantes dévissées). Chaque groupe a sa tour et ses étages. L'acheteur dépose sa carte d'identité. Le revendeur prend la carte et dépose la drogue. L'acheteur prend la drogue et paye. Le revendeur récupère l'argent et redépose la carte » (gardienne d'immeuble, Nanterre).

« Avant, le toxicomane, par tradition, ne se piquait pas à l'endroit où il achetait, cela n'existe plus toujours. C'est un problème pour les revendeurs car cela les rend plus "visibles". Par exemple, le dernier étage d'une tour a été condamné car on a trouvé dans le local ascenseur des matelas et des piqûres » (gardien d'immeuble, Nanterre).

Cette objectivation de l'espace bute néanmoins sur les évolutions des pratiques juvéniles, qui n'entrent pas nécessairement dans le système patiemment élaboré, servant de base aux aménagements et autres projets urbains:

« Avant c'était des plus grands, on aurait pu vous donner les heures fixes de chaque occupation de lieu. Maintenant c'est très variable. Les grands passent leur dire bonjour ou leur passer commande de temps en temps, ce sont des mineurs ; mais ils ne restent pas » (gardienne d'immeuble, Bobigny).

Il s'agit alors pour les gestionnaires de reconstituer un équilibre ou un horizon, susceptibles de stabiliser leurs propres représentations:

« Avant il y avait un groupe dur très localisé. Maintenant ils sont étendus et dilués sur d'autres zones. Ils sont moins durs (armes) mais auteurs de petites agressions à l'extérieur » (Gardien d'immeuble, Bobigny).

« Ce sont des lieux chauds pas seulement à cause du business ou des regroupements. Mais avec la formation de bandes, le moindre petit problème prend une autre dimension. La difficulté c'est que ce sont des jeunes qui généralement habitent là, qui ont peut-être vécu un certain moment ensemble, les familles peut-être se connaissent. Et il y a cette espèce d'appartenance à une communauté, qui n'est plus la communauté maghrébine, française, ceci, cela, mais la communauté de destin, de la cage d'escalier, de l'immeuble » (responsable de club de prévention, Nanterre).

Pour H. Lefebvre, plutôt que d'inscrire les évolutions dans des permanences, il s'agit de "reconstruire le social autour des transformations concrètes du quotidien et à partir de ces transformations. Cette action ne suppose ni le système unitaire, ni l'incohérence, mais l'accentuation cohérente des différences (concrètes et qualitatives)"⁹⁷ (1968 : 164).

⁹⁷ "L'urbain ne peut pas en effet, être décrit comme un système de différences. Soit le mot système prend sens par sa fermeture, soit il ne reflète qu'une certaine cohérence. Or, si l'urbain rassemble des

Repenser à la fois la communautarisation de l'espace public et plus largement les rapports entre culture et territoire, c'est d'abord essayer de montrer en quoi les sociabilités qui se développent au sein de ces nœuds de familiarité interactionnelle que sont les rassemblements, s'appuient sur les différences entre rassemblés et plus généralement entre les milieux. Cette pratique de rassemblement s'appuie sur les différences pour les transformer, en réinvestissant collectivement les repères partiels propres à chaque rassemblé. Elle produit ainsi des compétences partagées de perception et d'action, ainsi que des qualités expressives spécifiques au rassemblement.

David Lepoutre (1997) a bien montré comment par exemple le regard ethnique des adolescents est très développé. Ce regard est une compétence de jugement qui caractérise les sociabilités juvéniles. Cette compétence discriminant les différences 'ethniques', nourrit un discours d'appartenance distinctive. Mais chaque rassemblement de jeunes réunissant des personnes d'origines culturelles souvent très différentes, cette compétence participe aussi d'une recomposition identitaire qui se donne la cause palestinienne ou Malcom X comme figure commune, quelle que soit la culture d'origine des jeunes rassemblés ou de leurs parents. Il en arrive donc à la conclusion que "l'essentiel de la sous-culture ethnique est recomposée"⁹⁸.

Dans ce chapitre sur l'appropriation, nous sommes partis d'une figure assez simple: celle d'une mémoire collective s'appuyant sur l'espace et le transformant. Le chapitre précédent sur la familiarité, nous a montré qu'il s'agit de travailler l'articulation entre construction individuelle, collective et publique par le rassemblement. Dans ce cadre, nous avons tenté de repenser la communautarisation des espace publics en considérant que le rassemblement favorise une 'appropriation des différences' et donc aussi, une 'composition' identitaire et culturelle.

Nous allons essayer de comprendre progressivement dans les chapitres suivants, ce que l'on entend par différence d'appropriation et comment se produit cette recomposition identitaire et culturelle.

14. Passages

Le rapport à l'autre différent est pour le moins contrasté. L'autre, c'est le déficient physique, l'adolescent cultivé: « *Ici, ceux qui font des études c'est des bouffons* » (rassemblé, Créteil), le jeune d'apparence bourgeoise... L'autre singulier est susceptible d'être dénigré, mais la critique s'outille de la différence: Quelques jeunes rassemblés ont rejoint des filles installées sur leur rassemblement épisodique, à l'arrière de l'immeuble. Celui-ci est aussi parfois fréquenté par deux ou trois garçons qui ne se rendent jamais au rassemblement principal. Nouant avec ces filles des contacts privilégiés, ils sont l'objet de

différences et fait différer ce qu'il rassemble, (...) il se manifeste comme mouvement" jamais achevé. La centralité et la contradiction dialectique qu'elle implique entre centre et périphérie, rejette l'idée d'un urbain stable, en équilibre (principe de base du système) (Lefebvre, 1968 : 229).

⁹⁸ "Création d'une culture au sein d'un groupe de gens qui proviennent de religions, milieux sociaux et cultures différents" (Gurwirth J. *Tradition et innovation religieuse*; dans Les chemins de la ville; CTHS, 1987, p.33)

moqueries de la part des rassemblés qui valorisent un populisme viril : « *Je suis sur que ton père s'appelle Charles et ta mère Joséphine* » et imitant un accent maniéré 'de la haute' (efféminé et précieux) : « *"Charles, Joséphine". A ta mère tu dois lui dire "Mère, dois-je mettre les couverts?"* ». La jeune fille qui est assise à côté du jeune incriminé, s'écarte en rigolant pour se rapprocher du moqueur.

Les différences entre rassemblés, cultures, milieux et territoires, jouent on le voit un rôle certain dans les pratiques d'appropriation au sein du rassemblement. Il nous reste à voir comment s'opère le passage entre ces différences. En effet, les ruptures ne sont pas toujours aussi claires d'un territoire à l'autre. Des passages vont permettre une composition identitaire et culturelle.

Lourdement chargé, un SDF avance, lent et discret, les yeux hagards. A la hauteur du rassemblement (Créteil), il nous demande si l'on ne connaît pas un hôtel dans les environs.

« *Ouais, il y en a un à 600F la nuit*

- *50F ?*

- *Non 650 (ricanements feutrés). Non, il y a un squat là. Juste après l'escalier à gauche. Ils sont au moins 20 là-dedans.*

- *Là-bas ? »*

- Le jeune acquiesce par un signe. Le SDF s'éloigne en nous remerciant d'un salut, puis s'arrête peu après pour nous demander confirmation. Grands signes des rassemblés:

- « *Après !* ».

Encore un peu plus loin, le même scénario se reproduit.

On a le sentiment que l'attitude des jeunes à son égard, oscille entre: une légère moquerie provoquée par l'incompétence spatiale du SDF

(compréhensible dans ce quartier qui lui est étranger, mais rendue manifeste par son rythme et son apparence atypiques) et permettant une mise à distance;

une solidarité plébéienne ou urbaine, causée on imagine, par la peur de l'exclusion qui les guette, eux qui sont déjà 'à la rue'.

L'incompétence du SDF permet une mise à distance des jeunes qui renforce leur capacité appropriative vis-à-vis du lieu. On voit ici le rôle que jouent les différences entre les cultures, les milieux ou les territoires, dans les pratiques d'appropriation du rassemblement.

Les rassemblés évoluent en effet dans une pluralité de sphères, de domaines de compétence et de types d'engagements:

« *J'ai eu une copine sept mois, quand j'étais à la fac [en AES]*

- *Tu l'as connue à la fac ?*

- *Non, elle, à Saint Ex [son ancien lycée]. Maintenant elle doit toujours être en AES*

Il évoque ensuite ses deux années de fac « *J'ai perdu deux ans de ma vie. Tu vois, ça me fera une expérience* » (rassemblé, Créteil).

Dans le chapitre sur la gestion du conflit potentiel, nous avons vu le rôle mythique que joue le 'bled' pour les jeunes maghrébins qui sont dépourvus d'attaches en Algérie ou au Maroc. Un des rassemblés de Créteil me raconte

que tous les week-end, il part à Melun chez son cousin qui, plus âgé que lui d'un an, vient d'avoir la majorité :

« *Ils ne sont pas gamins comme ici, à se rouler par terre* [il fait référence à une simulation de bagarre où dans l'après-midi, des jeunes rassemblés se sont retrouvés à terre]. *Et puis là-bas on peut se balader* [il y a des rues]. *Le soir, on va faire la fête.*

- *en boîte ?*

- *Non chez des filles. Ils connaissent pas mal de filles.*

- *Ils en connaissent plus qu'ici ?*

- *Non, mais c'est mieux ».*

Parmi les moins âgés de son rassemblement, ce jeune est dans une situation assez inconfortable. Face à la culture machiste basée sur la violence, qui transparaît dans les interactions et dans les échelles de valeurs, il a du mal à faire sa place. La partie quasi quotidienne de football en salle est la seule occasion au cours de laquelle il peut montrer une virtuosité de gardien de but qui lui permet de transcender sa 'présence' habituelle. En montrant sa virtuosité au gymnase ou en évoquant ses week-ends situés dans un ailleurs (idéalisé ?), c'est son rôle teinté d'ennui, qu'il essaie de revaloriser en montrant qu'il n'est pas captif de la situation dans laquelle je le vois depuis le début de ma présence à leurs côtés. Cette pluralité des mondes pratiqués par les rassemblés est une réalité difficile à appréhender de l'extérieur, alors qu'elle est revendiquée par ces jeunes, comme un moyen de sortir de leur stigmatisation.

Lors de notre tour de quartier je rencontre L. Grand et enrobé, il mange des bonbons sans discontinuer en passant d'un pied sur l'autre. Il fréquente habituellement les rassemblements mais il est pour l'instant adossé à la devanture de l'épicerie que tient son père: « *Ah vous êtes sociologue ? Bourdieu ou Boudon ? Holiste ou déterministe ?* ». Ce jeune étudiant-rassemblé est au lycée en classe de première et veut s'orienter « *dans la finance* ». A travers la manière dont il cherche à rentrer en relation avec moi; il s'agit ici de montrer un exemple des différents cours d'action qui permettent de passer d'une sphère à une autre (entre l'université et le rassemblement, le centre commercial et le petit boulot, la famille et la boîte de nuit). La qualité de ces passages dépend semble-t-il, des dynamiques de compromis et de rapprochement des cultures embarquées, construites notamment par les rassemblements; et favorisant des postures identitaires, territoriales ou morales "composées", hybrides.

Quels sont les autres moyens utilisés par les rassemblés pour s'approprier ces différences, en passant de l'une à l'autre, d'un milieu ou d'un rôle à l'autre, d'une culture ou d'un territoire à un autre? Ils sont essentiellement de trois ordres: les activités conjointes, les offensives et les négociations territoriales ; et enfin les récits.

Activités conjointes et composition des cultures

Un jeune adulte joue au foot avec des enfants sur le terrain annexe au gymnase (Créteil), puis avec de jeunes adolescents qui se sont immiscés. Il fait le gardien de but, les deux "équipes" lui envoyant les balles. Les grands arrivent. Il va d'abord aller jouer au basket avec des petits un peu plus loin. Le grand frère d'un des jeunes adolescents dit à un proche: « *Tu as vu, il y a le*

clown » (surnom dû peut être à sa longue chevelure frisée). Il ne sera jamais directement interpellé publiquement mais aura disparu discrètement avant que l'ensemble des grands ne soient arrivés. La composition identitaire des rassemblés est un travail qui réclame en effet certaines conditions.

Certaines activités conjointes, sont cadrées par l'institution (service jeunesse, sport□). Elles favorisent la composition des cultures. Pourtant, sur certains lieux de rassemblement (gymnase, MJC□) l'enquête a constaté la même *éclipse* qui touche les jeunes atypiques (essentiellement "bourgeois"□), lors de ces *contact-mixtes* collectifs. Leur présence est tout d'abord feutrée et pourtant □visible□ au début de l'activité. Progressivement, ces jeunes "remarquables" profitent de l'action pour glisser subrepticement hors de l'arène, jusqu'à une disparition avant la fin de cette même activité. Cette éclipse montre les limites de ces activités conjointes, pourtant essentielles parce que basées sur le compromis, indispensable dans la composition des cultures.

Ces situations sociales, parmi lesquelles on peut aussi compter l'école, le jeu ou le combat, produisent en effet des formes d'accord minimum (ajustements, accommodements□) où le compromis cadre l'interaction entre des personnes venant de divers horizons, ce qui en renforce la nécessité civile et civique, mais aussi la fragilité. Je n'existe que parce que l'autre est différent.

Mais plutôt que d'aborder les limites du compromis social par le registre de la critique (habitus, capital, champs□), ou celui de contre-culture (stigmaté, étiquetage□), nous voudrions adopter ici, une posture s'attachant à comprendre les ressorts de la négociation entre les différents acteurs et publics, qui traversent les situations de rassemblement.

Le sport

Dans le sport pratiqué par les jeunes rassemblés, le foot essentiellement, le critère d'organisation et donc d'ajustement, est apparemment la recherche d'une stabilité. Soit par l'équilibre entre les équipes qui s'affrontent. Soit par une certaine permanence, le plus souvent autour d'une équipe "phare" stable (les anciens), que diverses combinaisons de joueurs cherchent à détrôner. En règle générale, ces équipes sont ou non régulières mais le plus souvent, elles comportent indifféremment des bons et des mauvais joueurs, des grands, des moyens et parfois des petits et même un handicapé⁹⁹.

Lors d'un tournoi en 'gymnase ouvert structuré'¹⁰⁰, une équipe de "bourgeois" en rencontre une autre, constituée de petits. Le capitaine de la première équipe, grand blond bouclé et bon joueur, vient de marquer après avoir passé quelques (petits) joueurs adverses, ainsi que le goal de leur équipe. Au moment du tir, il relève juste la main, par un mouvement de poignet. Par ce

⁹⁹ Les jeunes qui forment ces équipes jouant en créneau libre au gymnase du quartier du parc à Nanterre, sont liés directement au trafic de drogue, très actif sur le boulevard Picasso. La présence de ce handicapé au sein d'une des équipes, n'est absolument pas le signe d'un □cuménisme juvénile, mais provient plutôt d'un compromis élaboré à partir d'une histoire commune.

¹⁰⁰ Créneau horaire de gymnase laissé disponible pour les jeunes. Ceux-ci s'organisent seuls (gymnase ouvert libre) ou se reposent sur une organisation minimum (emploi jeune□) avec inscription des équipes (gymnase ouvert structuré)

geste minimal, opéré dans le mouvement, il s'excuse par avance de son écrasante domination. Aussitôt, le public installé dans les tribunes le prend pour un acte condescendant, injurieux après la suprématie dont il venait de faire preuve. Les spectateurs le font remarquer bruyamment, ceci pour deux raisons:

- Basée sur le compromis, l'action conjointe nécessite un respect et des attentions différentielles au cours du jeu, et non à posteriori. Le *membre*¹⁰¹ plus fort ou plus compétent doit se contrôler suffisamment pour rester à la hauteur du plus faible ou du moins compétent. En dominant outrageusement des plus petits que lui, le joueur n'avait pas respecté cette culture territoriale commune.
- De plus, lorsque le joueur "bourgeois" s'excuse auprès du public par son geste du poignet, il sort par là même de sa condition de *joueur* où l'observateur est hors territoire. Du coup, les spectateurs ont d'autant plus de légitimité à s'exprimer¹⁰².

Le jeu

L'espace commun trouve dans les activités ludiques et sportives, toute sa dimension d'arène, d'espace soumettant les joueurs au compromis, à la valuation, ainsi qu'à l'expression des virtuosités.

Le jeu, qu'il soit strictement normé (cache-cache, jeux de balle, de cartes□) ou copiloté (simulations de bagarre), est ici considéré comme activité conjointe car il impose une focalisation de l'attention et un cadre pertinent, ne serait-ce que pour éviter les mauvaises interprétations. Les premiers cadrages sont installés par les signaux de début et de fin du jeu : la tape sur la nuque ("ligne d'aguets"¹⁰³) ou la vanne par exemple. Les simulations de combat¹⁰⁴ commencent quasi systématiquement par une prise de la nuque par la main, toujours en mouvement. De cette manière chacun garde en contact la face de l'autre tout en protégeant la sienne. Ensuite, le corps de l'un des simulateurs, pivote parfois pour faire chuter l'adversaire.

Le jeu relève donc de cultures territoriales communes bien précises. Cependant, comme lors du match de foot, même si les acteurs semblent étrangers aux contraintes extérieures, les observateurs sont toujours susceptibles de participer. C'est l'action qui est motrice et les acteurs qui la font vivre, interchangeable.

Suite à une provocation, un jeune poursuit en marchant un de ses pairs. Les personnes présentes se sont légèrement déplacées pour garder le contact avec l'action centrale. Sans voyeurisme ostentatoire, elles ne doivent pas non plus y être impliquable malgré elles de par leur position. C'est l'action qui vient chercher ses participants. Le jeune traqué se protège en effet derrière un autre,

¹⁰¹ "Dans un groupe, les individus se perçoivent comme 'membres' perçoivent l'organisation comme une entité collective distincte, séparée des rapports particuliers qu'ils entretiennent entre eux et attendent un soutien moral de leur 'identification' au groupe" (Joseph, 1996)

¹⁰² "Alors que dans la vie courante regarder fixement c'est envahir un territoire, dans les activités sportives l'observateur est hors cadre" (Goffman, 1974)

¹⁰³ Lieu possible des alarmes, zones masquées (derrière le dos, derrière des séparations, derrière l'ombre) (Goffman, 1973)

¹⁰⁴ Comme les contacts amicaux entre surveillants de collège et garçons par exemple.

qui assiste à la scène hilare, mais devient la nouvelle victime et va être pourchassé. L'ancienne proie sera délaissée. L'échange se termine en entassement presque général où les spectateurs profitent du dos tourné des acteurs pour rentrer dans le jeu.

Dans ces simulations, s'expriment des rapports territoriaux de pouvoir, de dissuasion, mais ceux-ci ne sont pas structurés au point de devenir domination. Les changements de rôles au cours de l'épreuve sont fréquents, notamment dans l'alternance de force physique et de vanes. Le modèle du combat n'est pas suivi de manière rigoureuse. La simulation s'arrête, reprend, des vanes s'y superposent, des discussions ou des justifications l'émaillent; une balle passe et l'on participe au jeu, la querelle continue.

Dans ces actions conjointes (sport, jeu, simulation), le groupe forme le juste par ajustements simultanés, à partir de deux supports :

- Le temps : la mémoire des antécédents forme le juste de l'instant, dans un rapport proche/lointain. Tous seront jugés non en valeur absolue, mais sur leur performance du jour mise en regard de la lignée de celles qu'ils auront pu produire auparavant. De même, les vanes envoyées précédemment seront prises en compte pour juger de la légitimité de la vaine présente.
- L'espace : une vaine lancée en coulisse (par exemple depuis les gradins du gymnase ou sur le terrain) devra entraîner une riposte locale. Une vaine 'publique' entraînera une riposte de même ordre. Par exemple lorsque tout le monde est présent sur le rassemblement ou au moment de la sortie du terrain de sport. Le joueur quitte son rôle qui le protégeait sur le terrain, sans être pour autant déjà en coulisse. Il est donc particulièrement exposé et vulnérable.

Ce travail sur le jeu et les activités sportives encadrées, montre les formes d'accord minimum auxquelles ils aboutissent (ajustements, accommodements...). Si cela renforce la nécessité de ces activités conjointes, cette approche ne doit pas masquer la fragilité de ces 'actions à contrecœur'.

Offensives et négociations territoriales

Le travail essentiel de composition se fait au quotidien, au travers des rassemblements. Plus on avance en âge et plus les rassemblements se rapprochent en trois ou quatre étapes environ, des lieux de communication publics. On passe des jeux pour enfants protégés au cœur des groupes d'habitation, à des rassemblements diffus en arrière-scène pour les enfants autonomes. Puis, les adolescents vont s'installer en avant-scène, sur des lieux plus précis. Ceux plus âgés, seront situés aux endroits les plus passants du quartier (et non forcément sur la cité), même s'ils comprennent des arrière-scènes plus discrètes (halls, caves). Les passages d'une strate d'âge (et d'un espace) à l'autre font l'objet d'une négociation lors d'épreuves territoriales. Les petits ne sautent pas en effet de strates en strates d'un coup. Depuis leur lieu de rassemblement, ils restent à l'affût de tout ce qui pourrait se passer sur celui des grands situé en général à portée de vue. Ils passent ensuite par une deuxième étape qui leur fait occuper temporairement les mêmes lieux à des moments

différents (les petits iront sur le lieu de rassemblement le matin et les grands le soir □). Ils cherchent par ce moyen, à se rapprocher le plus possible, des cultures territoriales propres aux plus grands. Puis, ils tentent de pénétrer dans la strate supérieure et de justifier de leur compétence pour une phase intermédiaire où l'accédant pourra participer en partie aux privilèges de la catégorie supérieure.

Lors d'une offensive territoriale, les petits sont venus sur le rassemblement des grands. Un des jeunes adultes soumet un nom aux petits présents en leur demandant à qui il correspond. Il s'agit en fait d'un joueur de foot étranger exerçant dans les années 80. Le grand fait donc appel à des connaissances que les petits n'ont pas, du fait de l'écart générationnel, sur un domaine où pourtant tout garçon de milieu populaire, se doit d'exceller. Cette question est destinée à souligner l'écart objectif existant entre les deux tranches d'âge, la légitimité de la coupure entre les deux rassemblements. Il leur signifie par là qu'ils n'ont rien à faire sur le rassemblement des grands.

Toute offensive territoriale fait l'objet d'une négociation engendrant le plus souvent des tensions: « *Ça fait la cinquième fois que tu me dis bonjour aujourd'hui, casse-toi* », « *Il va nous porter le mauvais □ il. Moi aussi Hamid, il m'a serré la main quatre fois* » (rassemblés, Créteil).

On retrouve une analogie certaine entre les pratiques spatiales des divers rassemblements et les pratiques sociales des différentes classes d'âge. On passe de modes de sociabilité infantile basés sur la famille, jusqu'à ceux des grands adolescents ou des jeunes adultes, constitués d'un réseau de relations sociales qui relève d'un monde domestique articulant familiarité et publicité, particularité et généralité.

Malgré la présence d'au moins quatre classes d'âge, la terminologie de "moyen" n'existe pas, il n'y a que des "petits" et des "grands", qui se nomment en tant que classes car elles sont en général, les seules (deux à deux) à avoir des rapports directs quotidiens. Les grands des uns seront les petits pour la classe d'âge supérieure. Le plus souvent, il n'y a pas de saut de classe, par exemple des relations formalisées entre les pré-adolescents et les adultes, sauf à titre individuel, en raison de liens familiaux essentiellement (condition nécessaire mais non suffisante).

Comme pour les passages d'un espace de rassemblement à un autre, les passages d'une classe à l'autre font l'objet d'une négociation. Plus les âges sont élevés, plus cette renégociation fait intervenir une forme de coordination générale et des composantes publiques (espaces investis, réseaux, pluralité des engagements au collège, au travail □). Ceci alors que paradoxalement, les délits sont plus conséquents dans ces classes d'âge supérieures.

En effet, si le recel est chose "partagée", tous font la différence entre les dealers ou, dans une moindre mesure, les voleurs (même s'ils ne sont jamais nommés ainsi directement) et les autres. Les difficultés qu'éprouve parfois le rassemblement à exister, proviennent apparemment de conflits liés à la transgression de ces limites tacites mais bien réelles entre 'cleans' et revendeurs, petits et grands □ L'utilisation de petits pour le trafic, les séquelles d'opérations délictueuses ratées ou non, les actes immoraux ou prohibés commis à l'encontre de personnes "trop" âgées ou "trop" jeunes, appartenant

aux rassemblements ou non ; sont susceptibles si elles sont rendues publiques, de jeter le discrédit sur les personnes qui les ont commis ou ceux qui les fréquentent. Ces brouillages distendent des affinités et en renforce d'autres. Ils entraînent des conséquences néfastes non négligeables sur la nature et même la survie des rassemblements.

Dans le chapitre précédent, nous avons montré que les cultures étaient composées, notamment parce que le rassemblement favorise 'l'appropriation des différences' entre les publics et plus généralement entre les mondes côtoyés par les rassemblés. Ils utilisent divers moyens pour passer d'une sphère à l'autre et tenter de sortir de leur stigmatisation. Après avoir vu le compromis et le rapprochement, ce chapitre traitait plus spécifiquement des activités conjointes (sport, jeu) qui suscitent finalement des formes d'accord minimum réelles, mais assez fragiles. Il a également décrit les offensives et les négociations territoriales qui permettent le passage d'un âge et d'un espace de rassemblement à un autre.

L'étude souligne deux choses:

- le mouvement sociospatial vers une plus grande publicité des rassemblements avec l'âge de ceux qui le composent;
- le caractère essentiel des limites entre rassemblements et donc l'importance qualitative des passages de l'un à l'autre.

Nous allons maintenant tenter d'aller plus loin, avec un troisième moyen qu'utilisent les rassemblés pour passer d'un monde à un autre et composer cultures et territoires: les récits.

15. Récits

Activités conjointes, offensives et négociations territoriales sont autant de moyens de franchir les obstacles entre les différents milieux, d'endosser de nouveaux rôles, de pratiquer des territoires inédits. Elles peuvent permettre de passer progressivement du familier au commun puis au public.

Cependant, nous avons vu les limites de ces deux types de cadres dans la composition identitaire des rassemblés. Nous faisons l'hypothèse que les différents territoires et cultures sont élaborés et se composent pour affronter des situations éprouvantes pour les individus.

Lors de mon arrivée dans le quartier, je remonte le boulevard, passe derrière un banc occupé par des jeunes qui ne me connaissent pas encore. Arrivant au niveau du local des éducateurs, je ralentis, observe rapidement les affichettes apposées sur la porte, par simple curiosité. Alors que souvent les jeunes se rapprochent en apparence de la figure du "somnambule"¹⁰⁵ plus que de celle de "l'insomniaque"¹⁰⁶ (Joseph, 1996 : 116), un des leurs situé sur le

¹⁰⁵ Etre flottant et fragile, mobile et sans prise, dépendant d'autrui et de l'illusion de la familiarité qu'il lui assure. La nécessité du groupe de pairs est à la mesure de la vulnérabilité des enveloppes, réelle (bagarres à plusieurs contre un) ou fantasmée (même pour les projets individuels il faut être ensemble).

¹⁰⁶ Etre indifférent à l'altérité (inaccessible et insupportable), ou au contraire prenant constamment sur lui le présent et le devenir d'autrui.

176 "Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville" 27/02/03 J. Boissonade

"Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement" N. Auray, L. Devisme, J.S. Debaugé, S. Prat, P. Chemetov

banc, à cinquante mètres donc, se lève et m'interpelle de loin: « *Où tu vas ?* » Je ne réagis pas vraiment ayant un doute sur la destination du message et surtout sur son intention (embrouille, deal ?). Deuxième tentative: « *Tu veux quelque chose ?* » Je prends une posture muette et interloquée, un moyen de faire face sans risquer de la perdre. Insatisfait de ce peu de réaction, le jeune lève les bras au ciel et s'en va avec ses collègues. Le ton n'était ni agressif, ni comme celui des dealers qui hèlent le plus souvent. C'est plutôt comme s'ils avaient assuré civiquement la permanence du local en l'absence des éducateurs, malgré les relations parfois tendues qu'ils peuvent entretenir avec eux (jets de pierres). Au final, une déception partagée de n'avoir pas concrétisé l'échange.

Les ressorts de la négociation sont donc à interroger au travers du rapprochement des expériences (du jeune et du sociologue en l'occurrence), mis en jeu dans la construction de normes communes permettant de vivre ensemble, entre des individus se référant à des registres de justification différents.

Dans cet exemple, l'échange entre les jeunes et le sociologue n'arrive pas à se déployer parce que le souci de contenir les incidents et de maintenir le cours d'action sans perdre la face (modèle de la circulation) étouffe l'activité rituelle, la réciprocité des perspectives et le caractère public de l'ordre (modèle de la justification).

Lors des épreuves, comment ces deux modèles se conjuguent-ils?

Nous ne sommes plus seulement en effet, dans une problématique où l'on aurait affaire à des milieux différents. Avec les récits et les anticipations, il va s'agir d'assurer à la fois justification et circulation dans des mondes incertains.

Le travail de mise en récit consiste à configurer une histoire particulière, détachée du fond bruyant et incessant des interactions. Ce travail permet au 'moi'¹⁰⁷ du jeune rassemblé, de tenir dans le temps au milieu de la diversité à laquelle il est confronté. Nous allons voir quelles sont les spécificités de ce passage du familier au public, suivant les différents types 'd'histoire' convoqués.

La *rumeur* semble jouer un rôle important parce qu'elle soumet à un jugement public les propos rapportés et le statut de celui qui les rapporte par la même occasion. Kamel vient d'arriver au rassemblement, il rapporte que Slim (habitant un autre quartier de Créteil) aurait poignardé un jeune lui aussi d'un autre quartier. Ahmed montre son étonnement:

« *Tu sais pourquoi?*

- *Non, c'est une rumeur, peut-être que ce n'est pas vrai*

- *Ça s'est passé quand?*

- *Là, il y a une demi-heure ».*

Ahmed dit qu'il le connaissait comme quelqu'un de correct quand petit, il habitait dans le même quartier que lui. Un autre jeune raconte que depuis quelque temps il n'avait pas très bien tourné: « *De toutes façons, la plupart ils ont un problème psychologique. Ils font un mois de cabane et ils reviennent pire qu'avant* ».

¹⁰⁷ Le soi comprend deux aspects : le je subjectif, initiateur de l'action qui la construit et la perçoit, et le moi qui est la part du soi que les autres perçoivent (Lapassade, 1996 : 102)

Dans la rumeur, on trouve donc un besoin d'instantanéité de la transmission des informations, et la construction à rebours d'une justification endogène, ici psychologique. Dans cette tentative de mise au clair, on constate en fait une difficulté à mettre en récit sans que cela corresponde à une mise en mémoire, en *histoire*.

Nous avons vu précédemment que le carrefour « *Ça n'a pas de nom* ». Par contre, le « *rond point* », qui est un square de forme circulaire situé non loin du carrefour, apparaît naturellement dans les discours, alors qu'aucun jeune ne s'y rassemble. C'est en fait l'ancien lieu de rassemblement principal. « *Avant on allait au rond point. Un soir on y était. Une bombe a explosé devant l'académie, une demi-heure après notre départ. On n'y va plus parce qu'il y en a qui ont grandi, qui se sont mariés. Je ne sais pas pourquoi on n'y va plus* » (rassemblé, Créteil).

Reprenons l'épisode de la rumeur avec Kamel et Amhed à propos du coup de couteau de Slim: devant les limites d'une rumeur et du peu d'informations à disposition, la discussion évolue selon le procédé 'cheval de course □ course à pieds' et dérive vite sur une histoire:

« *C'est comme Amine. Il est en cabane à bordeaux. Avec Farid, ils se sont embrouillés avec des mecs de Pantin et le lendemain ils se sont revus, Amine était à son balcon. Ils se sont insultés, Amine et son copain sont descendus et il a tiré. Un mec de 19 ans qui passait a tout pris. Il est dans le coma. Soit il meurt, soit il est paralysé à vie.*

- *Qui a tiré?*

- *Je ne sais pas. Il y en a qui disent que c'est lui, d'autres qui disent que c'est Farid* » (rassemblés, Créteil).

Dans cette *histoire*, la reconstitution chronologique fait appel à une dimension exogène (causes et conséquences). Le passé d'Amine est supposé connu par les rassemblés, le présent est évoqué et le futur (de la victime) est envisagé.

L'aboutissement ultime de l'histoire, c'est le mythe: J'arrive sur le rassemblement (Créteil) alors que Malik crie en évoquant un litige qui oppose son père, ancien propriétaire de café à un mauvais payeur. Les autres renchérissent en faisant référence à une situation antérieure au cours de laquelle ils avaient frappé un débiteur indélicat. Après l'avoir ligoté, ils lui ont volé magnétoscope, télévision □ Un autre rassemblé raconte que le client d'un bar ne voulait pas payer les 40f qu'il devait. Le cafetier « *l'a massacré et le mec a payé de suite. C'était pour 40F, mais c'est pour le principe. Dès que tu laisses □* ». La discussion progresse: « *Ma copine, elle habite à Gonesse. Dans sa cité, il y a un jeune qui a pris un coup de couteau dans le dos, paralysé à vie. Son frère, il était fou. Il est allé dans la cité et il voulait le tuer alors qu'il a sept frères. Les frères ont déchiré la carte d'identité française à leur frère et ils l'ont envoyé au bled. Il veut revenir, ça fait deux ans, il pète les plombs. Mais l'autre, il habite pas la cité mais il passe tous les jours en voiture pour montrer qu'il n'oublie pas et qu'il est toujours là* ».

Un jeune est de passage sur le rassemblement (Créteil). Accompagné de deux rotwailers, il me raconte qu'il habite « *dans le 77* » avec ses parents, une maison presque en ruine qu'ils ont entièrement retapé. Sur le demi hectare de terrain qui entoure la maison, il veut monter un élevage canin: « *Une douzaine*

de 'rots' ». Suite à un passage au collège, qu'il abandonne après avoir redoublé sa troisième, il passe un diplôme de sécurité. Avant la fin de sa formation de 18 mois, il achète un rotwailer afin qu'il soit prêt une fois son diplôme en poche. Il travaille comme vigile dans le métro, puis vers République, où il a fait la connaissance de Malik, un des rassemblés. Il vient d'acheter la femelle 9000F et me montre son L.O.F.¹⁰⁸ La discussion entre les rassemblés s'engage rapidement sur la puissance de son chien, sa supériorité face aux pitbulls, son caractère, « *son regard de ouf* » □ On passe en revue les chiens extraordinaires et les capacités ou les 'faits d'armes' qui les distingue: « *Il attaque les couilles, il les arrache et après il l'égorge* » ; « *Moi, je vais en Yougo, je te ramène un* [note sur le nom du chien incomplète]. *Pour les élever, une fois qu'ils ont l'âge, ils le prennent, le balance au milieu des loups. S'il crève, tant pis pour lui. S'il se taille, ils le zigouillent. S'il se défend, ils le gardent. C'est les chiens des bergers de là-bas. S'il y a un ours qui l'attaque, il rigole, c'est le chien qui s'en occupe* ».

Dans le mythe, le fil conducteur est souvent la violence ou/et la famille. Parfois, l'intrigue héroïque fait appel à un passé révolu: « *Avant, avec Vie Sociale* [ancienne dénomination du club de prévention], *je suis parti à Chamonix et sur la côte d'azur pour 34f, l'année d'après à Saint-Raphaël pour 36f. (□) Il y avait un éducateur qui habitait à 450 km d'ici. Il venait tous les jours. Il prenait le train le soir. Il dormait dans le train. Des fois il ratait la gare, allait au terminus, payait l'amende et il reprenait le train dans l'autre sens parce qu'il avait plus le temps de passer chez lui. Ça c'était un éducateur!* » (rassemblé, Créteil).

Le passage du familial à une explicitation publique est dans le mythe, on ne peut plus clair. Il fait appel, plus que la rumeur ou l'histoire, à un bien commun idéal, auquel sont censés se référer les rassemblés et au-delà.

L'ensemble de ces récits façonne des cultures territoriales particulières. Ils territorialisent certains espaces urbains et donnent un sens à la présence des jeunes sur ces espaces. Ce phénomène classique, prend cependant une teinte particulière à cause de l'attachement qui lie les jeunes à ces espaces et ces 'héros' domestiques. Ces récits ne construisent alors plus simplement des pratiques d'évitement ou de fréquentation, mais de manière plus générale, ils nourrissent leur pratique quotidienne de cultures territoriales sensibles.

Dans ce cadre, la diffusion et le contrôle de l'information sous forme de récits, joue on s'en doute, un rôle déterminant dans les dynamiques sociales des rassemblements. Sa diffusion permet le lien entre situations et son contrôle maintient l'intégrité des rassemblements par la renégociation perpétuelle du statut de ceux qui les composent. En effet, si l'on considère que les cultures portées par les jeunes rassemblés sont composées, stimulées par les différentes épreuves, celles-ci sont susceptibles d'évolution. Elles se recomposent à chaque épreuve. Du coup, il s'agit d'éviter qu'une information "colle" à un rassemblé sous la forme de rumeur ou de réputation. Le non attachement de cette information au rassemblé lui préserve une pluralité de rôles. Le contrôle et le non attachement de l'information deviennent alors un travail quotidien du

¹⁰⁸ "Livre des Origines Françaises" retraçant l'ascendance de l'animal non encore adulte.

rassemblement sur lui-même pour ne pas éclater. Le moyen le plus simple restant le refus de diffuser cette information.

Les rassemblements traversent et sont traversés par divers milieux, espaces et publics, d'où la composition des cultures des rassemblés. Leur appropriation s'étaye de l'ensemble de ces différences, de ces détails qui singularisent les lieux ou les personnes.

Du coup, le rassemblement est poreux, ouvert aux expériences mais aussi vulnérable face aux épreuves. Nous avons déjà évoqué certains moyens utilisés par les jeunes rassemblés pour les affronter: compromis, rapprochement, activités conjointes, offensives et négociations territoriales. Dans ce chapitre sont décrites les différentes formes que prennent les récits:

- La rumeur qui soumet au jugement public;
- L'histoire qui justifie un processus dans lequel prennent place passé, présent et futur;
- Le mythe qui réalise un passage du familial au bien commun.

Ces récits territorialisent et rendent sensible l'espace urbain. L'attachement, la fréquentation ou l'évitement de certains lieux donne sens à leur présence.

Le rassemblement doit donc gérer des cultures territoriales sensibles qui informent les rassemblés en qualifiant ces milieux différenciés, ce qui implique une porosité appropriative qui le façonne mais le rend vulnérable. Le contrôle de l'information (voir supra), par sa retenue ou sa diffusion est un travail quotidien du rassemblement qui permet de préserver son intégrité (non attachement et pluralité des rôles) ou de faire le lien entre les situations. Cette contradiction d'une figure ouverte sur les différences et limitant les possibles, répond à cette difficulté qui est d'assurer à la fois circulation et justification au cours des épreuves.

Nous allons voir maintenant que les 'anticipations', dernier moyen pour affronter les épreuves, permettent au contraire de développer ces possibles.

16. Anticipations

Le passage d'une situation ou d'un rôle à l'autre, peut être en effet facilité par une autre construction que celle des récits. C'est le développement 'd'anticipations'.

Favoriser les rapprochements avec les autres implique en effet pour les rassemblés, de renforcer l'accessibilité des rôles, notamment par ces anticipations:

Driss souhaite depuis longtemps être animateur au gymnase du quartier. Il prend l'habitude au commencement de chaque créneau ouvert, de s'installer au bureau de l'animateur (si possible sur son siège) pour discuter avec le gardien ou les animateurs. Lorsque l'animateur en place quitte définitivement son emploi, il finira par le remplacer. Anticipations imaginaires et accessibilité des rôles ne sont parfois pas aussi conciliables mais la nécessité de se projeter semble indispensable:

Il fait soleil. Les 'grands' (Créteil), installés sur la « *terrasse* »¹⁰⁹ observent en contrebas, des filles attablées devant le café et qui semblent faire la fête:

« Celle-là, elle est strip-teaseuse au 'M□' »

- Laisse tomber, tu lui fais des gosses, après quand tu te ballades en ville, elle connaît tous les mecs 'chelous' que tu croises

- Les meufs, il faut pas les calculer. Tu les calcules pas et tu pars avec une autre ».

L'importance de ces anticipations provient en effet du fait que les statuts sociaux des publics traversant les rassemblements, imprègnent les représentations mais sont aussi des violences symboliques ou même directes: Le statut dont usent les policiers par exemple (voiture, pilotage sportif, uniforme□), semble perçu par les jeunes comme attribut d'autorité et de virilité usurpés, alors que eux sont "nus" et doivent faire leur place dans le rassemblement, à l'école, au travail□ Les jeunes doivent constamment remettre leur rôle en jeu. Les agents, des hommes comme les autres, sont légitimés par le simple fait d'endosser un costume, qui leur donne « *tous les droits* ». D'où la réflexion d'un jeune à un policier qui l'emmenait au poste: « *Tu sais où j'habite, viens sans ton uniforme* ». Parfois, ces réflexions visent à renverser cette domination symbolique: Nous sommes sur la 'terrasse'. Un des jeunes rassemblés de Créteil rêve à voix haute de travailler un jour dans les bureaux qui les entourent et de « *se tirer la femme du patron* ».

Cette *anticipation* sort l'individu de sa réalité présente, pour mieux l'ancrer et ancrer ses usages dans des réalités futures. Elle s'intercale souvent en effet entre les plans programmés et le moment de leur réalisation:

Farid (rassemblé, Créteil) a rendez-vous ce soir avec sa copine (récente) à la gare du nord. Il est exclu qu'il s'y rende en métro. C'est une question d'honneur face à des futures conquêtes. Elles viendront à deux et la deuxième « *veut un noir* ». Il a donc demandé à Baba de l'accompagner. Pendant toute l'après-midi, Farid élabore des plans successifs pour trouver quelqu'un susceptible de leur prêter un véhicule, soit de les accompagner. Il laisse un message à Mohamed (c'est le « *rodéo man* » du quartier), puis imagine des astuces pour lui subtiliser sa voiture (une fois monté, lui demander d'aller chercher à la station-service une canette, prétexter sur place une embrouille avec le pompiste pour y envoyer Mohamed et lui 'emprunter' sa voiture à ce moment là). Mohamed le rappelle en lui disant qu'il est presque en panne d'essence mais qu'il arrive avec sa copine. Révision immédiate du scénario: il laissera la copine un peu plus loin, après le coup de la station-service ou alors, il lui proposera d'aller chercher de l'essence à sa place et partira avec la voiture.

Un ami s'arrête sur le boulevard pour décharger des paquets. Farid va le voir, démarche infructueuse (il peste, parce qu'après avoir « *arrosé tout le monde en shit* », personne ne veut lui prêter de voiture. Discussion sur le coût des hôtels, s'ils sont complets ou non, si une carte d'identité est demandée. « *Eric, tu sais pourquoi il ne veut jamais dépenser un centime ? C'est parce qu'il sait qu'il peut ramener les meufs chez lui* ». Les deux jeunes anticipent ce qu'ils vont faire avec les filles à l'aide d'histoires antérieures: « *Au Club Med [où il a*

¹⁰⁹ La « *terrasse* » est un toit accessible au public. A l'écart des circulations, il n'est utilisé que par les jeunes rassemblés. Il permet de voir à la fois le passage des usagers rejoignant la station de métro, l'arrêt de bus situé de l'autre côté et la terrasse du seul café du quartier.

travaillé comme GO], *si tu veux te faire une fille tous les soirs, c'est possible* » ; « *Un soir, j'avais ramené une meuf avec un copain. J'étais bourré et je commence à me la faire. Tout d'un coup, j'entends la chasse. J'avais oublié qu'il était là. Alors on a partagé* ». L'heure tourne, toujours pas de Mohamed. Reste la solution de la R19, proposition qu'ils avaient déclinés jusque là. C'est une voiture volée, peu discrète avec des plaques minéralogiques maquillées et une fausse assurance. Ils envoient le 'propriétaire' la chercher, mais n'auront finalement pas besoin de prendre ce risque. Mohamed vient d'arriver avec sa copine et les emmène à la gare du nord.

On le voit, le plus souvent, la réalisation de cette anticipation est plus qu'aléatoire, mais elle participe de la construction culturelle commune en permettant d'affronter les différentes épreuves. Ces anticipations donnent prise sur les situations à venir:

Nous sommes quelques-uns à être au rassemblement (Créteil) et la discussion suit son cours sur le thème des téléphones portables, lorsque l'un des jeunes me demande: « *Tu en veux un? Je te vends un Nokia si tu veux, il prend toutes les puces* ». Peu après il dit aux rassemblés: « *Samedi soir on va aller travailler à Paris, pas vrai!* ». Devant mon étonnement, il me fait comprendre que c'est pour voler des portables.

L'inscription dans l'espace (Paris), la programmation (samedi), la qualification (travail) et les représentations afférentes au « *samedi soir* », permettent une socialisation de l'action proposée. Le jeune rassemblé fait appel à une culture territoriale qui articule le traitement de l'espace, la représentation de l'action et le type de coordination collective à mettre en œuvre. Dans la notion de « *travail* », revient le principe d'une situation routinière. Le collectif est entraîné dans un temps, un espace et une action qui lui sont pour l'instant 'à distance', avenir qui se réfère implicitement à des situations passées. Mais dans ce cadre, la routine n'est plus considérée comme une rigidification de la familiarité, où les choses entraînent: le « *Il n'y a rien à faire ici!* » que l'on entend habituellement. L'habitude devient au contraire un moyen d'anticipation de l'événement, un socle déjà élevé de réquisits, permettant une action programmée et collective. L'inscription de l'action projetée dans des repères conventionnels (Paris, samedi soir, travail), rend donc la coordination collective possible car elle suppose un même arrière plan de la part des rassemblés auxquels il s'adresse, une obligation de généralisation. Réussir une action que l'on programme, c'est donc composer avec les capacités, les compétences, distribuées au sein des rassemblés et dans le milieu. Cela nécessite pour le jeune "planificateur", de situer la place de son intention (du plan), par rapport à celle des rassemblés et du milieu (du contexte), bref, d'activer le lien au lieu.

Après les compromis, rapprochements, activités conjointes, offensives et négociations territoriales, ainsi que les récits ; les anticipations représentent le dernier moyen des rassemblés pour faire face aux épreuves auxquelles ils sont confrontés.

Dans ce chapitre, nous avons montré que les statuts sociaux sont la plupart du temps des violences symboliques pour ces jeunes qui doivent en permanence remettre leur rôle en jeu. Les anticipations leur permettent de se projeter. Du coup, elles socialisent l'action et participent à la constitution des

cultures territoriales, en articulant espace, représentation et coordination collective.

Ces anticipations sont un moyen de renforcer l'accessibilité des rôles et de tenter une inversion de la domination symbolique.

On voit donc que le besoin d'assurer dans le même temps justification et circulation, peut nécessiter au préalable un ancrage de l'action dans un a-venir. Réussir une action anticipée, c'est coordonner son intention avec un contexte, des habitudes et des repères partagés, c'est composer avec les compétences distribuées dans le milieu. Bref, l'anticipation, pour avoir une quelconque efficacité, doit le plus souvent se territorialiser.

17. Territorialisation

La catégorie de territoire peut devenir à certains moments pertinente pour rendre compte de ces différentes anticipations ou appropriations. Il s'agit donc ici de laisser au territoire son caractère fragmentaire, le lien entre les morceaux ou les nœuds se faisant par le maniement des différents espaces par les publics. Les cartes des déplacements de jeunes établies lors d'une recherche précédente (Boissonade, 1999-2001), restituaient ces liens et ces déplacements.

Dans notre travail sur le territoire, nous essaierons de comprendre dans quelle mesure il peut constituer une ressource dynamique au rassemblement.

Cette notion peut être travaillée à partir de plusieurs approches:

- L'éthologie le désigne comme étant l'espace fixe, situationnel ou personnel, contrôlé et défendu par un ayant droit (Joseph, 1998b). Dans ce type d'approche, l'agressivité est souvent à la base du territoire: ce serait l'évolution d'un instinct d'agression qui ferait le territoire, à partir du moment où cet instinct se porte contre les congénères de l'animal. Un animal à territoire, ce serait celui qui dirige son agressivité contre d'autres membres de son espèce ; ce qui donne à l'espèce l'avantage sélectif de se répartir dans un espace où chacun, individu ou groupe, possède son propre lieu (Lorenz). Cette thèse a été prolongée en considérant le territoire comme une aire de sécurité "à l'intérieur de laquelle les incertitudes n'excèdent pas les capacités de l'individu ou du groupe à faire face" (Maistre C. J. cité par Costes L.).
- Erving Goffman aborde les territorialisations comme étant des manières de prendre place (1973b), les *réerves* propres à un individu: l'espace personnel, la place, l'espace utile, le tour, l'enveloppe, le territoire de la possession, les réserves d'information et les domaines réservés de la conversation. Parmi celles-ci, *l'enveloppe*¹¹⁰ revêt dans les agrégations juvéniles, un caractère à la fois important et vulnérable. Les vêtements sont tous *de marque*, mais leurs types sont singularisés: doudounes, blousons en cuir, survêtements. Le sport ou le travail manuel se pratiquent exclusivement avec des vêtements adaptés en prenant des précautions pour ne pas se salir et se voir traité de « *clochard* ».

¹¹⁰ L'enveloppe : la peau, les habits qui entourent le corps.

Assis à côté l'un de l'autre, deux jeunes du rassemblement miment une dispute. Ils se lèvent, le premier sort un canif, le deuxième répond en arborant un énorme porte-clés. Arme ultime, une chaussure de sport est dégagée d'un sac plastique. L'épreuve est enlevée. Cette utilisation (ici au second degré) d'objets 'embarqués' et identifiables au moi; joue le double emploi de réserve (*territoire de la possession*¹¹¹) et de ressource interactionnelle, voire de "ressource sure"¹¹². On pense notamment au rôle que joue le téléphone portable (l'abonnement Millenium, le dernier Nokia...). La notion de réserve peut ici servir d'appui pour reconsidérer la limite trop rapidement tracée, entre civilité et incivilité qui colle bien souvent aux représentations du rassemblement. Elle nous aide aussi à concevoir les territoires et leurs transgressions lors des épreuves, comme autant de ressources interactionnelles mettant en jeu les différentes cultures territoriales.

On peut aussi considérer la plupart des rumeurs ou des graffitis mettant en cause un individu ou un groupe sur les murs de cités ou d'équipements (collèges, gymnases...) comme des ruptures de *réserves d'information*¹¹³, de territoires.

L'enquête a montré que les personnes rassemblées changent de *place*¹¹⁴ selon le type d'activité ou de rapport qu'elles souhaitent entretenir avec l'environnement sociospatial. A l'usage, les bancs et autres supports d'urbanité, comme les murs ou les escaliers, montre qu'ils sont plus liés à des types de situations ou de relations (calme, chahut, "travail", jeu...), qu'appartenant à des groupes d'individus. D'une part, les mêmes lieux sont souvent fréquentés par des publics différents suivant les moments de la journée. Et d'autre part, les mêmes personnes changent de place selon le type d'activité ou de rapport qu'elles souhaitent entretenir avec l'environnement sociospatial.

- Le territoire peut être aussi considéré comme étant une "construction sociale dotée de sens et même d'existence par un groupe social, à dimension spatiale, consubstantielle à la transformation en entité collective (dans laquelle les membres peuvent employer un nous identifiant) d'une population. Il est une expression de ce qui, dans le lien social, réfère à l'identité" (Offner, 1996). Le territoire renvoie ici à la continuité: c'est une aire qui associe sans rupture des lieux contigus. Cette aire est affectée d'une idéologie territoriale en faisant un agencement cohérent, doté de sens (Lussault, non publié).
- La notion de 'région morale' paraît particulièrement pertinente pour qualifier les territoires des rassemblements. La région morale peut s'apparenter à un simple lieu de rencontre. La ville donne en effet l'occasion à des individus 'extra-ordinaires', dont les "intérêts sont plus immédiats et plus fondamentaux" (Park dans Grafmeyer, 1979

¹¹¹ Le territoire de la possession : tout ensemble d'objets identifiables au moi et disposés autour du corps, où qu'il soit (effets personnels...).

¹¹² Ressources sûres : banalités d'usage, phrases toutes faites (sur le temps...) (Goffman).

¹¹³ Les réserves d'information : ensemble de faits qui concernent un individu et dont ce dernier entend contrôler l'accès lorsqu'il se trouve en présence d'autrui.

¹¹⁴ La place : espace bien délimité auquel l'individu peut avoir droit temporairement et dont la possession est basée sur le principe du "tout ou rien" (chaise...).

: 127) que le reste de la population urbaine, de s'émanciper de l'ordre moral dominant. Un des rassemblements de Créteil me dit un jour: « *Je vais au Palais* ». Ceci, alors que nous sommes précisément dans ce quartier du Palais. Se dirigeait-il vers le Palais de justice qui a donné son nom au quartier ? Non, le jeune transporte le nom du quartier par hypallage¹¹⁵ sur le rassemblement et la galerie commerçante de proximité qui l'accueille. Le jeune infère à l'espace de rassemblement l'essence de l'espace dans lequel il se trouve. Cet espace d'entre-soi où prévaut un code moral divergent, lui procure, comme le souligne Park, un soutien moral mais fige en types distincts de "simples différences de tempérament". D'où une stigmatisation aisée.

- C'est le terme de "région de significations" (Joseph, 1984), qui se rapproche le plus de notre démarche visant à saisir la nature des cultures territoriales. Il s'agit d'un espace dans lequel les situations ont un sens pour les individus dans la mesure où les rôles leur sont 'accessibles' (conversations, commérages, plaisanteries□), sans que l'on parle obligatoirement d'appropriation. Cette conception du territoire se confirme notamment dans l'importance des récits (rumeurs, ragots□), et dans le niveau d'indexicalité¹¹⁶ des conversations, des vanes ou des injures.

Il reste cependant à approfondir ce qui forge les dynamiques de ces territoires. C'est pourquoi, nous voudrions maintenant développer une approche du territoire qui s'inspire notamment du travail de G. Deleuze et F. Guattari dans *Mille plateaux* (1981).

Configurations territoriales

Un jeune a besoin d'aide parce qu'il est accusé de coups et blessures par son ex-copine. Il nous raconte ses diverses aventures avec une apparente facilité. Un petit est venu se greffer, le travailleur de rue lui dit de s'éloigner mais il n'obtempère pas, le jeune continue son récit. Si l'on se réfère aux conventions habituelles délimitant ce qui se dit en privé et en public, le jeune 'débatte' son intimité sans aucune pudeur.

Pour les deux auteurs, ce sont ces qualités expressives particulières, différenciées qui sont appropriatives et qui sont susceptibles de faire territoire par rapport aux adultes ou vis-à-vis des bonnes mœurs.

Le territoire crée une zone autour de nous, dans laquelle les choses et les événements nous sont reconnaissables. Sa force réside dans la distance de sécurité qu'il maintient entre nous et le "chaos"¹¹⁷. D'autre part, il crée une

¹¹⁵ Hypallage: figure de style qui consiste à attribuer à certains mots d'une phrase ce qui convient à d'autres mots (de la même phrase): Le mot Lorette transporte "par un hypallage hardi, le nom du quartier [Notre-Dame-de-Lorette] à la personne" (Petit Robert).

¹¹⁶ Qui fait référence à des éléments extérieurs (dans le temps, l'espace□) non explicités sur le moment.

¹¹⁷ Nous avons vu pourquoi le maintien d'une distance de sécurité est capital pour la survie de rassemblements constamment exposés aux regards.

marge de liberté vis-à-vis des normes, par un travail de décodage des règles que déterminent les "entrepreneurs de morale" (Becker, 1985 : 171).

Le territoire est donc un acte, qui affecte les milieux et les rythmes, qui les "territorialise". La territorialisation des fonctions (sport, trafic, drague, retrouvailles□), fixe leurs limites de validité spatiale et sociale (taper dans un ballon devient un "foot en salle" impliquant un gymnase, des règles partagées□). La concurrence entre les divers acteurs (passants, rassemblés□) peut alors s'exercer, chacun voulant maintenir sa distance de sécurité, à l'aide d'un rythme territorial adéquat.

C'est le caractère expressif de ce "foot en salle", son rythme, son style, son espace et non son rôle fonctionnel (se défouler, faire du sport□) qui fait territoire. Ce sont ces qualités expressives qui sont appropriatives. Ce "foot en salle" n'appartient qu'à eux, parce qu'il comporte une expression singulière, différente de celui pratiqué dans le quartier mitoyen ou la ville d'à côté. Cet agencement entre les rassemblés vis-à-vis de leur milieu, autrement dit le type de territorialisation à l'œuvre ; est variable suivant les rassemblés, les types de rassemblements, de milieux ou d'activités. On discerne trois types de configuration territoriale des rassemblements:

Le point fragile: c'est le seuil d'agencement minimum dans lequel on fixe un centre depuis lequel on s'affiche à l'aide de 'tags' ou de vêtements caractéristiques par exemple. La fragilité de certains jeunes ou rassemblements, provoque un besoin de réassurance qui les conduit à surjouer certaines postures ou confirmer une stigmatisation. Ces qualités expressives sont des signatures¹¹⁸ constituantes d'un domaine, d'une demeure ; dirigées vers d'autres publics.

L'espace rythmique: Nous avons vu à travers l'exemple du "foot en salle", que les jeunes rassemblés s'agencent en imprimant un rythme spécifique qui crée un territoire expressif. Ce rythme, c'est aussi celui qui traverse les rassemblements par les arrivées et les départs, les salutations quotidiennes... Comme le rythme, le marquage d'un territoire s'inscrit sur plan expressif et non celui des actions. Il implique des composantes dimensionnelles, on pense à l'*umwelt* goffmanien ou au champ étudié par la proxémie.

Le tremplin: Les dons consécutifs aux gains du trafic ou du travail, permettant à la fois d'inscrire les rassemblés en tant que membres mais donnant aussi l'opportunité d'une 'sortie de soi' au travers d'une vie de 'flamateur', des voyages (au ski, en Espagne□) et des sorties (en boîte de nuit, au parc des princes□) que ces dons permettent. Plus généralement, le 'cabotage urbain' que nous verrons dans le dernier chapitre, les escapades, la confrontation avec des événements ou des expériences, sont des tremplins qui nous font sortir de l'agencement initial du rassemblement pour aller vers d'autres configurations ou encore ailleurs. Ces tremplins que constituent les cabotages urbains par exemple, permettent d'échapper au trou noir que représentent pour un individu, des situations ou des lieux urbains inconnus. Ces configurations se caractérisent plus par leur capacité à 'rendre accessible' ou à sortir de l'espace rythmique du rassemblement principal, que par leur sociabilité propre.

¹¹⁸ "Les marques territoriales sont des ready-made" (Deleuze et Guattari, 1981 : 389).

186 "Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville" 27/02/03 J. Boissonade

"Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement" N.Auray, L.Devisme, J.S.Debauge, S.Prat, P.Chemetov

Motifs et environnements

A Nanterre, un rassemblement de jeunes liés pour partie au deal, occupe une butte ombragée au bord du boulevard. L'arrière de l'immeuble proche sert de coulisses, les "encombrants" procurent le mobilier, la famille du "caïd" de la tour à côté fournit la matière première. L'espace de rassemblement se transforme en terrain de foot, salle d'attente ou plaque tournante. Endroit passant, tant pour les piétons que pour les voitures, c'est un lieu idéal pour échanger. Plus qu'un usage, ces pratiques semblent souvent plus proche de l'espace familial de la maison que de la place publique. Mais la porosité des espaces et la visibilité des pratiques, relativisent toute idée d'appropriation exclusive ou de territoire éthologique.

Par contre, les qualités expressives des sociabilités dans le rassemblement (conversations à voix haute, gestes outrés□), tracent des territoires collectifs. Ces territoires sont en rapport à la fois avec un mouvement spontané de chacun orienté vers l'action et avec un milieu extérieur des circonstances (passants, saison, événements□).

Nous venons en effet d'esquisser une typologie des configurations territoriales que prennent les rassemblements (point fragile, espace rythmique, tremplin). Il reste à comprendre les rapports qui trament ces configurations.

Ils sont essentiellement de deux ordres: les rapports qui existent entre la personne et le territoire et ceux qui existent entre le territoire et le milieu environnant.

Ces deux types de rapport (individu-territoire et territoire-milieu), produisent parmi les rassemblés, des expressions, des manières de faire particulières:

Les motifs territoriaux expriment les rapports du territoire avec chaque rassemble¹¹⁹. Les manières d'être, de paraître dans les rassemblements, les interactions entre rassemblés exprimant des virtuosités ou des rapports de pouvoir..., tous ces motifs territoriaux forment les "personnages rythmiques" du rassemblement. Ces motifs territoriaux travaillent les rapports internes aux qualités expressives du territoire porté par le rassemblement. Le 'personnage rythmique' du rassemblement est essentiellement celui de la maisonnée, avec tout ce que cela suppose d'ancrages familiaux.

Les environnements territoriaux expriment les rapports du territoire avec l'extérieur. L'agencement du territoire correspondant à la maisonnée, en fait naturellement un contrepoint territorial dans un espace urbain qui nous l'avons vu, malgré son mobilier et ses espaces de jeu, est avant tout un espace de circulation. Ce sont les qualités expressives qui en découlent qui nous intéressent ici. On pense là aux manières d'exprimer sa différence par une symbolique (la 'tchaque' par exemple, qui consiste en une manière de serrer la main particularisée par les interactants), un rythme distinct (lenteur, décalage) ou encore par la revendication d'une

¹¹⁹ On fait référence ici au "Je" (Mead, 1963): "Part incontrôlée qui s'exprime de manière impulsive sans activité réflexive du sujet" (Voirol, 2002), ou aux "impulsions intérieures dont parlent G. Deleuze et F. Guattari.

liberté et d'une distance générationnelle. Ces expressions se proposent à la reconnaissance, sous forme de rituels inséparables d'une distribution de l'espace et dans l'espace. Questionnant un jeune (Créteil) sur l'activité sportive encadrée au gymnase pendant les vacances, celui-ci me répond que ce sont uniquement les petits qui s'y rendent. Un autre rassemble m'apporte un peu plus tard le même type de réponse, en me précisant que lui n'y va pas. Dans la soirée, je demande incidemment ce qu'ils ont fait de leur journée. Leur réponse infirme la précédente « *On a glandé. Ah si, on est allé au gymnase* ». Les jeunes expriment un déni du lieu parce que celui-ci est considéré comme une réponse institutionnelle destinée à un public de 'petits' le temps des vacances car les grands sont ailleurs (sur la côte, à l'étranger□). Leur but est donc de faire contrepoint (nous sommes semblables mais différents) dans une redistribution estivale de l'espace.

Motifs et environnements territoriaux permettent de passer de signatures (tags, domaines réservés□) propres aux points fragiles depuis lesquels on s'affiche, à des styles, caractéristiques des différents espaces-rythmiques que sont les rassemblements.

Dans ce chapitre, nous considérons que pour être plus efficaces, les moyens utilisés pour affronter les différentes épreuves nécessitent un ancrage dans le contexte, une territorialisation. Le territoire est donc conçu comme une ressource dynamique, présentée ici sous divers angles (éthologie, interactionnisme, écologie, géographie humaine□). L'approche philosophique montre que ce sont ces qualités expressives singulières des rassemblements, qui sont appropriatives et susceptibles de faire territoire. Deux types de rapport structurent les configurations territoriales qui naissent de ces qualités expressives: les rapports entre chaque rassemble et le territoire (motifs territoriaux) et les rapports entre chaque territoire et le milieu (environnements territoriaux). La qualité de ces deux rapports est différente d'une configuration à l'autre, d'un rassemblement ou d'un moment à un autre. On peut définir trois types de configuration (le point fragile, l'espace rythmique, le tremplin) allant de l'agencement minimal, celui qui fait accéder à une réalité collective, jusqu'à celui qui permet d'aller voir ailleurs. La modification des rapports rassemblements-territoire-milieu permet de passer d'une configuration à l'autre.

Cependant, si ces territorialisations ou leurs transgressions lors des épreuves¹²⁰, peuvent constituer des ressources interactionnelles, c'est notamment parce que, nous semble-t-il, les mécanismes qui gèrent les relations ordinaires reposent à la fois:

- Sur des appuis territorialisés par le processus de familiarisation ou par l'expressivité des rassemblements (voir supra).
- Mais aussi sur une déterritorialisation de ces appuis au moment de l'interaction. Ce que nous allons étudier maintenant.

¹²⁰ Apparaissant suite à une différence de lien au lieu ou encore des offenses et négociations territoriales.

18. Déterritorialisation

Nous avons déjà abordé, d'une certaine manière cette idée de déterritorialisation, dans le chapitre sur l'espace public, en conclusion de la première partie. Nous critiquons l'approche classique considérant des individus abstraits et exigeant d'eux un maximum d'effort (l'espace du rapprochement d'Habermas) ou au contraire de désengagement (l'espace de la fuite de Simmel), condition requise pour préserver un espace public civil et vivable.

Ces deux formes ne permettent pas selon nous, de penser l'espace public comme un lieu de conflit entre individu (ou groupe) et société. A travers les notions de justice et de face, impliquant celles de reconnaissance et de conflit, nous avons évoqué la nécessité de prendre en compte l'orientation pratique de l'espace public.

Toute la deuxième partie s'est attachée à montrer en quoi le rassemblement est une tentative d'espace public orienté vers l'action. Nous sommes d'abord passé des groupes aux rassemblements. La mise en avant de la notion d'épreuve a permis de relever plusieurs choses:

- Toute discorde implique un territoire partagé;
- La nécessité de légitimation du rassemblement implique activement les réseaux de chacun des rassemblés (parents, amis...), afin de préserver son fonctionnement;
- La 'liberté' du rassemblement provient essentiellement d'un moindre cloisonnement des régimes d'action;
- 'Nœud de familiarité interactionnelle', le rassemblement comporte une visée publique;
- Le travail d'appropriation concerne essentiellement une appropriation des différences;
- L'importance des activités conjointes (offensives et négociations territoriales...), provient du fait que ce sont des moyens pour affronter des épreuves permettant de passer d'un "monde" à un autre;
- Ces moyens de passage, notamment les récits et les anticipations, territorialisent les pratiques (attachement, évitement...). Ils assurent en effet dans le même temps, justification et circulation des individus, par un ancrage dans le présent et le futur.

On le voit, cette notion d'épreuve élargit le sens des rassemblements, pour en souligner les cultures territoriales spécifiques mais aussi les mouvements nécessaires, qui en font un espace public potentiel.

Le chapitre précédent travaillait concrètement les différentes configurations territoriales des rassemblements. Ici, nous allons étudier la parenthèse que constitue la déterritorialisation qui opère lors des interactions.

On pense tout d'abord au renoncement qui caractérise le "Moi"¹²¹ (Mead, 1963). Dans cette conception de l'individualité, on se constitue une image de "Soi", d'après la perspective des interlocuteurs.

¹²¹ "Le 'Moi' renvoie à la constitution consciente du sujet et sa capacité à se prendre pour objet grâce à sa faculté de se mettre à la place d'autrui" (Voirol, 2002)

L'autre référence pourrait être une forme rudimentaire de "l'agir communicationnel" développé par Habermas, dans la mesure où il concerne l'interaction d'au moins deux sujets "où locuteur et auditeur, partant de l'horizon de leur monde vécu interprété, se rapportent à quelque chose à la fois dans le monde objectif, social et subjectif, afin de négocier des définitions communes de situations" (Habermas, 1983)¹²².

Cependant, on comprend mal comment les sociabilités propres aux rassemblements, pourraient à la fois:

- Territorialiser des cultures par leur expressivité
- Et dans le même temps déterritorialiser ces cultures dans l'interaction, pour rendre viable au quotidien, les relations entre rassemblés ou avec les différents publics ?

Il faut un certain temps pour faire la part des émergences singulières dans le clapot quotidien des rassemblements. Ce sont en effet les récurrences qui dominent. Elles proviennent et produisent de la familiarité ainsi que de l'expressivité. Autrement dit, des cultures et des territoires.

On peut imaginer que ces récurrences ne sont pas de simples routines, mais qu'elles doivent à chaque fois opérer le lien entre les désirs ou les intentions des acteurs et les circonstances propres au milieu ou à la situation.

A chaque passage de voiture banalisée, les 'descentes de police' antérieures vont revenir en mémoire et vont réorienter les rythmes des rassemblés: tous se tournent vers le véhicule, évaluent le nombre de passages dans la journée, les démêlés judiciaires en cours□ pour mieux envisager une situation à venir et donc une nouvelle "allure": faire front, fuir□ Plus que de récurrence, il faudrait alors parler de 'reprise'¹²³, puisqu'elle prend son sens dans une expérience ou une épreuve antérieure et réoriente l'action présente et à venir. Ces reprises, qui animent les territoires de chaque rassemblement, se traduisent d'abord en motifs territoriaux propres à ceux qui composent les rassemblements. Ces reprises:

- Déterritorialisent l'action présente en faisant référence à une pratique précédente.
- Reterritorialisent cette action, la replacent dans un 'à venir'.

Lors d'un accident où une personne âgée est tombée de sa hauteur, les pompiers se sont rendus sur les lieux, les petits affluent. Lorsque les policiers (deux hommes et une femme) arrivent sur place, les jeunes se mettent en retrait: « *Ça craint* ». C'est semble-t-il un réflexe vis-à-vis des pairs, plus que réellement justifié par la situation. Les policiers leur tournant ostensiblement le dos, ils se rapprochent à nouveau. L'événement est mineur, les jeunes ne resteront pas longtemps sur les lieux. On est donc bien là, à l'articulation des cultures et des attitudes, des compétences et des situations.

¹²² C'est en partant de la philosophie anglo-saxonne du langage qu'Habermas construit l'agir communicationnel qu'il différencie de l'agir téléologique (orienté vers une fin, donc fondé sur une stratégie), de l'agir régulé par des normes (qui concerne les membres d'un groupe social orientant leur action selon des valeurs) et enfin de l'agir dramaturgique (au sens de l'interactionnisme).

¹²³ Cette notion de reprise s'inspire du concept de ritournelle élaboré par Deleuze et Guattari dans *Mille plateaux* (1980).

Ces reprises ne sont pas toutes du même type:

- Il y a les repères familiarisés et familiarisant, déposés préalablement dans l'espace ou sur les personnes, qui cherchent, marquent et agencent les territoires. Ce sont ces reprises qui 'exposent', donnent par exemple un cadre à l'économie informelle, par son inscription spatiale publique. Dans ces espaces urbains, le trafic doit être visible pour le consommateur 'à venir', n'y ayant jamais mis les pieds, mais aussi pour le concurrent potentiel qui chercherait à s'installer. Cette inscription n'est pas identique suivant les lieux. A-t-on déjà vu une telle 'exposition' dans les "beaux quartiers" (Pinçon et Pinçon-Charlot, 1989) ?
- D'autres reprises, comme la main posée sur le cœur à chaque salutation, ont pour fonction de rappeler une appartenance, officiellement ici à la communauté musulmane, mais aussi de manière tacite au rassemblement, en tant qu'il regroupe des jeunes cherchant à se singulariser des « *bouffons* ». Certaines de ces reprises distribuent plus particulièrement des rôles spécialisés, notamment le 'ballet' lié aux tractations marchandes ou la prégnance spatiale parfois importante des hiérarchies au sein du rassemblement. Cette distribution des rôles crée des configurations qui organisent les territoires des rassemblés et leur permet de s'en servir à l'avenir comme alternative aux circuits traditionnels d'accès à l'emploi par exemple¹²⁴.
- Cependant, dans la plupart des rassemblements, là où la présence du trafic est moins forte, cette distribution est moins figée. Nous avons déjà montré comment ces reprises sont perceptibles dans les transitions entre strates d'âge et lieux de rassemblement. Les plus petits cherchent à acquérir un 'style', celui de leurs aînés, en s'appuyant sur les observations qu'ils ont faites précédemment et en les imitant, mais aussi en forçant la négociation pour acquérir le droit de pratiquer ce nouveau territoire. Des reprises permettent donc de passer à de nouvelles configurations territoriales.
- Enfin, certains types de reprises rassemblent les forces au sein du territoire ou pour aller au dehors. Notamment en période de tension et de délitement du rassemblement, il y a la volonté pour certains jeunes, d'affirmer une prégnance territoriale du rassemblement pour se rallier les autres rassemblés ou au contraire s'en démarquer.

En passant des récurrences aux reprises, on comprend mieux comment sont articulées:

- L'expressivité qui territorialise les rassemblements;
- Les reprises qui les déterritorialisent lors des interactions en faisant appel à une expérience antérieure;
- Les mêmes reprises qui ensuite, reterritorialisent ces rassemblements en projetant l'expérience de l'épreuve passée sur un à-venir de la situation présente.

¹²⁴ On se reportera utilement au travail de Laurence Roulleau-Berger sur ces questions d'accès à l'emploi.

Après avoir esquissé une typologie de ces reprises, nous voyons que ce qui les caractérise c'est leur rapport avec le mouvement. Nous allons maintenant approfondir ce lien entre territoire et mise en mouvement, grâce à la notion de virtuosité. Cette approche des cultures territoriales par la notion de reprise, nous aide à comprendre leur dimension de territorialisation / déterritorialisation / reterritorialisation, ainsi que le lien entre territoires et mise en mouvement des rassemblés. C'est ce lien entre territoires et mise en mouvement que nous allons approfondir maintenant.

19. Virtuosité collective

« *Quand tu bouges pas du tout du quartier, au bout d'un moment tu pètes les plombs. Tu deviens nerveux. Quand on te dit quelque chose, il y a tout qui revient dans ta tête et tu dis: "Quoi, je suis aussi capable que toi" »* (rassemblé, Créteil).

Il s'agit d'abord de comprendre comment mobilité et compétence s'articulent, pour saisir le sens que prend le rassemblement dans sa dimension cursive.

Sport, jeu ou pratiques agonistiques, toutes ces actions conjointes représentent une arène dans laquelle s'exprime la virtuosité¹²⁵ des individus. Le joueur ou le combattant, vont être affublés de capacités particulières, susceptibles de leur donner une "autorité charismatique"¹²⁶ sur les autres rassemblés. Si l'existence même du rassemblement fini par reposer sur sa personne, cette capacité attribuée à un individu fragilise, nous allons le voir, l'ensemble des rassemblés:

Nous sommes au gymnase lors d'un créneau ouvert. Beaucoup de monde ce soir là. La personne qui le plus souvent, pilote le rassemblement lorsqu'il s'agit de questions sportives, a des difficultés à mettre en place l'action. Cela nécessite en effet de prendre en compte les particularités de chacun des rassemblés, leurs relations respectives et les nécessités du jeu. Mais surtout ce travail doit se faire alors que tranquillement, tout le monde s'est déjà mis en mouvement, se faisant des passes, tirant dans les buts □ Du coup, le 'leader' demande aux rassemblés de s'arrêter pour que l'action devienne *représentable*. Cette coupure stoppe la dynamique collective spontanée qui s'était instaurée de manière confuse mais sereine. Le jeu reprend rapidement groupe par groupe, sans tenir compte bien longtemps de la demande d'arrêt. Mais après cette courte pause, chacun cherche à réimpulser la dynamique initiale en criant, invectivant les autres partenaires pour retrouver le rythme et la fluidité initiale.

On mesure bien ici la tension organisationnelle découlant d'une capacité attribuée à un seul individu, pour intervenir dans un *cours d'action*. Même si celui-ci peut être épaulé, ou s'il peut changer suivant les spécificités requises par les différentes situations. Si un jeune peut proposer une action collective en

¹²⁵ Entendue ici comme un "art de faire" (De Certeau)

¹²⁶ "Autorité charismatique signifie une domination (qu'elle soit plutôt externe ou plutôt interne) exercée sur des hommes, à laquelle les dominés se plient en vertu de la croyance en cette qualité attachée à cette personne en particulier" (M. Weber, «Les types de domination», *Essais de sociologie des religions*)

192 "Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville" 27/02/03 J. Boissonade

"Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement" N. Auray, L. Devisme, J.S. Debauge, S. Prat, P. Chemetov

s'appuyant sur une culture territoriale commune, il peine à coordonner le rassemblement dans le mouvement. La situation se tend, seul le ralentissement ou l'immobilisation des rassemblés lui redonne prise sur l'action. Cette limite relativise le rôle du virtuose (le leader par exemple), dès lors que le rassemblement n'est plus considéré comme un groupe statique ou homogène mais bien comme une géométrie variable elle-même en mouvement. On peut donc imaginer que l'activité compétente n'est pas propre à l'individu. Les capacités distribuées dans l'espace, les objets ou les individus, surpassent celles attribuées au leader. Il s'agit alors de prendre en compte la coopération en situation des rassemblés, la replacer dans une trame de compétences collectives, institutionnelles ou organisationnelles, sans oublier les ressources d'intelligence qui sont déposées dans l'espace qu'ils pratiquent et les objets (mobiliers urbains, distributeurs, logique des espaces) qu'ils manipulent dans leur environnement, bref une capacité distribuée.

Une après-midi de printemps sur un des rassemblements de Créteil. Le lieu se compose de la manière suivante: une suite de petits emmarchements bordés de murets latéraux constitue un passage d'accès au groupe d'habitations. Sur un des cotés du passage, une rampe courbe rattrape la dénivellation. Quelques grands se rassemblent sur le passage, les petits, filles et garçons, sont dispersés autour de la rampe. Une mère la monte en laissant son enfant conduire la poussette, malgré toutes les difficultés qu'il éprouve à progresser. Sur le passage, les jeunes jouent avec une balle de tennis. Celle-ci manque de peu la mère et son enfant. Sur la rampe, l'ascension dure. L'attention que les jeunes portent à ce 'couple' fragile, se porte progressivement sur cet espace considéré comme étant secondaire dans les cultures territoriales communes aux grands. Une fois la poussette éloignée, un des grands, relayé par d'autres, propose aux petits de faire un « *110m haies* ». Le jeu consiste à monter le plus rapidement la rampe puis à redescendre le passage et les emmarchements. Plusieurs courses ont lieu entre les petits, encouragés par les plus âgés. Ces derniers prennent ensuite le relais, donnant à l'un d'eux l'occasion de parader.

Cet espace, qu'ils ont pratiqué dans ces conditions lorsqu'ils étaient moins âgés; se révèle à présent trop étroit. Les petits restent sur place mais les jeunes descendent le boulevard et s'installent 20m plus bas, sur un lieu que certains fréquentent régulièrement. C'est une allée piétonne de presque 100m de long. Jusqu'à présent, l'action s'inscrivait dans l'espace quotidien. Cette fois le lieu devient celui choisi pour l'action.

Alors que les courses se succèdent, nous sommes brusquement interpellés: trois filles se battent sur le carrefour situé en contrebas. Nous accourons pour assister au spectacle. Suite à l'échauffourée, comme après chaque événement, tout le monde reste sur place mais lentement des rapprochements se forment, d'autres s'éloignent. Un jeune arrive, habitué du rassemblement. Nouveau concurrent potentiel, ses qualités sportives ont été vantées par celui qui paraissait depuis le début et qui vient de se faire battre dans l'allée. L'arrivant doit laver la défaite de son ami, mais cette fois la course a lieu sur place: le boulevard. La nuit tombe, les voitures se font plus rares, deux jeunes se rendent en contrebas pour les faire patienter. Les baskets s'échangent. Les différents rassemblements par classe d'âge se joignent, les uns en acteurs et les autres en spectateurs, autour de cette utilisation impromptue du boulevard. Un des jeunes de la cité,

qui attendait un ami au carrefour, l'appelle avec son portable pour qu'il prenne ses Nike et profite de l'opportunité pour affronter son ancien adversaire de collège. Le tournoi se poursuit, rappel de "jeux olympiques" organisés aussi soudainement quelques années plus tôt. L'espace, depuis la rampe initiale jusqu'à la chaussée finale, a été le support de cette culture territoriale commune, dont la 'reprise' a révélé l'inscription.

Le passage d'un lieu à l'autre, l'articulation des territoires et des actions se propage en effet de proche en proche, par "contagion" (Sperber, 1996) décisionnelle des rassemblés. Cette "virtuosité collective", compétence situationnelle reposant sur une culture territoriale commune, est bien éloignée des types d'aptitude requis par les cadres institutionnels de socialisation. A l'école ou à l'entreprise, le "niveau", le concours ou le diplôme (capacité attribuée à un individu) sont un préalable indispensable au déclenchement du processus de l'action collective.

Des CRS qui passent sur le boulevard s'arrêtent à leur hauteur: « *Vous jouez au foot?* » Après un long silence, un des jeunes s'avance et répond qu'ils n'ont trouvé aucun autre endroit pour faire un 100m. Alors que les rassemblés se grisent de pratiquer l'espace de la cité, non plus seulement par points ou sauts de puce, mais aussi dans une 'trajectoire publique' (épreuve analogue à celles des prises de chaussée par des manifestants), l'échange entre les jeunes et les CRS fait appel à des représentations stéréotypées: celle du manque d'équipements (sportifs, culturels□) et celle des "gamins" de Bogota (Meunier, 1977) ou de Rio, jouant au foot dans la rue, avec une boîte de conserve. En effet, il y a une réelle difficulté à qualifier ces épreuves reposant sur des pratiques mobiles. En témoigne l'exemple du rassemblé contraint d'arrêter les mouvements de ses partenaires sportifs, pour être en mesure de se représenter l'action et avoir prise sur cette configuration mobile. Cet embarras provient du fait que ces cultures territoriales qui se réalisent par des coordinations distribuées, prennent une forme collective mais pas nécessairement généralisable dans un modèle civil (bienséance□) ou civique (association□).

On le voit, la compétence et donc la difficulté majeure des rassemblés et des autres publics consiste à reconnaître, le caractère ordonné, c'est-à-dire rationnel, explicable, fiable et descriptible des situations qu'ils rencontrent. Les rassemblements prennent ici un rôle majeur, dans la mesure où ils renforcent pour ceux qui les composent, la capacité à "lire le désordre comme un ordre" (Pharo, 1985). Cela se résume souvent en une aptitude à interpréter, dans les situations rencontrées, les indices qui sont susceptibles d'aider les participants à s'adapter en changeant leur manière de faire (déroulement de l'action, mobilier urbain, "intelligence" et accessibilité des espaces □).

Ces compétences interprétatives sont nécessaires, cependant:

- Ce pouvoir de définir les situations est inégalement distribué entre les rassemblés (entre ceux qui sont au courant et ceux qui ne le sont pas, les habitués et les rassemblés occasionnels, les petits et les grands, le type de quartier□).
- Deuxièmement, il faut faire la part des compétences et ressources disponibles à un moment donné pour un rassemblé ou un rassemblement; et les difficultés pratiques qu'ils rencontrent lors des situations (attention basse, phénomène de foule□).

- Troisièmement, on peut avoir une bonne connaissance de son milieu, des mouvements qui le traversent, des sociabilités existantes ou potentielles (savoir local), mais être incapable de généraliser ce savoir d'une situation à l'autre.

D'où l'importance du sens territorial du rassemblement, dans la mesure où il 'ordonne' localement le 'chaos' environnant.

Dans les chapitres précédents, nous avons considéré que les moyens utilisés pour affronter la diversité des épreuves qui traversent les rassemblements, nécessitent pour être efficaces, un ancrage dans leur contexte, une territorialisation. Nous avons tout d'abord décrit les différentes configurations territoriales constituées par les rassemblements. Ont ensuite été abordés les types de rapport qui trament ces configurations et en permettent l'évolution. Enfin, avec la notion de reprise, nous avons essayé de comprendre les processus de déterritorialisation temporaire lors des épreuves, qui autorisent ces configurations territoriales à évoluer.

Dans ce chapitre, nous approfondissons le rôle du mouvement dans notre approche territoriale, avec la notion de virtuosité collective. Nous considérons d'abord le rassemblement comme une arène au sein de laquelle s'expriment des virtuosités (sportives, délinquantes...) qui reposent sur des capacités distribuées (sur les rassemblés, le milieu...). Ces compétences sont inégalement dispensées, les situations ne sont pas toujours aisées, la capacité à généraliser une expérience antérieure ou autre part, n'est pas partagée par tous de la même manière. Le rassemblement devient alors une ressource pour tous ceux qui le traversent.

Les processus de 'reprise' et de "contagion" qui ont cours au sein des rassemblements façonnent plus qu'ailleurs une virtuosité collective et des compétences situationnelles qui constituent de véritables cultures territoriales. Les pratiques mobiles qui en découlent (une 'trajectoire publique' par exemple), ne sont pas forcément généralisables dans un modèle civil ou civique, d'où une méconnaissance et une stigmatisation renforcée.

Nous allons maintenant tenter de mieux appréhender le rapport entre configuration territoriale, pratiques mobiles et virtuosité collective à l'aide des notions de 'forme rythmique' et de 'cabotage urbain'.

20. Forme rythmique

On ne peut comprendre la nature de ce qui se joue dans les rassemblements qu'à partir de ce qui les traverse et qui finalement, les constitue. Nous avons noté qu'une certaine homogénéité sociale caractérise les rassemblés rencontrés sur les trois villes. Cependant, l'origine spatiale, culturelle et les parcours biographiques de ces jeunes, ont forgé des spécificités qui imprègnent ces rassemblements quotidiens.

Les cultures territoriales mises en jeu par les rassemblements reposent essentiellement sur ces capacités différenciées et distribuées parmi les rassemblés et les espaces. Pourtant, ces mêmes cultures territoriales semblent

dans le même temps, induire une stabilité dans la forme des relations entre les rassemblés, avec la familiarité *a priori* notamment.

Entre la figure anomique des "teneurs de murs" et celle des "bandes organisées", il semble donc se dégager celle d'un nœud de relations à géométrie variable, capable d'accueillir des rapports fluctuants entre des personnes, des groupes, des lieux et des événements. Selon les 'moments' (les activités, les lieux, les heures ou les périodes de l'année), ces agrégations juvéniles vont constamment se modifier, passer de manière fluide de plus d'une dizaine de personnes à quelques couples ou petits groupes dispersés.

Quels sont les éléments fédérateurs, déterminants, dans la dynamique qui se manifeste par cette géométrie variable des rassemblements? Quelques facteurs influent sur cette géométrie des rassemblements ?

- Les jeunes, avant de se rendre au point de rassemblement principal, passent quotidiennement par d'autres points à proximité, sur lesquels ils trouvent des personnes qu'ils ne voient pas ailleurs. Une fois leur discussion finie, ils se rendent sur le lieu principal. Hors, ce lieu principal se déplace plus ou moins au cours de l'année. Cela peut être à cause du soleil, mais cela vient surtout du fait qu'à chaque rassemblement est affecté de manière tacite, un nombre de personnes relativement stable. Si pour une raison exceptionnelle (vacances, embrouille...) les jeunes estiment que le quota minimum ne sera pas atteint, les présents privilégient d'autres lieux (secondaires en temps normal) pour constituer les rassemblements principaux du jour.
- La forme des rassemblements change suivant s'ils sont constitués sur la visibilité, la présence physique... Les rassemblés se disposeront différemment pour chaque cas: en cercle, en ligne, dos au fond de scène...
- Si le rassemblement est étendu malgré un faible nombre de jeunes, c'est le signe d'une grande animation.
- Plus les rassemblés sont nombreux, plus l'ambiance est tendue. Ce que peut se permettre un petit nombre, sera de moins en moins supportable dans le fonctionnement d'un rassemblement plus fourni.

Cette recherche de stabilité a un coût que nous avons abordé par le contrôle de l'information, le prêt en retour, les renégociations entre strates d'âge des différents rassemblements, ainsi que sous l'angle du compromis.

Les formes prises par ces rassemblements, durables ou éphémères, sont peut-être susceptibles de nous informer sur la nature des cultures territoriales qui y sont mises en œuvre.

Un bruit court depuis la sortie du collège. Il y a eu une bagarre. Ceux qui n'étaient pas là, sont prévenus par les "éclaireurs"¹²⁷. Une fois alertés, ils viennent à la rencontre des grappes formées aux abords du collège. Ces agrégations juvéniles, semblables à des méduses, s'étirent ou refluent puis se

¹²⁷ Ce sont ceux qui sont attendus chez eux par leurs parents et ne peuvent se permettre le moindre retard. Ils s'éloignent donc du collège à regret mais participent à l'événement en étant les premiers à annoncer la nouvelle à ceux qu'ils cherchent à rencontrer sur leur chemin.

regonflent pour repartir en laissant une traînée qui les rattrapera. Les regards sont à l'affût. Même à l'arrêt, il y a toujours simultanément des élèves en mouvement (souvent les plus petits dans le rôle d'électrons particuliers qui balancent depuis l'épicentre).

Ce rôle des colporteurs d'information et des déformations des rassemblements, se retrouve lors de la 'mise en route' d'une soirée à 'gymnase ouvert' :

L'arrivée échelonnée des différents jeunes dans le gymnase, d'abord les plus petits puis les plus âgés, constitue au final des agrégats hétéroclites, où des pôles aux intérêts variables (basket, foot, discussions, échanges avec les plus petits, vannes...) émergent puis disparaissent. Ce chaos serein s'oppose trait pour trait au sentiment d'urgence réglementée propre aux organisations habituelles. Ici, les formes de regroupement n'expliquent que trop tard où se situe l'épicentre décisionnel : c'est au moment où son attraction 'aimante' d'autres jeunes désireux de nouvelles, que déjà l'onde informationnelle se déploie en un cercle dont les points s'éloignent du centre et le font s'écarter en s'écartant les uns des autres. Le signal court sans la moindre fébrilité. Les premières mises au point commencent et pourtant chacun ou presque continue ses activités ludiques. Des 'fédérateurs' discrets (des 'moyens' qui veulent avoir l'occasion de choisir les grands avec lesquels ils vont jouer) vont circuler de grands en grands pour monter une équipe. Les jeunes jouent toujours mais l'information a circulé, ils vont s'évanouir lorsque les équipes, en fait présentes sur le terrain mais fondues parmi les autres joueurs, vont commencer. Ceci, sans ce sentiment habituel d'à-coup ou de 'peine à démarrer' caractéristique de ces changements de *forme*.

Apparemment, ces descriptions chorégraphiques ne nous indiquent pas comment se caractérise l'investissement spatial et ce qu'il produit. C'est pourtant la grande force des chorégraphes de produire et maintenir du sens par l'investissement spatial des corps, un *investissement de forme* (d'après Thévenot ; Corcuff, 1995 : 89). Un travail du rassemblement visant à assurer une certaine stabilité dans la forme des relations. Du coup, cette chorégraphie prend une signification plus grave dans la mesure où elle est symptomatique des relations qui traversent le rassemblement.

Cette description se rapproche de la métaphore qu'utilise I. Joseph pour caractériser un espace public, celle de l'éponge "qui capte et rejette des flux et qui modifie constamment les limites de ses cavités" (1984 : 40), 'forme rythmique' insaisissable, parce que contingente à ceux qui l'anime et aux lieux qu'elle occupe: Lors des trajets, le *rassemblement mobile* des jeunes progresse par à-coups, la rupture avec le ou les jeunes retenus par une rencontre ou un événement, n'est pas toujours vraiment située. Sa forme n'est pas déterminée et l'arrivée des rassemblés dans les "ports d'attache" non simultanée. Cela traduit l'indécision quant à la poursuite du cours d'action (où va-t-on, avec qui, quand...), mais aussi relève d'une prise d'espace particulière où le corps se met souvent en scène sinon en jeu (arrêts au milieu de la route, cris...).

Un jeune se fait interpeller de loin par un autre qui lui reproche son retard. Ce dernier aurait pu attendre qu'ils soient plus près pour l'invectiver, mais l'éloignement permet d'atténuer l'offense. On peut aussi penser que l'adolescent esquisse un proto-espace public, un espace de publicité susceptible de réunir en

un public tous ceux (l'habitant, les rassemblés, le passant□) susceptibles d'avoir entendu le reproche.

La météo, le calendrier, l'événement, le nombre ou la diversité des rassemblés et des espaces, configurent des rassemblements et des cultures territoriales spécifiques. Dans ce chapitre nous montrons que ces dernières reposent sur les compétences différenciées des rassemblés et stabilisent la forme des relations ayant cours au sein du rassemblement.

On peut donc penser que la forme du rassemblement, sa géométrie et son rythme, peuvent nous renseigner sur la nature des cultures territoriales qui le traversent.

Ceci pour deux raisons:

- Toute chorégraphie produit et maintient du sens par l'investissement spatial des corps;
- Le contrôle de l'information, les compromis, les retours de prêt, de don ou les négociations sont divers moyens utilisés par les rassemblés dans leur travail de stabilisation de la forme des sociabilités.

Il y a ici, l'idée qu'une culture territoriale n'est pas attachée à un territoire, mais qu'elle consiste plutôt en une 'forme rythmique' qui se constitue à partir d'un milieu (espace, acteurs□) et qui est susceptible de pouvoir appréhender d'autres environnements. Le rassemblement développe ces compétences de perception et d'action. Du coup, selon sa constitution (incluant une variété et un niveau d'expériences plus ou moins important) il conduit à une plus ou moins grande "configuration"¹²⁸ (Ric□ur, 1998 : 47) des situations et donc à une transformation des cultures territoriales existantes.

Contingente et symptomatique, cette forme rythmique va nous permettre d'aborder le dernier chapitre de cette recherche, celui sur le 'cabotage urbain'.

21. Cabotage urbain

Alter et Ego, deux des jeunes les plus vindicatifs, sont installés à la porte d'un hall (Créteil), situé en retrait du rassemblement des petits et d'autres jeunes qui squattent le lieu. Après un conciliabule, Alter sort du hall avec un scooter et part faire un tour avec.

Pendant ce temps, Ego monopolise l'attention des jeunes rassemblés, intrigués par ce scooter qu'ils n'ont jamais vu.

« Combien il l'a payé ?

Ego fait '0' de la main;

- Oh, il l'a péta [volé] ?

¹²⁸ "La configuration est le deuxième stade du récit, l'acte de configuration possède une triple membrure: d'une part, la mise-en-intrigue, que j'ai appelée la 'synthèse de l'hétérogène'; d'autre part, l'intelligibilité, la tentative de mise au clair de l'inextricable; enfin la confrontation de plusieurs récits les uns à côté des autres, contre ou après les autres, c'est-à-dire intertextualité" (Ric□ur, 1998 : 47). La préfiguration c'est le premier stade du récit, c'est 'l'enfouissement' du récit dans la vie, sous la forme de la conversation ordinaire. La refiguration est le dernier stade du récit, celui de la lecture.

198 "Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville" 27/02/03 J. Boissonade

"Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement" N. Auray, L. Devisme, J.S. Debauge, S. Prat, P. Chemetov

- Ego: *Ouais, tu vas voir comment il va râler! Il y tient comme un bijou. Il l'a péta et il y tient. Moi, je m'en fous, je l'éclate* ».

Tour à tour, 4 ou 5 jeunes vont y monter, Ego le dernier.

Ego ne revient pas, le centre de l'action n'est plus le rassemblement mais il est situé à distance. De fait, le scooter véhicule l'action vers un ailleurs imaginé:

« *Qu'est-ce qu'il fait?* » ; « *Où est-ce qu'il est?* » □

Sachant qu'ils n'ont aucune chance de monter sur le scooter, les plus petits retournent sur leur lieu de rassemblement. Puis, les jeunes restants s'éparpillent petit à petit, pour rejoindre en ordre dispersé le carrefour, lieu habituel du rassemblement principal. Cet endroit est stratégique, sur la 'scène', alors que le lieu initial était situé en 'coulisses' à l'arrière d'un immeuble. Ce lieu permet aux jeunes de reprendre prise sur l'action, soit pour 'capturer' le scooter (au moins visuellement), soit pour prendre part à de nouvelles initiatives.

On s'inquiète en ne voyant toujours pas revenir Ego, sans casque sur un deux-roues volé avec très peu d'essence. Chacun y va de son hypothèse: « *Je sais où il est, il est chez Sonia!* ». On le voit finalement revenir, roulant sur les trottoirs à toute vitesse au risque d'abîmer le scooter. Alter enrage. Il serre les dents en ruminant dans sa barbe.

Comment appréhender le sens d'une telle situation, à l'aide des catégories ethnographiques et sociologiques habituelles ?

Les chercheurs considèrent en général les agrégations juvéniles depuis leur terrain d'enquête, l'un légitimant l'autre et vice versa: "Omniprésente dans les discours, lieu 'anthropologique' par excellence, la cité ainsi conçue comme unité de vie et comme unité d'appartenance est en ce sens un cadre pertinent pour l'analyse ethnologique" (Lepoutre, 1997 : 62). Du coup, les chercheurs privilégient une vision en termes d'opposition entre l'ici (le terrain) et l'ailleurs.

P. Bavoux parle du "besoin de rupture" qu'ont les jeunes entre le quartier où l'on "rouille", espace "périphérique" et "monotone de la vie quotidienne" ; et d'autre part l'espace public central qui permet "l'anonymat" et le "mixage des populations hétérogènes", "sphère d'évasion" et "espace de possibles" (Bavoux et Foret, 1990 : 73).

Même s'il reconnaît leurs contacts permanents, D. Lepoutre (1997 : 62) oppose le grand ensemble qui reste "l'unité de référence spatiale" et l'espace urbain qui l'entoure, qu'il nomme "l'autre monde"¹²⁹, tout simplement parce que "des incursions épisodiques ou mêmes régulières ne suffisent pas pour s'approprier des espaces urbains aussi vastes, aussi anonymes et portant d'une manière aussi facilement perceptible la marque architecturale de la différence et de la domination sociale" (ibid. : 61).

Il ne s'agit pas ici de réfuter la pertinence de tel ou tel découpage, cependant par cette notion de cabotage urbain, nous considérons les différences de niveaux d'expérience (appropriation, familiarisation, étrangeté, combat, conflit □) dans leurs relations plus que dans leur incompatibilité. Nous étudions des processus d'apprentissage de la ville, des enchaînements éprouvants ou non, plus que des aires écologiques, des Etats ou des statuts.

¹²⁹ Dans lequel il inclut l'espace scolaire.

Pour mieux comprendre ces pratiques juvéniles et les cultures territoriales hybrides qu'elles peuvent constituer, il s'agit d'abord de prendre en compte les trajectoires de ces jeunes.

Les trajectoires sont d'abord différentes selon le sexe. On a déjà souligné la plus grande présence des filles dans les appartements, les Centres Commerciaux Régionaux, dans la capitale ou au sein des activités encadrées. Sur la 'cité', les filles ne font en général que passer. Leur présence ne paraît légitime qu'en transit, accompagnant un adulte ou dans un but spécifique (achat□). Sans accompagnateur, leur présence même mobile, est comprise comme ambiguë: « *Elles passent et repassent tout le temps. Après, il ne faut pas qu'elles s'étonnent !* ». Du coup, des ragots à caractère sexuel 'collent' à certaines d'entre elles: « *Il paraît que*□ ».

Deux filles, jeunes adultes, fréquentent successivement quelques rassemblés de manière épisodique sans avoir de véritables rapports avec le rassemblement. Dans la pratique, chacune s'accapare un rassemblé, le conduisant à part mais à la vue du rassemblement, puis sur un mode quasi intime, laisse supposer une histoire privée. La douceur de l'échange en face à face, s'oppose trait pour trait à l'arrogance et à l'attitude de défi dont ces deux mêmes filles font preuve dans leurs rapports sociaux en général (rassemblement, habitants□). Elles s'inscrivent constamment dans un rapport d'exigence (« *Donne moi*□ »), subordonnant les rassemblés. Ceux qui accèdent à leurs demandes doivent alors assumer une soumission symbolique au vu des autres. D. Lepoutre (1997) montre qu'à l'inverse des vannes, les insultes visent surtout à inverser une domination. Ici, elle est exercée de fait par les hommes. Les deux filles tentent d'inverser cette domination en imposant une logique de violence verbale dans laquelle elles ont une chance d'avoir le dessus. Elles 'surjouent' un rapport viril en empruntant une vulgarité masculine affirmée (« *Espèce de petite salope* », dit-elle, s'adressant à un grand qui s'éloigne après l'avoir insulté). Mais dans le même temps, elles se dégradent symboliquement en ne respectant pas l'habitus féminin largement rappelé par les garçons. Nouvelles sur la cité, fières et indépendantes, le rassemblement ne tarde pas à porter un jugement défavorable, voire parfois hostile, à leur rencontre. Ce jugement s'exprime à mots couverts le plus souvent (regards, remarques privées□). Les seuls qui s'affrontent à elles doivent surenchérir dans l'injure face à une fille et donc se dégrader, pour espérer l'emporter. Ces comportements sont limités, essentiellement pour préserver la cohésion des rassemblés (tous masculins), dont certains ont des relations privilégiées avec ces filles.

Paradoxalement, ces deux filles font preuve de la même volonté que les rassemblés, mais exacerbée: celle de "capter des flux" (Deleuze). Une volonté que certains leur reprochent: « *Elles vont à droite, à gauche, elles sont pas claires* ». Les rassemblés s'appuient en effet sur les rassemblements mêmes mobiles, comme nœuds de réseaux (péages) par lesquels transitent les informations, récits, occasions, trafics, drague□: Un jeune attend seul sur le rassemblement apparemment désert en cette mi-juillet, son rendez-vous chez le médecin installé à une dizaine de mètres de là. A la différence de la salle d'attente, il peut se tenir à l'affût de tout ce qui pourrait transiter par le rassemblement même virtuel: les petits qui tournent en vélo sur le quartier et

qui pourraient lui rapporter quelque information, un grand isolé qui a besoin de rencontrer un autre rassemblé et va passer sur le lieu de rassemblement pour s'enquérir de l'endroit où il peut le trouver... « *J'ai pas de portable. Si je me dis, tiens j'ai pas vu Hamid du Mont-Mesly, soit je monte chez moi lui téléphoner, soit je vais au troisième étage du centre commercial. J'ai une chance sur deux de le trouver* ». L'enquête n'a pas confirmé la régularité supposée par cette réflexion ou d'autres encore: « *Si tu y vas à 21h, tous les soirs tu les trouves à 'Carrefour'* ». Cette nécessité d'affirmer des récurrences semble donc constituer une 'reprise' sur laquelle s'appuie le cabotage urbain. Ce dernier permet ainsi de passer à de nouvelles configurations (voir chapitres précédents), sur des motifs affinitaires, citadins, professionnels□

Les trajectoires sont aussi différentes suivant l'âge. P. Bavoux (1990 : 73) a décrit les différentes étapes scandant la pratique d'un lieu central comme la rue de la République à Lyon. Cette pratique relève successivement de dimensions:

- **Mythique:** représentation à distance de l'espace central comme étant une micro-scène de la société française;
- **Initiatique:** apprentissage des codes en vigueur sur cet espace;
- **Identitaire:** choix par le jeune de manifester son unicité ou son universalité, de se détacher ou se fondre;
- **Transitoire:** tremplin vers d'autres horizons urbains et de nouvelles mobilités.

Il s'agit ici pour les jeunes de passer d'un ici à un là-bas, d'un terrain à l'autre. Suivant les âges, les individus et la 'forme rythmique' du rassemblement, les points d'attache sont variables, les prises d'espace et les territorialisations diffèrent.

Cependant, le processus décrit sur la rue de la République, induit une conception binaire de l'espace urbain juvénile, qui ne débouche que dans une phase ultime, adulte et mature, sur une pratique plus large de la ville. Si elle est didactique, cette approche minimise la multiplicité des mondes et la pluralité des normes observées par les jeunes (collège, MJC, petits boulots, centre commercial, modèle médiatique□). Ce sont avant tout ces expériences, ces épreuves, qui préparent (entre autres) à la découverte d'un espace central.

Nous avons vu en effet que les tentatives pour négocier son statut (lié à l'âge essentiellement) conditionnent l'accès aux divers rassemblements. Cet accès aux rassemblements ouvre aussi sur différentes mobilités (géographique, biographique, entre types de socialisation, avec les autres publics lors des cabotages□). Grandir, c'est avoir accès à l'information. C'est rentrer dans un secret alors partagé entre pairs et en sortir renforcé par de nouvelles mobilités. Mais les mouvements ne se limitent pas à la provenance ou à un déplacement, ils caractérisent plus généralement une pluralité de sphères dans lesquelles ces acteurs évoluent, une pluralité de domaines de compétence et de types d'engagements qu'ils souscrivent (université, travail, rassemblements□).

Cette notion de 'cabotage urbain' définit un quotidien et une banalité qui doit nous garder d'une approche qui tendrait à valoriser les acteurs mobiles (géographiquement, professionnellement, culturellement□), parvenant à établir des contacts personnels avec d'autres acteurs, éloignés spatialement ou

socialement (écarts hiérarchiques, différences de statut, de rôle, d'origine, de groupe□). La valorisation de ces "passeurs" (rassemblé entretenant des contacts fréquents avec le personnel municipal susceptible de fournir un emploi□), insiste en général sur leurs capacités (de quoi sont-ils capables ?), au détriment de ce qu'ils font (quels savoir-faire mettent-ils en □uvre ?). On applique alors à ces personnes des qualités en propre (malin, persévérant, intelligent□), qui tendent à qualifier des personnes humaines susceptibles d'agir dans des projets, de la même manière que l'on jaugerait des produits ; et à oublier les compétences distribuées parmi les espace ou les autres acteurs (le rassemblé ordinaire, l'usage quotidien□).

M. Kokoreff (2001 : 253) réfute lui aussi cette opposition frontale entre deux mondes (le quartier et le centre), parce qu'elle oublie l'épaisseur du rapport, de la tension qui peut exister entre les deux. Tension qu'il perçoit notamment dans les transports urbains¹³⁰. D'autre part, cette opposition fait l'impasse sur la capacité des jeunes à habiter n'importe quel lieu, différemment suivant les individus et les espaces, sans que l'on parle nécessairement tout de suite d'appropriation. S'attachant à repérer les processus de socialisation urbaine par la mobilité, il préfère insister sur le degré de fixité et de mobilité des situations. Il distingue quatre types de mobilité:

- **De désenclavement:** déambulations juvéniles qui manifestent l'incertitude d'une identité sociale;
- **Aléatoire:** mobilité 'multi-territoriale' non programmée, dans laquelle il s'agit de "jouer du réseau" de transport, de ses ressources et de ses capacités;
- **Déviantes:** mobilité dont le sens est donné par la fraude ou tout autre acte délictueux (agression, dégradation, racket□). La transgression est considérée comme la réparation d'une exclusion dont l'injustice est redoublée par le contrôle;
- **De réassurance:** mobilité restreinte entre des lieux familiers.

Les notions de fixité ou de mobilité ne sont donc pas perçues ici uniquement dans une opposition dans laquelle les jeunes attendraient, fixes sur le quartier et deviendraient mobiles pour se diriger vers le centre. Chaque situation est considérée comme tendue entre fixité et mobilité (sociale, spatiale, dans les rôles que l'on s'attribue selon les situations□). Elle s'exprime en degré au sein de cette échelle de mobilité.

La dynamique de ce 'n□ud de familiarité' qu'est le rassemblement, semble donc provenir de 'cabotages urbains' mobilisant des cultures territoriales, des situations et des milieux différenciés. Lors de ces cabotages, des jeunes vont écumer, à chaque fois dans une configuration différente (nombre de personnes, composition□), des gymnases, MJC, collèges, des lieux de travail, des centres commerciaux, Paris (Bastille, les Champs-Élysées□)□)

L'idée de cabotage correspond à une unicité (c'est le même bateau), ce qui ne colle apparemment pas à un rassemblement qui lui, est recomposé à chaque fois. Si l'on considère cette notion comme pertinente, c'est parce que nous caractérisons le rassemblement comme une 'forme rythmique' (l'éponge□),

¹³⁰ Pour P. Bavoux, le quartier disparaît au terminus rue de la République, au moment de la descente du bus.

forgeant des relations identitaires, culturelles et un type de rapport aux 'mondes', suffisamment présents pour imprégner les rassemblés au travers des différentes configurations ou situations rencontrées. Le cabotage implique une culture territoriale, une navigation spécifique, comportant une perspective du littoral connu, plus ou moins éloignée (on est plus ou moins en haute mer selon que l'on se trouve dans tel ou tel espace, dans telle ou telle situation□), les accidents de la côte servant de repères (voir chapitre sur la construction de la familiarité). Si la mer devient houleuse, il est toujours possible de rester au port: Un jeune recherché par la police ne se présente plus sur le lieu de rassemblement principal, trop public, mais retrouve les rassemblés sur d'autres lieux fréquentés par le rassemblement (hall, gymnase□).

Des rassemblés parcourent la galerie du centre commercial lorsque nous rencontrons trois filles. L'une d'elles avait appelé un des garçons la veille pour qu'ils se voient. Après s'être expliqué avec la fille, il nous raconte qu'il avait décliné l'invitation en répondant « *Je bouge !* ». Le silence des rassemblés lui fait comprendre qu'ils ne sont pas dupes eux aussi. Il répète « *Je bouge là* [sous entendu là où ils sont] ». Mais 'bouger' ce n'est pas vraiment aller au centre commercial. Lorsque plus tard, je lui demande où ils 'bougent' le week-end, il me répond « *Paname* », sans que je sache vraiment ce qui pour lui, relève du souhait ou de la réalité de ses mouvements.

Nous avons vu qu'en dépit d'une relative homogénéité sociale des rassemblés, on constate une assez grande diversité de leurs provenances et de leurs destinations. Ils habitent souvent d'autres quartiers (affinités de collège, déménagements), des villes diverses (anciens habitants ou affinités de lycées professionnels notamment), voire parfois des départements différents (parents séparés□).

La mise en mouvement n'est donc pas une démarche partagée au même niveau par l'ensemble des rassemblés. Nous avons déjà évoqué l'accoutumance qui peut provenir d'une fragilité particulière du rassemblé (chômage, parents séparés□). Cette accoutumance est souvent renforcée par la nécessité d'être 'présent' quotidiennement pour les revendeurs de drogue. Il faut être là quand vient le client. Du coup, l'absence de 'motif' au déplacement rend la mise en mouvement plus éprouvante encore.

« *Je me lève le matin, hou hou, les gens dans un sens, les voitures□ C'est trop speed* »¹³¹ (rassemblé, Créteil).

« *Si l'on propose à un garçon une place au cinéma de Créteil à 20f, il sera d'accord car ce n'est pas loin. Si on lui propose une place de cinéma et un repas au restaurant gratuits à Paris, il va y réfléchir à deux fois à cause des problèmes de racisme entre autres. Par contre, s'ils sont en groupe ils peuvent aller loin* » (responsable mission ville, Créteil).

« *Quand je leur propose de venir au Service Municipal Jeunesse, [les dealers] me répondent: Ca fait 10 ans qu'on part en vacances, on n'a jamais rien demandé à la mairie, c'est pas aujourd'hui qu'on va commencer* » (animatrice jeunesse, Bobigny).

¹³¹ Cette sensation d'être dépassé par la vitesse de ce qui nous entoure, semble être assez partagée par les gros consommateurs de haschich.

Suivant les moments de l'année, de la semaine ou selon les horaires de la journée, les jeunes rassemblés ne rencontreront pas les mêmes personnes et les mêmes situations. Par exemple, le sens de ce qui se produit dans un gymnase est bien différent s'il est familial ou situé à l'extérieur, s'il s'agit d'équipes venant de plusieurs endroits de la ville, d'autres communes (ce qui correspond plutôt à l'arrivée des beaux jours), ou s'il s'agit d'un entraînement routinier. Les situations occasionnées par ces cabotages (entre des adolescents et un équipement, des rassemblés et des passants□) ne relèvent pas d'une opposition privé □ public dans laquelle les jeunes soit s'approprieraient un territoire, soit devraient se couler dans le moule de l'anonymat. Il s'agit plutôt d'un continuum au sein duquel le rassemblement comme 'forme rythmique' induisant une culture territoriale spécifique, prend une place variable.

Si l'on considère pour l'analyse le rassemblement comme un tout, on peut dans une première approche, esquisser au moins deux formes de cabotages, suivant le type d'aire urbaine où il se produit:

- **Aire de type central équipée:** les rassemblés gravitent essentiellement au sein même du quartier ainsi que dans ceux limitrophes.
- **Aire périphérique peu équipée:** les rassemblés sont à la fois plus recentrés sur quelques lieux stratégiques mais aussi mobiles sur de plus grandes distances spatiales ou situationnelles.

Au-delà de cette première esquisse, nous constatons que selon ces mobilités, les activités, les lieux, les heures ou les périodes de l'année, ces rassemblements vont constamment se modifier, passer de manière fluide de plus d'une dizaine de personnes à quelques couples ou petits groupes dispersés. Les jeunes doivent donc composer à partir de géométries du rassemblement qui varient avec les différents 'ports d'attache', leurs publics et leurs cadres respectifs. Les rassemblés adoptent alors des postures identitaires, territoriales ou morales 'composées'. Le lieu de rassemblement devient pour les rassemblés, un espace ressource d'urbanité sur lequel s'éprouvent les différentes cultures territoriales.

Les mobilités et notamment les cabotages urbains, s'appuient sur des reprises et des cultures territoriales spécifiques (navigation): « *Samedi, je vais à Troyes. Je vais m'acheter des T-shirts□ C'est moins cher là-bas. Cyril et Karim y sont allés. Il m'a dit qu'il y avait un arrivage le samedi. Je me suis engueulé avec ma Daron [mère]. J'avais rien, pas de T-shirt, pas de short propre. C'est comme Hamid [son frère]. Il me pique tout, même les stick pour mettre sous les bras. J'en ai acheté, tu vas voir* ». Si l'on considère les cultures territoriales nourries par ces récits (le secret, le 'tuyau', le regard, la rumeur□) et ces cours d'action, comme des mises en mouvement potentielles, comme embrayeurs de mobilités, le temps n'est plus seulement celui des 'rendez-vous', notamment institutionnels (celui que l'on manque, les horaires de cours, de fermeture de services administratifs, d'arrivée au travail, de créneaux d'activité□). L'espace ne relève plus simplement d'un territoire que l'on habite. Le mouvement devient déterritorialisation, proximité de trajectoires (spatiales, biographiques□) que l'on se fraie, d'expériences sensibles dans une culture urbaine de l'« intervalle entre les "mondes" ».

Ce n'est pas la mobilité en elle-même qui apporte plus de socialisation et de mobilisation. C'est la capacité à combiner des situations comportant par exemple un haut degré de mobilité (transports, centre urbains□) à d'autres plus sédentaires (travail, habitat□). Il s'agit moins de considérer la compilation de situations diversifiées ou le répertoire des rôles ; que le mouvement, le cabotage de l'une à l'autre, compte tenu des écarts qui les séparent (sociaux, spatiaux□) et donc des épreuves que représentent ces mises en mouvement.

Les mobilités des jeunes rassemblés composent alors un rapport plus complexe que la figure habituelle 'centres-périphéries'. Ce rapport classique ne représente plus qu'une partie des mouvements urbains. Avec la notion de cabotage, nous passons à une approche plus décentrée, avec ses voisinages, ses multiplicités, "ses façons de prendre les choses par le milieu" (Descamps, 1986 : 21), bref, la métaphore du rhizome (Deleuze et Guattari, 1980).

La notion de cabotage urbain est l'aboutissement d'une démarche qui travaille cultures et territoires par le mouvement. On ne pouvait dans ce cadre, opposer un ici à un là-bas ou un privé à un public.

Nous avons vu que les rassemblements ont une géométrie variable. Avec le cabotage urbain, nous essayons de comprendre les processus d'apprentissage de la ville par ces configurations mobiles.

Il fallait donc tout d'abord, saisir ce qui, malgré la fluidité des rassemblements, relevait d'une unicité susceptible d'être un support d'identité ou de culture territoriale et représenter une ressource d'urbanité pour les rassemblés.

Nous avons tenté de définir le rassemblement à l'aide de deux notions: c'est un nœud de familiarité interactionnelle et une forme rythmique. Dans ce chapitre, il s'est agit de traiter plutôt le deuxième aspect de ce processus d'apprentissage, en considérant la diversité des ports d'attache et la navigation spécifique de ces rassemblements juvéniles.

La dynamique de ces nœuds de familiarité provient en effet des cabotages qui vont enchaîner des situations plus ou moins éprouvantes. Il fallait donc considérer les trajectoires dans leur diversité et les différences dans leurs relations.

Les histoires de vie ont rassemblé des individus aux provenances et aux destinations hétérogènes, malgré une relative homogénéité sociale. Selon son âge ou si l'on est une fille, délinquant éloigné par décision de justice ou enfant de parents divorcés, lycéen ou revendeur de drogue ; les trajectoires façonneront des inégalités de mouvement. « *Bouger* » ne prend pas le même sens pour tous. L'accoutumance ou l'absence de motif rendront toute mobilité plus éprouvante (travail, sortie, achat□).

Plutôt que de constater l'état ou le statut d'individus, le caractère central ou non des aires urbaines concernées, il s'est agit d'une part d'observer les mécanismes spécifiques au rassemblement, capables d'initier le mouvement et d'autre part de travailler l'épaisseur des rapports entre chaque situation.

La notion de cabotage urbain, loin d'opposer fixité du quotidien et mobilité événementielle, considère le mouvement ordinaire comme s'appuyant sur:

- Les offenses et les négociations territoriales permettent d'accéder à de nouveaux rassemblements. L'apprentissage de nouvelles cultures territoriales pour et à cette occasion, forge de nouvelles compétences, de nouveaux engagements et de nouvelles mobilités;
- Les reprises permettent de compter sur des récurrences (« *Tu le trouveras là-bas tous les soirs* ») pour capter des flux (« *On partira direct de là-bas* ») et on décidera où on va avec lui, car il connaît les bonnes adresses);
- Les récits (« *Il paraît qu'il y a un nouveau "grec"* ») et les anticipations, font émerger de nouvelles configurations mobiles.

Travailler l'épaisseur de ce mouvement ordinaire, c'est considérer:

- Chaque situation tendue entre fixité et mobilité
- Une approche spatiale décentrée, soucieuse des voisinages, des multiplicités, des risques et des opportunités que permet chaque différence, chaque épreuve;
- Les savoirs-faire et les cultures territoriales mises en œuvre lors de passages, des intervalles entre ces mondes quotidiens (famille, collège, petits boulots...).

Conclusion

Le programme de la consultation de recherche "Apprentissages, transmissions et créativité de la ville et dans la ville" poursuivait plusieurs objectifs, révélateurs des préoccupations des différents partenaires de cet appel d'offres interministériel:

- Surmonter deux présupposés:
 - La culture serait productrice par essence de lien social;
 - Son instrumentalisation étant impossible, toute politique publique de la culture serait vaine.
- Questionner l'identité des générations issues de l'immigration au travers d'une approche non spécifique;
- Prendre en compte les nouveaux modèles culturels pour comprendre la transformation des attentes vis-à-vis des espaces publics;
- Essayer de construire (et donc de qualifier) une culture de la ville;
- Comprendre les places qu'occupent les jeunes dans les processus de construction culturelles et voir comment ces processus s'inscrivent dans des dynamiques territoriales.

Dans cette longue contribution, nous avons essayé de comprendre comment les rassemblements quotidiens de jeunes mobilisent ceux qui les composent. D'une problématique rebattue et limitée, nous avons été conduit progressivement à construire la notion de cultures territoriales. Elle s'attache aux rapports entre les différentes cultures, entre les divers territoires, ainsi qu'aux relations entre cultures et territoires. Nous avons mis en évidence que ce sont les mises en mouvement des rassemblés qui confrontent cultures et territoires. Ce sont ces mouvements qui constituent des épreuves que les rassemblements induiront puis aideront à surmonter.

Avant d'en arriver là, reprenons le début de notre démarche. Les jeunes qui composent ces rassemblements sont tributaires de conditions objectives (sociales, culturelles, spatiales, symboliques□) qui les poussent au dés□uvrement (chômage, sortie du système scolaire□). Une histoire commune rapproche ces jeunes qui se rejoignent dans leur opposition au milieu environnant (adultes, collège, parents□) et autour d'intérêts mutuels (coprésence, rumeurs, prêts, trafic□). Ils surjouent les rôles qui leur sont attribués (celui du "jeune de banlieue" par exemple) pour transcender les conditions objectives qui leur sont faites. Ce jeu n'évite pas une certaine vulnérabilité, dans la mesure où les jeunes rassemblés doivent remettre en jeu leur rôle en permanence, au gré des situations qu'ils rencontrent.

Si nous avons choisi d'aborder par la notion de rapprochement des situations habituellement décrites en termes de bande ou de groupe, c'est qu'elle nous permet d'inscrire ces phénomènes dans une banalité sociale et quotidienne. De plus, elle souligne que l'urbanité est relative à des situations, plus qu'à des publics ou des espaces.

Le terme de rassemblement repose sur ce double constat de banalité sociale et d'urbanité relative, pour se définir en tant qu'arène au sein de laquelle s'expriment des virtuosités (sportives, délinquantes□). Celles-ci reposent sur des capacités distribuées parmi les rassemblés, le rassemblement et le milieu environnant.

Ce lieu d'apprentissage, qui s'apparente à un espace intermédiaire peut remplir plusieurs fonctions: point de passage, seuil, point de contact, soupape, accueil. Nous avons cependant souhaité nous départir d'une approche par trop fonctionnaliste, pour nous intéresser aux sens que prenaient ces rassemblements pour les différents acteurs. Suivant les moments, les publics ou les espaces, le rassemblement peut en effet reposer sur la critique, la visibilité, la virtuosité, la présence physique ou l'identité.

Cette notion d'identité prend ici un sens particulier. Notamment parce qu'elle est souvent invoquée à l'appui d'une approche en terme de groupe ou de déviance. Il s'est agit dans notre travail, de montrer que ces identités proviennent d'un écart, celui qui sépare les attitudes personnelles face à une situation et les valeurs communes. Deuxièmement, les jeunes rassemblés tentent de disposer de leur identité stigmatisée, de la mettre à disposition ; alors que les autres publics la considère comme naturelle ou pathologique. Or, nous avons affaire à des relations identitaires et non à des essences propres à tel ou tel rassemblé ou rassemblement. Enfin, ces identités relationnelles se construisent sur des rapports de pouvoir et de savoir cognitif entre les rassemblés ou entre ces derniers et leur milieu. Leur socialisation se fait donc par allégeance, imitation ou appartenance ; valorisant ou rejetant modèles et contre-modèles. Les rassemblements constituent en effet des ressources susceptibles de compenser l'inégale répartition des compétences face à la difficulté par exemple, de généraliser les enseignements d'une expérience.

Cependant, le "déterminisme situationnel" et les modalisations qui cadrent ces situations en indiquant "ce qui se passe" au-delà de ce qui est dit, jouent un rôle essentiel dans cette socialisation. Le rassemblement valorise en effet une interobjectivité qui amenuise la qualité de sujet des participants et favorise les processus identitaires agonistiques. Les modalisations s'appuient sur des

ancrages situationnels, culturels et territoriaux. L'accord entre ces trois types d'ancrage indique une capacité à affronter des situations qui sont souvent problématiques. En effet, les rassemblements sont fragiles et peu institués. Appareils lieux de l'entre-soi, ils semblent résulter de l'usage particularisé d'espaces comportant essentiellement une dimension politique publique (carrefour, entrée de commerce ou de cité). D'autre part, les rassemblements sont pratiqués de manière centrifuge par les rassemblés alors qu'ils sont considérés comme étant centripètes par les autres publics. D'où une stigmatisation qui force le trait d'une différence radicale en s'appuyant sur un culturalisme ou un éthologisme qui nie aux rassemblés le statut de sujet.

Plus généralement, les situations problématiques représentent des épreuves lors desquelles les rassemblés peuvent perdre la face, des compétences, un emploi, des amis, une intégrité. La discorde, lorsqu'elle apparaît peut marquer une violence latente, mais aussi signifier un territoire partagé et représenter un support d'interaction et/ou de territorialisation. Elle révèle d'autre part, l'instabilité des relations et la construction des sociabilités qui traversent les rassemblements. Le risque de discorde dû à la fragilité du rassemblement conduit les rassemblés à tenter de légitimer sa présence constamment (antériorité spatiale, surlignage, liberté décisionnelle), en mobilisant de fait parents, amis ou connaissances.

La figure d'un groupe exclusif, faisant fi du milieu et rejetant les gêneurs, pour mieux se consacrer à ses affaires privées semble maintenant moins assurée. Premièrement en effet, le rassemblement est soumis à une visibilité persistante et continue malgré les déplacements. Dans un espace résidentiel de cité où l'anonymat est impossible, cette surexposition contraint et stigmatise, incite à la retraite et conduit à modaliser et stratifier ses relations. Elle oriente surtout les rassemblements vers les "lieux-mouvements" (carrefours, passages, entrées, places) qui induisent une perspective de coordination publique. Du coup, la 'familiarité *a priori*' qui se développe au sein du rassemblement est articulée à la fois sur des relations interobjectives déjà évoquées et sur un monde commun. En permettant le réinvestissement collectif de repères individuels, le rassemblement devient un 'noeud de familiarité interactionnelle'. Par une 'gestion permanente du conflit potentiel', le rassemblement valorise une réflexivité pratique (face), mais aussi identitaire (justice). Les jugements sont portés par et orientés vers l'action. Le rassemblement tend à devenir un espace public pratique, dans la mesure où l'on considère ce dernier comme pouvant être aussi un lieu de conflit et de reconnaissance.

L'autre raison pour laquelle la représentation d'un groupe replié sur lui-même ne tient pas provient du fait que le rassemblement se caractérise plutôt par une certaine porosité appropriative. Celle-ci se construit sur les différences entre les milieux et c'est notamment par cette appropriation "différentialiste" que les identités se composent. Néanmoins, cette composition identitaire et cette porosité appropriative ne vont pas sans un certain contrôle de l'information. Sa retenue ou sa diffusion permettent l'intégrité du rassemblement et le lien entre les situations. Ce contrôle facilite donc circulation et justification lors des épreuves.

Enfin, la notion de territoire semble l'appui le plus sûr, aux conceptions classiques des groupes des jeunes qui "rouillent" en bas des tours et squattent

les halls d'immeuble. Les limites entre les différents espaces, rassemblements et publics sont en effet essentielles et respectées pour la plupart. Ceci donne d'autant plus d'importance aux moyens permettant de franchir ces limites et passer d'une différence à une autre, du familier au commun puis au public. Ces passages (compromis, rapprochements, activités conjointes, offenses et négociations territoriales, récits et anticipations) s'ancrent nécessairement dans leur contexte pour affronter ces épreuves à passer. D'où l'intérêt de pouvoir compter sur des territoires comme appuis familiaux.

Ce sont les qualités expressives singulières des rassemblements qui sont susceptibles de faire territoire et de provoquer une part du sentiment d'insécurité éprouvé par les autres publics. Le degré d'agencement plus ou moins élevé des rassemblés et leur expressivité permettent de dégager des configurations territoriales aux potentiels différenciés (point fragile, espace rythmique, tremplin). Si les qualités expressives du rassemblement font territoire, lors des interactions les 'reprises' font appel à une expérience antérieure qui deterritorialise l'action. Ces 'reprises' projettent ensuite l'expérience de cette épreuve passée sur un a-venir de la situation présente et opèrent par là une reterritorialisation de l'action.

Cette conception du territoire au statut évoluant au cours de l'interaction à l'aide des reprises, articule mieux espace, représentation et coordination collective. Les rassemblements occasionnent et entretiennent en effet chez les rassemblés, des compétences sensibles de perception et d'action se situant bien en-deçà de la notion de territoire. Ce sont par exemple les compétences situationnelles qui permettent d'instituer une confiance de coordination et à terme, un passage du familier au public. Plus généralement, il s'agit de prendre en compte l'ensemble des 'cultures territoriales'. Elles concernent la part du culturel qui se déploie dans l'espace sensible et celle du territorial qui s'exprime dans les interactions. Ces cultures territoriales diffèrent selon la variété, le niveau d'expérience et la diversité de "configuration" (Ricœur, 1998), autrement dit de mise en récit des expériences des rassemblements. Cette "mise en intrigue" de l'épreuve rend possible un certain détachement vis-à-vis de son contexte et une 'mise en culture' de l'expérience. Du coup, ces cultures territoriales sont susceptibles d'appréhender d'autres environnements et d'évoluer pour faire face à un quotidien transformé, ainsi qu'aux prochaines épreuves.

Ce sont les moyens de passage utilisés pour affronter les épreuves qui révèlent le plus souvent la pertinence de ces cultures territoriales. Les compromis, offenses et négociations, retours de prêts ou de dons, récits, anticipations concourent en effet à stabiliser la forme des relations des rassemblements (géométrie, rythme). Cette forme rythmique produit et maintient du sens, dans la mesure où elle dépend du milieu à partir duquel elle se constitue et elle est symptomatique des cultures territoriales mises en œuvre en son sein. Les qualités de cette forme apparaissent de manière flagrante lorsque l'arène qu'est le rassemblement donne lieu à une virtuosité collective. Celle-ci est perceptible notamment lors de prises d'espace singulières, qui montrent à la fois une maîtrise des lieux et qui contribuent fortement à l'apprentissage de la ville et à la mobilisation des jeunes rassemblés. Les cultures territoriales, au travers des 'reprises' ainsi que de la "contagion des

idées" et des actions entre les rassemblés font ici le lien entre territoires et mises en mouvement. Les pratiques mobiles qui en découlent, leur permettent de capter les flux situés à distance, mais aussi de les créer.

Un 'cabotage urbain' quasi quotidien anime les rassemblés dans des configurations à chaque fois spécifiques. Ce cabotage ordinaire les conduit du carrefour au gymnase puis à Foot Locker ou chez « *un grec* », de Bastille jusqu'au hall d'une Maison Pour Tous ou celui d'un immeuble de la cité. Il forge des rassemblements à géométrie variable, qui privilégient les voisinages, les multiplicités (risques, opportunités□). Ce mouvement des rassemblés navigue au sein de situations tendues entre fixité et mobilité, qui ouvrent à la fois sur de nouvelles épreuves et de nouveaux rassemblements et engagements, sur de nouvelles compétences et mobilités, sur des cultures territoriales originales.

Pauses publiques

Selon Bruno Latour, les espaces publics doivent gérer avant tout le problème de leur propre saturation (de signes, d'objets□). Cependant, dès que l'on quitte les espaces publics centraux privilégiés, le rapport Sueur (1998) a montré la rareté et la moindre qualité des services dans les aires urbaines en difficulté.

Il s'agit, dans la proposition de 'pauses publiques', d'amenuiser ces deux sources de conflit en orientant les pratiques le plus clairement possible du côté de l'usage collectif et non propre aux rassemblés. Pour gérer le lien entre usage (privé) et bien public (civique), ces 'ossatures minimales communes de services' vont constamment chercher à "défamiliariser le familier et à familiariser le non-familier" (Ric□ur, 1998). A la station de métro, il est courant que l'un ou l'autre des rassemblés s'assoie sur le siège du Photomaton installé face aux caisses. La tête sortie, il attend un collègue et dit bonjour aux autres passants qu'il connaît.

Ces espaces ressources seraient donc installés au sein même des principaux rassemblements qui se produisent non loin des espaces de circulation¹³². Sur ces ossatures, pourraient se greffer suivant les cas, des prestations plus ou moins lourdes, adaptées au site et à son évolution, des services publics (boîte postale, téléphone, Internet□) et commerciaux (distributeurs de boisson□), l'objectif étant de multiplier le type de services disponibles pour élargir et renforcer l'accessibilité des 'pauses publiques' à différentes catégories de population.

On peut alors parler d'une grammaire des situations de service qu'il s'agit ici d'utiliser le plus largement possible (objet technique, espace familier, relation institutionnelle, rendez-vous, accès distant, rapports entre les publics□), pour inventer *in situ* les cadres participatifs les plus adéquats et

¹³² Nous avons vu que cette notion de circulation est importante, dans la mesure où elle favorise la publicité de cette 'pause publique' et sa civilité: Je demande à un jeune pourquoi on ne le voit plus sur le rassemblement principal (situé à un carrefour), s'il y a une 'embrouille', s'il a des problèmes. Il me répond: « *C'est pas avec le quartier, c'est avec les flics* », le rassemblement principal devient "trop" public mais fonctionne avec d'autres plus discrets.

favoriser la 'convivialité' dans laquelle se structure la relation de service (que cette "intelligence sociale en situation" (Joseph, 1999c : 32) soit le fait d'individus ou déposée dans un automate ou un espace). Cette convivialité est indispensable dans le sens où c'est elle qui adapte localement la production de services à la spécificité des usagers en accueillant la personne et en coordonnant la prestation. Ce processus, qui favorise la dynamique d'accessibilité et de visibilité, plus que l'offre brute de services, considère le rapprochement avec l'autre comme un but et un apprentissage. Nous nous situons donc sur un temps long, malgré l'apparente fragilité et l'évolutivité de ces dispositifs dans le milieu urbain

Les conditions nécessaires à la réalisation et à la viabilité de ces points de services sont avant tout liées à leur potentiel d'urbanité et d'accessibilité. On doit donc y trouver des services multiples et intéressants des publics divers (distributeur de journaux, de boissons, téléphone□). On doit pouvoir y greffer selon les cas des services spécifiques comme par exemple une 'alcôve' dans laquelle quelques jeunes pourraient se réchauffer¹³³, avoir accès aux services précités, tenir un rendez-vous avec un éducateur□. Ce service spécifique peut s'imaginer pour des parents attendant la sortie de l'école, des personnes âgées□. Il s'agit en effet, de préserver le caractère civil des rapports entre publics différents dans le dispositif de 'pause publique', ceci par des "contraintes fonctionnelles de coopération" (Joseph, 1999c : 27) entre la personne déposant son courrier, des femmes descendant du bus et des jeunes attendant la sortie du collège. Mais aussi par une possibilité de mise à distance dans la proximité, grâce à des aménagements physiques spécifiques (moyens de filtrage entre les espaces, articulation des services entre eux□).

Cette diversité fonctionnelle de la 'pause publique' doit aussi permettre d'attirer ponctuellement des services centraux (permanence sociale, opération de sensibilisation□), et dans le même temps, de donner accès à l'information sur des prestations ou des événements; conduisant les personnes à se rendre dans les autres espaces urbains et entrer en relation avec de nouveaux publics.

Une démarche participative

La constitution de ces ossatures minimales communes de services, au milieu des rassemblements, peut aider à sortir de l'alternative espace jeunes / équipement lourd. L'aménagement urbain ne poursuivrait pas, pour une fois, un objectif sécuritaire de dispersion des rassemblés, mais une démarche constructive autour de laquelle pourraient adhérer des intentions, des objets, des services, des projets ; réunis sous le terme de "pause publique". Ces pauses publiques ne sont qu'un dispositif parmi d'autres. Elles visent à requalifier un espace urbain au travers d'un réseau 'technique' (humain et non humain), dont les acteurs présents sur les rassemblements, sont susceptibles de s'emparer. Dans notre approche, les rassemblés peuvent être à la fois ou tour à tour, usagers, bénéficiaires et moteurs de ces services (chercher un site musical sur Internet, trouver un emploi grâce à un rendez-vous dans une alcôve avec une

¹³³ Les gestionnaires d'immeubles ne chauffent plus les halls pour y éviter le stationnement.

personne de la PAIO, monter un projet commun avec des jeunes d'autres villes, revendiquer un nouveau service□).

Les jeunes rassemblés disposent d'un atout essentiel, le temps. Les 'pauses publiques' cherchent à valoriser cet atout en permettant aux jeunes et aux autres publics de capter des flux, de les mettre à leur portée. Il peut s'agir de flux d'informations (démarches administratives, billets pour un match de foot□), de transport (indication en temps réel des passages de bus, renforcement du réseau à partir de ces lieux□), de centralité (se placer au centre ou y accéder), d'occasions (événements, activités, fêtes, promotions, pétitions□), de réseaux (réseaux associatifs, d'aide, forums)□

Cependant, cette ossature de services n'est pas seulement une prestation, une accessibilisation de l'offre. D'une part la relation de service s'aborde ici essentiellement en terme d'usage (coutume, utilisation, consommation, maniement□) et d'autre part, "c'est moins l'usage en soi qui définit l'usager qu'une certaine relation avec la sphère publique" (□) C'est en effet, "entre autres, dans les relations établies avec l'administration et les services publics que se joue pratiquement l'appartenance à la cité" (Jeannot, 1998 : 3-72).

Pratiquer un espace ou manier un objet, c'est s'y familiariser par l'usage. Percevoir les potentialités de dispositifs tels que les 'pauses publiques', c'est aussi pour les jeunes et les autres publics se percevoir comme acteurs probables. Ces nœuds d'urbanité engagent une praxis¹³⁴ qui fonde le projet de 'pauses publiques'. Les outils que ces ossatures minimales de services procurent, laissent penser que la productivité et les effets territoriaux de ces dispositifs peuvent dépasser leur simple existence physique sur le lieu de rassemblement, pour conduire les rassemblés à la "maîtrise collective d'un territoire productif ou d'une trame événementielle" (Joseph, 1984 : 27). La portée de ces microéquipements relèveraient donc aussi et surtout d'une démocratie participative dont les pouvoirs publics doivent prendre la mesure.

Ce principe de 'pause publique' ne doit pas en effet se limiter au dispositif technique qu'il met en œuvre ici. Ceci pour deux raisons:

- D'une part, il faut considérer ces pauses comme des "porte-parole" (Callon, 1986) faisant se déplacer et se parler les différents acteurs urbains.

Dans cette conception du projet urbain, les processus de "traduction"¹³⁵ sont essentiels. Les acteurs travaillent en effet constamment à traduire leurs langages, leurs problèmes, leurs identités ou leurs intérêts dans ceux des autres. Les pauses publiques sont des "intermédiaires, des points de passage entre les réalités physiques et leurs significations. Elles existent beaucoup plus par le mouvement qui produit leur apparition que dans l'objet

¹³⁴ Praxis: "Réflexion sans concept qui anime l'accomplissement in situ de cours d'action ajustés à leur situation" (Quéré 1996 : 263)

¹³⁵ Il s'agit de s'appuyer sur ces "chaînes de traduction mettant en jeu les stratégies concurrentes, les confrontations dans les épreuves de force, un travail de mobilisation et d'enrôlement, l'élaboration de dispositifs d'intéressement et de points de passage obligés afin de sceller des alliances et des associations entre acteurs" (d'après Callon et Latour, Corcuff, 1995 : 71). "Traduire c'est déplacer, (□) c'est également exprimer dans son propre langage ce que les autres disent et veulent, c'est s'ériger en porte-parole (Callon, 1986 : 204).

même dans lequel elles se stabilisent" (Lebras, 2000 : 13). Ce qui compte ici, c'est le processus qui va permettre de faire émerger ces 'pauses publiques' comme 'porte-parole'. C'est la démarche qui va permettre ou non de mobiliser les différents acteurs au travers de cet objet multiforme.

- La deuxième raison est liée à la première. Dans la mesure où l'on considère les 'pauses publiques' comme 'porte-parole' faisant se déplacer l'ensemble des acteurs (même ceux qui *a priori* ne se sentent pas concernés), on peut imaginer que ce principe de 'pause publique' ne se limite pas à l'ossature minimale de services décrite dans ce rapport final, mais puisse caractériser une multitude d'interventions urbaines. Il s'agirait alors de faire des 'pauses publiques', un processus générique qui puisse se 'traduire' de façon différente suivant les publics, les lieux et les moments. "Varier les singularités" (Deleuze), c'est penser qu'un projet urbain, une question sociale, un aménagement localisé ou un équipement public pourraient devenir tour à tour les "porte-parole" de citoyens qui se déplacent vers ces projets pour 'composer' avec les autres publics.

Tableau récapitulatif

<p>Conditions objectives (Sociales, culturelles, spatiales, violences symboliques)</p> <p>Déséquilibre (Opposition au milieu et intérêts mutuels)</p> <p>Jeu (Relations et rôles surjoués visent à transcender les conditions objectives)</p> <p>Vulnérabilité (Doivent remettre en jeu leur rôle en permanence)</p>
<p>Rapprochement (Banalité sociale quotidienne et urbanité relative)</p> <p>Rassemblements (Arènes au sein desquelles s'expriment des virtuosités qui reposent sur des capacités distribuées. Régimes d'action peu compartimentés. Ressources, lieux d'apprentissage et de mobilisation, ici et maintenant. Analyseurs de l'espace public)</p> <p>Espaces intermédiaires (Point de passage, seuil, point de contact, soupape, accueil)</p> <p>Dégradé d'expressivité (Critique, virtuosité, visibilité, présence physique)</p>
<p>Relations identitaires (Dissociation/appropriation entre valeurs et attitudes, rapports de pouvoir et de savoir cognitif)</p> <p>Socialisation (Appartenance, allégeance, imitation, modèles/contre/modèles, co-élaboration du stigmaté intériorisation/extériorisation)</p> <p>Interobjectivité (Amenuse la qualité de sujet des participants)</p> <p>Processus identitaires agonistiques (Se vérifient dans l'action→importance face et déterminisme situationnel)</p> <p>Modalisations (Cadrent la situation et spécifient 'ce qui est en train de se passer'. S'appuient sur ancrages situationnel, culturel et territorial. Leur accord indique une capacité affronter l'épreuve)</p>
<p>Situations problématiques (Situations fragiles, non instituantes. Entre-soi, ambiguïté spatiale (usage particulier et dimension politique commune), méconnaissance de 'ce qui se passe' par les autres publics. Rassemblements considérés comme centrifuges ou centripètes. Culturalisme, éthologisme, stigmatisation)</p> <p>Epreuves (Risque de gain ou de perte de la face, de compétence, d'emploi, d'amis, d'intégrité)</p> <p>Discorde (Peut marquer violence latente et/ou territoire partagé. Révèle instabilité des relations, construction des sociabilités. Hospitalité de confrontation qui représente support d'interaction, de territorialisations)</p> <p>Légitimation (Antériorité spatiale, surlignage, liberté décisionnelle Mobilise parents, amis)</p>

Visibilité

(Persistance et continuité. Anonymat impossible. Contraint et stigmatise, conduit à la retraite ou aux "lieux-mouvements", à modaliser et à stratifier les relations, induit perspective coordination publique)

Nœud de familiarité interactionnelle

(Permet le réinvestissement collectif de repères individuels. 'Familiarité *a priori*' articulée sur un monde commun. Perspective de coordination publique)

Espace public pratique

(Compromis, retours de prêts, de dons, négociations □ Réflexivité pratique et identitaire (face et justice): gestion permanente du conflit potentiel, importance du déterminisme situationnel, jugements portés par et orientés vers l'action, lieu de conflit et de reconnaissance)

Porosité appropriative

(Appropriation qui s'étaye des différences entre détails singularisant, composition identitaire)

Contrôle de l'information

(Permet intégrité rassemblement, lien situations. Assure circulation, justification)

Passages

(Limites essentielles entre rassemblements et différences, d'où l'importance qualitative des passages entre différences et du familier au commun puis au public: compromis, rapprochements, activités conjointes, offensives et négociations territoriales, récits, anticipations)

Territorialisation

(Les qualités expressives singulières des rassemblements sont susceptibles de faire territoire. Nécessité d'ancrer les passages dans le contexte pour affronter les épreuves. Configurations structurées et différenciées par les rapports entre rassemblés et territoires et entre territoires et milieux)

Reprises: déterritorialisation et reterritorialisation

(Les reprises déterritorialisent les rassemblements lors des interactions, en faisant appel à une expérience antérieure, puis les reterritorialisent en projetant l'expérience de l'épreuve passée sur un avenir de la situation présente. Articule espace, représentation et coordination collective)

Compétences situationnelles

(Rassemblements ressources susceptibles de compenser l'inégale répartition des compétences et la difficulté à généraliser à partir d'une expérience. Compétences sensibles de perception et d'action qui permettent d'instituer une confiance de coordination et un passage du familier au public)

Cultures territoriales

(Partie du culturel qui se déploie dans l'espace sensible et partie du territorial qui s'exprime dans les interactions ; non attachée à un territoire, différenciée selon variété, niveau d'expérience et diversité "configuration". Susceptibles de pouvoir appréhender d'autres environnements, capables d'évolution)

Forme rythmique

(Dépendante et symptomatique, elle se constitue à partir d'un milieu. Les moyens de passage utilisés pour affronter les épreuves (compromis, négociations, retours de prêts ou de dons □) stabilisent la forme des relations (géométrie, rythme □) qui produit et maintient du sens)

Virtuosité collective

("Contagion" et 'reprises' font le lien entre territoires, mobilisation et mise en mouvement)

Pratiques mobiles

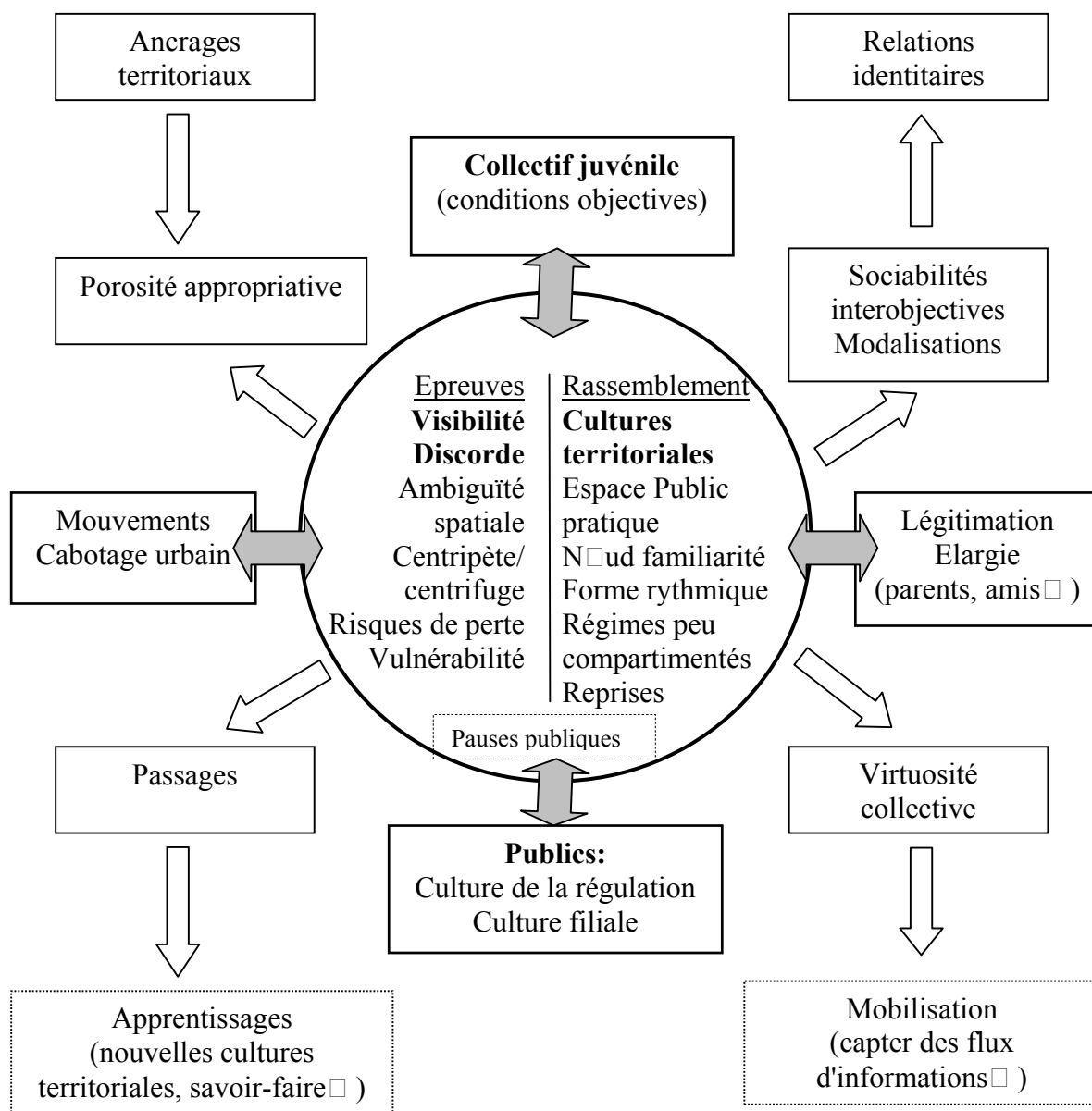
(Elles permettent les rapports entre cultures et territoires et de capter des flux. Elles ne prennent pas nécessairement une forme civile ou civique, d'où méconnaissance, stigmatisation)

Cabotage urbain

(Considère le mouvement ordinaire au sein de situations tendues entre fixité et mobilité, s'appuie sur les moyens de passage, privilégie les voisinages, les multiplicités (risques, opportunités □), les cultures territoriales et les savoir-faire pour affronter les épreuves. Permet d'accéder à de nouvelles compétences et mobilités, de nouveaux rassemblements et engagements)

Schéma synthétique

Les pratiques de rassemblement juvéniles sur Bobigny, Créteil et Nanterre



Les flèches n'indiquent que le sens des flux principaux.

Les effets retours plus faibles ne sont pas inscrits, uniquement pour la clarté du schéma.

*Définitions*¹³⁶

Culture(s)

Ensemble de formes de comportement acquises et en cours d'acquisition, qui s'expriment au travers des sociabilités et des territorialisations. Elles sont donc susceptibles d'être embarquées, débarquées, apprises et révisées en situation.

S'il a appris à le faire et si la situation le lui permet sans un risque exagéré de perte, un individu peut éprouver compétences et cultures embarquées, lors des situations qu'il rencontre. Cette notion d'embarquement insiste simplement sur le fait que les compétences et les cultures sont interprétées par les individus et se font valoir à distance des sites où elles se sont en grande partie constituées. Ce 'dépaysement' peut confirmer qu'une partie de ces compétences et de ces cultures, relève d'un fond commun partageable. Mais il peut aussi montrer dans le même temps, qu'une autre partie de ces cultures et de ces compétences, devient étrange à l'endroit où elle est éprouvée (mise à l'épreuve), alors qu'elle était vécue comme "naturelle" sur le lieu où elle a été produite (ex: culture de réseau importée par les hackers dans l'espace urbain).

On entend ici □culture □ dans une première acception, en tant que ce qui commande l'action, soit ce dont *dispose* l'acteur pour agir et lorsqu'il agit. Selon ce premier sens, lequel est consonant avec le thème de l'*embarquement* et du *mouvement* on peut dire que, dans la sociologie contemporaine, la caractérisation des □cultures □est polarisée entre deux versions :

- une version *forte*
- une version *faible*

La version forte est particulièrement bien illustrée par la sociologie de Bourdieu et par le concept d'□habitus □(1979, 1980), et l'on peut prendre pour point de référence de la version faible le travail d'Ann Swidler (1986).

Dans le premier cas la □culture □se présente sous forme de □schèmes incorporés □*totalisés* et fortement *intégrés* dans un □habitus □ soit un *système de dispositions* valant comme une *matrice* de l'agir. *Version forte*, car le concept d'□habitus □est exigeant en terme d'intégration des manières de se conduire, de sentir et de percevoir, et parce qu'il laisse une faible place à la *réflexivité*. Les métaphores de l'incorporation (□savoir par corps □ □schèmes incorporés, etc.) dessine une *inhérence* et une *adhérence* forte des capacités et compétences, et ne laissent que peu de place à un jeu, par où pourrait survenir une *réflexivité*, entre la personne et ce répertoire de capacités qui la *totalise* et d'une certaine façon *dispose* d'elle même □ c'est d'ailleurs pourquoi dans la sociologie bourdieusienne il en va toujours d'une figuration des personnes comme des □agents □et non comme des □acteurs □

¹³⁶ Ce chapitre a été écrit suite aux séances de travail, réunissant les référents scientifiques ainsi que les membres de l'équipe. Nous remercions tout particulièrement J.S. Bordreuil pour le soutien qu'il nous a apporté dans ce cadre.

En outre un tel concept décrit des capacités *permanentes*, performant continûment les actions (en effet toutes sont rapportées à un «habitus» qui jamais n'est au repos), bref tenant fortement les personnes. Par là, si l'on a un modèle qui rend bien cette dimension d'*embarquement* de la culture, il reste que celui-ci pêche par son incapacité à penser (i) un *débarquement*, (ii) des *apprentissages* et (iii) des *révisions* situés. De même, ce concept n'encaisse que difficilement le fait de la *pluralité* ; pluralité des situations, pluralité interne des personnes, pluralité des mondes de l'action.

Cette version peut également être dite *forte* en ce que les conduites, telles que thématiques par ce concept, sont fortement alignées *sur* et *par* un *collectif consistant* : l'«habitus» est toujours un «habitus de classe» ou bien encore l'«habitus» de ceux qui participent d'un «champ». Certes dans les sciences sociales, mais encore dans le langage courant, la ou les «cultures» sont toujours appariées à des *collectifs*, et c'est par celles-ci que se *reconnaît* ou s'*exprime* une *appartenance*. Toutefois, chez Bourdieu le *collectif* ainsi que sa *physionomie* comme ses *contours* sont d'emblée spécifiés : il s'agit de «classes sociales» genre de collectif dont seul le sociologue a la clef.

Cette conception de la culture, et donc de l'agir, s'est vue vivement critiquée par nombre de chercheurs, et des thématiques moins exigeantes (voire moins aliénantes) ont été dessinées. Si l'on retient celle de Swidler, certes datée, c'est parce qu'elle rend bien cette volonté de desserrer l'étau totalisateur et fortement unifiant des conceptions antérieures et parce que la notion de «répertoire» (plus ouverte et feuilletée que celle d'«habitus») est maintenant devenue topique dans les sciences sociales.

Pourquoi caractérise-t-on cette version de la compréhension de la «culture» de «version faible»? Afin de le comprendre il suffit de voir comment elle a permis de re-conformer ce thème. Une telle version donne à voir la «culture» comme : «une "boîte à outils" dans laquelle on sélectionne des lignes d'action de symboles, d'histoires, de rituels et de représentations du monde, que les gens peuvent utiliser dans des configurations variées pour résoudre différentes sortes de problèmes», comme "composants culturels" de la construction de "stratégies d'action". La notion de 'stratégie' ici ne suppose pas nécessairement "un plan consciemment formulé", mais vise "une façon générale d'organiser l'action", incluant des habitudes et des représentations préconstituées. Les acteurs vont, au sein de tels 'répertoires' ou 'boîtes à outils' susceptibles de contenir des "symboles antagoniques", "sélectionner différents éléments pour élaborer des lignes d'action". Un ensemble culturel fournit alors également aux acteurs "un répertoire de compétences", qui en même temps "limite l'espace des stratégies disponibles" (d'après Swidler ; Corcuff, 1995 : 106).

Cette version prend ses distances vis-à-vis de la *version forte*. Les compétences ne sont plus *intégrées* ou *totalisées* — d'où la métaphore de la «boîte à outil» —, les *collectifs* de référence ne se voient pas d'emblée spécifiés. En outre, un jeu est laissé puisqu'il en va maintenant d'une «sélection» d'un «choix» opéré par les acteurs au sein d'un «répertoire». La «culture» devient alors *ce dont dispose les personnes pour agir* et non plus *ce qui dispose des personnes dans l'action*. En cela, au regard de la précédente version, elle peut donc être dite «faible».

Si les sciences sociales naviguent entre ces deux pôles, comment entend-on se situer ?

Très clairement la *version forte* ne convient pas à notre travail. Elle ne tient pas compte des *situations*, n'offre aux personnes aucune possibilité d'*apprentissage*, intègre trop vite des capacités qu'il nous faut penser plus labiles et mobiles, et les *territorialisent* immédiatement dans des collectifs de référence.

Toutefois, l'on peut reprocher au moins deux choses à la seconde.

- En premier lieu d'avoir par trop *affaibli* la « culture »
- En second lieu de ne pas spécifier de *contrefort*.

Affaiblissement, tout d'abord car selon cette version la « culture » perd toute *consistance* et toute *cohérence*. Sa spécification comme « boîte à outil » est si accueillante et large qu'on ne voit plus bien ce qui fait la différence entre une « culture » et une autre, ni comment se trame celle-ci. L'on a alors là des « cultures » sans texture. En outre, une telle caractérisation est finalement contre-intuitive, car précisément faire l'expérience d'une « culture » s'y trouver confronté, s'efforcer de l'accomplir (en étant un membre, par exemple, *exemplaire*, *loyal*, ou *virtuose*) c'est quelque chose qui paraît bien loin de cette idée de « bricolage » de composition, sans règle ni ordre d'un patchwork fait de pièces éparses et de « bric et de broc ».

En outre, si l'on poursuit une telle métaphore on ne comprend pas comment l'on peut *clôturer* et *circonscrire* des « cultures » et moins encore les *reconnaître* et cela n'importe pas seulement pour le chercheur, mais bien aussi et surtout pour nos acteurs car sans cette capacité à reconnaître, par exemple, la « culture » qu'appelle un lieu il ne saurait s'y ajuster.

Cette *version* de la « culture » emporte qui plus est avec elle une conception de la personne et de l'agir. Ainsi posée la « culture » qui s'apparente en fait à une collection hétéroclite de « compétences » l'agence humaine a nécessairement la morphologie suivante : « l'être humain est un réservoir de compétences, rendues disponibles par sa culture, dont il dispose à loisir »¹³⁷. Par là, cet affaiblissement du caractère consistant, ordonné, et contraignant des « cultures » pose problème. Elle laisse accroire que les acteurs *puisent*, à loisir, dans un stock toujours déjà disponible, et qu'ils auraient ainsi le *choix* de ce qu'ils puisent dans une « culture » qui n'est guère plus qu'un contenant informe aux contenus épars « toujours cette métaphore de la « boîte à outils »¹³⁸.

¹³⁷ Les descriptions de Swidler et de ses zéloteurs ne permettent toutefois pas toujours de trancher entre deux versions de l'action et de la personne. Si l'on suit ses textes, l'on a à faire à un être humain mixte : un composé entre un « acteur rationnel » qui utilise des « moyens » (les « moyens » pouvant être des « symboles »), et un « agent » ou « membre d'une culture » qui observe des « rituels » et ordonne sa conduite aux normes du ou des groupes auxquels il appartient.

¹³⁸ Si cette métaphore de la « boîte à outils » semble, par sa sémantique même, emporter de tels effets, il faut remarquer que le philosophe qui l'a popularisé s'en servant d'une toute autre manière. Il faudrait en effet le rappeler, cette expression est Wittgensteinienne. Or le moins que l'on puisse dire, c'est que chez lui il y a des ordres contraignants (notamment des « formes de vie » soit des entités fort consistantes alliant « conventionnel » et « naturel » et des « grammaires des jeux de langage » [cf. Bouveresse, Cometti, Cavell, Descombes]). Par cette métaphore Wittgenstein visait à

C'est alors là que se rencontre le second problème, celui de la *spécification* de l'environnement de cet acteur. En effet, dans cette thématization de la culture qui est aussi une manière de caractériser la personne et de décrire l'agir, on ne dispose pas d'une *spécification d'un environnement en contrefort*, soit de ce qui fait épreuve, de ce sur quoi les personnes puissent gouverner leurs actions. Cela n'est pas conceptualisé, et l'on ne sait si l'action *convient* (Thévenot, 1990) en tant qu'elle rencontre les réquisits pragmatiques d'une situation, en tant qu'elle répond aux normes d'un groupe, en tant qu'elle est rationnelle, etc. En effet on ne sait pas à quoi fait face, ou bien à quoi prend part l'acteur : sont-ce des situations, des mondes sociaux, des régions morales, un marché, un champ, un système d'action ?

La conception de l'action comme *bricolage* qui semble alors dessiner le monde comme *chantier* paraît d'elle-même induire un tel défaut. Si l'on ne peut savoir dans un tel cadre théorique de quelle nature est la félicité de l'action, peut-être est-ce justement parce que dans le cadre de l'activité de *bricoler* on peut dire que *« tout est bon pourvu que ça tienne »* (mais qu'est-ce qui doit tenir ?).

Satisfait ni d'un pôle ni de l'autre, nous avons dû nous montrer attentif à l'épaisseur des cultures, à leur consistance, mais aussi aux épreuves auxquelles elles sont confrontées et qui les nourrissent. Nous avons dû aussi appréhender la culture comme un hybride prenant des formes repérables diverses selon les terrains, les publics ou les moments, mais relevant essentiellement de trois 'lieux communs': la culture considérée comme étant une disposition, une appartenance ou une stylisation.

Les topiques de la culture

On peut distinguer très sommairement trois grands genres de traitement et d'appréhension de la culture Ces grands traitements méritent d'être appelés *topiques* en ce qu'ils sédimentent des sens communs partagés. Il faut tenir compte de l'épaisseur de ces thématizations, par quoi la catégorie de culture se rend difficilement maniable car elle emporte des conceptualités solidifiées et une échelle d'appréhension des phénomènes que l'on ne peut *« débarquer »* aussi aisément qu'on voudrait parfois le faire. Chacune de ces topiques trace des formes de configuration et d'appréciation de l'agir. Il faut dire avant de les livrer qu'elles ne sont pas nécessairement exclusives l'une de l'autre. Toutefois, elles présentent des traits différents, et s'ancrent sur des perspectives et de modes d'appréhensions qui ont leur cohérence et leur style propre.

(a) Dans une première acception, la culture se donne comme un ensemble cohérent et structuré de *« dispositions »* qui informe et commande substantiellement l'agir : dans une telle topique, il n'y a pas d'agir non culturel, l'agent est totalisé par *« sa »* culture, laquelle donne lieu à des modes d'agir *régulier et générique*. Une telle perspective traite les êtres humains comme des

rappeler (i) que si le langage est quelque chose dont on fait *usage* et qui permet de faire des choses on ne dispose pas du langage à loisir, c'est bien souvent, pour lui, plutôt le contraire, et (ii) qu'il n'est pas *unitaire*, soit qu'il n'y a rien de tel que *Le Langage* (par quoi il voulait ruiner les prétentions à l'axiomatisation), mais une archipel de *« jeux de langages »* ayant leur règles de compositions et leur style d'usage propres.

agents assujettis à une «culture» le plus souvent *incorporée*, l'agir procède de celle-ci, ses qualités varient selon celle-ci (on reconnaît là, sous une version contemporaine, la formule de l'«habitus»). Selon de telles formules non seulement la «culture» est constamment embarquée, mais on peut même dire qu'elle *embarque* l'agent «c'est très clairement le cas avec un dispositif comme l'habitus, lequel est spécifié comme une matrice dispositionnelle de l'action qui dispose des personnes. Généralement, cette perspective est connectée à une *génétique de l'agir* et fait fond sur un *programme explicatif*.

(b) Dans une deuxième acception, la «culture» se voit appréhendée comme l'*expression publique d'une appartenance* que l'on peut *viser*, c'est-à-dire tenir au devant de soi, *assumer*, c'est-à-dire faire sienne, *revendiquer*, c'est-à-dire se déclarer tel ou tel. C'est une conception de la «culture» que l'on peut qualifier d'*adverbiale* : elle considère que parfois les personnes ordonnent leur agir *selon* une culture, *en vertu* d'une qualité de *membre*. On a donc affaire à un agir *propre, collectivisé*, qui emporte une *identification obligeante* (car elle s'entend dans le double sens de *s'identifier-à* et *être-identifié-par*).

(c) dans une troisième acception, laquelle prend le plus souvent sens pour appréhender ce que certaines sociologies appellent des «sous-cultures» la «culture» se donne comme *stylisation* de conduites offertes au public: stylisation *reconnaissable* et *distinctive*, se livrant au travers de signes, d'indices, d'idiomes ou d'équipements expressifs spécifiques ; souvent caractérisée comme une *formule d'individuation* ou une *maxime de distinction*.

A quoi renvoient les cultures, comment fait-on la part entre le personnel et le culturel comment les discerne-t-on, d'où viennent-elles ?

Joan Stavo-Debaugé

A l'une des trois topiques dégagées, on se trouve face à quatre problèmes qu'on ne pourra s'empêcher de rencontrer. Il s'agit là de problèmes tant théoriques que pratiques, soit qui emportent des difficultés méthodologiques.

Le 1^{er} problème (i)

Le 1^{er} problème qui se pose peut être appelé le problème du *rapport* et peut s'énoncer ainsi : à quelle genre de totalité doit-on *rapporter* ces modalités d'agir spécifiques que l'on appelle, ou qui sont appelées, culturelles (qu'on les appréhende sous une modalité *dispositionnelle*, *adverbiale* ou *expressive*) ? En effet, quelque soit la topique activée pour appréhender la ou des « cultures » cet objet est toujours connecté et rapporté à une entité ; c'est-à-dire qu'une « culture » est toujours *qualifiée*, elle est une « culture-de » (« culture bourgeoise » « culture ethnique » « culture locale » « culture juvénile » etc.), et, par là, elle joue tout à la fois comme une double maxime d'*individuation* (d'un groupe qui se spécifiera comme *communauté d'origine*, *de condition*, *d'âge*, etc.) et de *totalisation* (d'individus, d'un ensemble de « pratiques » de « valeurs » ou de « normes » etc.). Il convient de remarquer que, le plus souvent, cette qualification est appariée à une *localisation*, à un *ancrage* « lequel s'énonce ordinairement en recourant, précisément, à une caractérisation *territoriale* de l'environnement ; dans la sociologie et l'anthropologie, mais aussi dans les savoirs communs, « culture » et « territoire » sont des *paires* qui sont tout sauf dissonantes. Ce problème se rencontre quelque soit la topique mobilisé pour appréhender la « culture ». Toutefois :

Dans le premier cas (i), c'est le sociologue qui rapporte l'agir¹³⁹ à un *lieu*, comme source et substrat, et à une *histoire*, le plus souvent l'échelle de cadrage historique est *collective* (lorsqu'elle est individualisée cela se dit en terme de « parcours » « d'itinéraire » ou de « carrière » selon les traditions sociologiques). Des catégories comme « classe sociale » ou « position dans un espace de positions » surtout dans leur version les plus « relationnelles » (par exemple chez Bourdieu), conjoignent, métaphoriquement (ou plutôt statistiquement et après un long détour), *lieu* et *histoire*. Il faut ici remarquer que cette opération, celle qui consiste à *rapporter* l'agir (lu comme « culturel ») à une agence collective qualifiée, est toujours *controversée*¹⁴⁰ car elle emporte une valuation, peut générer des « stéréotypes » ou bien se trouver intriquée dans une *grammaire explicative* qui peut être dite *déterministe*.

Dans le second cas (ii), ce sont les acteurs qui rapportent et inscrivent leur agir sous une « culture » de laquelle sourdrait des *convictions* spécifiques à tenir et des *coutumes* propres à observer pour qui entend être un bon membre « la « culture » se donnant le plus souvent comme *héritage*, *patrimoine* à conserver et/ou à préserver (Taylor, 1994), c'est un appel à une *fidélité* (à des *origines*), car il y a dette¹⁴¹ (Sarhou-Lajus, 1996), et/ou à une *loyauté* (à une *communauté*), qui est requis « par là, la « culture » oblige. La « culture » et le fait d'être *membre* sont alors des *accomplissements*¹⁴² faisant fond sur des *épreuves* spécifiques. En effet,

¹³⁹ C'est même là sa plus grande affaire ! Faire une topographie de l'agir, généralement en passant par des mises en tableaux, des cartographies, disposant des « positions » dans des champs de factoriels (lesquels sous l'œil du sociologue métaphorise « l'espace social ») (Benoist, 2001).

¹⁴⁰ Pour un exemple d'une telle controverse, voir J. Stavo-Debaugé, 2002a.

¹⁴¹ « Le sujet endetté est en effet soumis à une double exigence d'exister dans le rappel constant de ses origines et de l'ouverture sur un avenir qui représente l'espérance d'un accomplissement dont il est responsable vis-à-vis d'autrui. » (Sarhou-Lajus, 1996, p. 71). Sur l'accomplissement cf. la note suivante.

¹⁴² Sur la distinction entre l'appartenance en tant qu'accomplissement ou simple « potentiel » voir A. Margalit, 1999 « on peut toutefois douter de l'existence d'appartenance sans accomplissement, c'est à dire non-soumise à une évaluation quelconque, l'accomplissement le plus minimal tenant à l'appréciation d'un « sentiment d'appartenance »

dans une acception adverbiale (b) la «culture» renvoie à une positivité revendiquée et ressentie, elle dessine un collectif ayant des contours et des propriétés *intentionnés*, ou hérités (mais il s'agit alors d'un *héritage assumé*, c'est-à-dire d'une reprise créative), par ses membres. Alors, que lorsqu'on se place sous une topique dispositionnelle (a), si l'on s'agit, en parlant de «culture» de viser des propriétés ou traits *communs*, la nature du «commun» change singulièrement puisque celui-ci s'appréhende statistiquement, en ce cas (il en est ainsi avec «habitus» qui est toujours «un habitus de classe» «classe tout à la fois «sociale» et statistique) ces propriétés ne sont pas réflexivement visées par les acteurs, elles les expriment plus qu'ils ne les expriment.

Dans le troisième (c), la «culture» se présente d'une manière beaucoup moins *consistante*, et peut ne se donner que dans des *figurations* expressives et des *livraisons* de signes ou d'emblèmes publicisant une appartenance souple, figuration que l'on a choisi d'appeler stylisation.

Le classement de ces trois topiques n'a pas été opéré sans règle. On remarquera que ces trois topiques, de (a) à (c), sont classées selon un gradient de *consistance* (par quoi il faut entendre une *solidité* et *substantialité*) et d'*emprise* sur la personne. Or il est intéressant de noter que ce mouvement de dégradé est, précisément, le mouvement même des sciences sociales contemporaines¹⁴³ (sociologie, anthropologie, etc.), lesquelles se sont efforcées de *désubstantialiser* et *dé-dispositionnaliser* des entités tels que «cultures» «groupes ethniques» «identités» «entités», pourtant, de base dans nos disciplines, soit comme figures descriptives, soit comme mobiles explicatifs.

Le moteur de ce mouvement a été, et est toujours, moral et politique (Stavo-Debaugé, 2002b). Cette révision à la baisse du statut ontologique, soit de la consistance, de ces entités sociales a été commandée par la *hantise*¹⁴⁴ de valuations politiques exclusives et/ou excluanes, car l'idée sous-jacente était qu'en sapant la base ontologique ou en révisant, vers plus de fluidité et/ou de dialogisme¹⁴⁵, la morphologie ontologique des «cultures» des «groupes ethniques» des «identités» on pouvait se préserver de mises en valeur moralement et politiquement vicieuse («racisme» «primordialisme» «culturalisme» etc.).

Le 2ème problème (ii)

Le 2^{ème} problème qui se pose est moins compliqué. Toutefois, il importe d'autant plus qu'il est lié à ce souci d'une prise en compte de l'*épaisseur* des personnes que l'on entend faire notre dans l'enquête. Le dit problème consiste en l'exigence suivante. Il convient de se donner les moyens de distinguer une *manière personnelle*, laquelle peut se thématiser comme «habitude» «préférence stable» «trait de caractère» «tour de main» etc., qui signent une «personnalité» (Thévenot, 1994 ; Breviglieri, 1999 ; Auray, 2000) ou renvoient à un «caractère» (Ricoeur, 1955 ; 1990) et des *manières collectives* par où, au travers de «coutumes» de «traits typifiés» ou de «figurations expressives» se lit un *appartenir* ou bien se rappelle, intentionnellement ou non, une *provenance*. Si théoriquement, la distinction importe, elle importe aussi pour les acteurs. Une tradition ou une coutume «culturelle» même si elles sont toujours activées ou poursuivies par une personne sont, au moins conceptuellement, visées par lui comme étant «communes» et comme exprimant du «commun» «sans quoi on ne parle précisément pas de coutume ou de tradition mais d'habitude ou de tours personnels. Cela est d'autant plus vrai lorsqu'on se situe dans l'orbite de

¹⁴³ Mouvement généralisé, puisque celui qui voudrait encore conférer une consistance propre à des «cultures» se voit bien vite accuser de tous les maux. C'est par exemple le cas de T. Nathan et de l'ethnopsychiatrie, lesquels furent violemment attaqués par des anthropologues contemporains (notamment D. Fassin et J.-L. Amselle, deux anthropologues *mainstream*), voir T. Nathan, 2001 et I. Stengers, 2001.

¹⁴⁴ On appelle *hantise* une préoccupation inquiète qui appréhende (appréhension utilisée dans son double sens de saisie/capture et anxiété), en lisant des «propensions» des *dangers* politiques et moraux. Par *dangers*, il faut comprendre des négativités qui, parce qu'elles n'ont pas encore acquis une pleine détermination, se donnent en engageant un «sens du devenir» (Patocka, 1981) nourri par des capacités d'extrapolation (Ricoeur, 1985).

¹⁴⁵ Pour un bon exemple de ce mouvement, sous une version un peu plus subtile que d'ordinaire, voir M. Crépon, 2001.

la topique (b) de la «culture» car, en ce cas, il importe à l'acteur que son agir poursuive une communalité et participe de celle-ci. Par contre, en (a) l'usage de l'idée de la nature «commune» aux individus de certains traits et propriétés de leur agir ne vise pas seulement à appréhender des propriétés qui se *déclarent communes*, en ce qu'elles se présentent et se comprennent comme expression d'une identité culturelle mais bien aussi, et surtout, des propriétés et traits *statistiquement* communs. Une telle topique, parce qu'elle se fonde sur une approche statistique et engage une perspective explicative faisant fond sur la détermination de «variables» se montre particulièrement inapte à saisir des manières personnelles ressortant d'une biographie. Raison pour laquelle on se tiendra à bonne distance de celle-ci.

Le 3^{ème} problème (iii)

Le 3^{ème} problème qui se pose est plus immédiatement encore pratique, il se formule comme une question méthodologique d'apparence simple : comment *se déclare à notre attention* une «culture»? Ou autrement dit, quelle épaisseur d'attention faut-il pour saisir une «culture»? C'est une question redoutable et qui se pose d'emblée dans l'enquête ethnographique. Imaginons que, en tant que sociologue, j'observe un espace urbain, des «gens» passent, d'autres s'installent, des gestes sont esquissés, etc. Je dois, parce que c'est ce que requièrent l'enquête et le programme, y *discerner* des «cultures» mais comment vais-je m'y prendre? Comment vais-je indexer tels gestes, telles manières à une, ou des «cultures»? Et, finalement n'est-ce pas ce «comment» qui mérite d'être décrit? La chose semble en effet des plus délicate. Délicat tout d'abord de spécifier et de saisir ce que transportent les personnes; les dites «cultures embarquées». Ensuite, les équipements par lesquels peut s'exprimer ou se rendre disponible à l'attention une culture sont extrêmement ténus: puisque pour l'essentiel les cultures ne trouvent à s'inscrire et à s'offrir au public qu'au travers de vêtements, d'une tenue corporelle, ou d'un travail physionomique.

Comme on le voit, il apparaît pour le moins hardi de penser que l'on puisse, *en de tels lieux*, exhumers des «cultures» ou rendre compte de leurs reconfigurations dynamiques à moins de se donner un *temps long* ou des *séries* ayant une *épaisseur de durée*, ce qui n'a pas toujours été possible sur nos terrains. On peut effet dire que poser la double question des «cultures» et des «territoires» telle qu'elle est posée dans notre recherche, c'est finalement enquêter sur l'*ailleurs*¹⁴⁶ et l'*avant* la venue des personnes sur les lieux ethnographiés. *Ailleurs* et *avant*, et par là ouverture à une profondeur de vue qui enrichit le *présentisme* des études de l'action dans les espaces publics urbains, au travers des thèmes (i) de la «constitution» des «cultures» et «compétences» (ii) de leurs épaisseurs et prégnances, (iii) de leurs reconfigurations¹⁴⁷ dynamiques lorsqu'elles font l'épreuve de leur instanciation ou déploiement dans un lieu qui ne leur est pas immédiatement dévolu.

Si nous n'avons pas évité l'ensemble des écueils méthodologiques énoncés ici, il semble que notre approche des cultures et des territoires au travers des

¹⁴⁶ Un des axes de notre recherche dispose en effet que les «cultures embarquées» () se font valoir à distance des sites où elles ont en grande partie été constituées. Il vise ainsi à tenir dans un même cadre une enquête sur la constitution des «cultures» lesquelles auraient un territoire d'ancrage, et la question de leur réglage ou dérèglages en des lieux excentriques et excentrés; en s'enquérant de ce qui se passe lorsque des membres ou représentants d'une culture quelconque se déplacent, quittent leurs lieux, ceux où se portent et se déploient avec la plus grande aisance leurs manières. Mais pour tenir un tel programme il faut deux choses. En premier lieu être en mesure de spécifier des cultures et de pouvoir leur indexer des lieux préférentiels. C'est ensuite que l'on peut s'inquiéter des éventuels déphasages qui s'ouvrent lorsque ces manières et conduites «culturelles» se trouvent transportées ailleurs.

¹⁴⁷ Mais, pour ce dernier point, encore faut-il que le lieu enquêté *requiert* et *appelle* des engagements spécifiques. C'est au travers de la caractérisation de *faute* ou, en deçà, des *troubles* variés, que l'on peut savoir ce qu'attend et requiert le lieu. Pour autant que fautes et troubles (qui ne s'énoncent ou ne paraissent à l'attention que si le contrefort d'un ordonnancement éprouvé est disponible) soient publiables et/ou publiés, soit parce qu'ils inscrivent des manifestations émotives, qu'ils sont adressés dans des plaintes, des rappels à l'ordre ou des discordes.

notions de cultures territoriales et d'épreuves qui les fait se confronter, tend à ne pas vider ces deux premiers termes de leur substance mais au contraire d'enrichir nos connaissances sur les processus d'élaboration et les relations qui existent entre l'un et l'autre.

Concernant le deuxième problème, celui de la difficile différenciation entre manière personnelle et culture collective, nous avons essentiellement pris comme objet de recherche, les relations au sein et au travers de collectifs (festifs, juvéniles, réticulaires□). Même relatifs, ces derniers restent un moyen utile pour apprécier cultures et territoires.

Le troisième problème soulevé par Joan Stavo-Debauge, concerne l'embarquement des cultures (comment spécifier ce qui vient d'ailleurs ou d'avant?). Deux terrains sont travaillés sur le long terme (les hackers et les rassemblements juvéniles). Le terrain de Saint-Florent a fait l'objet d'une enquête spécifique pour cette recherche, mais l'observateur est immergé dans le lieu depuis plusieurs années. Cette implantation sur le long terme qui caractérise les trois chercheurs a permis des imputations sur l'ailleurs et l'avant, de manière plus aisée. Enfin, c'est l'épreuve qui sert d'analyseur principal et qui nous permet de révéler au travers du conflit ou du trouble, les différences de cultures ou de territoires.

Territoire

La notion de territoire peut recouvrir des formes diverses. Généralement, elle semble néanmoins articuler au minimum, espace et domination. Qui dit territoire, dit alors souveraineté exercée par un pouvoir légitime et affirmation de son existence. Cependant, un territoire peut se considérer moins par ses limites que par son contenu, sa richesse. Deuxièmement, si le territoire se différencie de l'espace (construit ou contenant) ou du milieu (biotope), c'est que le territoire n'existe et ne s'exprime que dans le rapport à l'autre privé ou public, dans la rencontre ou l'épreuve.

Selon qu'elle soit abordée par des géographes ou des sociologues, la force de son inscription spatiale évolue, mais peut se synthétiser comme étant une construction sociale à dimension spatiale, cohérente et signifiante. Un territoire peut donc prendre des formes diverses: aire, aréole (Rémy, 2000 : 187) ou réseau (Levy, 2000 : 157). Il recouvre aussi des réalités différentes, allant de la propriété à l'usage, voire à sa seule éventualité. De la même manière que l'échelle mesure la taille de l'espace, les métriques (Levy, 2000 : 164) ne pourraient-elles pas appréhender la diversité des territoires? Le sentiment d'appropriation d'un territoire ne porte pas en effet d'abord sur de l'espace, "mais sur telle relation entre une forme de sociabilité et l'espace (□). Elle concerne essentiellement le temps" (Augoyard, 1979 : 84).

Il s'agit d'un rapport social fragile, une manière, qui s'exprime par sa forme, ses motifs, au travers de supports: les paysages, tracés comme autant de cartographies où les aires et les strates s'enchâssent, se travaillent et se négocient. Le territoire, considéré comme rapport social, se rapproche alors de la région morale ou de l'aire de m□urs telle que la décrit Park, tout en faisant de la trace, la marque des influences comme des résiliences, c'est-à-dire ce qui en rend compte et qualifie le territoire.

Ce qui importe ici, ce n'est pas d'étudier la pluriculturalité ou la plus ou moins grande ségrégation des territoires, mais plutôt de comprendre comment, grâce à cette pluralité et les épreuves que constituent le passage d'un territoire à l'autre, se construit cet apprentissage continu de la ville et de quelle manière ces cultures urbaines qui se composent, nous permettent de vivre ensemble quotidiennement.

Retour sur l'a-territorialité des espaces publics

Joan Stavo-Debaugé

Cette recherche offre l'opportunité d'engager un dialogue critique avec les sociologies urbaines contemporaines, et notamment leurs versions micro-sociologiques. Ce travail nous permet de revenir sur le présupposé d'a-territorialité et de *présentisme* des sociologies contemporaines des *espaces publics* urbains. Il nous aide à montrer (i) que le maintien de cette propriété de *publicité*, comme accessibilité généralisée, d'un espace demande des *efforts* et des *ajustements* continus et (ii) que l'espace public, en tant que milieu moral et politique, appelle un genre de "culture" : celle qui fait droit à une composition dynamique entre des "culturalités" différentes, voire divergentes.

C'est en cela que certains auteurs ont pu parler de "l'hospitalité paradoxale" des espaces publics urbains (Joseph, 1998). "Hospitalité paradoxale" car la seule chose qui se trouve garantie est toute *négative*, soit qu'aucun groupe "ne tient le lieu" (Bordreuil, 1998), et que par là l'environnement n'étant le *territoire* de personne il deviendrait l'espace de "quiconque" de "tout un chacun" soit l'espace *du* public.

Toutefois, et c'est ce que nous avons essayé de démontrer au travers de nos trois terrains, cette *a-territorialité* n'implique pas que l'espace public soit un environnement sans épreuve qui n'attend rien de ceux qui viennent à lui et qui accueille sans condition.

Ainsi, plus que simple présupposé descriptif, l'a-territorialité figure tout à la fois comme un horizon positivement valué et comme la condition pratique de l'accès à un *bien public* spécifique "bien public continûment défendu par les sociologies contemporaines de l'espace public urbain et qui consiste à rendre disponible le possible suivant : celui d'une accessibilité généralisée, dans une condition d'égalité, et sous une temporalité occasionnelle, fournissant des occasions de rencontre avec l'étranger et offrant la possibilité d'évoluer dans un monde de liens faibles, sans avoir à justifier d'une présence furtive et sans le poids d'une contrainte de conformité.

Le maintien de cette propriété normative de l'espace public demande à ceux qui viennent y prendre part "la prise de part pouvant être aussi furtive que le simple fait de *passer* ou de *traverser*" de se déprendre de toute prétention de territorialisation ou de dépôt d'une "culturalité" exclusive dont les empreintes "font territoires". Cette exigence implicite paraît avec éclat au travers des *hantises* des sociologies qui mirent en valeur les propriétés positives des espaces publics urbains. En effet, les propensions négatives, les plus thématiques par les sociologies urbaines contemporaines, qui *hanteraient* un espace public et menaceraient de lui faire perdre sa qualité la plus propre¹⁴⁸ (Stavo-Debaugé, 2002c) sont :

- La territorialisation de l'environnement, lue comme forclusion communautaire qui ordonne la venue des personnes à un partage de convictions ou à une exigence de ressemblance ;

- Et sa mise en propriété¹⁴⁹.

Par là, il apparaît donc que se déplacer, occuper ou séjourner en un lieu disposant les qualités d'un espace public ne va pas sans *effort*. Ainsi, s'il manque à être tenu par un groupe

¹⁴⁸ Soit celle qui donne accès à ce bien public spécifié ci-avant.

¹⁴⁹ D'où les nombreux travaux sur la "privatisation des espaces publics" (Sennet, 1979 ; Davies, 1992).

qui se pose comme maître d'un environnement dressé en territoire, et si la venue en un tel lieu n'est pas ordonnée à une qualité de *membre* ou bien encore commandée par une demande forte de *conformité* à des *coutumes* ou à des *mœurs* qui sourdent d'un collectif communautaire, cela ne dispense pas les acteurs de quelques ajustements.

Ces ajustements ont été largement documentés, il a été ainsi montré qu'ils procédaient grandement des propriétés écologiques des situations urbaines (Bretzger & Quéré, 1992 ; Bordreuil, 1998 ; Heath & Lee, 1992 ; Joseph, 1998a-1998b) et qu'ils se réalisaient au travers notamment d'une *inattention civile* (Goffman, 1973) reposant sur une *éthique de la mise à distance* (Grafmeyer & Joseph, 1990) et d'une tolérance au trouble et à l'étrangeté *tolérance* pouvant se dégrader dans l'attitude du *blasé* (Simmel, 1989).

Toutefois, ces ajustements n'ont pas été aperçus en tant qu'ils commandent des *efforts* et peuvent se rencontrer comme autant d'*éprouvantes* épreuves¹⁵⁰. De même qu'il n'a pas été suffisamment remarqué que ces ajustements ne sont pas simplement *écologiques* et ne sont pas uniquement appelés par des contraintes situationnelles : ils ont également une teneur *politique*. Ainsi, par exemple, plus que seulement obligée par des conditions écologiques la tolérance et l'inattention civile sont des conduites *obligeantes* ; par quoi il faut entendre deux choses.

Premièrement que leur observance se gagne sur une contention de mouvements émotionnels, et n'advient qu'en réprimant des exigences, des prétentions ou des convictions, ou bien encore en consentant à s'asseoir sur des formes d'aises, notamment celle du familier dont l'agir ne regarde que lui-même (Thévenot, 1994 ; Breviglieri, 1999), ou d'habitudes personnelles *ce qui veut dire que, bien souvent, il faut prendre sur soi pour se tenir en de tels lieux, accepter de ne pas faire d'histoires et consentir à ne point s'y sentir chez-soi*

Deuxièmement que les espaces publics s'ordonnent à des *grammaires politiques* qui dessinent des figures de la *bonne* conduite, spécifient les positivités ou valeurs qu'elles permettent de réaliser, et, en contrefort, disposent de *mauvaises propensions*, c'est-à-dire autant de négativités dont il convient de se garder.

Ainsi, se bien conduire, et par là accéder au bien offert par l'espace public, c'est consentir à un exercice de déprise et être amené à faire montre d'une tenue, d'un maintien de soi, spécifique. Déprise d'un soi forclus sur d'exclusives appartenances ou sur l'intimité d'une *privacy* *consentement à mettre en veille des convictions et à ne pas pouvoir installer pleinement une forme de vie. Exercice constant d'une figuration* (Breviglieri, 1999 ; 2002) se donnant comme capacité à inscrire sa conduite *sous le regard* de tiers et à faire face à l'exposition à des évaluations constantes, bien que contenues et furtives (c'est précisément là l'inattention civile) *c'est ainsi que les coordinations dans les espaces publics demandent aux citoyens de constamment rendre descriptibles et compréhensibles leurs actions*¹⁵¹.

Parce que ces divers ajustements sont doublement lus par les sociologies de l'espace public urbain comme (i) *constitutifs* de toute interaction sociale et (ii) comme donnant accès à des états positivement valués, ils n'ont pas été considéré dans leur dimension éprouvante. Ou plutôt, si ces sociologies furent à même de décrire les épreuves de l'espace public comme impliquant des sacrifices¹⁵², elles n'ont que faiblement pris en compte le fait que les êtres humains ne sont pas *d'emblée* dans l'état public requis par la vie en ces espaces, tout comme il nous apparaît qu'un tel état, contrairement à ce qu'elles laissent accroire, n'est pas *coextensif* à toute vie sociale.

¹⁵⁰ Mis à part par Marc Breviglieri (1999 ; 2002).

¹⁵¹ Et contrairement à ce que laisse accroire l'ethnométhodologie il s'agit là d'une activité qui n'est en rien générique. L'*accountability* n'est pas une propriété constitutive des conduites humaines, elle n'est présente que lorsque les actions sont ordonnées à la présence de tiers qui imposent des contraintes de publicité de l'action.

¹⁵² Mais leur manque d'égard pour la nature de ce qui se trouve sacrifié fait obstacle à une pleine compréhension de ce qui se joue. Ce manque d'égard est solidaire de la dévaluation de ce qu'il appréhende comme ressortant du *privé* (Sennet, 1979 : 1992) ou du *communautaire* (ibid.).

Cultures territoriales

Séquences territorialement informées et culturellement formées, qui s'expriment dans les sociabilités. C'est la partie du culturel qui se déploie dans l'espace et la partie du territorial qui s'exprime dans les cultures. Ces cultures territoriales comportent un ancrage situationnel (interaction) et un ancrage territorial (ressources situées).

La création de cette notion provient d'une insatisfaction quant aux termes de culture (beur, jeune□) et de territoire (domination, appropriation□), pour décrire les rapports territoriaux négociés, conflictuels□ que nous rencontrons sur nos terrains. En effet, les cultures y sont souvent mêlées et les territoires sont traversés par des 'prises' d'espace multiples.

Nous souhaitons par la notion de culture territoriale, prendre en compte plus particulièrement:

- La partie du culturel qui se déploie dans l'espace (problématique de la spatialité des formes culturelles).
- La partie du territorial qui s'exprime dans les interactions.

En quoi un fait qui relèverait de la situation, empiète sur le territoire et inversement? Cette culture territoriale peut en effet se manifester par une 'manière d'être là', c'est-à-dire une façon de prendre l'espace, de prendre place (gestes□). On peut considérer ces 'séquences expressives culturellement formées', comme relevant d'un sens du territoire. Cela implique deux choses:

- Il y aurait une singularité de ces compétences acquises culturellement et qui ont vocation à 'faire territoire' autour d'elles, c'est-à-dire qui contaminent ou retouchent les grammaires spatiales environnantes. On peut imaginer que plus une compétence, un savoir ou une culture sont ancrés dans un territoire, moins ils pourront en contaminer d'autres.
- Ce sens de l'empiètement doit nous aider dans les différentes situations rencontrées (épreuves), parce que c'est aussi un sens déduit des interactions. Il nous aide à comprendre en situation si l'on peut ou si l'on doit activer des liens au lieu (aisance, propriété, attaches□), pour prendre ou pour laisser l'initiative par exemple.

Les cultures territoriales prennent donc en compte des temporalités différentes:

- Un ancrage territorial: Il relève d'une habileté qui s'appuie sur des ressources linguistiques (pouvant se traduire par une indexicalité¹⁵³) et sur des ressources spatiales plus perceptuelles (pouvant se traduire par une appropriation). C'est donc un savoir pertinent (pour l'individu) sur des ressources situées.
- Un ancrage situationnel, relevant de la prise de lieu en situation (réservé, concédé□). Il s'agit là de savoir évoluer dans une épaisseur situationnelle.

¹⁵³ Qui font référence à des éléments extérieurs (dans le temps, l'espace□) non explicités sur le moment.

Dans cette notion de culture territoriale, nous souhaitons trouver un outil qui puisse nous servir à décrire les processus de territorialisation véhiculés par les cultures (domination, appropriation□). Sans que ces processus de territorialisation relèvent nécessairement dans les interactions, d'une intentionnalité ou se traduisent par des inscriptions physiques (marques, limites□).

Alors que nous attendons d'un espace qu'il nous offre des prises pour l'activité en cours, ce que nous présupposons de l'univers des rencontres, c'est au contraire une capacité à nous assurer la possibilité de nous *déprendre*, d'évoluer dans un monde de liens faibles (Joseph, 1997b : 139)

Il nous semble que les épreuves au cours desquelles se composent les cultures, impliquent un rapport au territoire qui participe d'une manière spécifique à leur caractère composite. Ces cultures comportent des limites, une aire ou des axes privilégiés, bref, une configuration particulière. Elles distribuent des places ainsi que les rapports afférants (hiérarchie, familiarité□). Ce sont des espaces d'affinité ou de rejet, de projection ou d'identification.

Cet aller-retour entre les pratiques comme vecteurs et récepteurs culturels et les cultures composées par ces pratiques, se structure et se dépose sur des territoires à la fois contraignants et habilitants. Le terme de culture territoriale que nous avons retenu s'intéresse donc plus particulièrement à cet implicite du territoire dans la notion de culture. Au même titre que l'on évoque une culture générationnelle, qui serait propre à une cohorte ; peut-on parler de culture territoriale, dans le sens d'une conception partagée des rapports territoriaux?

Sociabilités

Formes d'échange permettant d'apprécier les cultures et leurs relations avec des territoires. Cette notion de sociabilités recouvre un large champ des relations sociales, mais elle implique a minima, des rapports de médiation et de réciprocité, un horizon de civilité.

Cette notion renvoie à l'individu, au collectif et à l'espace public ; mais elle insiste moins sur les motifs et l'élaboration subjective de l'action que sur les constructions mises en œuvre lors des relations (territorialisation□) et leurs conséquences (degrés lien au lieu□).

Le terme de sociabilités intéresse notre recherche à un double titre:

- D'une part, la signification d'une culture ('locale', 'jeune', hacker, urbaine□), ne s'apprécie pleinement qu'en fonction de la forme des sociabilités qui prévaut parmi les acteurs de cette culture.
- D'autre part, les notions de territoire ou d'appropriation, ne portent pas sur l'espace mais plutôt sur les relations entre des formes de sociabilité et des espaces, quel que soit le terrain en question.

Les formes concrètes prises par les liens sociaux indexables par ce terme de sociabilité, s'expriment de multiples manières. On retrouve souvent de manière transversale à nos terrains, cette "forme ludique de la socialisation" que décrit Simmel. Il valorisent du même coup le sens festif d'un territoire partagé (jeunes rassemblés, florentais, hackers□). Il s'agit là d'une sociabilité

pure qui n'a pas de raison externe de s'exercer en dehors du plaisir du jeu, d'une sorte de tendance à s'engager dans des relations sans autre objet que celui de la sociabilité elle-même. A d'autres moments, sur les mêmes terrains, les sociabilités relèvent plus d'un modèle des relations publiques qui s'opposerait aux relations privées. Notamment lors des épreuves entre publics et cultures territoriales différentes.

Boris Cyrulnik relate une expérience clinique qui nous permet de saisir l'écart entre ces deux approches: "J'ai commencé un travail sur les schizophrènes pour voir s'il est exact, comme on l'affirmait, qu'il ne rencontrent personne. J'avais un plan d'une institution psychiatrique et toutes les heures les infirmières me téléphonaient pour me signaler la présence à tel endroit de monsieur X ou madame Y. On établissait des diagrammes et, à la fin de la journée, en les comparant, on pouvait constater que les schizophrènes rencontraient des gens, mais pas dans les lieux habituels de socialisation. Nous, êtres parlants, on se rencontre dans un bureau, devant le tableau d'affichage ou à la cafétéria. Mais ces lieux sociaux font peur aux schizophrènes. Dès l'instant où l'on a fait une observation éthologique, on s'est rendu compte que les schizophrènes se rencontrent entre eux ou avec d'autres patients dans la périphérie de l'institution et qu'ils cherchent donc une autre forme de sociabilité" (Cyrulnik, 2001 : 182).

On voit bien ici, que le terme de sociabilité renvoie à la fois:

- A l'individu, acteur et "artisan infatigable des impressions d'autrui" (Goffman, 1973a). Un héros qui peut être fatigué, on vient de le voir concernant les schizophrènes ou plus généralement lorsque l'on échoue dans des situations de face-à-face (dispute, incivilités□).
- Au collectif, en tant que sujet de prédicats d'actions conjointes produisant des formes d'accord.
- A l'espace public et à son "insociable sociabilité" dont J. Habermas, à la suite de E. Kant, a montré le paradoxe: celui d'un échange public qui ne pourrait se faire que dans l'anonymat.

Cette multiplicité des dimensions mises en jeu par la notion de sociabilités, est une des raisons pour lesquelles les chercheurs lui ont préféré le concept d'action ou plus récemment, celui d'engagement.

L'action fait accéder l'individu au statut de sujet agissant, son identité d'acteur fluctuant au gré de l'action. L'engagement implique à la fois obligation sociale et prise de position.

L'approche pragmatique que nous avons retenue s'apparente à celle de 'l'action située'. Elle peut nous permettre de comprendre de quelle manière se construisent des "cadres interprétatifs communs [*et entre autres des cultures*], susceptibles de donner une certaine intelligibilité à la réalité et à susciter un certain type d'actions" (D. Snow d'après Israël, 2001).

Mouvements

Mobilité au sens propre et au sens figuré, susceptible de mobiliser des situations et des compétences différenciées. Ces mises en mouvement déplacent

les cultures territoriales transportées par les acteurs, qui les reexpriment au cours des épreuves induites par ces déplacements.

"Les deux qualités d'environnement sociable que l'expérience ordinaire de la ville amène les citadins à mettre dans la notion d'urbanité est composée d'hospitalité (ne pas se sentir déplacé dans un lieu) et de transitivity (ne pas être confiné toujours dans les mêmes milieux), supposent sans doute un 'lit' minimal de mobilités pour prospérer" (Bordreuil, 2000a : 125).

J. Levy (2000 : 158) classe les mouvements selon trois dimensions en considérant que la mobilité peut être abordée comme un système de mouvements potentiels qu'il nomme virtualités : la mobilité comme possibilité (accessibilité), comme compétence (effectuation) et comme capital (sens). Quel sens prend donc pour chacun de ces terrains le mouvement qui les anime ? Il est difficile de se référer à des travaux antérieurs parce que le plus souvent, ceux-ci catégorisent les agents: l'acteur "endogène", "exogène" (Di Méo, 1987), ou des types de mouvement: "mobilité de voisinage", "duale", "de centralité" ou "éclatée" (Offner, 1997 : 71). Ceci alors que chacun de nos terrains montre différents types d'acteurs ayant des mobilités diverses. Approcher d'abord cette complexité nous semble crucial pour comprendre ensuite comment s'articulent les différents modèles dégagés par la recherche contemporaine.

Les trois terrains semblent de prime abord, appartenir à des strates d'espaces et de mobilités éloignées les unes des autres. Pourtant, si le sens donné au mouvement par chaque terrain diffère (c'est ce qui en fait l'attrait pour la recherche), ils coexistent de fait et se recouvrent parfois.

Saint Florent le Viel combine au moins trois figures: celle de l'autochtone, du touriste et du migrant pendulaire, chacun avec un type de mobilité particulier. Les espaces (conseil municipal, journal□) et les événements (voyages, festivals□) donnent lieu à des situations dans lesquelles les uns et les autres jouent de leur condition pour la faire évoluer. On voit alors nos trois figures, hésiter, prendre des initiatives ; bref, se mouvoir pour vivre ensemble.

Pour les hackers, *à priori* une seule figure: celle du jeune passionné d'informatique, homme des réseaux faisant se déplacer les autres (humains, objets, informations□) vers soi. Pourtant, cette icône cadre mal avec les performances publiques qui nous sont présentées ici. On y voit des collectifs poursuivant des objectifs divers, se déplacer sur un site étrange(r), Berlin en l'occurrence, dans une double intention: celle d'effectuer une mobilisation par le rassemblement de leurs membres ; et celle de donner sens à leurs trajectoires en 'réalisant' la dimension publique de leur action par un happening urbain. Performance visant à faire se déplacer les citadins sur des positions critiques.

Les sens que prennent les mouvements traversant les rassemblements de jeunes sont tout aussi difficiles à cerner. Premièrement parce que nous sommes en présence d'une diversité de publics (les rassemblés, les dealers, les habitants□), là encore avec des types de mobilité différents. Deuxièmement, si ces rassemblements ont une fonction critique, vis-à-vis de la famille, du politique ou autre, celle-ci émerge d'une épreuve de force parfois incivile voir délictueuse qui pousse habituellement le chercheur à décrire ce monde social en termes de forces, de stratégies, de positions et de réseaux dont les

rassemblements seraient les nœuds. Concevoir le sens du mouvement sur ce terrain comme étant la combinaison de visées stratégiques, réduit sa portée critique et fait l'impasse sur deux composantes du déplacement:

- D'une part sur le travail préalable de mise en équivalence des ressources hétérogènes pour les concentrer dans les nœuds, avec l'ensemble des processus de traduction que cela suppose de la part des différents publics qui composent ces rassemblements.
- Et d'autre part sur la pluralité des régimes d'action et des principes de jugement portant sur la force des acteurs mais aussi sur le caractère juste des rapprochements, des déplacements et des épreuves.

Une piste nous intéresse en particulier, dans la mesure où elle combine mouvement et identité, c'est celle tracée il y a déjà quelques temps par G. Deleuze en ce qui concerne la différence entre mouvement et vitesse (Milon, 1999 : 70). Partant de la figure du nomade, il réinterroge la notion de réseau comme grille de lecture et aboutissement d'une société en mouvement:

Si l'on considère le mouvement comme déplacement d'un point à un autre, l'espace est alors délimité par des points d'ancrage formant réseau. Ce réseau code et hiérarchise un territoire dans une conception totalisante, unitaire et sédentaire propre à tous les pouvoirs et à leur volonté de contrôle. Parallèlement à cette vision réticulaire, Deleuze propose une autre pratique de l'espace, celle du nomade. Pour le nomade, l'espace n'est pas quadrillé, strié par un réseau. Il est lisse, ouvert, en rhizome¹⁵⁴. Le nomade peut être partout dans cet espace qu'il ne maîtrise pas comme territoire, mais qu'il occupe sans même avoir besoin de s'y déplacer. Ce n'est plus le déplacement proprement dit mais la vitesse, qui caractérise cette occupation de l'espace.

Nos trois terrains s'inscrivent différemment mais sûrement dans cette tension entre le modèle du réseau basé sur la connexité et celui du rhizome et son horizon d'ubiquité, "en dessous et au-delà des conditions minimales d'identité" (Descamps, 1986 : 21).

Un souci pour les ancrages temporels et pratiques de la sensibilité des citoyens

Joan Stavo-Debaugé

Il s'agit ici selon nous de reconsidérer la question de l'*ancrage temporel et pratique* des engagements perceptifs des personnes, en s'enquérant d'une *antériorité* et en se gardant de s'en tenir au seul présent des situations — ce à quoi oblige l'observation — naturaliste — de l'action à laquelle s'adossent les approches ethnométhodologiques (Relieu, 1999a & b). Cette prise en compte de l'antériorité, par quoi il faut entendre un intérêt pour l'*ailleurs* et l'*avant* la venue

¹⁵⁴ "A l'arbre de l'Occident, à la grande pensée majuscule — avec ses racines, ses rameaux et ses branches qui organisent un sens tout droit — le rhizome oppose son existence acentrée, ses voisinages, ses multiplicités, ses façons de prendre les choses par le milieu" (Descamps, 1986 : 21).

²³² "Apprentissages, transmission et créativité de la ville et dans la ville" 27/02/03 J. Boissonnade

"Cultures territoriales et sociabilités dans le mouvement" N. Auray, L. Devisme, J.S. Debaugé, S. Prat, P. Chemetov

dans les lieux soumis à notre investigation, oblige ainsi à reconsidérer le traitement des *appréciations perceptives* des citadins.

Ce thème a été au centre des sociologies des espaces publics urbains et des compétences citadines. Tel que l'ont montré divers travaux ; ordre de visibilité, l'ordre urbain y est régi par une micro-politique du regard qui autorise les ajustements et les coordinations minimales requis dans les situations variées de co-présence qui tissent l'ordinaire citadin. Les travaux d'inspirations ethnométhodologiques ont amplement documenté ces épreuves visuelles pratiques qui président à un engagement citadin adéquat. Les citadins se voient donc dotés de compétences perceptuelles fondamentales, de sorte qu'ils puissent s'appuyer sur les ressources disponibles dans l'environnement et s'ajuster convenablement à un ordre écologique qu'ils contribuent à soutenir et à reconduire. De même Goffman a travaillé, en prenant appui sur une configuration du milieu urbain comme univers du risque, le thème des «signes d'alarmes» et a focalisé ses descriptions sur l'attention des citadins aux «apparences normales» et «apparences saisies par le moyen de «types» et «signes» conventionnels.

Toutefois, si cette sociologie fait bien le portrait d'un agent doté de compétences perceptives, il convient de remarquer que ces capacités décrites sont conformées par et profilées pour les conditions pragmatiques de la mobilité. De fait, elle décrit principalement des êtres en déplacement, confrontés à des étrangers et à un environnement dont les qualités ne sont pas éprouvées dans un commerce familial et continué pourvue d'une amplitude temporelle conséquente. Il y est en effet principalement question de «passants»¹⁵⁵, de rencontres et de «rassemblements» (Joseph, 1996) occasionnels. Dans ce genre de situations, le rapport aux autres êtres humains se constitue sur la propriété d'une «étrangeté mutuelle» (Brezger & Quéré, 1992), les co-présences sont circonstanciées, leur forme typique serait celle du «se croiser»¹⁵⁶. Dans un tel milieu d'action, les perceptions sont sans profondeur ni épaisseur car configurées par et pour une temporalité courte, celle du *passage*¹⁵⁷ ou de la *traversée* d'un environnement de personnes et de choses spécifiées *a minima* sur la base d'une saisie catégorielle s'élevant sur des «apparences» informées par un «savoir typique».

Cette manière de rendre compte des activités de perception et d'évaluation des citadins est problématique, ou plutôt partielle, en ce qu'elle suppose que l'expérience des choses et des êtres peuplant l'environnement urbain ne serait que l'expérience d'une étrangeté continue où seules vaudraient des «apparences» saisies localement et ponctuellement dans un présent sans amplitude. Comme le notait R. Sennett, dans la sociologie goffmanienne, et ce pour souligner la dispersion des perceptions dans une succession de «moments» sans continuité ni profondeur, «il existe des scènes, mais pas d'intrigues» (1979, p. 39).

On peut d'ailleurs remarquer que la capacité d'indifférence à la différence (Simmel, 1981 ; Joseph, 1998a et b ; Sennett, 1992) de cet être qu'est le passant des grandes villes est corrélative d'une modalité de présence ponctuelle, désancrée et fugitive. Le passant étant un être en déplacement, la modalité d'existence des troubles ou désagréments qu'il rencontre ressort pour lui nécessairement d'une *apparition fugace* et relativement indéterminée.

De cela il ressort alors que ces différentes sociologies ne font que peu de place (i) à la profondeur d'une *mémoire* et d'une *biographie*, ne tiennent pas compte (ii) du fait que ces espaces peuvent être appréhendés dans une *moindre dimension d'étrangeté* – ainsi en est-il pour celui qui, de ces lieux, est devenu *familier* au point d'y nourrir le sentiment de s'y trouver

¹⁵⁵ Les titres des ouvrages ou des articles des chercheurs sont en cela exemplaires, par exemple *Le passant* considérable (Joseph, 1984), «L'étrangeté mutuelle des **passants**» (Brezger & Quéré, 1992).

¹⁵⁶ «La plupart des gens qui **se croisent** dans les lieux publics ne se connaissent pas et leurs interactions se déroulent complètement dans l'élément de l'anonymat et de l'indétermination» (Ibid., p. 94). Cette manière de caractériser l'expérience de la ville moderne se retrouve chez quasiment tous les sociologues urbains.

¹⁵⁷ Dans «les compétences de rassemblement ; une ethnographie des lieux publics» (1996), I. Joseph définit les lieux publics comme un «monde de *passages*» et constitue, dans la veine de W. Benjamin, la «culture urbaine» comme «culture du passage» (ibid., p. 115). Un peu plus loin dans le même texte, il est précisé que «le milieu d'activités qu'il s'agit d'étudier se définit précisément comme un lieu de passage et non de résidence et encore moins d'immersion» (p. 121).

□chez-soi □ □ tout comme (iii) elles ne s'autorisent pas à saisir des *défiances* ou *hantises* personnelles puisqu'elles appréhendent troubles et alarmes dans leur dimension de *généricité* □ et le plus souvent sous l'angle du risque d'agression, du moins est-ce le cas chez Goffman.

Enfin, (iii) comme elles présupposent que le citoyen est le plus souvent engagé dans une activité de passage ou de traversée, bref dans une simple activité de locomotion, elles ne sont en mesure de rendre compte d'une diversité de formes d'attention à l'environnement. Notamment de formes d'attentions qui ne sont pas strictement ordonnées par la seule *préoccupation* d'accomplir sans encombres ni entorses un simple déplacement.

Or, les lieux urbains ne sont pas seulement amenés à être traversés, ils ne figurent pas uniquement comme *surface* d'un déplacement mais se prête en outre à une attention consommatrice, à la recherche de l'agrément d'une promenade, à une exposition de soi, à des cheminements de concert entre amis, etc. De même ces diverses sociologies ne peuvent, et ce n'est là que l'envers de ce que l'on vient de noter, nous aider à documenter les diverses formes de *malaise*, d'*incommodements*, de *dérangements* ou d'*inquiétudes* (Breviglieri & Trom, 2002)

Epreuves

Situations éprouvantes provoquées notamment par les mises en mouvement des acteurs. Elles font se confronter ancres territoriales et relations identitaires ; requièrent des cultures territoriales pour y faire face et produisent apprentissages et mobilisations.

□On peut se demander si ce n'est pas une des dimensions de la sophistication urbaine que de considérer qu'une personnalité n'est désirable que si elle est capable d'affronter des engagements qui semblent incompatibles □et peut-être d'en tirer plaisir. Ce qui passerait pour des symptômes de "noirs secrets" peut au contraire être exhibé dans la présentation de soi et toute incohérence devient sa propre justification□(Hannerz, 1983 : 297).

On peut penser qu'une partie des cultures territoriales est commune et entraîne une conception partagée du territoire. La notion d'espace public par exemple, espace abstrait des citoyens libres et égaux en droits, implique pour les acteurs d'inhiber toute différence de degré du lien au lieu' qui pourrait présider aux ajustements entre les individus (domination, allégeance□).

La part non commune des cultures territoriales, rend les espaces et les situations critiques. Premièrement, on ne sait pas toujours si le cadre est a-territorial (espace public) ou territorial (espace commun). Et deuxièmement, on ne sait pas forcément quel est le moyen le plus adapté pour dépasser ce stade critique.

Nous avons essayé de travailler, tout au long de cette recherche, des situations dans lesquelles le lien au lieu apparaît comme une dimension pertinente d'interprétation ou de mise en forme de l'action. Des situations dans lesquelles les 'différences de degrés du lien au lieu' comptent, soit parce que les situations 'flottent' en raison d'une dénivellation au lieu incertaine, soit parce qu'elle est présumée, déjouée, déniée ou surjouée.

Ce sont ces situations critiques que nous avons appelé épreuves, dans la mesure où il nous semble que les différentes cultures territoriales, éprouvent (vérifient et mettent à l'épreuve) leurs limites lors de ces situations. Ces cultures territoriales se révèlent dans ces épreuves, qui peuvent être positives ou néfastes. C'est la 'mise à nu' des différentes cultures territoriales dans ces

situations charnières, qui peut nous aider à travailler la partition entre formes culturelles et formes territoriales.

Reprenons le sens des différents termes tels que nous les avons agencés. Tout d'abord, les individus pratiquent l'espace en véhiculant (diffusion, rayonnement, réception□) des cultures particulières. Cette mise en mouvement des individus entraîne des échanges lors desquels les cultures se composent. Ce qui a trait aux territoires nous intéresse plus particulièrement dans ces cultures, parce que les cultures territoriales semblent essentielles dans l'apprentissage et la créativité dans la ville.

L'espace est ici conçu comme "un croisement de mobiles" (De Certeau, 1980) où les mises en mouvement ne se font pas pour autant de manière identique suivant les situations et les publics concernés. La coproduction des mouvements, composés eux-mêmes d'autres mouvements (Bordreuil, 2000c : 111), la mobilité des "unités véhiculaires" (Goffman, 1973) et l'accessibilité des milieux, varient fortement. La configuration des territoires et leur résilience changent. Du coup, la "ville des occasions" où chacun se doit d'exploiter les opportunités pour vivre au mieux, se teinte d'une certaine inquiétude. Les compétences ne sont pas en effet distribuées de manière idéale tant parmi les acteurs qu'au sein des espaces ou des objets qui peuplent les quatre milieux sur lesquels nous avons travaillé. L'inégalité devant la culture du soi, en est un exemple.

Les mouvements sont porteurs d'incertitude, de prise de risque. Les occasions sont marquées par l'indétermination. Lors des rencontres réalisées au cours des déplacements (pas uniquement physiques), l'action de chacun peut porter préjudice aux sociabilités communes. Les acteurs élaborent donc de manière pragmatique un "vocabulaire des motifs" (Mills cité par Israël, à paraître) destiné à justifier ou réparer la forme et les conséquences de leur action. On peut considérer ces 'moments' comme des situations limites, problématiques, qui sont susceptibles de réorienter ou de remanier le cours d'existences et de cultures singulières. Dans ces situations charnières, les cultures embarquées par des groupes ou des individus, sont nous l'avons vu, remises en jeu de manière essentielle, pour composer ces cultures et développer des apprentissages. Mais la difficulté de repérage de ces situations tient au fait qu'elles se retrouvent à plusieurs échelles. Ces échelles s'emboîtent comme des poupées gigognes: un jeune devra par exemple affronter le rapport au territoire du groupe de pairs et ceux des passants du lieu public qu'il va fréquenter avec eux. Mais ces échelles peuvent se côtoyer: un usager des transports publics devra appréhender le rapport au territoire du contrôleur puis celui du SDF.

Nous préférons le terme d'épreuve (notion classique de l'Ecole de Chicago), à celui d'occasion, de situation-clé ou d'événement. Il s'agit par là, de bien montrer le niveau et l'engagement de l'acteur au sein de situations discontinues, son immersion dans chacune avec un sens essentiellement tactique et non stratégique (De Certeau) c'est-à-dire dans l'instantanéité de l'action, et enfin, le risque de perte que ces situations comportent, lorsque la confrontation résulte d'une mise en tension par le mouvement qui rend chaque situation en partie singulière et donne un caractère éphémère aux apprentissages. Les compétences sont en effet réversibles, elles peuvent devenir des incompétences dans d'autres situations. L'attention aux risques liés

à ces épreuves, permet mieux de saisir l'incertitude des situations et des individus qui y prennent part, mais aussi étend le principe de compétence au milieu dans son ensemble (compétence distribuée), en évitant de la faire reposer sur les seules épaules de l'acteur. D'autre part, la notion d'épreuve intègre bien à la fois "les exigences de justice et les rapports de force" (Boltanski, Chiapello, 1999 : 73).

Conclusion

Sur son terrain, Séverine Prat a montré que l'on peut parler de territoire, à partir du moment où l'engagement dans la situation relève plus du voisinage que de l'anonymat. Elle s'est donc intéressée à la capacité qu'ont les personnes à savoir créer des distances interactionnelles dans une proximité, voire une promiscuité, spatiale comme celle présente dans les sas qui relient la salle d'échange RATP au Forum des Halles. L'ancrage des conduites dans le lieu (tripodes□) permet aux personnes de moduler leur présence à la situation. Le rythme du parcours, les cécités et les surdités sélectives, ou au contraire, la portée des regards ; instituent notre rapport au lieu (espace dénié, scène publique□) et aux autres (désengagement, disponibilité□).

Comment aller plus loin qu'une caractérisation de la coprésence dans ces sas en territoires institués (SDF, "zonards"□) et instituants (zone "sous contrôle" / "hors contrôle"□) opposés aux 'territoires mobiles' (on pense à "l'umwelt"¹⁵⁸ goffmanien) ? I. Joseph différencie deux approches du territoire, celle s'intéressant à la coprésence (approche écologique de l'établissement et du passage de populations différentes sur un même espace) et celle s'attachant à repérer les territoires d'activité (civique, ludique, commerciale). Dans cette double approche, les dispositifs et les rituels d'accès régulent l'accessibilité à ces différents types de territoires. Mais dans quelle mesure les compétences d'espacement décrites sur ce terrain relève de cultures territoriales ? Répondre à cette question est d'autant plus ardu que la microsociologie s'est toujours défiée du culturalisme, pour saisir à la fois le présentisme de la situation et l'ordinaire de l'engagement. Cette recherche vise notamment à enrichir la description des engagements des citoyens, grâce à la notion de cultures territoriales. Prendre en compte des cultures territoriales, signifie que chacun, avec les risques que cela comporte, met à l'épreuve une histoire personnelle, une antériorité ; par son engagement dans un milieu comportant ses propres exigences et supportant en général les territoires importés par les autres acteurs.

Reprenant la discussion sur l'espace public, J. Stavo-Debaugue met en évidence la teneur politique des ajustements nécessités par cet espace dans lequel il faut "prendre sur soi" et "bien se conduire". Les individus ne sont pas en effet 'naturellement' dans cet "état public" et ce principe ne gère pas l'ensemble des situations sociales (familiarité, communauté, contrat□).

La notion d'épreuve, et celle induite de compétence, peuvent semble-t-il, nous permettre de lier cultures et engagement. On peut d'ores et déjà repérer trois dimensions dans la mise à l'épreuve:

- La dimension d'étrangeté et/ou de construction d'un sens commun sur lequel s'appuyer pour apprécier la situation;

¹⁵⁸ Umwelt: entourage, région à l'entour où peuvent apparaître les signes d'alarme auxquels est sensible et où se localisent également les sources de ces alarmes. Bulle, capsule d'événements qui semble accompagner l'individu, mais en fait ce n'est pas la position des événements qui change mais leur accessibilité, ce qu'on prendrait pour une enveloppe d'événements ressemble en réalité à une onde de pertinence en mouvement (Goffman, 1973)

- La dimension du jugement qui nous conduit à prendre position dans la situation;
- La dimension de l'action proprement dite qui va permettre de modifier le cours de la situation.

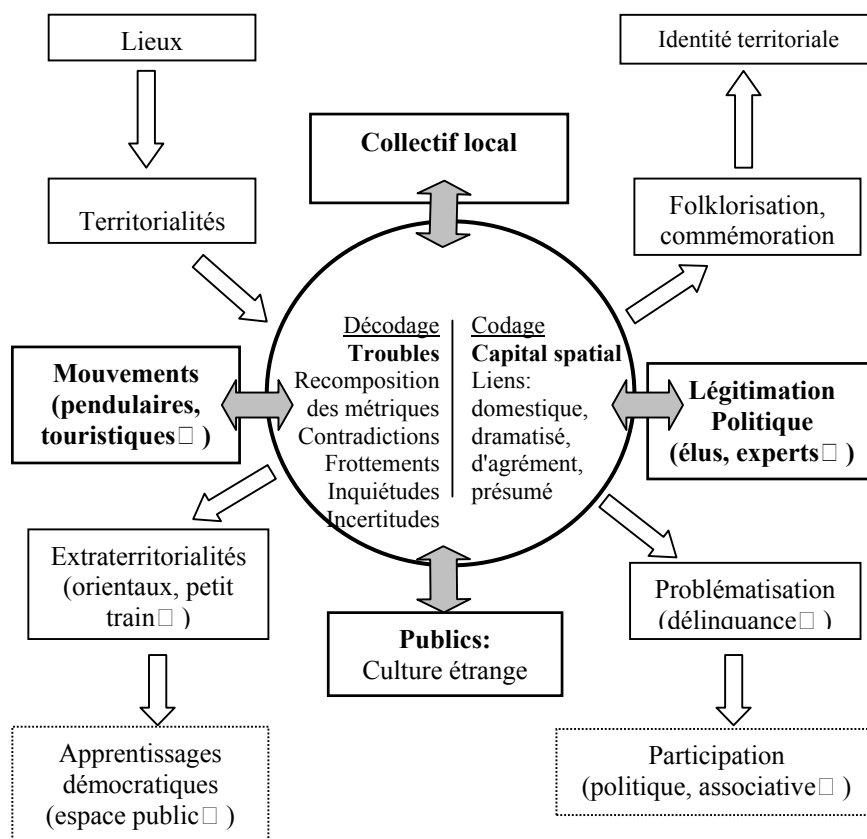
Essayons maintenant d'articuler les trois schémas synthétiques situés à la fin de chacun des textes, pour expliciter le processus dans lequel épreuves et cultures territoriales jouent un rôle central.

Laurent Devisme esquisse une typologie des liens susceptibles de coder, de cadrer des situations constamment troublées par les mises en mouvement qui recomposent des territoires contrastés. Cette capacité à mettre en ordre et à coder le monde perçu n'est pas le propre du chercheur, mais un capital spatial qui permet à chacun de surmonter les différentes épreuves auxquels sont soumis territoires et cultures à Saint-Florent-le-Vieil.

Face aux inquiétudes que suscitent ces épreuves, les habitants s'appuient sur une légitimation politique dont le rôle est à la fois:

- De contribuer à la constitution d'un folklore et d'une mémoire de l'espace local, dans une visée identitaire;
- Et de problématiser les différents troubles pour susciter une participation.

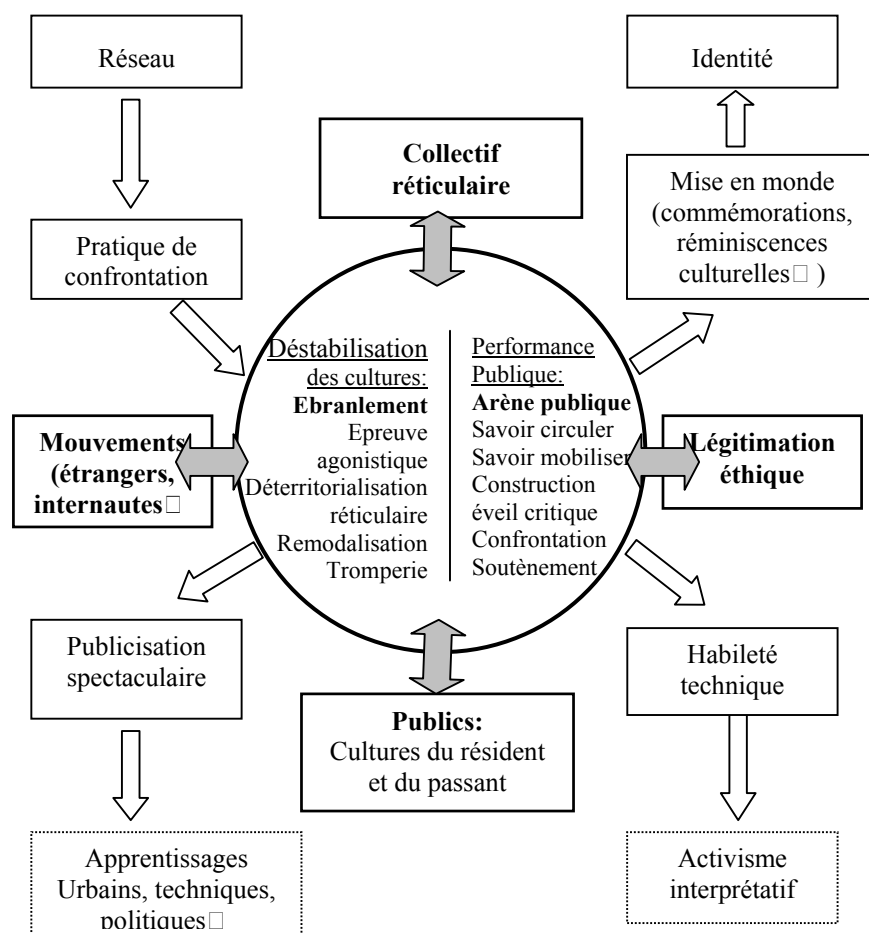
Différents mouvements pendulaires, touristiques ou autres causent ces frottements entre cultures, territoires et types de liens. S'ils occasionnent des troubles et des incertitudes, ces mouvements créent en revanche des extraterritorialités, des incongruités dans cet espace local, au travers de la présence d'étrangers, de touristes, d'urbains□, susceptibles de donner lieu à certains apprentissages démocratiques, notamment concernant l'espace public.



Nicolas Auray part d'un terrain qui semble radicalement différent. Contrairement aux florentais, les hackers ne se prévalent pas d'un lieu, mais d'un réseau.

Le versant territorial des identités est travaillé mais le centre de l'étude ne se présente plus sous un rapport entre troubles importés et capital spatial (re)constitué. Ici, la déstabilisation est exportée par les hackers dans l'espace commun, au travers d'une performance publique qui transforme l'urbain, lieu de passage par excellence, en arène. La pratique de confrontation, caractéristique des hackers, les conduit à sortir du réseau pour s'inviter en ville de manière spectaculaire. Cette immixtion vise à alerter le citoyen, susciter un éveil critique de sa part. Elle nécessite pour l'un et l'autre un savoir circuler dans la ville et un savoir mobiliser dans un contexte. Ces deux savoirs permettent en effet au hacker de construire cette épreuve (soutènement, tromperie, remodelisation□) et au résident d'y répondre (épreuve agonistique□).

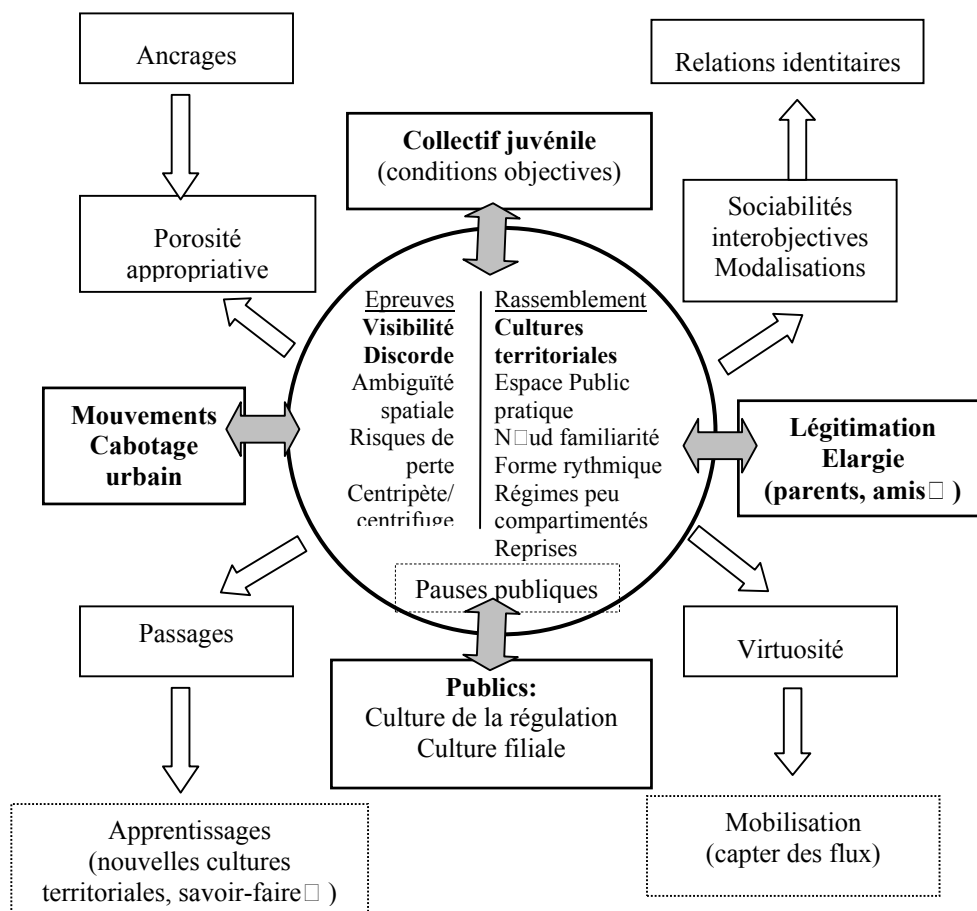
On n'est donc plus seulement dans un trouble subit nécessitant un capital réactif qui encode les situations pour les mettre en ordre. Ici, l'épreuve comme les savoirs sont fabriqués par les publics, hackers et citoyens. Les apprentissages urbains, techniques, politiques, organisationnels□ qui en découlent sont donc partagés. L'activisme interprétatif des hackers lors de ces performances montre comment la légitimation éthique de ce collectif procède de réminiscences culturelles et d'habileté technique qui s'éprouvent notamment lors de ces épreuves territoriales.



Le travail de Jérôme Boissonade met lui aussi au centre épreuves et cultures territoriales comme étant les deux faces d'un même objet de recherche. Cependant, alors qu'avec les performances publiques des hackers, nous avons affaire à des événements spectaculaires, jalons d'une "mise en monde" identitaire, il s'agit ici de situations ordinaires. Les épreuves sont permanentes, que ce soit un refus d'embauche, la visibilité persistante ou les discordes qui émaillent le quotidien des rassemblés. Facteurs de risque, les mouvements représentent une des causes de ces épreuves, mais constituent aussi une source des cultures mises en œuvre par les rassemblés pour y faire face. Ces cultures valorisent des ancrages territoriaux divers, liant espaces, individus et collectifs par des pratiques, mais les mouvements qui animent ou traversent les rassemblements rendent toute appropriation relative.

Ces cultures territoriales sont mobilisées notamment lors des passages qui permettent d'accéder à de nouveaux rassemblements (celui des plus grands, celui des camarades de LEP), ou à de nouvelles situations lors des cabotages urbains par exemple.

Par son type de familiarité, sa forme rythmique particulière, ou la perméabilité entre les différents régimes d'action qui y ont cours ; le rassemblement aide ceux qui le composent à faire front devant les épreuves. Il donne un cadre relativement stable aux 'passages' et favorise la construction d'apprentissages (savoir-faire, compétences situationnelles), qui permettent de passer d'une situation ou d'un statut à l'autre, sans dommage irréversible pour les acteurs.

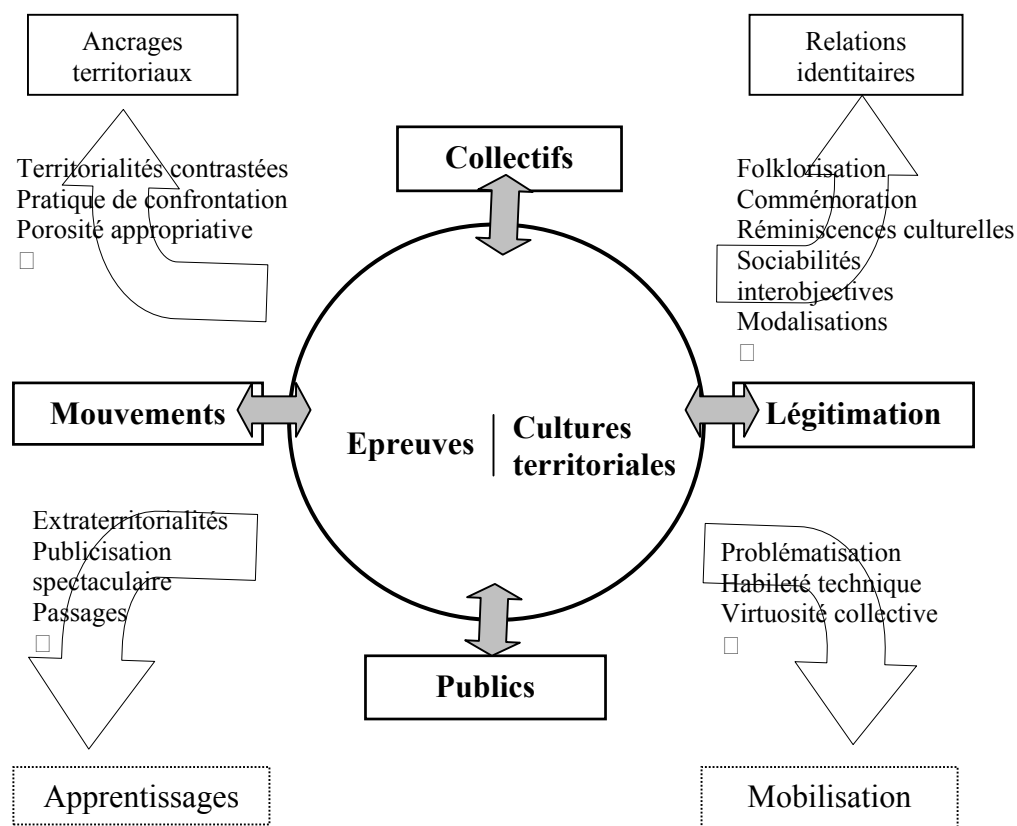


Sans dommage ne signifie pas sans nécessairement sans discorde. Il faut en effet considérer le rassemblement comme un espace public pratique de confrontation. Sa légitimation provient des rassemblements eux-mêmes (« *liberté* » □), mais aussi des parents ou amis qui se mobilisent ou sont enrôlés au quotidien pour le rendre viable.

Cette légitimation élargie, l'importance des mouvements qui traversent les rassemblements, comme la porosité appropriative qui les caractérise conduit à parler de relations identitaires plus que d'identités pour aborder des sociabilités marquées par des processus agonistiques et une interobjectivité, qui amenuisent la qualité de sujet des participants.

Les cultures territoriales qui sont déployées au sein et depuis ces arènes que sont les rassemblements façonnent une virtuosité collective capable non seulement de transfigurer ce nœud de familiarité, mais surtout de mobiliser les rassemblements. Nombreux sont ceux pour qui, seuls les rassemblements leur permettent de capter les différents flux d'information, de rumeurs □ qui passent à leur portée, ou d'aller les chercher là où ils se trouvent.

Au cours de ces trois recherches, nous avons progressivement tracé une figure centrale dont les deux faces (épreuves et cultures territoriales) pourraient représenter les contours d'un espace public pratique de confrontation, source d'apprentissage, de transmission et de mobilisation de la ville et dans la ville. Une conception de l'espace public non dénuée de contradictions, mais plus apte selon nous, à prendre à bras-le-corps les évolutions de nos sociétés.



Les flèches n'indiquent que le sens des flux principaux.
Les effets retours plus faibles ne sont pas inscrits, uniquement pour la clarté du schéma.

Bibliographie

- Abel, O.** (1995), « habiter la cité » *Autres temps*, p. 31- 42
- Amar G.** (juin-sept.1993), *Pour une écologie urbaine des transports*; dans Les Annales de la Recherche Urbaine N° 59-60
- Anselme M.** (2000), *Du bruit à la parole, la scène politique des cités*, Paris, L'Aube
- Ascher, F.** (2001), *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, Paris, L'Aube
- Augé, M.** (2000), *Fictions, fin de siècle suivi de Que se passe-t-il ?*, Fayard.
- (1994-1997), *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Flammarion.
- Augoyard J.F.** (1979), *Pas à pas; essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*; Editions du Seuil
- Auray N.** (2001), « La place des hackers dans l'innovation informatique : une comparaison des cas hollandais, français et américain » troisième Colloque International sur les Usages et Services des Télécommunications (ICUST 3). Colloque co-organisé par France Telecom Recherche et Développement, l'ENST Paris et l'IREST, présidé par Steve Woolgar (Oxford), K.Drotner (Southern Denmark) et Christian Licoppe (Paris).
- (2000), *Politique de l'informatique et de l'information. Les pionniers de la nouvelle frontière électronique*, Thèse de sociologie, EHESS, dir. Laurent Thévenot, multig., 589 p, Paris.
- Bancal D.** (2000), *Hackers et pirates sur Internet*, éditions Desmaret, Strasbourg.
- Barthes R.** (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.
- Bavoux P., Foret C.** (1990), *En passant par le centre*, Paris, ed. Trajectoires Plan Urbain CERFISE
- Bayart D.** (1999), *La ronde des agents d'accueil en Gare du Nord*; dans Villes en gares, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube
- Becker, H.** (2000), « L'enquête de terrain : quelques ficelles du métier » in *Sociétés contemporaines* n°40, pp151-164.
- (2002), *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte
- (1985), *Outsiders*; 1963, ed. Métailié
- Benoist, J.** (2001), « La position » in *Quelle philosophie pour le XXIème siècle ?*, Paris, Gallimard/Centre Pompidou.
- Blanchet A., Trognon A.** (1994), *La psychologie des groupes*, Paris, ed. Nathan 128 Université
- Boissonade J.** (2001), « Pratiques de rassemblement et 'Pauses publiques' », revue *AGORA débats /jeunesses*, N°24; Ministère de la jeunesse et des sports
- (1999-2001), *Bobigny, Créteil, Nanterre ; Les centralités en périphérie*; Etude financée par plusieurs collectivités territoriales d'Ile-de-France (Ville de Bobigny, Département de la Seine-Saint-Denis, Ville de Nanterre, Département des Hauts-de-Seine, Direction Départementale de l'Équipement de Seine-Saint-Denis et Institut d'Aménagement et d'Urbanisme de la Région Ile-de-France); 3 rapports.
- (1997), *Recherche urbaine: actualité de Henri Lefebvre*, mémoire de DEA, Paris X - Nanterre
- Boltanski L.** (1999) avec Chiapello E., *Le nouvel esprit du capitalisme*; Editions Gallimard

- (1991) avec Thévenot L., *De la justification, les économies de la grandeur*; Editions Gallimard
- Bonnet M., Desjeux D.** (2000), *Les territoires de la mobilité*, Paris, Presses Universitaires de France
- Bordreuil J.S.** (2000a), doc. de travail, *Champs relationnels, champs circulatoires "ville émergente" et urbanité au prisme de la zone de Plan de Campagne*
- (2000b), □Anatomie d'une émeute inter-ethnique: Crown Heights, New York, 19 août 1991 □ *Les juifs et la ville*, Bordes-Benayoun C., Toulouse, Presses Universitaires du Mirail
- (2000c), □Microsociabilité et mobilités dans la ville □ *Les territoires de la mobilité*, Bonnet M., Desjeux D. , Paris, Presses Universitaires de France
- (1999), □Changement d'échelle urbaine et/ou changement de formes; note sur les défis contemporains de "l'urbanisme métropolitain □ dans Les Annales de la Recherche Urbaine N° 59-60
- (1998), avec Apkarian A., Donzel A., *Densités résidentielles, densités communicationnelles: l'hyper urbanité*; rapport de recherche PIR-Villes, CNRS
- (1995), □Le spectacle de la déréliction □ dans Prendre place, Ed. Recherches
- (1994), □Centralité urbaine, ville mobilités □ *Le courrier du CNRS*, n°81
- (1988), *La civilité tiède*, Rapport EDRESS, *Nouvelle recherche*, n°8
- (1987), *La production de la centralité urbaine*; Thèse de doctorat d'Etat, Toulouse le Mirail
- Bourdieu, P.** (1979), *La distinction*, Paris, Editions de Minuit.
- (1980), *Le sens pratique*, Paris, Editions de Minuit.
- Breviglieri, M.**, (2002), □L'horizon du ne plus habiter et l'absence de maintien de soi en public □ in *L'héritage du pragmatisme*, sous la direction de D. Céfaï et I. Joseph
- (1999), *L'usage et l'habiter, contribution à une sociologie de la proximité*; thèse de doctorat EHESS
- Breviglieri, M. & Trom, D.**, (2002), □Troubles et tensions en milieu urbain □ communication au Colloque □Les sens du public □ CURAPP/CEMS.
- Breviglieri, M., Stavo-Debaugé, J., Trom, D.**, (2000), *Ordres politiques, ordres esthétiques. Compétences sensibles en milieu urbain*, Paris, EHESS, Groupe de sociologie politique et morale, multigr.
- Casalegno F.** (2000), □Living memory. Une approche écologique de la mémoire en réseau □ *Sociétés*, 68/2.
- Céfaï, D. & Trom, D.** (dir.), (2001), *Les formes de l'action collective, Mobilisations dans des arènes publiques, Raisons pratiques* n°12, Paris, EHESS
- Chalas, Y.** (2001), *L'invention de la ville*, Anthropos
- Chelkoff, G. & Thibaud, J. P.**, (1992), □L'espace public, modes sensibles □ *Espaces publics en ville, Les annales de la recherche urbaine* n° 57-58, p. 7-17
- Corboz A.** (2001), *Le territoire comme palimpseste et autres essais*, Paris, L'imprimeur
- Corcuff P.** (1995), *Les nouvelles sociologies*; Paris, Nathan
- Cornu R.** (~1980), *L'enquête christique*, contribution au séminaire de troisième cycle LERSCO, texte non daté

- Costes L.** *Métro-bazar, le cas des vendeurs à la sauvette*; Dossiers et séminaires T.T.S. N°13
- Crépon, M.**, (2001), *Les promesses de la langue*, Paris, Vrin.
- Cyrulnik B.** (2001 Juillet-août), "L'enfant blessé est encouragé à faire une carrière de victime" *Le Monde de l'éducation*
- De Certeau M.** (1980a), *L'invention du quotidien, Arts de faire*, tome 1, Editions UGE 10/18
- (1980b), *L'invention du quotidien: habiter, cuisiner*; tome 2, Editions UGE 10/18
- Deleuze G., Guattari F.** (1980), *Mille-plateaux* (chap. "de la ritournelle" 380-433), Paris, Éditions de Minuit
- Descamps C.** (1986), *Les idées philosophiques contemporaines en France*, Paris, ed. Bordas
- Di Méo G.** (1987), "Objectivation et représentation des formations socio-spatiales: de l'acteur au territoire" *Annales de géographie*, N°537, pp.564-594
- Dodier, N.**, (1993), "Les appuis conventionnels de l'action" *Réseaux*.
- Dodier, N. et Baszanger, I.**, (1997), "Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique" *Revue française de sociologie*, XXXVIII
- Dupuy G.** (2000), "Automobilités": Quelles relations à l'espace? *Les territoires de la mobilité*, Bonnet M., Desjeux D., Paris, Presses Universitaires de France
- Esterlé-Hédibel M.** (1997), *La bande, le risque et l'accident*; L'Harmattan
- Fize M.** (1993), *Les bandes, "l'entre-soi" adolescent*, Paris, Desclée de Brouwer
- Geertz C.** (1998), *La description dense; vers une théorie interprétative de la culture*; dans revue Enquête N°6
- (1986), "Diapositives anthropologiques" *Revue Communications*; N°43
- Genin Bonin S.** (2002), *Paroles d'habitants, discours sur les paysages : des modèles aux territoires*, Thèse de géographie sous la direction de Y.Luginbuhl, univ. Paris I
- Gibson J. J.** (1958), *Visually controlled locomotion and visual orientation in animals*; dans *British Journal of Psychology*, N°49
- Giddens A.** (1994), *Les conséquences de la modernité*; L'Harmattan
- Goffman E.** (1991), *Les cadres de l'expérience*; Editions de Minuit
- (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne; les relations en public* (tome 1) et *La présentation de soi* (tome 2), Editions de Minuit
- Goodwin C., Goodwin M.H.** (1996), *Seeing as a Situated Activity : Formulating Planes*; dans Engelström, Y., Middleton, D., eds., *Cognition and Communication at Work*, Cambridge University Press, Cambridge, pp. 61-95.
- Gracq, J.** (2002), *Entretiens*, Paris, José Corti
- Grafmeyer Y.** (1994), *Sociologie urbaine*, éditions Nathan
- Grafmeyer Y., Joseph I.** (dir.) (1979), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, éditions du Champ urbain
- Guillaume M.** (1999), *L'empire des réseaux*; Editions Descartes et Compagnie
- (1988), *La ville: nouveaux modes d'emploi*; interview par G. Vignaux, RATP
- Gumperz J.** (1989), *Engager la conversation*; Editions de Minuit
- Habermas J.** (1983), "Morale et communication: conscience morale et activité communicationnelle" dans Van Meter K.M. (1992), *La sociologie*; ed. Larousse
- Halbwachs M.** (1968), *La mémoire collective*; Presses Universitaires de France

- Hannerz U.** (1983), *Explorer la ville*; Editions de Minuit
- Heath C., Hinsmarsh J.** (1997), *Les objets et leur environnement local. La production interactionnelle de réalités matérielles*; dans Cognition et information en société (série Raisons pratiques N°8), Ed. de l'EHESS
- Honneth, A.**, (2000), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Le Cerf.
- Israël L.** Cadres et motifs de l'action résistante, l'exemple du Front National des Juristes (1941-1944); dans la série Raisons pratiques N°à paraître, Ed. de l'EHESS
- Jones R ; Spiro R.** (1995), *Contextualization, cognitive flexibility, and hypertext : the convergence of interpretive theory, cognitive psychology, and advanced information technologies*; dans Star (éd.), *The Cultures of Computing*, Blackwell Publishers/The Sociological Review, Cambridge (USA), pp.146-157.
- Joseph I.** (1999) (dir.), *Villes en gares*; Editions de l'Aube
- (1998a), *Erving Goffman et la microsociologie*; Presses Universitaires de France
- (1998b), *La ville sans qualités*; Editions de l'Aube
- (1997a)(dir.), *Gares et quartiers de gares*, Plan Urbain
- (1997b), □Prises, réserves, épreuves□ *L'hospitalité*, revue Communications, Paris, Le seuil, N°65
- (1996a), □Les compétences de rassemblement □ dans revue *Enquête* N°4
- (1996b), «Ariane ou l'opportunisme méthodique», *Annales de la recherche urbaine*, N°71
- (1995), (dir.), *Prendre place : espace public et culture dramatique*, Colloque de Cerisy
- (1984), *Le passant considérable, essai sur la dispersion de l'espace public*, Librairie des Méridiens, Paris
- Kokoreff M.** (2001), □Mobilités et polarisations des jeunes dans la ville□
- (1994), □La dimension spatiale des modes de vie des jeunes □ *Sociétés contemporaines*, mars, n°17.
- (1995), □Aller à la Défense. Polarisation et pratiques urbaines des jeunes □ Rapport RATP mission prospective, juin 1995.
- Korosec-Serfaty P.** (1995), □L'inscription de l'étrangeté et de la différence dans l'espace public□ *Prendre place*, Joseph I. (dir.), Paris, ed. Recherches Plan Urbain, pp.221-234
- Lannoy, P.** (1996), *Le village périphérique, un autre visage de la banlieue. Spatialisation du quotidien et représentations sociales*, L'Harmattan
- Lapassade G.** (1996), *Les microsociologies*; ed. Anthropos
- Lapoujade D.** (1997), *William James, empirisme et pragmatisme*; Presses Universitaires de France
- La Pradelle, M.** (2000), □La ville des anthropologues□ dans *La ville et l'urbain, l'état des savoirs* (Paquot, Lussault, Body-Gendrot eds), La Découverte
- Latour B.** (2002), *La fabrique du droit. Une ethnographie du Conseil d'Etat*, Paris, La Découverte
- (1999), *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie*, La découverte.
- Laurendeau, P., Proust, P.** (1998), *Les carnets de Loire. Des ponts de Cé à la Varenne*, CDT Anjou, CAUE de Maine et Loire, Angers, le polygraphe éditeur

- Lee, J. R.E. & Watson, R.**, (1992), «Regards et habitudes des passants» □ *Espaces publics en ville*, *Les annales de la recherche urbaine* n°57-58
- Lefebvre, H.** (1992), *Eléments de rythmanalyse. Introduction à la connaissance des rythmes*, Paris, Syllepse
- (1974), *La production de l'espace*, Paris, Anthropos
- (1970b), *Le manifeste différentialiste*, Paris, ed. NRF Gallimard
- (1970a), *Du rural à l'urbain*, Anthropos
- (1968), *Le droit à la ville*, Paris, ed. Anthropos
- (1967), «Quartier et vie de quartier», *Cahiers de l'IAURP*, N°7
- Lepetit, B.** (1993), «Architecture, géographie, histoire. Usage de l'échelle» □ *Genèse* n°13, p.118-138
- (1996), «La ville : cadre, objet, sujet» □ *La ville des sciences sociales*, Enquête n°4, p.11-34
- Lepoutre D.** (1997), *Cœur de banlieue: codes, rites et langages*, Paris, ed. Odile Jacob
- Lévy, J.** (2000), «Les nouveaux espaces de la mobilité» □ *Les territoires de la mobilité*, Bonnet M., Desjeux D., Paris, Presses Universitaires de France, pp.155-170
- (1994), *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*, PFNSP
- Livet, P.** (2001), «L'argumentation sur les cas et la constitution des régimes» □ intervention au colloque *Sens de la critique, sens de la justice* (Cerisy, Juin (2001))
- Lourau R.** (1997), *Implication, transduction*, Paris, Economica
- Lussault M.** (1996), *L'espace en actions. De la dimension spatiale des politiques urbaines*; habilitation à diriger des recherches, Université Tours, vol 1
- Margalit, A.** (1999), *La société décente*, Paris, Climats
- Marié M., Viard J.** (1977), *La campagne inventée*, Actes Sud
- Matza D.** (1964), *Delinquency and Drift*, John Willey and Sons, Inc., New York.
- Milon A.** (1999), *L'étranger dans la ville; du rap au graf mural*, Paris, Presses Universitaires de France
- Morin, E.**, (1967), *La métamorphose de Plozevet, commune en France*, Fayard
- Nathan, T.** (2001), *Nous ne sommes pas seuls au monde*, Paris, Le Seuil/Les empêcheurs de penser en rond.
- Offner J.M.** (2000) « Pour une géographie des interdépendances » in J.Lévy et M.Lussault, *Logiques de l'espace, esprit des lieux*, Paris, Belin, pp.217-239.
- (1997), «Du voisinage à l'urbanité, les mobilités piétonnes» □ *Espaces et sociétés*, ed. L'Harmattan, N°90/91
- Offner J.M. et Pumain D.** (dir.) (1996), *Réseaux et territoires*; La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube
- Paperman, P.** (1991), «Quelques raisons de ne pas parler d'insécurité dans les quartiers ayant mauvaise réputation» □ in Bernard et Segaud (eds.) *La ville inquiète. Habitat et sentiment d'insécurité*, L'espace européen
- Patocka J.** (1981), *Essais hérétiques. Sur la philosophie de l'histoire*, Paris, Verdier
- Pharo P., Quéré L. et al.** 1990, *Les formes de l'action*, EHESS
- (1985), *Le civisme ordinaire*, Meridiens-Klincksieck
- Piette A.** (1996), *Ethnographie de l'action, l'observation des détails*, ed. Métailié
- Pinçon M., Pinçon-Charlot M.** (1989), *Dans les beaux quartiers*, Paris, ed. du Seuil

- Piot F.** (2001), *L'idéal communautaire, mythe fondateur et utopie créatrice* □ *essai de myhtosociologie*, doctorat de sociologie, Université de Paris V □ Sorbonne
- Quéré L.** (2002), □ *La structure de l'expérience publique d'un point de vue pragmatiste* □ in *L'héritage du pragmatisme*, sous la direction de D. Céfaï et I. Joseph
- (1996), *L'espace public comme lieu de l'action collective*; dans revue *Mana* N°2
- (1995), *L'espace public comme forme et comme événement*; dans *Prendre place*, Ed. Recherches
- (1990), *Agir dans l'espace public*; dans *Les formes de l'action* (série *Raisons pratiques* N°1), Ed. de l'EHESS
- Quéré L. & Bretzger D.** (1992), □ *L'étrangeté mutuelle des passants* □ *Espaces publics en ville*, *Les annales de la recherche urbaine* n°57-58, p. 89-100
- Raffestin, C.** (1980), *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Litec
- Raveleau B.** (1998), *les entrepreneurs industriels du bocage vendéen. Essai sur la contribution des chefs d'entreprise au développement industriel du nord Est de la Vendée*. Doctorat de sociologie, CNAM (laboratoire Georges Friedmann).
- Regazzola T., Maier D.** (1990), *Nœuds urbains et étendues territoriales. La ville mineure aux prises avec son espace. Le cas d'Aurillac, chef lieu urbain d'un territoire rural*, rapport pour le Plan Urbain.
- Relieu M.** (1999), □ *Du tableau statistique à l'image audiovisuelle* □ *Réseaux* n°94, p. 51-80
- (1999), *Travaux en public, la dynamique d'une situation problématique*; dans *La logique des situations* (série *Raisons pratiques* N°10), Ed. de l'EHESS
- Rémy J.** (2000), □ *Métropolisation et diffusion de l'urbain: les ambiguïtés de la mobilité* □ *Les territoires de la mobilité*, Bonnet M., Desjeux D., Paris, Presses Universitaires de France
- Renard J.** (1999), « Introduction à partir de l'exemple du choletais » in M. Bigoteau, F. Le Roy, *Territoires*, actes du séminaire *Le lien social*, MSH Ange Guépin, Nantes
- Ricoeur P.** (1998), *Architecture et narrativité*; dans la revue *Urbanisme* N°303 nov./dec.
- (1990), *Soi même comme un autre*, Paris, Le Seuil
- (1983-1985), *Temps et récit*, 3 tomes, Paris, Le Seuil
- (1955), *Philosophie de la volonté*, Tome II, Paris, Aubier
- Ruedenberg L., Danet B.** (1994), □ *Virtual Virtuosos : Play and Performance at the Computer Keyboard* □ *Proceedings of the Annual Meeting of the International Communication Association*, Sidney, Australia.
- Sarthou-Lajous N.**, (1996), *L'éthique de la dette*, Paris, PUF
- Sefton-Green J., Buckingham D.** (1998), *Digital Visions : Children's Creative Uses of Multimedia Technologies*; dans Sefton-Green, J. (éd.), *Digital diversions. Youth Culture in the Age of Multimedia*, University College, London (UK), pp. 62-83.
- Sennet, R.**,
 (1979), *Les tyrannies de l'intimité*, Paris, Le Seuil
 (1992), *La ville à vue d'œil*, Paris, Plon

- Shimomura T.** (avec John Markoff) (1999), *Cybertraque*, Plon, Paris (titre original : *Catching Kevin*, 1996, Hyperion, New-York), trad. Frank Straschitz).
- Simmel G.** (1984a) 1903, "Métropoles et mentalités", in Grafmeyer, Y., Joseph, I., eds., *L'école de Chicago*, Aubier, Paris, pp. 61-77.
- (1984b) 1908, "Digressions sur l'étranger", in Grafmeyer, Y., Joseph, I., eds., *L'école de Chicago*, Aubier, Paris, pp. 53-59.
- (1981), "Essai sur la sociologie des sens" *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF, p. 223-238
- Stavo-Debaugé J.** (2002), "Prendre position contre les catégories ethniques. Le sens commun constructiviste, une manière de se figurer un danger politique" in Laborier, P. & Trom, D. (éd.), *Historicité de l'action publique*, Paris, PUF
- Sperber D.** (1996), *La contagion des idées, théorie naturaliste de la culture*; Paris, Odile Jacob
- Stengers I.** (2001), "Le laboratoire de l'ethnopsychiatrie" préface à Nathan, T. *Nous ne sommes pas seuls au monde*, Paris, Le Seuil/Les empêcheurs de penser en rond.
- Tachon C.H.** (1997), "Mon village en l'an 2000" in *Le Visiteur* n°3
- Tarrius A.** (1999), *Economies souterraines, nouvelles proximités sociales*; dans revue Sociétés contemporaines N°36
- (juin-sept.1993), *Territoires circulatoires et espaces urbains*; dans Les Annales de la Recherche Urbaine N° 59-60
- (1989), *Anthropologie du mouvement*; Editions Paradigme
- Taylor, C.**, (1994), *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Paris, Aubier
- Thévenot L.** (2000), "L'action comme engagement" in Barbier J.-M. (ed.) *L'analyse de la singularité de l'action*, Paris, PUF
- (1998), "Pragmatiques de la connaissance" in Borzeix, A., Bouvier, A., Pharo, P., eds., *Sociologie et Cognition*, L'Harmattan, Paris.
- (1994), *Le régime de familiarité*; dans revue Genèses N°17, sept.
- (1990), *L'action qui convient*; dans Les formes de l'action (série Raisons pratiques N°1)
- Trom D.** (2002), « L'engagement esthétique : du trouble à l'enquête visuelle. Une pragmatique du regard sur le paysage » in D.Cefaï, I.Joseph, *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, Paris, L'Aube, pp 287-300.
- Urbain J-D** (1991), *L'idiote du voyage. Histoires de touristes*, Paris, Plon
- Viard J.** (1994), *La société d'archipel. Ou les territoires du village global*, Paris, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube
- Wacquant L.** (1989), "Corps et âme : notes ethnographiques d'un apprenti boxeur" dans Actes de la recherche en sciences sociales, N°80
- Walzer M.** (1997), *Sphères de justice, une défense du pluralisme et de l'égalité*; Editions du Seuil
- Watson R.** (1995), "Angoisse dans la 42ème rue" in *La couleur des pensées. Sentiments, émotions, intentions*, P. Paperman & R. Ogien (dir.), *Raisons pratiques* n°6, p. 197-216
- Weller J. M.** (1994), "Le mensonge d'Ernest Cigare", revue *Sociologie du travail*, N°1
- Winkin Y.** (1988), *Les moments et leurs hommes*, Seuil / Minuit

Présentation de l'équipe

Statut et composition de l'équipe

Jérôme BOISSONADE: (Responsable)	Architecte DPLG Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche Paris X Doctorant sociologie Paris X DEA géographie urbaine 192 rue de Javel 75015 Paris Tel/fax: 01.45.32.02.58 jboisso@u-paris10.fr
Nicolas AURAY:	Docteur en sociologie EHESS Professeur Agrégé de Sciences Sociales 100 avenue de Flandre 75 019 Paris Tel/fax : 01.40.35.15.36 auray@ext.jussieu.fr
Laurent DEVISME:	Maitre-Assistant Ecole d'Architecture de Nantes Docteur en urbanisme MSH □ Villes et territoires - Tours DEA □ Sciences de la ville □ 12, rue de Verdun 49410 Saint-Florent le Vieil Tel/Fax : 02.41.72.67.56 laurent.devisme@wanadoo.fr
Séverine PRAT ¹⁵⁹ :	DEA sociologie urbaine Paris X 15 boulevard Saint-Germain 75005 Paris Tel : 01 46 34 23 61 severineprat@free.fr
Joan STAVO-DEBAUGE ¹⁶⁰ :	Doctorant sociologie EHESS-GSPM 10 quai de la Pêcherie 69001 Lyon 04 78 39 22 25 j.stavo-debauge@voilà.fr
Paul CHEMETOV: (Modérateur)	Architecte 4 square Massena 75013 Paris Tel: 01.45.82.85.48 Fax: 01.45.86.89.14 cplush@compuserve.com

¹⁵⁹ A dû interrompre sa participation à la fin du premier rapport intermédiaire pour raisons professionnelles.

¹⁶⁰ A pris la suite du travail de Séverine Prat pour le deuxième rapport intermédiaire.

Références scientifiques

Jérôme BOISSONADE: membre de l'IPRAUS (UMR N°7543 du CNRS)

Formation:

Architecte DPLG Paris - La Villette (Dir. Y. Tsiomis)
Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche Université Paris X
Chargé de cours à l'École d'Architecture de Paris-Belleville (1999-2002)
Doctorant sociologie urbaine Paris X (Dir. I. Joseph)
DEA géographie urbaine Paris X (Dir. G. Burgel) avec mention

Travaux et articles:

2003 : *Comprendre la ville aujourd'hui*, (avec V. Dufoix), ouvrage à paraître aux Editions de la Villette
2001 : "*Pratiques de rassemblement et pauses publiques*" in Agora, débats / jeunesses N°24 septembre
2001 : "*Agrégations juvéniles et dynamiques du proche*" in Les Annales de la Recherche Urbaine N°90 septembre, Les seuils du proche
1999/00 : Rapports intermédiaires de l'étude "*Bobigny, Créteil, Nanterre; les centralités en périphérie*"
1999 : "*Paysages publics, ballade dans le centre-ville de Bobigny*" in Les Annales de la Recherche Urbaine N°85 dec., Paysages en villes
1997 : "*Recherche urbaine: actualité de Henri Lefebvre*" DEA de géographie
1991 : "*Répercussion de l'ouverture européenne de 1993; entre la conception et la réalisation architecturale*" Mémoire de diplôme d'architecte DPLG
1989/97 : Travail d'agence en architecture et urbanisme (J. Nouvel, C. Vasconi, Architecture-studio, D. Lyon □)
1988 : Représentant de la France à la Biennale de Bologne (section architecture et urbanisme)

Nicolas AURAY: membre du GSPM (EHESS-CNRS)

Formation :

Enseignant à l'Ecole Nationale Supérieure des Télécommunications
Doctorat EHESS (2000, dir. L. Thévenot)
DEA Sociologie EHESS (1992, dir. L. Thévenot)
Agrégation de Sciences Economiques et Sociales (1991)

Travaux et articles :

2000 : □Maison commune et traces d'individualités. De l'exploit aux tournures de style □ à paraître dans Chabot-Rychter, D., Gardey, D. (éds.), *Techniques d'hommes, techniques de femmes. Modèles d'hier, pratiques d'aujourd'hui*, éditions des Archives Contemporaines.
1998 : □L'émergence du civisme dans une collectivité technique □ in Julien, M-P., Warnier, J-P. (eds.), *Approches de la culture matérielle. Corps à corps avec l'objet*, L'Harmattan, pp. 55-71.
1997 : □Ironie et solidarité dans un milieu technicisé. Les défis contre les protections dans les collectifs de □hackers □□ in Conein, B., Thévenot, L., (eds.), *Cognition et information en société*, série □Raisons pratiques □n°8, Paris, éd. de l'EHESS, pp.177-202.

Laurent DEVISME: Membre de VST (Université de Tours, MSV, UMS 1835 du CNRS) et du LAUA (Ecole d'architecture de Nantes).

Formation :

Maître assistant à l'école d'Architecture de Nantes
Magistère d'aménagement et urbanisme au CESA (Tours)
DEA Sciences de la ville (Tours), mention Très Bien
Doctorant en urbanisme à l'Université de Tours (dir : J-P.Carrière)

Travaux et articles :

1998 - *Actualité de la pensée d'Henri Lefebvre à propos de l'urbain. La question de la centralité*, Tours, MSV, 126p.
1998 - "Henri Lefebvre, penseur de l'urbain" in *Urbanisme* n°300, Juin
1999 - "Au rond-point" in *303. Arts, recherches, créations* n°62, Nantes
2000 - "Identité urbaine et concurrence territoriale : la fabrique de l'image de Nantes" in *Les cités atlantiques : villes périphériques ou métropoles de demain ? Diagnostics et politiques*, sous la direction de S. Farthing et J.P.Carrière, Publisud, janvier
2000 - "La centralité : entre configurations et interactions" in *Logiques de l'espace, esprit des lieux*, sous la direction de Jacques Lévy et Michel Lussault, Belin.
à paraître - "L'urbanologie : une constitution disciplinaire problématique" (titre provisoire), in revue *Architecture, histoire et conception* n°1, école d'architecture de Lille.

Séverine PRAT:

Formation :

Maîtrise d'anthropologie urbaine- Université Toulouse le Mirail (dir. C. Bordes-Benayoun)
DEA de sociologie urbaine- Paris X (dir. I. Joseph).

Travaux :

1999 - Mémoire de maîtrise : "Contrôles d'identité", mention très bien.

Joan STAVO-DEBAUGE : membre du GSPM (EHESS-CNRS)

Formation :

Vacataire à l'EHESS
Doctorant en sociologie à l'EHESS (dir. L. Thévenot)
DEA de Science politique, Université Lumière Lyon II (1996).
Licence de sociologie, Université Lumière Lyon II (1995).
Diplôme de l'Institut d'Études Politiques de Lyon (1994).

Travaux et articles :

2002 : "Prendre position contre les catégories ethniques. Le sens commun constructiviste, une manière de se figurer un danger" in *Historicité de l'action publique*, Laborier, Pascale & Trom, Danny, Paris, PUF
2001 : "Note de lecture sur Le Nouvel esprit du capitalisme de Luc Boltanski et Eve Chiapello" in *Politix*, revue des sciences sociales du politique.
1999 : "Y a-t-il de nouveaux mouvements militants ? Table ronde avec Jeanine Barbot, Eric Doidy, Gilda Renou, Johanna Siméant et Joan Stavo-Debauge" animée par Yves Sintomer, in *Mouvements* n° 3, mars-avril 1999.

Paul CHEMETOV:

Formation:

Architecte □ Urbaniste (E.N.S.B.A.)

Grand Prix National d'Architecture 1980

Expert auprès du Ministère de l'Emploi et de la Solidarité pour la
Mission "Politique de la Ville"

Travaux:

1996 □ Vingt mille mots pour la ville, éditions Flammarion

1995 □ Le territoire de l'architecte, éditions Julliard

1992 □ La fabrique des villes, éditions de l'Aube

1989 □ Paris-Banlieue 1919-1939 (avec B. Marrey, M.J. Dumont), éditions
Dunod